ONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE

B. Prov.

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

301

NAPOLI

E MACVLA

IOTECA PROVINCIALE

madio XVIII

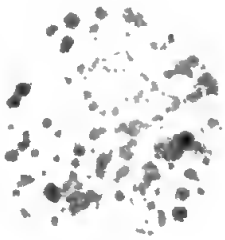
Palchetto

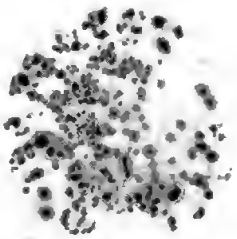
Num.° d' ordine

F. 8

97
8
22-25

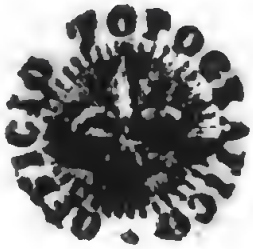
L Jieu.
VIII
301-302

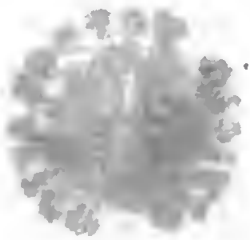




COURS
DE TACTIQUE.

TOME PREMIER.





54 1520

N — 6

COURS
DE TACTIQUE
THÉORIQUE,
PRATIQUE, ET HISTORIQUE,

QUI applique les exemples aux préceptes, développe les maximes des plus habiles Généraux, & rapporte les faits les plus intéreſſans & les plus utiles ; avec les deſcriptions de pluſieurs batailles anciennes.

Per varios uſus artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . .

Par M. JOLY DE MAIZEROY, Lieutenant Colonel d'Infanterie.

TOME PREMIER.

A PARIS, RUE DAUPHINE,

Chez CLAUDE-ANTOINE JOMBERT, Fils aîné, Libraire, près le Pont-Neuf.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

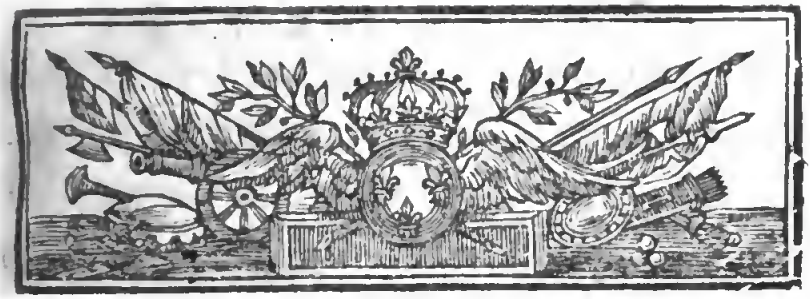
OUVRAGES de M. Joly de Maizeroy, Lieutenant Colonel d'Infanterie.

Cours de Tactique, théorique, pratique & hiſtorique, qui applique les exemples aux préceptes, développe les maximes des plus habiles Généraux, & rapporte les faits les plus intéreſſans & les plus utiles, avec les deſcriptions de pluſieurs batailles anciennes, deux vol. *in*-8°. enrichis de vingt-trois planches. 1766. 12 liv.

Suite. Traité de Tactique, auquel on a joint les ſtratagêmes permis à la guerre, & des maximes ſur l'Art Militaire, 2 vol. *in*-8°. ornés de 15 planches. 1767. 10 l. 10 ſ.

Traité des armes défenſives, *in*-8°. 1767, *broc.* 1 l. 4 ſ.

Inſtitutions Militaires de l'Empereur Léon le Philoſophe, traduites en françois, avec des notes & des obſervations, ſuivies d'une diſſertation ſur le feu grégeois, & d'un traité ſur les machines de jet des anciens, 2 vol. *in*-8°. avec 14 planches. 1771. 10 l. 10 ſ.



A

MONSEIGNEUR

LE DUC DE BERRY.

BIBLIOTECA PROVINCIALE
DI
NAPOLI

MONSEIGNEUR,

L'OUVRAGE que j'ai l'honneur de vous préſenter, & que vous voulez bien laiſſer paroître ſous vos auſpices, contient moins mes réflexions que les maximes des meilleurs Généraux & les faits des plus grands hommes. C'eſt par ces exemples que s'inſtruiſent ceux qui aſpirent au commandement des armées; c'eſt en les imitant qu'on parvient au même degré de gloire.

Le Sang illuſtre dont vous ſortez a

toujours été fécond en héros ; la ſeule branche des Bourbons vous offre des modeles auſſi grands par leurs vertus que fameux par leurs exploits militaires. L'étude que vous faites de leur hiſtoire vous apprend par quelle voie ils ſont arrivés à l'immortalité, & vous en ouvre la carriere. Vos heureuſes diſpoſitions, Monſeigneur, cultivées ſous les yeux d'un guide éclairé vous promettent le même avantage. Vous ſuivez avec ardeur la route qu'il vous a tracée, & nous admirons les rares qualités que la nature a placées dans votre ame. Deſtiné pour gouverner un jour cet empire, vous régnez déjà ſur les cœurs. Lorſqu'élevé ſur le trône vous ſerez par vos armes la terreur des ennemis de l'état, vous ne ſerez pas moins l'amour des peuples par votre bonté & par vos vertus.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-ſoumis, & très-obéiſſant ſerviteur,
JOLY DE MAIZEROY.

ERRATA du Tome premier du Cours de Tactique, théorique, pratique & hiſtorique.

Page 106, *ligne* 1, flexme, *liſez* flegme.
108, 8, réprimendé, *liſez* réprimandé.
132, 2 *de la note*, ait pu, *liſez* eût pu.
137, 21, dix-huit, *liſez* neuf.
173, *derniere de la note*, chatelus, *liſez* chatelux.
198, 17, plus, *liſez* plus forts.
205, Maréchal de Staremberg, *liſez* le Duc de Schomberg.
234, 1 *& 3 de la note*, ſarre, *liſez* ſorre.
245, 7, ne ſervoient point, *liſez* ſervoient rarement.
Ibidem, 9, attaque de vive force, *liſez* attaque bruſque.
260, Il y a un anachroniſme à l'occaſion du Chevalier de Folard, qui n'eſt mort qu'en 1752, à l'âge de 83 ans.
287, 4, de maniere, *liſez* de la maniere.
292, 1 *de la citation grecque*, τῆ ἱππικον, *liſez* τῆ ἱππικῆν.
Ibidem, 4, ἐστιστται, *liſez* ἑστοθαι.
294, 5, n'ont jamais entendu, *liſez* n'ont pas toujours entendu.
295, *citation grecque, après* ἠγειτο, *liſez* οἱ δὲ ἀκολουθων.
308, 26, au-devant d'eux, *liſez* au-devant.
319, 25, Halicarnaſſe & Gaza, *liſez* Tyr, Halicarnaſſe & Gaza.
330, 3 *de la note*, dix, *liſez* huit.
337, *derniere*, de la dioptrique, *liſez* de l'optique.
368, 14, qu'ils aient, *liſez* qu'ils euſſent.
372, 3, trente, *liſez* trente-deux.
412, 8, quatre, *liſez* quatre de hauteur.

PREFACE.

IL paroît qu'un Cours de Tactique devroit commencer par les élémens; qu'il faudroit d'abord expoſer comment ſe fait la levée des hommes, l'attention qu'il faut apporter dans leur choix, comment on en compoſe des eſcouades, des compagnies, des régimens : enſuite la maniere de les diſcipliner, de les armer, de les ordonner. Mais comme tous ces objets ſont contenus dans le code militaire, & que chaque nation a ſes réglemens particuliers, j'ai jugé qu'il étoit inutile de m'arrêter à des détails que je dois ſuppoſer n'être point ignorés.

De cette Tactique élémentaire dérive la ſcience des grandes manœuvres; l'art de faire mouvoir les armées & d'en diriger avec juſteſſe les opérations, de former pour un combat des diſpoſitions relatives au local & aux

circonſtances, de combiner les mouvemens des différens corps pour les faire agir de concert, de prendre enfin toutes les meſures poſſibles pour vaincre, en ſe ménageant de sûres reſſources contre les caprices de la fortune. Cette ſublimité de talens du Général échoueroit ſans la fermeté des troupes & une bonne ordonnance. Elles ſont la baſe & l'appui de toutes ſes entrepriſes; elles produiſent l'harmonie dans les mouvemens, & donnent de l'aſſurance pour former les deſſeins les plus hardis.

Les Romains, ainſi que les Grecs, ont été nos modeles dans tous les arts, & nous leur devons ce que nous ſommes. Ces deux peuples, qui ſe ſont diſputé la gloire des armes & des lettres, nous ont inſtruit également dans l'un & l'autre genre. C'eſt en les imitant que l'on eſt ſorti de la barbarie & que le goût s'eſt perfectionné: c'eſt auſſi en étudiant leur maximes ſur la guerre, que les idées ſe ſont dé-

broüillées, & que l'on a ouvert les yeux ſur les méthodes informes & biſares qui avoient été ſuivies juſqu'alors. On a connu la maniere de former les troupes, de les régler, de compoſer des armées d'infanterie & de cavalerie dans une proportion convenable. Le commencement du ſeizieme ſiécle a été l'époque de cette révolution. Depuis ce tems on n'a pu acquérir une réputation brillante qu'en ſuivant la nouvelle route qu'on s'étoit tracée; ceux qui ſe ſont rendus les plus habiles dans la ſcience des armes n'ont point eu d'autres guides que les anciens.

L'hiſtoire des grands hommes eſt le dépôt de leurs principes & de leurs lumieres; on voit par leurs actions ſur quels plans ils ſe ſont conduits. Cette ſource d'inſtruction eſt la meilleure, c'eſt de là que les premieres regles ont été tirées. Les regles ſont la baſe de la théorie & doivent toujours guider dans la pratique. Quoique les circonſtances changent & que

les occaſions ne reviennent jamais exactement ſemblables, elles ont néanmoins le même principe, & les mêmes effets partent toujours des mêmes cauſes. C'eſt au diſcernement a mettre, ſelon les conjonctures & les lieux, les modifications convenables. Voilà pourquoi l'étude aſſidue de la guerre dans le cabinet eſt ſi néceſſaire pour former un Général. Il y acquiere une expérience anticipée qui lui donne de la confiance dans ſes premieres démarches; au lieu qu'il n'iroit qu'à tâtons & ne pourroit s'inſtruire que par ſes propres fautes.

Les anciens avoient beaucoup écrit ſur la guerre, ſur-tout les Grecs: Elien nous a conſervé dans ſa préface les noms des auteurs les plus connus. Il cite *Pyrrhus* & ſon fils *Alexandre*, *Cynéas* miniſtre & confident de Pyrrhus, dont les ouvrages ſont loués par Cicéron comme ſon éloquence; les livres d'*Evangélus* dans leſquels Philopœmen ſe plaiſoit à s'inſtruire; ceux d'Enée,

dont Polybe a auſſi parlé, Polybe lui-même, qui avoit fait un livre ſur la Tactique ; *Cléarque*, *Iphicrate*, *Pauſanias* *Eupolémus*. Chez les Romains, on ſait que Caton l'ancien avoit écrit pluſieurs livres ſur la diſcipline. Nous avons lieu de regretter la perte de tant d'ouvrages écrits de main de maîtres, qui traitoient l'art méthodiquement dans toute ſon étendue. Ceux qui nous reſtent ſont de la moyenne antiquité & ne nous dédommagent que foiblement.

Dans le tems que l'Empire Romain déclinoit, que la Tactique étoit corrompue & la diſcipline perdue, pluſieurs perſonnes, qui n'étoient la plûpart que lettrés & ſans expérience de la guerre, s'aviſerent de rechercher les anciens principes, ce qui arrive aſſez communément dans les tems de décadence. Le philoſophe *Onoſander* fit ſes inſtitutions où il débita toutes les maximes qu'il put trouver & quelques réglemens : *Polyen* compila des

faits mal digérés & choiſis ſans diſcernement, qu'il adreſſa aux Empereurs L. Vérus & M. Auréle, ſous le titre de ſtratagèmes. *Frontin*, aſſez verſé dans la ſcience des armes, fit auſſi un recueil de ſtratagèmes; ſes matieres ſont rangées avec ordre, mais il eſt ſi concis qu'il faut ſouvent le deviner. *Arrien* & *Elien* n'entreprirent que de faire connoître la Tactique des Grecs & l'ordre de la phalange. *Végece* porta ſes vues plus loin, & compoſa un cours entier de ſcience militaire : quoiqu'il n'eût peut-être jamais ſervi, comme il avoit puiſé dans les meilleures ſources, il a donné d'excellentes maximes, & réuſſi dans les idées générales: mais il s'eſt égaré dans les détails, a confondu ſouvent les divers tems de la milice Romaine, & mêlé les uſages des Romains avec ceux des Grecs. Si Polybe n'eut conſacré quelques chapitres de ſon hiſtoire à la deſcription de l'ordonnance Romaine, de ſes armes, de ſes campemens, on eut donné dans bien

des erreurs, & eu beaucoup de peine à raſſembler dans les hiſtoriens de quoi s'en former un tableau fidéle. Nous avons encore le livre de Tactique attribué à l'Empereur Léon le philoſophe (*a*) par lequel on peut voir les uſages de ſon tems & la maniere dont ſe battoient les Saraſins & les Hongrois : d'ailleurs l'état de foibleſſe où étoit alors la Tactique Romaine nous offre peu de choſes utiles.

Végece eſt proprement le ſeul livre claſſique (*b*) qui embraſſe toutes les parties de la guerre, & dont les préceptes ſoient raiſonnés. M. de Montécuculi en faiſoit grand cas, & le Chevalier de Folard lui donne beaucoup d'éloges ; ce qui ne laiſſe aucun doute

(*a*) Intitulé *Tactica de inſtituendis aciebus*, de l'art d'ordonnet les armées.

(*b*) On appelle ouvrage claſſique ou dogmatique celui où les préceptes ſont diſpoſés par ordre depuis les élémens juſqu'à la perfection de l'art dans toutes ſes opérations, ou dans une des parties qu'on s'eſt propoſé de traiter. C'eſt pourquoi je ne mets point dans cette claſſe l'hiſtoire

ſur ſon mérite. J'ai pris mon texte de cet auteur pour traiter des ordres de bataille en les diviſant par claſſe. Cependant comme il n'a point coulé cette partie à fond, les autres que j'ai nommés m'ont aidé à y ſuppléer. Quoique plus concis & abrégés, ils ne laiſſent pas de fournir beaucoup de lumieres.

La maniere de ſe former des régles certaines, ſur un art auſſi vaſte & auſſi varié dans ſes opérations, eſt d'étudier les anciens, ſuivre les plus grands Généraux dans le cours de leurs entrepriſes, & les comparer enſuite avec les modernes qui ſe ſont fait la plus haute réputation. On connoît en quoi ils ſe ſont imités, ou écartés les uns des

---

de Polybe, celle de Xénophon, ni les commentaires de Céſar, quoiqu'on puiſſe y trouver tous les principes de la ſcience militaire. La Cyropédie pourroit cependant paſſer pour un livre dogmatique, parce que c'eſt moins une hiſtoire qu'un cours d'inſtruction pour un jeune prince : le livre de l'équitation par Xénophon eſt auſſi un ouvrage de préceptes. De tous ceux qui ſont cités par Elien nous n'avons que le Poliorcéticon d'Eneé,

autres : on en cherche les raiſons, & l'on en tire des inductions qui puiſſent en pareil cas déterminer ſur le choix. Mais comme cette étude eſt immenſe & pénible, elle peut ſe faciliter par un recueil de faits choiſis, rangés par claſſe & appliqués chacun au précepte qui lui convient

Dans le nombre des livres que nous avons ſur la guerre, les uns ſont trop ſecs & ne renferment que des maximes générales, d'autres trop volumineux, & d'autres purement ſyſtématiques. M. de Feuquieres joint, à la vérité, les exemples aux préceptes ; mais il s'eſt borné à ce dont il a été témoin, ou qui s'eſt paſſé de ſon tems. J'ai penſé qu'un ouvrage partie dogmatique & hiſtorique, qui réuniroit ſous un même point de vue les ſyſtèmes de tous les tems, où l'on expoſeroit les principes de l'art mis en pratique & développés par le détail des faits, qui ſeroit avec cela d'une juſte grandeur, pourroit être auſſi curieux qu'inſtructif, &

n'auroit rien de rebutant pour ceux qui n'ont pas le goût d'une longue lecture, ou qui manquent de loiſir. Je n'ai point prétendu donner des régles de mon chef; je ne ſuis que l'interprête des plus grands maîtres, dont la théorie eſt le réſultat de leur expérience comme de leurs lumieres. Ce ſont là mes garants; je ne crois pas qu'après cela on veuille m'accuſer de témérité. Si je conteſte certaines choſes, c'eſt que les plus habiles peuvent s'égarer, & que les principes, une fois corrompus, ſe tournent en préjugés dangereux.

Quoique l'invention de la poudre & des nouvelles armes ait occaſionné divers changemens dans le méchaniſme de la guerre, il ne faut pas croire qu'elle ait dû influer beaucoup ſur le fond de la Tactique, ni ſur les grandes manœuvres (*a*). L'art de diriger les

(*a*) Elle a plus influé ſur la fortification que ſur tout autre objet; malgré cela, ſi l'on y réfléchit avec attention, on verra que l'attaque & la défenſe des places n'ont varié que dans la forme & point dans les principes.

opérations eſt toujours le même. C'eſt l'opinion contraire qui, depuis environ un ſiécle, a fait prévaloir de mauvaiſes maximes, & nous a écartés de la bonne route. C'eſt elle qui a fait étendre les bataillons aux dépens de leur hauteur, qui a fait former des lignes minces & flottantes, ſans ſolidité & ſans action. C'eſt elle qui a multiplié les bouches à feu & fait rechercher, dans l'extrême vîteſſe de leurs coups, un avantage qu'on ne pouvoit plus ſe donner par le choc. C'eſt elle enfin, & peut-être auſſi la molleſſe, qui ont fait quitter les armes défenſives qui ſoutenoient la valeur & lui donnoient plus d'audace. Il eſt vrai que malgré cela nous n'avons rien perdu de notre puiſſance, parce que nos voiſins ont pris les mêmes méthodes & dans le même tems: ſi nos forces ſe ſont énervées, les leurs ont baiſſé dans une proportion égale. Comme toutes les nations d'Europe s'imitent par un eſprit de mode, dès que l'une prend un nouveau ſyſ-

tème, les autres le ſuivent ſans trop d'examen : d'où il arrive qu'on prend ſouvent des choſes qui cadrent peu au caractere national. Les Romains imitoient différemment : ils le faiſoient en maîtres qui ſcrutoient la nature des objets, & les rapports qu'ils pouvoient avoir avec toute l'ordonnance ; & dès qu'une fois ils les avoient adoptés, ils ne les changeoient plus. Quand on aura ſous les yeux les méthodes des anciens & des plus fameux Capitaines, comparées à celles d'aujourd'hui, on ſera plus en état de porter ſur ces matieres un jugement éclairé. C'eſt en partie dans cette vue que je me ſuis plus attaché à rapporter des faits qu'à donner des raiſonnemens. Les exemples peuvent perſuader, les dogmes ne ſont admis que lorſqu'ils partent d'un homme célébre.

Pour juger de l'art que les anciens ont mis dans leurs opérations, il eſt néceſſaire d'être au fait de leurs ordonnances, de leurs armes, & de leurs

uſages. Cela compoſe la premiere partie de ce Cours de Tactique, & lui ſert d'introduction. Le lecteur inſtruit ſe retracera aiſément ce qu'il aura déjà ſu, & pourra trouver quelques obſervations qui lui ſeront peut-être échappées : les autres auront ſous les yeux un tableau abrégé qui leur repréſentera, dans l'ordre des tems, les différentes méthodes des anciens & leur maniere de combattre.

La ſeconde partie renferme les deſcriptions de pluſieurs batailles, chacune rangée dans la claſſe de diſpoſition qui lui convient Le récit de chaque action eſt ſuivi d'obſervations, quelquefois de paralleles, & je donne auſſi, ſelon l'occaſion, une théorie ſur les manœuvres. Si l'on y voit les batailles d'Arbelles, de Leuctres, de Mantinée & de Pharſale, dont les plans ont déjà été donnés, c'eſt que ces actions étoient plus qu'aucunes autres analogues à mon ſujet : d'ailleurs il m'a paru que ce qui en a été dit ne les

rendoit pas avec aſſez d'exactitude. En les rectifiant je n'ai pas prétendu me les approprier, & je reconnois avec plaiſir tout le mérite des auteurs qui nous les ont données, ainſi que l'utilité de leurs travaux.

La troiſieme partie traite de la Tactique des Turcs, des Perſes, des Mammelucs, & des ordres de combat uſités chez ces nations: je rapporte quelques batailles données entre elles, ou entre les Turcs & les Chrétiens; j'y joins des remarques & des éclairciſſemens ſur les matieres les plus importantes. J'expoſe pluſieurs diſpoſitions dont Végece n'a point parlé: on verra, dans les exemples que j'y applique, des chefs-d'œuvre d'habileté qui peuvent ſervir de régle en pareil cas. Les deux derniers chapitres contiennent un examen du coin des anciens, & des obſervations ſur le ſyſtème de M. de Folard.

Dans la quatrieme partie j'applique un nouveau ſyſtème de Tactique élémentaire aux différentes opérations de

la guerre; je parle de pluſieurs diſpoſitions offenſives ou défenſives, & autant que les bornes où je me ſuis renfermé ont pu le permettre, de tous les autres objets de l'art militaire. J'ai tâché de réunir ce qu'il y a de plus utile & de plus intéréſſant dans l'hiſtoire pour un homme de guerre; de donner pour chaque occaſion des modeles à ſuivre & des exemples de fautes à éviter; de montrer enfin l'art dans ſes opérations, & d'éclairer les principes par les faits.

Les objets auxquels je me ſuis le plus attaché ſont l'ordonnance & les ordres de batailles : je n'ai pu m'étendre autant ſur tous les autres dans un ouvrage que je voulois limiter à deux volumes. Je dois même convenir qu'il y auroit encore bien des obſervations à faire & des choſes à dire ſur les deux points qui m'ont le plus occupé. Pour compoſer un corps complet de ſcience militaire ſur le deſſein que je crois avoir crayonné, il faudroit embraſſer tous les uſages des anciens & des mo-

dernes, les expoſer avec tous leurs détails, appliquer à chaque opération pluſieurs exemples différens, mais tendant au même but, les analyſer, & les lier avec le ſyſtème de la campagne, en y joignant des cartes & des plans bien circonſtanciés; détailler le ſervice de la marine comme celui de terre, & montrer les rapports qu'ils peuvent avoir enſemble. Un projet auſſi vaſte ne demanderoit pas moins que le tems & les lumieres de pluſieurs perſonnes, un grand zele & aſſez de loiſir. Cette ſociété ne ſeroit peut-être pas difficile à former dans le nombre des habiles militaires que nous avons aujourd'hui; mais il faudroit entre tous les membres un accord de ſentimens ſur les principes qui doivent faire le fondement de tout l'ouvrage. Ce ſera toujours là le plus grand obſtacle à l'exécution d'un travail auſſi utile & glorieux pour ceux qui l'entreprendroient.

COURS DE TACTIQUE

THEORIQUE ET PRATIQUE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des premiers uſages pratiqués à la guerre, & de la Tactique des anciens peuples d'Aſie.

ARTICLE I.

DE's que les hommes ſe furent multipliés, la jalouſie, le deſir de la vengeance & la cupidité ſe firent ſentir : animé par ces paſſions, le plus fort voulut opprimer le plus foible, & celui-ci fut obligé de veiller à ſa défenſe. Bientôt des ſocietés ſe formèrent & ſe ſoumirent à des chefs que la

force leur fit recevoir, ou qu'elles voulurent bien ſe donner. L'homme, qui étoit né libre, fut aſſervi; mais il vivoit ſans crainte à l'abri des loix. Cependant les mêmes cauſes, qui lui avoient fait ſacrifier ſa liberté, furent auſſi la ſource des diviſions de ſes maîtres. L'ambition voulut franchir les bornes qui la reſſerroient, & tandis que l'autorité maintenoit l'ordre au-dedans, elle employoit ſa puiſſance pour étendre ſon domaine. Ainſi, dès le commencement, la diſcorde ſortit du ſein de la terre, & répandit ſur ſa ſurface le germe éternel de la guerre.

Les premieres armes furent ſimples & groſſières : des bâtons, des maſſues, des pierres lancées à la main. Ces moyens de deſtruction ſe perfectionnèrent par la découverte du fer : on forgea des lances, des javelots, des fléches & des épées : on imagina la fronde; enſuite on apprit à dompter le cheval, le chameau & l'éléphant.

Les peuples, peu nombreux d'abord, étoient errans, vivoient du produit de leurs troupeaux, & habitoient ſous des tentes, comme font encore certains Arabes, & la plus grande partie des Tartares. Les nations s'étant aggrandies, & ayant pris des habitations fixes, les campagnes ſe couvrirent de bourgs & de villages; des villes s'élevèrent qu'on ceignit de murs & de foſſés,

& que les arts embellirent. Les armées, compoſées de l'élite des citoyens, devinrent alors formidables : elles eurent de longues marches à faire pour ſe porter vers l'ennemi, & il fallut pourvoir à leur ſubſiſtance. On ſe ſervit de bêtes de ſomme, enſuite de chariots, qui portoient les bagages & les proviſions. L'homme, maître du cheval, ne l'employa d'abord qu'à cet uſage & pour ſe ſoulager dans les fatigues; mais lorſqu'il eut réfléchi ſur ſa vigueur, ſon agilité, & une certaine ardeur guerriere qu'il lui reconnut, il penſa qu'il augmenteroit ſa force, & ſe donneroit plus d'avantage en combattant deſſus; qu'il inſpireroit à ſon ennemi plus de terreur, & le joindroit avec plus de de rapidité. Dès-lors on choiſit les meilleurs chevaux pour le combat, & l'on forma de la cavalerie. Cette opinion qu'on avoit priſe de l'avantage d'un homme à cheval ſur celui qui eſt à pied, ſe fondoit ſur l'impreſſion que fait tout objet qui nous domine; c'eſt pourquoi on imagina encore de ſe monter ſur des chameaux, des éléphans & des chariots. Sur les premiers on mettoit deux hommes adoſſés, armés de fléches & de longues dagues; ſur les éléphans, on attachoit des tours qui contenoient des archers ou des lanceurs de javelots. Les chars, ſur leſquels on combattoit,

furent dans la ſuite armés de faux tranchantes.

Malgré toutes ces inventions, qui ne pouvoient ſervir que dans de vaſtes plaines, & qu'il étoit aiſé de rendre inutiles, l'infanterie fut toujours la partie principale & la portion la plus nombreuſe des armées. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait eu des peuples dont les forces conſiſtoient en cavalerie; tels ont été les Parthes, les Numides, les Sauromates, les Goths & d'autres barbares venus du nord de l'Aſie ſur le déclin de l'Empire Romain; tels ſont à préſent les Tartares deſcendans des Scythes. Mais on doit conſidérer les uns comme errans dans des pays d'une vaſte étendue, ſans demeures fixes, & toujours prêts à chercher de nouveaux établiſſemens; les autres étoient ſans art & ſans diſcipline. Il faut auſſi convenir que la nature du pays, la forme du gouvernement, & le génie des peuples, influent beaucoup ſur le genre de milice *(a)* & que l'ignorance fait ſouvent conſerver des uſages & des maximes contraires à la vraie ſcience

(a) Les principales forces de la Pologne ſont encore en cavalerie, comme du tems des Sarmates; parce que le pays eſt ouvert, abondant en chevaux, & rempli d'une nobleſſe nombreuſe, qui doit s'aſſembler en cas de beſoin. Il y a peu de

de la guerre; c'eſt ce qu'on a vu en Europe du tems de ſa barbarie. D'ailleurs, les peuples civiliſés, & qui ont eu une police militaire, ont toujours gardé une proportion entre la cavalerie & l'infanterie; ils ont fait ſurtout de cette derniere l'appui & la baſe de leur puiſſance.

L'Egypte entretenoit quatre cens mille ſoldats qu'elle exerçoit avec ſoin, & quoique ſa cavalerie fût réputée admirable, elle en avoit très-peu à proportion. L'armée de Séſoſtris étoit de ſix cens mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux, & de vingt-ſept mille chars armés en guerre. Il y avoit dans celle de Créſus ſix vingt mille Egyptiens auxiliaires tous infanterie; & dans cette armée, compoſée de quatre cens vingt mille hommes, on n'en comptoit que ſoixante mille de cavalerie. Les Perſes, dont la diſcipline, ſelon ce qu'en a dit Xénophon, devoit égaler celle des Grecs, n'avoient que de l'infanterie. Il eſt vrai que pour réuſſir dans le projet que Cyrus avoit formé de conquérir l'Aſie, il ſentit le beſoin d'avoir de la cavalerie;

Iſaïe, c. 36. v. 9.

Diodore. Liv. I.

---

places fortes, tant à cauſe que l'Etat eſt pauvre, que par une raiſon politique: les Polonois craindroient que leurs Rois ne s'en ſerviſſent contre leur liberté.

néanmoins ſur ſoixante & dix mille Perſans, il n'en mit que dix mille à cheval : dans le reſte de ſon armée, au nombre de cent vingt mille hommes, Médes, Arméniens & Arabes, on comptoit ſeulement vingt-ſix mille chevaux. Ce Prince ſe conduiſit en Général habile & éclairé, qui n'eſt point eſclave des vieux uſages, qui ſait les corriger, y renoncer lorſqu'il en trouve de meilleurs, & qui règle ſes diſpoſitions & ſes armes ſur celles des ennemis.

La conduite que tint Cyrus marque une connoiſſance profonde de la guerre pour ſon tems : on y voit des notions juſtes ſur la compoſition & l'ordonnance des troupes, ſur l'arrangement & les proportions des différentes armes. Les Perſes, accoutumés à une vie dure & frugale, à une diſcipline ſévère, & à des exercices fréquens, étoient de très-bons ſoldats : leurs armes & leur maniere de combattre pouvoient convenir au pays qu'ils habitoient ; mais quand il fallut paroître ſur un plus grand théatre, & qu'il fut queſtion de vaincre des peuples nombreux & puiſſans, leur chef comprit auſſi-tôt ce qui leur manquoit. Lorſqu'il arriva en Médie, au ſecours de ſon oncle Cyaxare, & qu'il eut conſidéré que ſes troupes, jointes à celles des Médes, étoient inférieures de plus de moitié aux ennemis,

il jugea que pour réuſſir il devoit changer les armes des Perſes. Ceux-ci ne ſe ſervoient que d'arcs & de javelots, ce qui ne les rendoit propres qu'à combattre de loin. Il leur donna des boucliers, des cuiraſſes, des épées & des haches, afin qu'ils puſſent tout d'un coup en venir aux mains, genre de combat qui rend la multitude inutile; il s'appliqua à les bien exercer, & le fit avec tant de ſuccès, qu'il crut pouvoir réduire ſon ordonnance à douze de hauteur, quoique leur uſage fût de ſe ranger ſur vingt-quatre.

Les ſiècles qui ont précédé celui de ce conquérant ne nous fourniſſent rien d'inſtructif ſur la guerre. On connoit la puiſſance des Rois d'Aſſyrie; on ſait les exploits de Ninus & ceux de Sémiramis qui fit bâtir les murs de Babylone. Dans les tems poſtérieurs on voit les Médes, les Babyloniens ſe rendre redoutables; mais on n'a aucun détail de leur maniere de combattre juſqu'à la bataille de Thimbrée. C'eſt par elle qu'on peut juger de la Tactique des Orientaux, connoître leur ordonnance & leurs armes. Les Babyloniens & les Lydiens y étoient rangés ſur trente de profondeur; ils n'étoient armés la plûpart que de javelots & n'avoient pour défenſive que de légers boucliers. Les Egyptiens formoient des gros

Cyropédie, l. 7.

bataillons quarrés de cent de front ſur autant de hauteur; ils paroiſſoient être, par leur diſcipline & leurs armes, ce qu'il y avoit de plus formidable. En effet, ce furent eux qui donnerent à Cyrus le plus d'affaires, comme on le verra dans l'expoſé de cette grande action. On en trouve la deſcription dans le tome VI de l'Académie des Belles-Lettres, par M. Freret, & dans l'Hiſtoire ancienne de M. Rollin, tom. II. page 206. Mais ces auteurs, qui n'étoient que ſavans, en marquant d'après Xénophon la diſpoſition des troupes de l'une & l'autre armée, n'ont pas compris toute la fineſſe de celles de Cyrus, ni bien expliqué ſes manœuvres. J'en donnerai le détail le plus exact, avec les obſervations néceſſaires pour faire ſentir les motifs de la conduite de ce grand Capitaine, qui juſqu'ici n'ont point été apperçus.

La diſpoſition des Perſes dans cette occaſion fut accidentelle. S'étant corrompus auſſi-tôt après la mort de Cyrus, ils négligerent ſes réglemens, & perdirent l'uſage de la diſcipline qu'il avoit établie; ils abandonnerent ſa Tactique, & reprirent la maniere de ſe former en gros corps ſur une grande profondeur, comme les Babyloniens & les Lydiens qu'ils avoient vaincus. Les peuples de cette partie du monde n'ont

preſque point varié dans la forme de leur ordonnance : les Perſes d'aujourd'hui combattent encore ſur beaucoup d'épaiſſeur. Les Turcs ſe rangent par gros bataillons & eſcadrons ; le grand Seigneur ſe met communément au centre avec ſes troupes d'élite, qui ſont les Janiſſaires & les Spahis de la garde ; le reſte ſe place à droite & à gauche, diſtingué par nation ou province. Les ſucceſſeurs de Cyrus obſervoient la même coutume. Le Roi étoit ſur ſon char, au milieu du corps de bataille, entouré de ſes parens & des grands de l'Empire, avec ſes gardes à pied & à cheval, nommés *les Immortels (a)*. C'étoient les ſeules troupes de diſtinction, entretenues ſur pied, & qui fuſſent bien armées ; les autres étoient levées par les Satrapes dans leur gouvernement, ſelon le beſoin qu'on en avoit. Comme on attendoit roujours que la guerre arrivât, les levées ſe faiſoient à la hâte, & n'étoient compoſées que de gens ſans diſcipline & ſans expérience. Xénophon dit que de ſon tems les riches & les grands Sei-

(a) Hérodote dit qu'ils étoient dix mille, nombre qui ne varioit point. Ce corps avoit été formé ſous Cyrus. Quint-Curce parle d'un autre corps de quinze mille, compoſé de cavalerie & d'infanterie. On les appelloit *Doriphores*, parce qu'ils étoient armés d'une ſorte de lance.

gneurs faiſoient monter à cheval leurs domeſtiques, pour tenir lieu des cavaliers qu'ils devoient fournir, & profiter de leur paye. Il ajoute que leur pays étoit ouvert aux ennemis, qui le parcouroient en toute liberté, & que dès qu'ils avoient la guerre, ils étoient obligés d'avoir recours aux Grecs, qu'ils prenoient à leur ſolde. Après cela faut-il s'étonner qu'une poignée de ſoldats aguerris leur ait défait des armées immenſes; qu'un Cimon, un Agéſilas, aient fait trembler ces Princes ſur leur trone, & qu'Aléxandre l'ait enfin renverſé.

Cyropédie, l. 8.

ARTICLE II.

IL paroît que la méthode de monter des archers ſur des chameaux étoit connue bien avant Cyrus. Le principal avantage qu'on en retiroit, étoit de mettre en déſordre la cavalerie ennemie par la frayeur que donnoient aux chevaux la vue & l'odeur de ces animaux. Cyrus, avant la bataille de Thimbrée, en forma une troupe de trois cens qui ne lui furent pas inutiles dans le combat. Cependant cette pratique ne dura pas longtems après, & du tems de Xénophon on ne s'en ſervoit plus que pour porter les bagages.

Quant aux éléphans, ils n'étoient con-

nus avant Aléxandre que dans les Indes & en Afrique. Les premiers qu'eut ce conquérant lui furent donnés par Omphis, autrement Taxile, lorſqu'il vint au-devant de lui pour rechercher ſon amitié. L'uſage s'en répandit bientôt dans toute l'Aſie; les ſucceſſeurs d'Aléxandre en eurent un grand nombre; Pirrhus & les Rois de Macédoine les firent connoître en Gréce, d'où le premier en mena en Italie contre les Romains. Ceux-ci en furent d'abord un peu étonnés; mais dans la ſuite ils n'en firent pas grand cas, ayant connu l'art de les rendre inutiles. Arrien. des Indes

Les Aſiatiques étoient ſurtout attachés à l'uſage des chariots armés; ils faiſoient une partie conſidérable de la cavalerie, & ce n'eſt pas ſans fondement qu'on a prétendu qu'il n'y en avoit pas d'autre du tems du ſiége de Troie. Ceux dont on ſe ſervoit alors n'avoient que deux roues; ils étoient attelés de deux ou de quatre chevaux de front, d'où viennent les noms de *biga* & *quadriga* que les Latins leur donnerent. Ils n'étoient montés que par deux hommes, dont l'un combattoit & l'autre conduiſoit le char. Le premier étoit ordinairement d'une naiſſance diſtinguée & d'une valeur reconnue. Il ne falloit pas moins de courage & d'adreſſe à celui qui ſervoit de cocher; c'eſt pourquoi

l'hiſtoire en fait toujours mention d'une maniere honorable. Tels étoient les chariots de guerre dont il eſt ſi ſouvent parlé dans les livres ſacrés & dans Homère. Ceux avec leſquels on alloit diſputer le prix de la courſe dans les jeux publics n'étoient point différens. Les Rois & les perſonnes conſidérables n'y envoyoient ſouvent que leurs Ecuyers; & cette coutume aſſez biſarre, de combattre dans les jeux par députés, ſe voit dès le tems d'Hercule & du ſiége de Troie.

Iliade, liv. XI.

Par la conſtruction de ces chars, on y étoit couvert juſqu'à la hanche; on y montoit par une portière pratiquée ſur le derrière, & au moyen d'un marche-pied; la place de l'Ecuyer, ſur le devant, étoit faite d'un bois très-épais, en forme de tour; il y étoit enfoncé juſqu'au coude. Cyrus fit beaucoup de changemens dans leur conſtruction; il les rendit plus larges, plus forts, & moins ſujets à verſer; il fit mettre à chaque extrémité des eſſieux deux faux longues de trois pieds, l'une diſpoſée horiſontalement, l'autre verticalement, pour couper en piéces les hommes & chevaux renverſés. On ajouta dans la ſuite deux longues pointes au bout du timon, pour percer tout ce qui ſe préſentoit, & l'on arma le derrière du chariot de lames tranchantes, pour empêcher qu'on n'y pût monter. Cyrus

voulut auſſi que l'Ecuyer fût en état de combattre ainſi que ſon maître; ils étoient l'un & l'autre armés à l'épreuve, & les chevaux bien bardés. Il paroît que dès-lors on commença à fabriquer des chars plus grands que de coutume, & qui pouvoient porter pluſieurs combattans. Abradate, Prince de la Suſiane, en avoit fait faire un à quatre timons, attelé de huit chevaux de front, qu'il voulut monter lui-même. On voit que ceux de Porus étoient très-grands; ils portoient ſix hommes, deux qui avoient des boucliers, deux archers diſpoſés de chaque côté, & deux qui conduiſoient, mais qui ne laiſſoient pas de combattre avec des dards lorſqu'on en venoit aux mains. Cyropédie. l. VI. Quinte-curce.

Les chariots de guerre ont toujours été regardés en Aſie comme la force principale des armées & un appareil capable de jetter la terreur parmi les ennemis. Leur nombre étoit très-conſidérable avant Cyrus, puiſqu'on les comptoit par milliers. On voit que Séſoſtris, qui n'entretenoit que vingt-quatre mille chevaux, avoit vingt-ſept mille chars armés en guerre. Dans une ligue que les Philiſtins formerent pour faire la guerre à Saül, on comptoit trente mille chariots, & ſeulement ſix mille hommes de cheval; nombre preſque incroyable pour ces petits peuples. Les Rois de Syrie, voiſins Samuel. l. 1. c. 3.

Liv. I. des Rois, ch. 10. & ennemis des Juifs, en avoient auſſi une très-grande quantité. Les Princes & les généraux avoient coutume de monter ſur ces chars & d'y combattre. Cela ſe voit par les héros de l'Iliade. Achab, Roi d'Iſraël, fut tué ſur ſon char; & Darius, à la bataille d'Arbelle, manqua d'être pris ſur le ſien, dont les chevaux ſe cabroient & ne pouvoient ſe débarraſſer des monceaux de cadavres dont il étoit entouré *(a)*.

(*a*) Cette multitude de chars qui ſe voient dans les premiers ſiècles a donné lieu à Dom Calmet de ſoupçonner qu'il s'étoit gliſſé de l'erreur dans les nombres ou dans les termes *. Le Chevalier de Folard en a jugé de même à l'occaſion de la baraille de Médaba que Joab livra aux Ammonites & aux Syriens. Il eſt dit que ceux-ci avoient amené trente-deux mille chars armés en guerre. Pluſieurs critiques ont cru, comme Dom Calmet, que les copiſtes s'étoient trompés, & avoient pris trois pour trente, les deux termes en hébreu ſe reſſemblant beaucoup. Cette conjecture pourroit être vraie, ſi le même nombre étoit déſigné dans tous les paſſages.

* Voyez ſon commentaire.

L'opinion de ceux qui ont penſé qu'on avoit pu y comprendre les chariots de bagages, tombe d'elle-même. Il eſt très-bien marqué que c'étoient des équipages de guerre, & jamais aucun hiſtorien ancien ni moderne n'a compris le nombre de bêtes de charge ou de chariots de bagages dans le dénombrement d'une armée. Les Septante ont interprêté tous ces paſſages à la lettre, & il

Du tems de Cyrus leur nombre étoit diminué de beaucoup. Il n'en avoit à Thimbrée que trois cens diviſés en trois corps, Cyropédie. liv. VII.

---

paroît que leur déciſion doit fixer nos doutes.

Une autre queſtion eſt de ſavoir ſi l'on ne devroit pas entendre de la cavalerie plutôt que des chariots. Il eſt vrai que le terme hébreu רֶכֶב *Récheb*, en grec ἁμαξα, peut ſignifier également *currus*, *quadriga*, *equitatio*, *equitatus*, *vehiculum*, mais dans le nombre des paſſages, il y en a qui déſignent trop clairement des chars pour s'y méprendre; d'autres diſtinguent les chars & les gens de cheval. Il eſt d'ailleurs conſtant que dans l'Iliade, par-tout où il eſt queſtion de cavalerie, il eſt difficile d'entendre autre choſe que des chars. Ici. *Les Troyens ayant repouſſé les Grecs dans leurs retranchemens, allument des feux & paſſent la nuit devant leurs chars...* Là. *Neſtor rangeant ſes troupes en bataille, place à la tête ſes chars avec leurs chevaux.....* Ailleurs. *Les Grecs ayant environné leur camp d'une muraille & d'un foſſé, y font de larges ouvertures pour faire paſſer leurs chars.* Soit dans les combats, ſoit dans les diſpoſitions des troupes, il n'eſt parlé que de chariots, qui paroiſſent avoir été la ſeule cavalerie qui étoit au ſiége de Troie. On ne peut cependant douter que l'uſage de la cavalerie n'ait précédé celui-là, & que l'un & l'autre n'aient été ſuivis en même tems. Le chapitre XIV de l'Exode parle pluſieurs fois des chariots & des gens de cheval de Pharaon, qui furent engloutis dans la mer rouge. Les livres de Samuel & des Rois en fourniſſent de même aſſez de preuves.

dont l'un étoit au front, les deux autres ſur les flancs de la bataille. Il n'avoit pu ſe défaire de l'empire du préjugé, ni réſiſter entierement à l'uſage; mais il avoit jugé qu'un plus grand nombre devoit être plus embaraſſant qu'utile, & qu'il ſuffiſoit de les perfectionner comme il fit. Après lui, on garda toujours à-peu-près les mêmes proportions. Darius n'en avoit que deux cens à Arbelle. Archelaüs, Général de Mithridate, combattant à Chéronée contre Sylla, avec cent mille hommes de pied & dix mille chevaux, n'avoit que quatre-vingt-dix chariots. Si l'on excepte les Carthaginois, qui en envoyerent deux mille contre Agatocle, lorſqu'il deſcendit en Afrique, on ne voit pas qu'ils aient paſſé ailleurs le nombre de deux ou trois cens. Quant à la maniere de les ranger, elle n'a pas toujours été la même. Dans les derniers tems on les mettoit ſur une ligne au front de la bataille; mais dans les ſiécles reculés, où il y en avoit une grande quantité, on devoit en jetter une partie ſur les aîles, diſpoſés ſur pluſieurs lignes. On trouve dans l'Iliade * un ordre de bataille dans lequel la cavalerie, c'eſt-à-dire les chariots, étoit rangée derriere l'infanterie, d'où elle déployoit & étendoit ſes aîles de part & d'autre. Dans la plupart des autres occaſions, on les voit placés à la

liv. XI.

tête

tête de l'infanterie. *Agamemnon, parcourant le front de ſon armée, trouve Neſtor qui anime, par ſon éloquence & ſes conſeils, ſes troupes qu'il mettoit en bataille : il plaçoit à la tête ſes eſcadrons avec leurs chars & leurs chevaux ;* Liv. IV. *derrière il mettoit ſa nombreuſe infanterie pour les ſoutenir, & au milieu ce qu'il avoit de moins bons ſoldats, afin que malgré eux ils fuſſent obligés de combattre.* Un autre paſſage nous fait voir les Thraces rangés ſur trois lignes, chacun auprès de ſon chariot ; c'eſt lorſque Diomède va ſurprendre Rhéſus dans ſon quartier, le tue & emmene ſes chevaux. Ce n'eſt pas le ſeul endroit par lequel on connoit que les chars ſe formoient ſur pluſieurs rangs : ce qui leve là-deſſus toute eſpèce de doute, c'eſt que dans les armées où il y en avoit une ſi grande quantité, il eut fallu des plaines immenſes pour les contenir, s'ils n'euſſent été rangés que ſur une ſeule ligne.

ARTICLE III.

L'INVENTION des chariots, ſi commune chez les peuples d'Aſie, ne paroît pas avoir été fort du goût des Juifs ; juſqu'au régne de Saül ils n'eurent pas même de la cavalerie, & l'on ne comptoit, dans les grandes forces de Salomon, que douze

1. des Rois. ch. 10. v. 26. mille hommes de cheval & quatorze cens chariots armés. Si l'on examine la conſtitution militaire de cette nation, on verra qu'aucune autre n'avoit à cet égard de meilleurs réglemens. Tous ceux qui avoient Nombres ch. 1. atteint l'âge de vingt ans (c'étoit alors qu'on étoit jugé propre à la guerre) étoient claſſés & enregîtrés chacun dans ſa tribu. Lorſqu'on les aſſembloit, on les diviſoit en compagnies de cinquante & de cent : on joignoit ces compagnies pour faire un corps de mille hommes, qui équivaloit à ce que nous appellons un régiment. Lorſque David ſe fut fait connoître par la défaite du 1. de Samuel. Philiſtin, Saül lui donna charge de gens de guerre, ce qui veut dire qu'il le fit centenier ; car un peu après il eſt dit que, pour l'éloigner de lui, il l'établit Capitaine de * Tribunum ſuper mille viros. mille hommes *. Il fit avec cette troupe pluſieurs exploits contre les Philiſtins, ſe diſtingua ſur tous les autres Capitaines, & acheva de s'acquérir une grande réputation. Du tems des Juges les troupes n'étoient aſſemblées que lorſqu'il falloit marcher à la guerre ; mais dès qu'il y eut des Rois, ceux-ci en prirent à leur ſolde, qu'ils tenoient toujours ſur pied. Les unes étoient réparties dans les villes frontières, d'autres ſervoient à la garde de leur perſonne. Leurs armes défenſives étoient le bouclier, le caſ-

que, & la cuiraſſe de mailles ou à écailles (*a*). Ces armures étoient d'airain ou de fer battu. Ils avoient pour offenſives l'épée & la hallebarde ou pertuiſanne. Cette derniere arme ſervoit à la main & ſe lançoit auſſi quelquefois (*b*). Je lui trouve beaucoup de rapport au *pilum* des Romains, & je ne ſuis point étonné que les Juifs aient ſouvent bravé avec elle la nombreuſe cavalerie de leurs ennemis. Pour ce qui eſt de l'épée, elle étoit très-forte, valoit peut-être autant que celle des Romains, & ils y mettoient la même confiance. Cette arme paroît avoir été la plus générale & la plus commune. Elle portoit auſſi avec elle une idée de terreur plus grande que les autres: c'étoit par le tranchant de l'épée que Dieu ordonnoit de frapper ſes ennemis; l'écriture annonce par-là le carnage & la deſtruction. Cependant tous les peuples anciens n'ont pas ſu également s'en ſervir; les Juifs

I. de Samuel. c. XIII. v. 22.

(*a*) Salomon avoit fait bâtir pluſieurs forteresſes qui lui ſervoient d'arſenaux & de magaſins. Il y tenoit ſes chariots armés, & partie de ſa cavalerie. Aza, Roi de Juda, qui vainquit Zara, Roi d'Ethiopie & d'Egypte, avoit fait conſtruire des places fortes, & eu ſoin d'avoir une armée toujours prête à marcher.

Chron. Liv. II. c. 9. v. 6.

Ch. 14. v. 8.

(*b*) Saül, irrité contre David, lui lança ſa hallebarde. *Tenebatque Saül lanceam, & miſit eam.*

& les Romains ſont ceux qui en ont tiré le plus d'avantages; les modernes ſemblent l'avoir entierement oubliée, & n'en font plus qu'une arme de parade.

Les Juifs n'étoient pas tous armés peſamment; il y avoit parmi eux beaucoup d'archers & de frondeurs: ces derniers ſurtout étoient ſi adroits, & ſi bien exercés qu'ils ne manquoient preſque jamais le but. La nation Juive, comme toutes celles qui ont cherché leur établiſſement les armes à la main, a été très-guerrière; elle avoit pris une partie de ſa police & de ſa diſcipline des Egyptiens, & quoique ceux-ci ne ſoient pas regardés comme un peuple belliqueux, ils avoient cependant une excellente conſtitution militaire.

Juges. c. 20 v. 16.

L'Egypte tenoit ſur pied 400000 hommes (*a*), la fleur de ſes citoyens, préparés aux fatigues de la guerre par une éducation mâle & robuſte, & formés par des exercices fréquens. Comme chacun ſuivoit la profeſſion de ſes peres, celle des armes étoit héréditaire, & les loix de la milice, qui s'inculquoient dès l'enfance, ſe conſervoient aiſément en

Herodote L. II.

(*a*) Ce nombre & celui de l'armée de Séſoſtris paroiſſent peu proportionnés à l'étendue de l'Egypte: il eſt permis d'en douter ainſi que de celui des chars de guerre; mais non de la diſcipline, qui eſt trop bien conſtatée.

vigueur. Après les familles ſacerdotales, celles qui étoient deſtinées aux armes étoient les plus honorées : chaque ſoldat avoit douze arures (*a*) exemptes d'impoſition ; il recevoit auſſi par jour cinq livres de pain, deux de viande, & une pinte de vin. Il y avoit peu de loix pénales ; la diſcipline ſe maintenoit plutôt par le motif de l'honneur que par la crainte du châtiment. Celui qui avoit marqué de la lâcheté, ou qui avoit pris la fuite, étoit noté d'infamie, livré à la honte & à ſes remords. C'étoit la même choſe chez les Hébreux ; on ne forçoit point de combattre celui qui ne s'en ſentoit pas le courage ; les loix éloignoient même de l'armée tous ceux qui pouvoient avoir quelque motif de foibleſſe & du regret d'expoſer leur vie. Celui qui avoit planté une vigne, bâti une maiſon, épouſé une femme dans l'année, n'étoit point obligé d'aller à la guerre ; & lorſqu'on approchoit de l'ennemi, les chefs des bandes demandoient qui étoient ceux qui ſe ſentoient le cœur lâche & timide ; ils les renvoyoient, de peur qu'ils ne communiquaſſent leur frayeur aux autres (*b*). Deutéronome c. 20.

(*a*) Meſure de terre qui revient à un demi-arpent.

(*b*) *Quis eſt homo formidoloſus & corde pavido ?*

Ces maximes étoient très-ſages, & le légiſlateur avoit compris qu'un petit nombre de braves étoit préférable à une multitude de gens traînés par force, ſans zèle & ſans vertu : auſſi, dans les réglemens qu'il leur laiſſa, il fit de ceci la baſe de la diſcipline. Il les exhorte à ne point s'étonner du nombre de leurs ennemis, à ne pas craindre leur cavalerie ni leurs chariots, à mettre toute leur confiance dans une valeur intrépide, & dans la protection du Dieu des armées (*a*). Tant qu'ils ſe conduiſirent ſur ces principes, ils furent toujours victorieux, & quoiqu'on puiſſe alléguer qu'ils ont dû ſouvent leurs ſuccès à une aſſiſtance miraculeuſe, il eſt pourtant certain que les moyens qu'ils employoient, étoient du reſſort de la prudence humaine, & pouvoient convenir à

---

vadat & revertatur in domum ſuam, ne pavore faciat corda fratrum ſuorum, ſicut ipſe timore perterritus eſt.

(*a*) Ce vingtieme chapitre du Deutéronome renferme pluſieurs réglemens qui ont rapport à la guerre, & l'on peut en quelque ſorte le regarder comme le code militaire des Hébreux. On y regle la maniere dont ils doivent traiter une ville qui ſe rend par capitulation, celle qui ſe laiſſe emporter d'aſſaut, le partage du butin. On y voit comme ils doivent ſe conduire dans une bataille, dans un ſiége; les défenſes qui ſont faites de dévaſter le pays & de couper les arbres fruitiers; précautions ſi néceſſaires à la ſubſiſtance d'une armée.

tous les peuples. Lorſque Gédéon choiſit trois cens hommes ſur toute l'armée, auxquels il fit prendre d'une main des flambeaux cachés dans des vaſes de terre, & de l'autre une trompette, c'étoit proprement une ſurpriſe qu'il jugea devoir mieux réuſſir à la faveur de cette ruſe. Il avoit obſervé que les Madianites ne faiſoient point de garde; il partagea ſa troupe en trois bandes, & s'approcha de leur camp à la faveur de la nuit. Le bruit des trompettes & la vue des flambeaux étonnerent les ennemis qui, n'étant point préparés à une attaque inopinée, couroient çà & là dans le plus grand déſordre. Le gros de l'armée, qui ſuivoit immédiatement, profita de cette occaſion & les défit entierement. On juge aiſément de l'avantage que peut avoir une petite troupe dans une ſurpriſe de nuit, ſurtout contre un ennemi qui a peu d'ordre & de diſcipline, & principalement ſi l'on s'aide de quelque ſtratagême nouveau qui, tout ſimple qu'il ſoit, fait toujours impreſſion ſur la multitude. L'hiſtoire profane nous en fournit aſſez d'exemples (*a*).

(*a*) Les Faliſques défirent les Romains dans une rencontre, par la frayeur qu'ils leur cauſerent de cette maniere. Ils étoient vêtus en prêtres, Tite-Live. Dec. I. liv. 7.

Judas Machabée, un des meilleurs Capitaines qu'aient eu les Juifs, ſe trouvant avec ſix mille hommes en préſence de l'armée d'Antiochus Epiphanès, forte de quarante mille hommes de pied & de ſept mille chevaux, commandée par Nicanor & Gorgias, renvoya, ſelon la coutume, les poltrons & ceux qui étoient dans les cas déſignés par la loi. Sa petite armée, après cette réforme, fut réduite à la moitié; ce qui ne l'intimida point. Il apprit que Gorgias étoit parti du camp des Syriens avec cinq mille fantaſſins & mille chevaux, dans le deſſein de le tourner pendant la nuit & de tomber ſur ſes derrieres, il profita habilement de cette conjoncture. Après avoir encouragé ſes troupes par le ſouvenir de leurs anciens ſuccès, il les mena aux ennemis qui ne s'attendoient à rien moins qu'à cette viſite; il les défit, leur tua trois mille hommes, & s'empara de leur camp. Ce grand avantage ne lui aſſuroit pas entierement la victoire, il avoit encore à craindre le détachement de Gorgias qui, ne l'ayant pas trouvé dans ſon camp, le cherchoit dans la montagne où il le croyoit retiré. Judas empêcha ſes gens de butiner & de

1 iv. 1. des Machabées. c. 3 & 4.

---

portant des flambeaux & des ſerpens devant eux, & marchant comme des forcenés.

s'abandonner à la pourſuite des fuyards ; il les rallia, & retourna ſur ſes pas à la rencontre de Gorgias. Comme celui-ci eut apperçu du haut de la montagne la fumée qui ſortoit de ſon camp, & vu les Hébreux qui marchoient à lui en ordre de bataille, il comprit ce qui étoit arrivé. La terreur s'empara de ſes troupes, qui l'abandonnerent, jetterent leurs armes & s'enfuirent. Judas, sûr alors d'une entière victoire, retourna dans le camp ennemi, où il trouva un butin immenſe.

On peut admirer ici la grande capacité du Général Hébreux dans le plan de ſon entrepriſe, ſa vivacité dans l'exécution, ſa préſence d'eſprit & ſa prudence après la premiere victoire, le ſoin enfin qu'il avoit pris de former ſa petite armée à une diſcipline exacte, ce qui le mit à même d'exécuter avec elle de ſi grandes choſes. Qu'on mette à part l'aſſiſtance particuliere de Dieu, qui s'eſt ſouvent manifeſtée ſur ſon peuple, on trouvera que le miracle n'eſt point néceſſaire pour opérer de ſemblables événemens. On ſe convaincra que l'adreſſe, ſecondée du courage, peut faire réuſſir dans les conjonctures les plus déſeſpérées, & produire des ſuccès qui paroiſſent tenir du merveilleux.

Henri IV, avec 2800 hommes d'infan-

terie, & 600 de cavalerie, osa combattre à Arques l'armée du Duc de Mayenne, forte de 25000 hommes de pied & de 8000 chevaux. Ce Prince fit passer dans tous les cœurs son intrépidité; il inspira à ses troupes cette confiance qu'il paroissoit avoir lui-même dans le secours du ciel & dans la justice de sa cause; il joignit à cela une habile disposition, & sut si bien profiter de l'avantage du terrein, que le succès ne trompa point son espérance. On vit dans cette occasion, comme dans la précédente, de quoi est capable une petite armée aguerrie, obéissante, & conduite par un héros. Ce trait d'une audace extraordinaire, téméraire en apparence, n'est pas le seul qui se trouve dans la vie de ce grand Prince. Son histoire remplie de faits semblables, comme celle des Machabées, pourroit paroître tout aussi miraculeuse aux yeux de ceux qui ne jugent de la possibilité des entreprises que par la proportion des forces, & qui ignorent ce que peut en certaines conjonctures une confiance éclairée, animée par la gloire & forcée par la nécessité.

Mém. de Sully. t. 1.

On a vu précédemment que les Juifs avoient pris une partie de leur discipline & de leurs institutions des Egyptiens; elles ressembloient aussi dans plusieurs choses à celles des Perses, & ceux-ci se rappro-

choient beaucoup des Grecs. Cyrus s'étoit fait inſtruire de leurs maximes, & ſur les notions qu'il en prit, il perfectionna ſa Tactique & ſon corps militaire.

Les armées des Hébreux ont toujours été diviſées du tems des Juges, ſous les Rois ou ſous les Pontifes, en corps de mille hommes; ceux-ci l'étoient en deux parties de cinq cens chacune; ce qui reſſembloit à la *pentacoſiarchie* de la phalange Grecque, & ſe trouve en effet exprimé par le même terme dans la Vulgate. Ces corps étoient diviſés en centuries, & les centuries en décuries (*a*). Dans les troupes de Cyrus, les compagnies étoient de cent, diviſées en quatre eſcouades, chacune de vingt-quatre, non compris le chef: On joignoit dix compagnies pour faire un corps de mille hommes. Dans le nouvel ordre de bataille qu'il leur donna, l'eſcouade formoit deux files,

Machabées. IIv. I. c. 3. v. 6.

(*a*) Cette diviſion ſe fit du tems de Moïſe, par le conſeil de Jéthro ſon beau-pere. Les fonctions des chefs de ces différentes troupes étoient de les mener à la guerre, de les juger, & de maintenir la police parmi le peuple. Lorſqu'ils furent établis dans la terre de Canaan, il y eut à cet égard des changemens: on inſtitua des Juges qui ne ſortoient pas des villes; mais l'ordonnance & la conſtitution militaire ſubſiſterent toujours ſur le même pied.

Exode. c. 18.

à la tête desquelles étoit celui qui la commandoit : ainsi la compagnie en formoit huit, & la *chiliarchie*, ou corps de mille hommes, quatre-vingt. Il est dit que dix de ces corps étoient réunis sous un chef; d'où il résulte que Cyrus avoit formé une sorte de phalange de dix mille hommes, divisée & subdivisée avec autant d'art que la phalange Grecque, & susceptible des mêmes évolutions.

Cyrop. liv. 6.

L'armement des Hébreux étoit supérieur à celui des Egyptiens. Ceux-ci avoient de grands boucliers qui les couvroient de la tête aux pieds, (ce qui étoit embarrassant) des piques fort longues, & des épées courtes & très-larges. L'extrême profondeur de leur ordre les rendoit impénétrables, surtout dans un tems où l'on ne se servoit point dans les batailles de machines à lancer de gros traits; mais ces lourdes masses ne pouvoient servir que dans les plaines. Elles étoient aussi aisement enveloppées, harcelées par la cavalerie, & accablées par les gens de traits. Crésus ne put jamais obtenir d'eux de se ranger sur une moindre hauteur pour faire un plus grand front : ils persistèrent dans leur méthode à laquelle ils étoient accoutumés.

CHAPITRE SECOND.

De l'ordonnance & de la diſcipline des Grecs.

ARTICLE I.

JE viens de parler de l'ordonnance, de la diſcipline & des uſages des peuples d'Aſie ; il eſt tems de faire connoître les Grecs qui les ont ſurpaſſés, & qui de tous les anciens, juſqu'aux Romains, ont porté le plus loin la ſcience de la guerre. Le ſiége de Troie eſt la premiere époque qu'on ait de leur Tactique. On voit qu'ils combattoient dès-lors ſur les mêmes principes qu'ils ont ſuivis dans les ſiecles poſtérieurs. La diſpoſition de leurs phalanges, leurs armes offenſives & défenſives, leurs manœuvres, leurs maximes, la forme de leurs camps, leur maniere de ſe retrancher, enfin toutes leurs pratiques militaires ont été décrites par Homère avec une netteté, une préciſion & une ſagacité qui prouvent la juſteſſe de ſon jugement & une grande connoiſſance de la guerre ; c'eſt peut-être ce qui n'eſt point

arrivé depuis à aucun poëte ni à aucun écrivain, avec le ſeul ſecours de la théorie. Il falloit que les Grecs, avant la guerre de Troie, fuſſent déja très-habiles dans l'art militaire : l'Iliade fait connoître l'ordre, la compoſition, & même les diviſions de leur infanterie. Achille avoit amené avec lui deux mille cinq cens Theſſaliens, diviſés en cinq troupes, qui avoient chacune leur chef : Patrocle les range en bataille, attaque les Troiens, & les repouſſe juſque ſous leurs murs. Dans les avis que Neſtor donne à Agamemnon, il lui conſeille *de ſéparer ſes ſoldats mêlés ſans diſtinction de pays & de nation, d'en former des troupes différentes, & de régler leurs rangs & leurs poſtes pour que chaque peuple, chaque tribu combatte enſemble.* Iliade. liv. II. Sa raiſon eſt, *que des amis, des parens, & des compatriotes doivent ſe ſoutenir avec plus de zèle & de courage, & que chaque peuple, formant ſa troupe particuliere, ne partage point avec d'autres la gloire ou la honte de ſes manœuvres.* C'eſt auſſi un moyen qu'il donne à Agamemnon, *pour diſtinguer le plus habile chef, le ſoldat le plus intrépide, le corps le mieux aguerri & le mieux diſcipliné.* Dans une autre occaſion, Neſtor ordonnant ſon liv. IV. infanterie pour le combat, mettoit dans le milieu ce qu'il avoit de moins bons ſoldats, afin qu'ils fuſſent encouragés par l'exemple

des premiers, & forcés malgré eux de combattre par ceux qui les ſuivoient. On peut juger de là ſi les Grecs avoient dès-lors des idées juſtes d'une bonne ordonnance. Nous qui penſions être fort ſavans, il n'y a pas quinze ans que nous avons adopté cette maxime.

Leur diſcipline ne paroît pas moins admirable. Homère nous fait connoître combien elle étoit différente de celle des Troiens & des autres Aſiatiques qui étoient venus à leur ſecours. Voici ce qu'il en dit. *Quand toutes ces différentes nations furent en bataille, chacune ſous leurs chefs, les Troyens s'avancerent avec un bruit perçant & confus, comme des oiſeaux, & tels que les grues ſous la voute du ciel ..... mais les Grecs, pleins* Liv. III. *d'une fureur martiale, marchoient dans un profond ſilence, réſolus de ſe ſoutenir les uns les autres, & de combattre ſans lâcher le pied.* Dans un autre endroit. *On voyoit s'avancer les nombreuſes phalanges des Grecs qui marchoient au combat ; elles avoient chacune à leur tête leurs chefs qu'elles ſuivoient avec crainte, & dans un profond ſilence, pour entendre & exécuter leurs ordres plus promptement ; vous euſſiez dit que Jupiter avoit ôté la voix à toute cette multitude .... les armes jettoient un éclat que l'œil ne pouvoit ſoutenir.* Quelle plus grande preuve de diſcipline que ce ſilence

& cette propreté ! elle ne brille pas moins dans les combats, par la facilité de rallier les troupes rompues, de les ramener à la charge, & de leur faire exécuter les mouvemens que la prudence & l'habileté des chefs leur ſuggérent. Lorſqu'il eſt queſtion de ſe retrancher, Neſtor propoſe de fermer le camp d'une bonne muraille, flanquée de tours fort élevées, pour mettre à l'abri les vaiſſeaux & les troupes ; de faire d'eſpace en eſpace des portes pour faire paſſer les chars ; de l'environner d'un foſſé large & profond, garni de paliſſades, afin de ſe raſ-
liv. VII. ſurer contre les ſorties des ennemis, & de mettre les quartiers en sûreté. Après un combat où ils ſont maltraités, il ordonne pour la garde des détachemens de cent hommes, commandés par des chefs vigilans, qui doivent ſe placer entre le foſſé & la muraille, pendant que les vieux Capitaines vont tenir conſeil. Après un avantage remporté, il ne veut pas que le ſoldat s'arrête à dépouiller les morts, mais qu'il continue à preſſer l'ennemi juſqu'à ce que ſa
liv. IV. défaite ſoit complette.

Le poëme de l'Iliade eſt rempli de pareils témoignages de l'excellente diſcipline des Grecs, & de leur habileté dans la guerre. Dès-lors ils avoient les mêmes armes défenſives qu'ils ont eu depuis, le caſque,

caſque, la cuiraſſe, les gréves, le bouclier (*a*): les offenſives étoient des javelots à lancer, des fléches, des piques & des épées. Dès-lors l'infanterie étoit diviſée en peſamment armés, & en armés à la légere. Le combat commençoit par les armes de jet; on ſe joignoit enſuite avec la pique & l'épée. Les piques n'étoient point auſſi longues qu'elles ont été depuis; mais elles étoient plus fortes, & ſervoient également au jet & à la main : tous les chefs en étoient armés, & c'étoit le genre de combat le plus honorable (*b*). Diomède reproche à Pâris, qui l'avoit bleſſé d'un coup de fléche, qu'il ne Liv. XI.

(*a*) Les boucliers étoient de cuir de bœuf. Ménélas en avoit un de ſept cuirs, couvert d'une lame de fer. Les cuiraſſes étoient maillées ou à écailles; celles de lin étoient fort en uſage : ils portoient auſſi deſſous un plaſtron de fer ou d'airain. Bien des ſiécles après on ſe ſervoit encore de ces cuiraſſes : Aléxandre en portoit une de la même ſorte, & Iphicrate en fit prendre aux Athéniens.

(*b*) Cette arme, dont j'ai parlé dans mes *Eſſais*, ne ſe lançoit pas de fort loin, non plus que le *Pilum* des Romains; il paroît même, par quelques endroits de l'Iliade & de l'Enéïde, qu'elle devoit ſe retenir au moyen d'une couroie de cuir attachée au bras ou à la main. La lance, dont les Maures de Fez & de Maroc ſe ſervent encore à cheval, ſe retient par le même moyen.

ſait que ſéduire des femmes, & ſe battre de loin comme les lâches.

On vient de voir ce qu'étoit déja la milice des Grecs dans ces tems éloignés; elle ne dégénéra point dans ceux qui ſuivirent. Tous les Etats de la Gréce étoient alors gouvernés par des Rois; dans la ſuite ils en ſecouerent le joug, & ſe formerent en république. Ce changement de gouvernement n'apporta aucune altération à leurs principes; au contraire, le deſir de la liberté & l'amour de la patrie ſe joignant à leur inclination guerriere, en firent des ſoldats invincibles: leurs jalouſies & leurs diviſions exciterent entr'eux une vive émulation qui ne contribua pas peu à entretenir leur valeur. Dans les premieres guerres qu'ils ſe firent, les opérations étoient vives & courtes; ce n'étoit proprement que des incurſions: les armées ne ſe compoſoient que de citoyens qui marchoient à leurs dépens, ou de quelques troupes auxiliaires fournies par les voiſins. Ils abandonnerent l'uſage des chars qu'on leur voit pendant la guerre de Troie, & il paroît qu'ils ſe réduiſirent à combattre tout-à-fait à pied. Comme tous ces petits Etats étoient également pauvres, & leurs forces à-peu-près équivalentes, ils ne penſerent point à prendre de la cavalerie; du moins en eurent-ils ſi peu, & ſi

mauvaiſe, qu'elle étoit comptée pour rien. Les Athéniens n'en avoient point à Marathon; il ſemble qu'il y en ait eu quelque peu à la bataille de Platée, & ce ne fut que depuis cette journée qu'ils commencerent à s'en ſervir. L'expérience & les guerres qu'ils eurent hors de chez eux, leur firent ſentir la néceſſité de cette arme, dans laquelle ils ne tarderent pas à ſe perfectionner.

Les principales républiques, comme Athénes & Lacédémone, s'étant aggrandies, les guerres devinrent plus longues, & ſe firent dans des pays plus éloignés; il fallut tenir les troupes long-tems ſur pied, ce qui ne pouvoit ſe faire ſans pourvoir à leur ſolde. Les peuples ſujets ou alliés étoient taxés à un contingent en hommes ou en argent, & l'on ſoudoya auſſi des corps d'étrangers. Quant aux citoyens, ils étoient claſſés à Athénes dès l'âge de dix-huit ans, & dreſſés aux exercices militaires; à vingt ans on recevoit leur ſerment, & ils étoient obligés de ſervir à l'armée, lorſque le ſort étoit tombé ſur eux pour être enrôlés; à quarante-cinq ils étoient exempts du ſervice, à moins que par des circonſtances extraordinaires perſonne ne fût diſpenſé de prendre les armes. Tous les citoyens à Sparte vivoient en commun; l'auſtérité de leurs

mœurs, leur éducation, la vie dure & frugale à laquelle ils étoient habitués, contribuoient à leur former un corps robuſte, & les préparoit à ſoutenir gaiement les fatigues de la guerre. C'avoit été l'objet des loix de Lycurgue, & d'en faire des ſoldats intrépides : auſſi de tous les Grecs étoient-ils ceux qui ſuivoient la diſcipline la plus ſévere & la plus exacte. La force de ce petit Etat, où l'on comptoit à peine neuf mille citoyens, n'étoit fondée que ſur la vigueur de ſa conſtitution. Tant qu'elle ſe maintint, ils partagerent avec Athénes l'empire de la Gréce ; ils y donnerent même ſeuls des loix pendant quelque tems, & étendirent au-dehors leur domination. Les autres républiques ne jouerent point un rôle auſſi brillant que Sparte & Athénes ; elles ſe contentoient de combattre pour leur liberté, en s'uniſſant tantôt à l'une & tantôt à l'autre, pour tenir la balance entre ces deux rivales, ou bien en formant des ligues entr'elles pour réprimer leur ambition. Quoiqu'elles n'euſſent pas les mêmes réglemens, le zele de la patrie y animoit les courages, & lorſqu'elles eurent à leur tête des chefs habiles, elles ſortirent de leur foibleſſe, & parurent avec éclat. C'eſt ainſi que Thébes dut ſa liberté & ſa puiſſance à la ſageſſe & à la grande capacité d'Epaminondas ; mais

ſa gloire ne dura qu'un moment, & diſparut avec ce grand homme.

J'Ai dit que les Grecs avoient été long-tems ſans cavalerie. Lorſqu'ils s'appliquerent à en former, ils n'en eurent d'abord que très-peu. Après la bataille de Platée, où malgré l'avantage qu'ils y remporterent, ils avoient beaucoup ſouffert de la nombreuſe cavalerie des Perſes, il fut réſolu dans la premiere aſſemblée générale, que pour leur faire la guerre, il ſeroit levé ſur toute la Gréce dix mille hommes de pied, mille chevaux, & cent voiles. La cavalerie compoſoit ainſi la onzieme partie de l'armée. A la bataille de Mantinée, l'armée des Lacédémoniens & de leurs alliés étoit de vingt mille hommes de pied & de deux mille chevaux; celle des Thébains à-peu-près de même. A Leuctres, ceux-ci en avoient encore moins, ſur huit mille hommes il n'y avoit que cinq cens chevaux. Cette quantité ſuffiſoit pour un pays tel que la Gréce; on y ſuppléoit d'ailleurs par un grand nombre d'armés à la légere, dont l'entretien étoit bien moins couteux.

Lorſqu'Alexandre eut formé le projet de porter la guerre en Aſie, il y paſſa à la tête de trente-cinq mille hommes, dont cinq mille de cavalerie: à la journée d'Arbelles,

il avoit quarante mille hommes d'infanterie, & ſept mille chevaux : la proportion étoit donc alors d'un ſixieme ou d'un ſeptieme, & ſe conſerva quelque tems ſur ce pied ſous ſes ſucceſſeurs (*a*). Alexandre avoit ſenti le

---

(*a*) Tous ceux qui ont voulu fixer la proportion de la cavalerie à l'infanterie, ſont convenus qu'elle avoit ſes diſtinctions, eu égard à la nature du pays où ſe faiſoit la guerre, & au genre d'ennemis qu'on avoit à combattre. Le Duc de Rohan* compoſe ſon armée d'un quart de cavalerie dans le pays ouvert, & d'un ſixieme dans le pays ſerré. Cependant, comme la nature du terrein varie communément, il me paroît que la proportion établie par Alexandre eſt la meilleure, & qu'on ne peut l'augmenter ſans trop affoiblir le corps de l'infanterie, ſur lequel roulent les principales opérations & les plus meurtrieres. La ſeule augmentation que je voudrois faire, ſeroit en cavalerie légere, au cas que le pays fût entierement ouvert, & dénué de places fortes comme la Pologne. Il faut obſerver que chez les peuples qui ont une nombreuſe cavalerie, tels que les Turcs, les Polonois, les Maures, ce n'eſt que de la cavalerie légere contre laquelle il eſt inutile d'augmenter le nombre des cuiraſſiers, qui ne doivent pas être employés à battre la campagne, mais réſervés pour les grandes occaſions. Alexandre, dans le cours de ſes expéditions en Aſie, ne fit d'augmentation que dans ſa cavalerie légere qu'il tira des pays qu'il avoit ſubjugués : ſes ſucceſſeurs en eurent auſſi beaucoup de cette eſpece.

* Traité de la guerre, c. II.

beſoin d'avoir un bon corps de cavalerie; il s'y appliqua avec ſoin, & n'en prit pas moins de former de la cavalerie légere, qu'il tira en partie des peuples voiſins de la Macédoine, comme les Thraces & les Péoniens; il leva encore dans la ſuite des Scythes & des Dahes.

Comme il y avoit deux ſortes d'infanterie, l'une peſante, l'autre légere, les Grecs eurent auſſi pluſieurs eſpeces de cavalerie. Celle qu'ils appelloient *Cataphracte* étoit armée de pied en cap, & les chevaux bardés: on reconnut bientôt qu'elle étoit trop peſante, & l'on en fit peu d'uſage. La cavalerie, appellée proprement *la Grecque*, & qui ſervit de modéle aux Romains, avoit les chevaux ſans bardes; l'armure du cavalier étoit une cotte de mailles, le caſque de fer, des bottines, & le bouclier paſſé au bras gauche; les armes offenſives étoient la lance, & une large épée ſuſpendue à ſa bandouliere. Polybe. liv. XI.

La cavalerie légere la plus eſtimée étoit celle qu'on appelloit les Tarentins; elle faiſoit ſes attaques en caracolant, & voltigeant autour de l'ennemi: le cavalier étoit armé de javelots qu'il lançoit; il chargeoit enſuite avec l'épée ou la hache d'armes; quelquefois avec un javelot qu'il tenoit en réſerve: il y avoit auſſi des archers à cheval

dont on faiſoit beaucoup de cas, parce qu'ils commençoient à harceler l'ennemi de très-loin, l'enveloppoient, le mettoient en deſordre, & préparoient l'attaque des eſcadrons de cuiraſſiers. Aléxandre, qui avoit dans ſon armée de toutes les eſpeces de cavaleries, tira de celle-ci de très grands ſervices. Il n'avoit pas négligé non plus de prendre à ſa ſolde des Theſſaliens qui paſſoient pour les meilleurs cavaliers de toute la Gréce; leurs chevaux étoient admirables, & leurs eſcadrons réuniſſoient la force néceſſaire pour le choc, à la légéreté. Leur réputation étoit ſi bien établie, que tous les états de la Gréce recherchoient à l'envi leur alliance, pour en tirer un ſecours auſſi utile.

Epaminondas, quoi qu'il eut formé avec ſoin un corps de cavalerie Thébaine, crut que pour s'aſſurer d'heureux ſuccès, il devoit y joindre encore de la cavalerie Theſſalienne.

Elien & Arrien indiquent la maniere dont ſe formoient les eſcadrons. Les Scythes & les Thraces faiſoient les leurs en coin; les Theſſaliens en lozange; les Perſes, les Siciliens, & la plupart des Grecs, les ordonnoient en carré *(a)*. Selon Arrien, la meil-

(a) Elien nous a régalés des différentes manieres

leure proportion du carré étoit celle qui contenoit en étendue la moitié plus de monde qu'en hauteur, comme huit ſur quatre, douze ſur ſix, &c. parce que comptant la longueur du cheval double de ſa largeur, la forme de l'eſcadron devoit repréſenter un carré parfait. D'autres cependant comptoient la longueur du cheval triple de ſa largeur, & pour lors le front de l'eſcadron devoit être triple de ſa hauteur, pour qu'il formât un carré. De ces différentes ordonnances, Arrien eſtime davantage la derniere comme la plus ſimple, la plus propre pour l'égalité des rangs & des files à charger en bon ordre, & la plus facile pour le ralliement. De très-ſavans militaires ont été per- Elien. c. 12.

---

d'ordonner les eſcadrons en lozange. Les uns étoient à rangs & à files, d'autres ſans rangs ni files, ou bien ils avoient des rangs ſans files, ou des files ſans rangs. Le commandant ſe plaçoit à la pointe de l'angle de la tête; les angles de droite & de gauche étoient fermés par deux officiers nommés *garde-flancs;* celui de la queue par un de *ſerre-files.* Le coin étoit la moitié du lozange, & ſe formoit de même. L'avantage, qu'on croyoit trouver dans cette ordonnance, étoit qu'un eſcadron ne couroit pas riſque d'être pris en flanc ou par derriere, & pouvoit faire tête de tous côtés ſans caracoler. Elien fait remonter ſon origine au-delà de Jaſon, époux de Médée, qui la perfectionna; d'autres l'en ont cru l'inventeur.

ſuadés que les autres n'étoient que des évolutions d'exercice, qui n'ont jamais été pratiquées à la guerre; cependant le nouveau traducteur de la milice des Grecs a cru prouver inconteſtablement le contraire. Ce n'eſt point encore ici le lieu d'entrer dans un examen qui ſeroit trop long: je ſuſpends mon jugement juſqu'à la fin de cette ouvrage, où je rapporterai ce qui me paroît le plus probable ſur ce ſujet.

Quoi qu'il en ſoit de la maniere dont ſe formoient les eſcadrons, en rhombe, en coin, ou en carré, on y recherchoit les propriétés de la force, de la légéreté, & de la vîteſſe dans les manœuvres (*a*). Le nombre des cavaliers dont ils etoient compoſés a pu varier ſelon les occaſions, cependant la force ordinaire de l'eſcadron étoit de cent vingt-huit maîtres; c'eſt ce qu'Arrien appelle l'*épilarchie*, compoſée de deux compagnies ou îles, dont le chef ſe nommoit *Ilarque*. Un eſcadron carré étoit donc de ſeize de front ſur huit de hauteur, ou bien de vingt-quatre ſur douze; mais ſi l'on en excepte les Lacédémoniens qui s'entendirent toujours très-mal à la cavalerie, on

(*a*) On ne trouvoit pas ces propriétés dans ceux des Perſes; ils ſe rangeoient, à ce que dit Polyen *, ſur cent de front & huit de hauteur.

* Liv. 17.

ne portoit jamais la hauteur des eſcadrons au-deſſus de huit, & l'on avoit ſoin de garder entre eux des intervalles preſque égaux à leur front : ſouvent même les huit rangs ne chargeoient pas tous enſemble ; les quatre premiers ſe détachoient pour choquer, & s'ils étoient rompus, ils ſe retiroient par les intervalles pour ſe rallier, tandis que les autres chargeoient à leur tour. La cavalerie légere ſe plaçoit en avant de celle qui formoit la ligne, ou ſur les aîles. On entremêloit auſſi ſouvent avec les eſcadrons, des pelotons d'armés à la légere, leſtes & bien dreſſés à ce genre de combat ; méthode qui a été ſuivie par les plus grands capitaines, & toujours avec ſuccès.

Pour ce qui eſt du poſte qu'on donnoit à la cavalerie dans les batailles, tous ceux qui ont ſu en faire un bon uſage la plaçoient ſur les aîles, à moins que la ſituation du terrein ou quelques circonſtances particulieres n'exigeaſſent une autre diſpoſition. Comme dans les premiers tems on formoit ſur le front des lignes de chariots de guerre qui tenoient lieu de cavalerie, on a cru qu'après que les Grecs eurent quitté cet uſage, & pris de la vraie cavalerie, ils n'avoient pu ſe défaire entierement de l'habitude de la mettre devant l'infanterie (*a*). Cette con-

(*a*) C'eſt le ſentiment du traducteur d'Elien, dans ſa ſavante diſſertation ſur la milice des Grecs.

jecture eſt fondée ſur la diſpoſition de celle des Lacédémoniens à Leuctres. Soit que ce fût l'effet de la coutume, ou de l'ignorance de Cléombrote, peut-être de la ſituation du terrein, on ne pouvoit rien faire de plus mauvais. Epaminondas diſpoſa cependant la ſienne de même; mais il lui connoiſſoit tant de ſuperiorité ſur celle de Lacédémone, qu'il ne couroit aucun riſque; & quând elle auroit été repouſſée, l'éloignement où étoit la phalange, & la manœuvre qu'elle faiſoit pendant ce tems, l'euſſent garantie d'en être incommodée. C'eſt ce qu'on verra dans le plan que je donne de cette fameuſe journée.

ARTICLE II.

QUOIQUE la cavalerie ſoit une partie eſſentielle de l'armée, l'infanterie en eſt la baſe & la force. Il eſt poſſible de faire la guerre avec de l'infanterie ſeule, bien dreſſée & bien conduite; parce qu'un chef intelligent choiſira ſes poſitions, prendra ſon tems pour former ſes entrepriſes, & ne la faira combattre que dans des circonſtances qui lui ſeront favorables; mais une armée où il n'y auroit que de la cavalerie, n'exécuteroit jamais de grandes choſes; ſes opé-

rations ſeroient bornées à des incurſions, à moins qu'elle n'eût affaire à des peuples ſans art & ſans diſcipline. Depuis que les Grecs eurent abandonné l'uſage des chars à la guerre, ils n'eurent pendant longtems que de l'infanterie, & s'y rendirent très-habiles. Leur maniere de ſe former étoit en phalange : par ce terme on entendoit un grand corps d'infanterie mis en bataille ſur un grand front & beaucoup d'épaiſſeur, dont les différentes parties, unies & condenſées, ne paroiſſoient faire qu'un tout, & devoient ſuivre le même mouvement. Cette ordonnance étoit la plus générale, celle qui a dû être la premiere imaginée, & qui étoit ſuivie par les peuples de l'Aſie, de l'Afrique, & les barbares de l'Europe. Polyen * rapporte ſon origine à Pan, Général de l'armée de Bacchus, qui l'imagina, & lui donna le nom de *phalange*; il ajoute qu'il y établit une corne droite & une corne gauche, ce qui a donné lieu de le repréſenter cornu. Sans ſe perdre dans les ténébres de la fable, il eſt aiſé de juger que cette diſpoſition doit ſe rapporter à la plus haute antiquité, & qu'elle étoit établie chez les Grecs avant le ſiécle d'Homère : ils la perfectionnerent depuis, & la compoſerent avec beaucoup plus d'art qu'acune autre nation.

* ch. 2.

Il étoit d'uſage d'appeller *phalange* le

corps de bataille où étoit l'infanterie pesante : cependant, comme dans les armées composées de plusieurs peuples alliés, chacun formoit un corps séparé, c'étoit autant de phalanges particulieres compriſes dans l'ordonnance générale ; ainſi, à la bataille de Mantinée, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Eléens, les Arcadiens formoient chacun leur phalange. Ce mot s'employoit donc également pour exprimer l'ordre entier du corps de bataille, ou bien une de ſes parties. Chaque nation ordonnoit auſſi ſa phalange à ſa maniere, & manœuvroit relativement à ſa compoſition. Nous ſavons, par Xénophon *(a)* & Thucydide, que l'infanterie de Sparte étoit diviſée en corps de quatre à cinq cens hommes ; chaque corps étoit commandé par un *Polémarque*, qui avoit ſous lui quatre *Locaques* ou Capitaines ; la compagnie étoit diviſée en deux parties, ayant chacune leur chef, & celles-ci en pelotons ou eſcouades. La réunion de pluſieurs de ces corps, mis en bataille l'un à côté de l'autre, formoit la pha-

(*a*) Xénophon dit que toute l'infanterie de Sparte étoit diviſée en ſix corps égaux qui, ſelon lui, étoient de 400. Thucydide les fait de 500. Il n'eſt pas douteux que leur nombre & leur force ont varié ſuivant les occaſions.

lange, & chacun d'eux, ou deux enſemble, une ſection. A Athénes, où il y avoit dix tribus, chacune fourniſſoit une bande ou régiment qui, étant raſſemblés, compoſoient leur phalange. Juſqu'ici on n'entendoit par ce mot que la diſpoſition ordinaire de l'infanterie peſante dans les combats: pour en recevoir le nom, il falloit qu'elle fût miſe en ligne, & compriſe dans l'ordre de bataille; elle le conſervoit enſuite dans les manœuvres qui dépendoient de ce premier arrangement.

Philippe, Roi de Macédoine, ayant formé le deſſein d'avoir une bonne infanterie, leva un corps de ſix mille Macédoniens, auxquels il fit prendre le nom de *phalange*. Cette dénomination affectée à un corps de troupes toujours ſur pied, & qui n'appartenoit qu'à ſon ordonnance, a fait croire mal-à-propos qu'il en avoit été l'inventeur. Philippe ne fit que ſuivre les principes des Grecs & leur ſyſtème de Tactique, qu'il s'appliqua à perfectionner; il y réuſſit par la ſévérité des loix & l'éclat des récompenſes qu'il établit, par la pratique conſtante des exercices, & la bonté des armes qu'il leur fournit. Cet établiſſement fut l'époque de ſa gloire & de la grandeur de la Macédoine. Dans la ſuite ce corps fut augmenté par Alexandre, & retint toujours par

excellence le nom de *phalange Macédonienne*, qui le diſtinguoit des autres troupes qui compoſoient ſon armée.

Elien & Arrien nous ont donné la compoſition de la phalange ſur le pied de 16384 hommes, nombre qui peut ſe diviſer juſqu'à l'unité. Voici la maniere dont ils la formoient. On dreſſoit d'abord la file de ſeize hommes; elle étoit divisée en *Protoſtates* & en *Epiſtates*; c'eſt-à-dire, en premiers & ſeconds, de ſorte que le chef de file s'appelloit *Protoſtate*, celui qui le ſuivoit, *Epiſtates*; le troiſieme, *Protoſtates*; le quatrieme *Epiſtates*, ainſi juſqu'au dernier.

Tactique d'Elien. c. 7. Les *Protoſtates* & *Epiſtates* étoient rangés alternativement entre le chef de file appellé auſſi *Lochagos*, & le ſerrefile *Ouragos*, qui étoient deux hommes d'élite. La file ſe diviſoit encore en deux parties appellées *dimeries*, & chaque *dimérie* en deux *énomoties*. Le ſoldat de la tête de chacune de ces diviſions & ſousdiviſions en étoit le chef: ainſi, il y avoit chef de file, chef de demi-file, & chef de quart de file. Deux files jointes enſemble faiſoient une *dilochie*, dont le chef ſe nommoit *dilochite*. Cette troupe étoit de . . . . . 32 hommes.

Deux dilochies une tétrarchie. 64

Deux tétrarchies une taxiarchie, dont le chef *taxiarque*. . 128

Deux

Deux taxiarchies, la ſyntagme
compoſée de ſeize files . . 256 hommes.

Cette troupe étoit exactement carrée, puiſqu'elle avoit ſeize hommes de front ſur autant de hauteur. Chaque ſyntagme avoit cinq ſurnuméraires qui n'entroient point dans les rangs; ſavoir, un trompette, un porte-enſeigne, un fourier, un hérault pour faire les commandemens, & un ſerrefile extraordinaire, qui étoit un officier.

Deux ſyntagmes formoient la pentacoſiarchie 512

Deux pentacoſiarchies une chiliarchie, dont le chef *Chiliarque* . . 1024

Deux chiliarchies une mérarchie, dont le chef *Téléarque* 2048

Deux mérarchies une phalangarchie, dont le chef *Phalangarque* . . . 4096

Cette partie étoit le quart de la phalange, & s'appelloit *phalange ſimple*, ou également *phalange*. Il eſt ſouvent parlé dans l'hiſtoire d'Alexandre des phalanges de Cœnus, de Cratère, de Perdiccas, de Méléagre : cela ſignifioit des quarts ou ſections de la phalange totale, dont ces Généraux étoient les chefs.

Deux phalanges ſimples compoſoient la diphalangarchie, appellée autrement *aîle* ou *corne*, qui étoit la moitié de l'infanterie peſante . . 8192

Les deux cornes ou diphalangarchie formoient la tétraphalangarchie, qui veut dire un corps composé de quatre phalanges ſimples ou ſections 16384

La phalange totale contenoit ainſi deux aîles, 4 phalanges ou grandes ſections, 8 mérarchies, 16 chiliarchies, 32 pentacoſiarchies, 64 ſyntagmes, 128 taxiarchies, 256 tétrarchies, 512 dilochies, & 1024 files.

L'intervalle, qui étoit entre les deux aîles, s'appelloit *la bouche de la phalange*: il devoit y avoir auſſi une ſéparation entre les phalanges ſimples: quoiqu'il n'en ſoit parlé nulle part, on ne peut en douter, à cauſe du beſoin qu'on en avoit pour le paſſage des armés à la légere. Quelques petits que fuſſent ces intervalles, ils s'aggrandiſſoient en faiſant reſſerrer les piquiers ſur la droite & ſur la gauche: cela étoit aiſé, parce que chaque ſoldat tenoit en bataille plus de terrein que lorſqu'il baiſſoit les piques pour charger. Au moyen de l'art qu'on avoit mis dans la compoſition des files, on pouvoit dans un moment augmenter ou diminuer le front de la phalange, ce qui ſe faiſoit par différentes manœuvres. Pour doubler la hauteur, on faiſoit entrer les files paires dans les impaires, ou bien on leur en fai-

ſoit prendre la tête ou la queue. Si au contraire, on vouloit diminuer la hauteur de moitié, les ſecondes demi-files ou diméries venoient ſe placer à côté des premieres, autrement on faiſoit entrer les *Epiſtates*, qui étoient les ſoldats pairs de chaque file, dans les rangs des *Protoſtates*, qui étoient les impairs. On peut voir dans Elien toutes les manœuvres dont la phalange étoit ſuſceptible. L'excellente traduction qu'en a fait M. de Buſſi, met tout le monde à portée de s'inſtruire à fond ſur cette matiere.

Au nombre de 16384 peſamment armés, que les Tacticiens avoient fixé comme le plus convenable, ils joignoient un tiers d'armés à la légere; ſavoir, 8192, & la moitié de ceux-ci pour la cavalerie, 4096, diviſés en 64 îles ou compagnies de 64 maîtres chacune. C'étoit la proportion la plus juſte qu'ils crurent devoir établir pour un corps d'armée, entre la groſſe infanterie, les armés à la légere, & la cavalerie. Mais jamais aucune puiſſance de la Gréce n'a été ſeule en état de mettre ſur pied de ſi grandes forces. Dans les armées, compoſées de divers alliés qui fourniſſoient chacun leur contingent, toutes ces phalanges étoient ſouvent fort inégales en nombre, differentes dans leur compoſition & dans la maniere de ſe former. A la bataille de Coro-

née, les Thébains ne voulurent point ſe mettre à ſeize de hauteur comme les autres,
3 & augmenterent leur profondeur. Les Lacédémoniens ne ſe formoient jamais ſur plus de douze, le plus ſouvent ſur huit. Il paroît ſeulement que dans l'ordonnance générale de bataille on prenoit des arrangemens pour rapprocher, autant qu'il étoit poſſible, ces différentes troupes de l'uniformité, & les faire agir de concert.

Il n'y avoit par conſéquent qu'une armée combinée qui pût être conforme aux proportions établies ci-deſſus, & cependant il ne s'en trouve aucune preuve. Il ne paroît pas même qu'elles aient été obſervées par les Rois de Macédoine, aſſez puiſſans pour entretenir ſeuls des corps auſſi nombreux. La phalange Macédonienne, la plus forte qu'on eût vue juſqu'alors, ne montoit pas ſous Aléxandre beaucoup au-delà de douze mille hommes. Ses autres troupes, qui combattoient en ligne, étoient des Grecs auxiliaires & des étrangers ſoudoyés, qui ſe rangeoient auſſi dans le même ordre. Il avoit encore des *Peltaſtes*, ſorte d'infanterie qui tenoit un milieu entre les peſamment armés & l'armure légere. Il y a donc apparence que l'état de la compoſition de la phalange, rapporté par les auteurs Grecs, a été plus ſyſtématique que réel. C'étoit un

point de juſteſſe & de perfection que les Tacticiens avoient marqué, & dont on ſe rapprochoit ſeulement, autant que l'on pouvoit; dans la pratique. Si tant eſt qu'on ait formé quelquefois un corps parfaitement ſemblable, ce n'a été qu'en réuniſſant pluſieurs troupes dont on compoſoit pour le moment une phalange parfaite. C'eſt ainſi que pour former ce que nous appellons une brigade, on pourroit joindre deux ou trois régimens de différentes forces, qu'enſuite on diviſeroit & ſou-diviſeroit relativement aux manœuvres que devroit faire la brigade.

Les armés à la légere, attachés à la phalange, ſe plaçoient de trois manieres, ſur le front, ſur les flancs, ou derrière : ſur les flancs, ils ſuppléoient à la cavalerie, couvroient cette partie, & pouvoient attaquer ceux de l'ennemi; on les y diſpoſoit quelquefois en potence. Lorſqu'on les mettoit ſur le front, ils commençoient le combat par les armes de jet; ils ſervoient auſſi à faire rebrouſſer chemin aux éléphants, & à détourner les chariots armés. Ils faiſoient d'ailleurs toute la petite guerre de campagne, & s'employoient à toutes les opérations qui demandoient de la célérité : ils éclairoient les marches, s'emparoient des hauteurs, des défilés, & de tous les poſtes qui pouvoient être de quelqu'utilité : on Elien. c. 21.

les regardoit enfin comme les yeux & les mains de la phalange. Leur ordre de bataille a été fixé par les Tacticiens à huit de hauteur; mais cela dépendoit du nombre qu'on en avoit, & de la volonté du Général. La méthode de les ranger, dès le commencement du combat, derrière la phalange, pour jetter leurs traits par deſſus, n'a pas été ſi commune qu'on ſe l'eſt imaginé; Aléxandre n'avoit point adopté cette maxime qui étoit fort ancienne; de ſon tems on ſavoit en faire un meilleur uſage.

Les Grecs n'étoient pas plus uniformes dans leurs armes que dans leur ordonnance: les uns, comme les Lacédémoniens, portoient les piques plus longues, les autres plus courtes. Les armures étoient auſſi différentes, & varioient d'un tems à l'autre chez les mêmes peuples. Iphicrate, trouvant les armes défenſives de l'infanterie d'Athénes trop peſantes, & les offenſives trop courtes, diminua la grandeur des boucliers, ſubſtitua les cuiraſſes de lin à celles de fer, & augmenta la longueur des piques & des épées. Philopœmen, au contraire, crut que pour rendre la phalange des Achéens plus ſolide, & ôter aux ſoldats l'envie de lâcher le pied, il ne pouvoit les armer trop peſamment: il rejetta les petits boucliers, leur fit prendre des armures de fer & des lon-

gues piques à la Macédonienne. Chacun avoit ſa maxime; mais voici en général l'idée qu'il faut s'en former. On diſtinguoit trois ſortes de fantaſſins, *les Oplites*, *les Peltaſtes*, & *les Pſilites*: les premiers étoient les plus peſamment armés; ils portoient le caſque, la cuiraſſe de fer avec les gréves, un grand bouclier de bois couvert d'une plaque de cuivre ou d'airain *(a)*, des bottines, de longues piques, & de courtes épées. L'armure des Peltaſtes étoit moins peſante, ils avoient un petit bouclier rond appellé *pelte*, d'où ils avoient tiré leur nom; leurs piques étoient auſſi moins longues que celles des Oplites. Cette ſorte d'infanterie étoit très-eſtimée; elle combattoit en ligne, & ſe formoit en phalange comme les premiers. Il paroît que dans le changement que fit Iphicrate, il donna aux Athéniens les armures des Peltaſtes. On entendoit par *Pſilites* les armés à la légere; il y en avoit de trois eſpeces, ceux qui lançoient à la main des javelots & des dards, les archers, & les frondeurs. Ceux-ci étoient ſans armes défenſives, la plûpart même ſans bouclier. Elien. chap. II. Tactique d'Arrien

La pique des Macédoniens, qu'on appelloit *ſariſſe*, étoit la plus longue. Elle avoit dans ſon inſtitution ſeize coudées, qui ſe ré-

(*a*) Il n'a été quelquefois que de cuir.

duiſirent enſuite à quatorze, ce qui revenoit à environ dix-neuf de nos pieds. Lorſque la phalange étoit ſerrée pour combattre, on ne comptoit plus d'un ſoldat à l'autre que deux coudées en tous ſens : la partie de la pique, que les mains occupoient, étoit de deux coudées, de ſorte que celles du premier rang en préſentoient encore douze en avant. Les *ſariſſes* du ſecond rang débordoient le front de la phalange de dix coudées, celles du troiſieme de huit, du quatrieme de ſix, du cinquieme de quatre, du ſixieme de deux (*a*) : celles des rangs poſtérieurs ne pouvant plus déborder le premier, ſe portoient élevées & inclinées ſur les épaules des ſoldats du rang précédent. Il eſt arrivé quelquefois qu'on a fait les piques des der-

(*a*) Elien, dans la maniere dont il fait tenir la pique au ſoldat, ne lui donne point d'arriere-main, ce qui paroît cependant néceſſaire pour faire le contrepoids. Polybe la lui fait empoigner à quatre coudées du talon, ce qui en diminuoit la longueur & devoit empêcher celles du ſixieme, même du cinquieme rang de déborder, excepté lorſque les rangs étoient ſerrés de maniere que le ſoldat n'occupoit plus qu'une coudée. Cela s'appelloit faire ſynaſpiſme, & ſe pratiquoit lorſque la phalange ſe préparoit à ſoutenir un choc de pied ferme : pour lors les *ſariſſes* des ſeptieme & huitieme rangs pouvoient déborder.

niers rangs plus longues que celles des premiers, pour qu'elles fortifient plus également ſur le front, & que celles des premiers rangs, étant moins longues, fuſſent moins embaraſſantes.

L'objet de la diſpoſition d'une phalange étoit de faire un grand effort par l'action d'un nombre de rangs preſſés les uns ſur les autres : quoique les derniers ne puſſent ſe ſervir de leurs piques, on ne les croyoit point inutiles, parce qu'on penſoit qu'ils contribuoient beaucoup à l'action générale, en faiſant tomber le poids de leur maſſe ſur les premiers. Cet ordre, qui paroît ſi redoutable, ne l'étoit cependant que dans une plaine raſe & unie, où il pouvoit choquer de front l'ennemi. Pour peu qu'il trouvât d'obſtacles ou d'inégalités dans le terrein, il étoit forcé de ſe diviſer, de s'ouvrir, & dès-lors il perdoit tous ſes avantages. C'eſt ce que je démontrerai, en comparant cette ordonnance avec celle des Romains, qu'il faut expoſer auparavant.

CHAPITRE TROISIEME.

De la Tactique Romaine.

ARTICLE I.

LES Romains, qui ne ſe perfectionnerent dans tous les arts qu'en imitant les Grecs, n'en apprirent que très-peu de choſe de celui de la guerre. Le fond de leur Tactique prit, pour ainſi dire, naiſſance avec eux, & quoiqu'elle ſe rectifia à meſure qu'ils ſe fortifierent & s'aggrandirent, ils ne firent qu'ajouter aux premiers principes qu'ils s'étoient formés eux-mêmes. Ces loix, ſi ſages & quelquefois ſi ſéveres, qu'ils établirent d'un côté, de l'autre, ces récompenſes ſi propres à exciter le courage & l'émulation, étoient uniquement l'ouvrage de leurs réflexions. C'eſt un fait remarquable, & qui mérite l'attention la plus ſérieuſe, qu'à l'exception de certains changemens que les circonſtances des tems éxigerent, les Romains ne varierent point dans leur ſyſtème. Ils lui demeurerent attachés, comme à la baſe

ſur laquelle s'appuyoit l'édifice de leur grandeur. Celui-ci parvenu à ſon comble, quoiqu'attaqué & ſouvent ébranlé par des vices politiques & moraux, ſe ſoutint longtems par la ſeule force de la conſtitution militaire : il ne commença à s'affaiſſer que lorſque la diſcipline ſe corrompit, & que de nouvelles maximes ſuccéderent aux anciennes.

Quoique j'aie traité fort au long dans mes eſſais de la milice Romaine, je ne puis me diſpenſer de rapporter ici, du moins en abrégé, l'ordre de la légion, ſes armes & ſa maniere de combattre. L'examen raiſonné que j'en ferai enſuite, en la comparant avec l'ordonnance des Grecs, peut être d'autant plus utile, qu'il ſervira à démontrer que nos anciens Capitaines ont eu de puiſſans motifs pour lui donner la préférence. Conquérans de la moitié du monde, les Romains paroiſſent plutôt devoir ſervir de modéle que les peuples vaincus ; mais l'opinion ne doit point déterminer un choix ; c'eſt par une analyſe exacte de la compoſition de la légion, c'eſt en approfondiſſant les cauſes de ſes ſuccès depuis ſon établiſſement juſqu'à ſa décadence, en comparant enfin ſes effets avec ceux de la Tactique contraire, qu'on peut juger du degré de ſes avantages.

ON peut dater l'origine de la légion de celle de Rome. Dans le premier dénombrement que fit Romulus des citoyens en état de porter les armes, il s'en trouva trois mille dont il forma ſon infanterie, & trois cens d'élite qui devoient combattre à cheval & à pied, ſelon les occurrences. Ceux-ci ſe nommerent d'abord *Celeres*, du nom de Fabius Celer leur premier commandant, ou plutôt comme l'a penſé Jules Scaliger, à cauſe de leur légéreté & de leur promptitude à exécuter les ordres du Prince. On les appella depuis *Flexumines*, enſuite *Troſſuli*, de Troſſulum ville de Toſcane qu'ils prirent ſans l'aide des gens de pied. Ils retinrent enfin le nom d'*Equites*, chevaliers, qui déſignoit mieux qu'aucun autre leur état & l'eſpeçe de leur ſervice. La république leur fourniſſoit un cheval, & ils étoient diſtingués par un anneau d'or: pour être admis dans cette claſſe il falloit un certain revenu; on avoit auſſi égard à la naiſſance & aux ſervices. Leur nombre s'accrut à proportion des forces de l'état, & juſque ſous les Empereurs ils compoſerent toute la cavalerie romaine.

Pline, liv. 33.

La légion fut dans ſon principe diviſée en compagnies ou manipules qui avoient chacune une enſeigne. Ce n'étoit dabord qu'une botte de foin miſe au bout d'une

perche: on y ſubſtitua bientôt les portraits des Dieux, repréſentés ſur de petites planches rondes; dans la ſuite on y ajouta ceux des Empereurs. Chaque légion en avoit une principale qui étoit la figure de quelque animal, comme un cheval, un loup, un minotaure; l'aigle fut enfin adoptée, & demeura en poſſeſſion d'être la premiere enſeigne dans toutes les légions. Les enſeignes chez les Romains étoient ſacrées & ſe révéroient preſqu'autant que les Dieux: il y alloit de la vie de les perdre ou de les abandonner. Tacite rapporte comme un événement heureux & remarquable d'avoir récupéré, après une victoire ſur les Bructeres, une des aigles perdue à la défaite de Varus. Suétone Tibére.

La manipule étoit originairement de cent vingt hommes, diviſés en douze décuries ou chambrées de dix hommes, qui à l'armée vivoient & campoient enſemble. C'étoit ſon pied ordinaire; mais elle a été quelquefois augmentée juſqu'à cent ſoixante.

On diſtinguoit trois ſortes de ſoldats, les Haſtaires qui étoient les plus jeunes & les plus leſtes; ils combattoient aux premiers rangs: les Princes, plus formés & plus robuſtes, les ſoutenoient: les Triaires, comme les plus anciens, étoient en réſerve. Tite Live. liv. II.

La premiere ordonnance des Romains fut en ligne pleine, ſemblable à la phalange,

avec quelques intervalles ménagés à de certaines diſtances l'un de l'autre : cela n'empêchoit pas qu'il n'y eût encore une ſeconde ligne ou tout au moins une réſerve : ceci dura juſqu'après la priſe de Veïe. La légion ſe rangea depuis ſur trois lignes de manipules diſpoſées en échiquier, méthode que les Romains apprirent des Etruſques, & qu'ils perfectionnerent. Ils formerent la premiere ligne des manipules des Haſtaires, qui devoient garder entr'elles des diſtances égales à leur front : à la ſeconde, ils mirent celles des Princes vis-à-vis des intervalles de la premiere : les Triaires furent gardés pour la troiſieme, qui étoit une réſerve. La diſtance d'une ligne à l'autre étoit d'environ quatre-vingt pas communs (*a*).

Mem. l. VIII.

La manipule ſe formoit ſur dix de hauteur, & ſon front étoit par conſéquent de douze ou de ſeize lorſqu'elle étoit portée à

(*a*) Quelques auteurs ont mis fort mal-à-propos les Princes avant les Haſtaires, & pluſieurs confondent les cohortes avec les manipules. Le Chevalier de Folard a donné dans d'autres bévues : il s'eſt imaginé qu'avant Pyrrhus il n'y avoit ni Haſtaires, ni Princes, ni Triaires, & que l'ordre en quinconce ne commença qu'un peu avant la premiere Punique. Il ne falloit que lire Tite-Live pour voir le contraire. Il ne s'étoit pas mieux inſtruit ſur l'article de leurs armes.

cent ſoixante. Il y avoit dans chaque légion dix manipules de Haſtaires, dix de Princes, autant de Triaires : celles-ci n'étoient que de ſoixante hommes, & ne ſe mettoient que ſur cinq rangs. Leurs armes défenſives étoient un caſque ouvert, un plaſtron de fer battu de douze pouces en carré, & un bouclier haut de quatre pieds & demi, large de deux & demi (*a*). Les officiers portoient des cottes de maille ou des cuiraſſes de lames de fer en forme d'écailles. La chauſſure étoit un brodequin ou demi-bottine garnie de cloux, & d'une lame de fer à la jambe droite. Ils avoient pour offenſives deux épieux ou piles, dont l'un étoit beaucoup plus long & plus fort que l'autre ; ſa hampe avoit cinq pieds & demi de longueur ſur environ deux pouces de diamètre ; le fer, qui étoit triangulaire, rond ou carré, avec un hameçon à l'extrémité, avoit neuf pouces de ſaillant, & garniſſoit la hampe juſqu'à ſon milieu. Cette arme redoutable

Polybe. l. VI.

Végéce. liv. II. c. 3.

(*a*) Ils n'eurent d'abord qu'une petite rondelle à la maniere des Argiens : Camille leur fit prendre le grand bouclier, qui étoit fait de deux planches jointes enſemble, couvertes de cuir, & pardeſſus une plaque de fer. On écrivoit deſſus le nom du ſoldat & le numéro de ſa troupe. Il le couvroit d'une peau, & avoit un étui pour ſon caſque quand il n'alloit point au combat.

Végéce. liv. II.

ſervoit au jet & à la main; nul bouclier, nulle cuiraſſe ne lui réſiſtoient. L'autre étoit un javelot long de quatre pieds, y compris le fer qui avoit cinq pouces. Le ſoldat étoit exercé à lancer ces deux armes; le *pilum* ne ſe jettoit que de fort près; ſouvent il le gardoit pour frapper, ſurtout s'il avoit affaire à de la cavalerie. Ceci étoit pour les Haſtaires & les Princes. Le Triaire portoit une pique ou pertuiſanne de dix à onze pieds, avec quelques dards dans le creux de ſon bouclier. Les uns & les autres avoient auſſi une épée large & tranchante à deux files, longue de vingt-deux pouces. Ils la prirent des Eſpagnols, & en firent leur arme de confiance; elle ſe portoit ſur la hanche droite, parce que le bouclier ſe portant du bras gauche, elle eut embarraſſé de ce côté.

Tite-Live. 38.

Dans l'ordre de bataille, le fantaſſin tenoit ſix pieds en tous ſens *. Lorſqu'il chargeoit, il le faiſoit en courant, ou du moins d'un pas très-rapide. Il lançoit d'abord ſes piles, & tiroit auſſi-tôt l'épée. Si la premiere ligne étoit repouſſée, elle ſe retiroit derriere les Princes pour ſe rallier, & ceux-ci chargeoient à leur tour, ou bien elles s'emboitoient l'une dans l'autre pour attaquer enſemble & faire plus d'effort. Les Triaires, qui demeuroient un genou en terre pour

* Environ cinq de nos pieds.

Tite-Live. liv. 8.

pour éviter les traits, ne chargeoient qu'à l'extrémité : ſouvent ils déterminoient la victoire, ou s'ils ne pouvoient rétablir le combat, ils favoriſoient la retraite. On voit auſſi pluſieurs occaſions où ils reſtoient pour la garde du camp, & l'on formoit une autre réſerve.

Les Chevaliers formoient des turmes de trente, ou, ſelon Vegece, de trente-deux, qui ſe rangeoient ſur quatre de hauteur. La turme étoit commandée par un chef nommé *Décurion*; on en attachoit dix à chaque légion. La cavalerie, fournie par les alliés, étoit, comme celle de Rome, compoſée de gens d'élite, & formée de même. Les Romains ayant deſtiné leur cavalerie, dans ſon origine, pour combattre à pied & à cheval, ne lui avoient donné d'autre arme défenſive qu'un léger bouclier de cuir de bœuf : le cavalier étoit vêtu d'une veſte courte, afin de pouvoir ſauter légérement ſur ſon cheval, ou mettre promptement pied à terre, ce qu'il faiſoit ſouvent dans la mêlée. Sa lance étoit d'ailleurs foible, branlante, & ſe briſoit aiſément. Tant que les Romains ne combattirent que dans l'Italie, ils n'eurent point occaſion de réfléchir ſur ces défauts, parce que la cavalerie de leurs voiſins n'étoit pas meilleure. Mais lorſqu'ils eurent affaire aux

Grecs & aux Carthaginois, ils virent bien qu'il falloit changer de méthode. Ils prirent le caſque de fer, la chemiſe de mailles, & une lance ferrée par les deux bouts, dont la poignée étoit à-peu-près au tiers de la longueur, afin que ſi le grand côté ſe rompoit l'autre pût ſervir. Ils leverent auſſi de la cavalerie légere, comme des Numides, des Eſpagnols, & dans la ſuite des Gaulois.

On a vu que Romulus avoit inſtitué trois ordres de ſoldats, les Haſtaires, les Princes & les Triaires, qui ſe levoient dans les claſſes moyennes des citoyens; car tous les pauvres & les eſclaves étoient exclus du ſervice, Rome ne voulant confier ſes armes qu'à ceux qui avoient intérêt de la défendre. Cependant de cette derniere claſſe on en tira dans la ſuite des armés à la légere qui furent appellés *Rorarii*, dont les uns étoient armés de frondes, d'autres de javelots *(a)*. Dans la ſeconde guerre Punique on leur ſubſtitua les Vélites, qui dans le fond étoient la même choſe; mais que l'on commença à mêler par pelotons avec la cavalerie. Ils n'étoient couverts que d'un léger bouclier & d'un chaperon ou bonnet de peau *. Ils portoient une épée & ſept ja-

* Galea.

(a) Leur nom déſignoit très-bien leur fonction, qui étoit de ſe battre ſans ordre, & de ſe répandre de toutes parts pour inquiéter l'ennemi.

ots, dont le bois n'avoit qu'un doigt de
metre ſur trois pieds de longueur. Le fer,
t le ſaillant étoit d'environ ſix pouces,
it une pointe ſi fine qu'elle ſe briſoit ou
nouſſoit lorſque le javelot avoit été lancé,
qui étoit fait pour qu'on ne pût le ren-
er. Ce quatrieme ordre fut diviſé comme
autres en manipules, & compoſé de ceux
ne pouvoient être admis, ſans un be-
n preſſant, dans les peſamment armés.
tat employoit par-là un grand nombre
ommes que la politique & l'honneur
armes avoient d'abord exclus du ſer-
e, mais que les beſoins de la guerre
mandoient.

Pluſieurs de ceux qui ont écrit de la milice Romaine ſans la bien connoître, ont parlé de cette claſſe de ſoldats avec une ſorte de mépris, & ſe ſont perſuadés qu'on n'en tenoit aucun compte. S'ils avoient eu quelque notion de la guerre, ils en auroient jugé autrement. Les armés à la légere étoient auſſi néceſſaires à une armée que les bras le ſont au corps. Ils harceloient l'ennemi, le pourſuivoient s'il étoit battu, retardoient ſa marche dans une retraite, alloient à la découverte, s'emparoient des hauteurs : dans une bataille, ils commençoient le combat par les armes de jet, & lorſqu'on s'approchoit, ils ſe retiroient par les intervalles;

ou bien on leur faiſoit occuper des poſtes d'où ils puſſent incommoder l'ennemi avec leurs traits ; enfin ils ſervoient à la légion comme ceux des Grecs à la phalange. Pourquoi donc les anciens en auroient-ils fait peu de cas ? à moins que par une bizarrerie ſinguliere l'homme n'ait coutume de mépriſer ce qui lui rend le plus de ſervice. En effet, c'étoit l'idée qu'on avoit en France des troupes légeres il y a vingt ans. Ceux qui en connoiſſent l'utilité ſont bien revenus de ce préjugé.

Avant la création des Vélites, il y avoit dans chaque manipule de Haſtaires vingt ſoldats armés légérement, qui faiſoient le même ſervice. Le nombre des Vélites fut bien plus conſidérable ; la legion ſe trouva alors compoſée de douze ou quinze cens Haſtaires, autant de Princes, la moitié de Triaires, douze cens Vélites, & trois cens vingt cavaliers ; chacun de ces ordres diviſé en dix compagnies *(a)*.

(*a*) Romulus avoit inſtitué la légion ; mais Tullus-Hoſtilius affermit les loix de la diſcipline. Le Général avoit à l'armée une autorité abſolue, & le pouvoir de punir de mort depuis le premier officier juſqu'au ſoldat. Manlius fit mourir ſon fils pour avoir combattu contre ſon ordre, & Papirus battre de verges, pour la même raiſon, ſon Général de la cavalerie, quoi qu'il eût été victo-

C'eſt ici la premiere ordonnance de la légion, qui ſoutenue par la ſévérité de la diſcipline, & animée par l'attrait des récompenſes, rendit les Romains d'abord dominateurs de toute l'Italie, enſuite les fit triompher des Gaulois, des Eſpagnols, de l'habileté d'Annibal, des forces de Perſée & d'Antiochus. Deſtructeurs de Carthage, vainqueurs de la Gréce & d'une partie de l'Aſie, ils s'enrichirent des dépouilles des vaincus. Rome s'aggrandiſſoit ; mais elle forgeoit par ſes victoires les fers qui devoient un jour l'enchainer. L'ambition prévalut ſur l'amour de la patrie ; & des particuliers, devenus plus puiſſans que des Rois, ne voulurent plus obéir. De-là les fureurs de Marius & de Sylla, les guerres de Sertorius, de Pompeé & de Céſar : de-là l'oppreſſion de la liberté, le mépris des loix, & l'altération de la diſcipline militaire, ſuite inévitable des troubles d'un état, & prélude de ſa décadence.

---

rieux ; exemples de ſévérité qui nous étonnent. Si les peines étoient rigoureuſes, les récompenſes étoient grandes & flateuſes ; des couronnes, des colliers, des braſſelets, des drapeaux, des armes, qui ſe donnoient publiquement & avec un éloge ; le titre d'*Imperator*, le triomphe, des ſtatues, étoient réſervés aux Généraux victorieux. Quels motifs pour enflamer l'amour propre ! les marques d'honneur peuvent ſeules balancer les riſques de la vie, & payer le ſang d'un guerrier.

ARTICLE II.

6 JUSQU'AU tems de Marius, qui eſt l'époque de la ſeconde ordonnance, les armées étoient compoſées à nombre égal des Romains & des peuples alliés d'Italie qui fourniſſoient leurs contingens. Dans une armée conſulaire il y avoit deux légions de Rome & deux des alliés. La compoſition étoit la même, excepté que les alliés fourniſſoient le double de cavalerie; le Général en tiroit un tiers, tant pour lui ſervir de garde que pour l'employer dans les cas extraordinaires: auſſi les appelloit-on *Extraordinarii*; c'étoit comme une réſerve de cavalerie. Dans l'ordre de bataille, l'Infanterie des alliés, partagée en deux corps, étoit du côte des aîles; celle de Rome occupoit le centre: l'une & l'autre cavalerie formoit les aîles ou prenoit le poſte qui lui étoit aſſigné.

Dans les premiers tems les citoyens ſervoient à leurs dépens, parce que les guerres étoient courtes, peu éloignées, & qu'étant finies les troupes étoient congédiées. Les plaintes du peuple, à l'occaſion de la guerre de Veïe, obligerent de donner une paye*: les conquêtes que les Romains firent hors de l'Italie la rendirent encore plus néceſſaire,

* L'an de Rome 347

parce que les légions demeurerent ſur pied. (*a*) Leur nombre fut auſſi augmenté, & les guerres continuelles firent qu'on ſe relâcha dans le choix des ſoldats. On enrôla les pauvres, & Marius prit même des eſclaves & des affranchis ; ce qui ne s'étoit encore fait que dans des extrémités preſſantes, comme après la bataille de Cannes. On ne diſtingua plus alors les légions de Rome de celles des alliés ; parce que tous les peuples d'Italie, après une guerre très-vive, ayant enfin obtenu le droit de citoyens Romains, étoient devenus membres & ſujets de la République.

Tant que les Romains eurent à combattre les Carthaginois les Grecs, les Aſiatiques, ils ne penſerent point à changer leur Tactique. Rien de plus favorable contre la phalange que les petites troupes des manipules : mais l'impétuoſité des Gaulois, la nombreuſe cavalerie des Numides, la fureur des Cimbres & des Teutons, barbares qui ſe battoient avec le ſabre & la hache, leur firent penſer que cet ordre étoit trop foible. Ils avoient déjà été obligés en pluſieurs

(*a*) Elle fut de cinq aſſes juſqu'au tems de Céſar : on en retenoit une partie pour le bled, les armes & les tentes que l'état fourniſſoit : on donnoit auſſi des légumes & du lard.

rencontres de ſe battre en ligne pleine. Souvent on réuniſſoit une manipule de chaque ordre, dont on formoit un corps qui s'appelloit cohorte. Ce qui n'étoit qu'accidentel & lorſque le Général le jugeoit à propos, devint une regle fixe. On incorpora les manipules de Haſtaires, de Princes & de Triaires, & chaque légion fut compoſée de dix cohortes. On ne parla plus de Vélites. On eut des archers, des frondeurs, des jaculateurs, tous compris ſous le nom d'armure légere.

Saluſte guerre de Jugurtha

Il n'y eut rien de changé dans la forme du ſervice ni à l'ordre des grades : le premier haſtaire, le premier prince, le premier triaire étoient les premiers Centurions de la légion. Ils y paſſoient par le mérite de leurs ſervices, & parvenoient auſſi au Centurionat du Primipile : celui-ci commandoit à tous les Centurions, & entroit au conſeil. Il y avoit ſix Tribuns qui étoient comme les Colonels ; ils étoient nommés par le peuple & par les Conſuls, ſouvent par les Généraux. Ils n'avoient au-deſſus d'eux que le Général ou ſon Lieutenant. Sous les Empereurs on voit un Préfet qui commandoit tous les Tribuns. Il y avoit auſſi un Préfet du camp qui en avoit la direction avec la police, & un intendant des machines. La multiplicité des grades en diminue la dignité :

Vegece liv. 2. chap. 2.

les Romains en avoient peu & l'on ne voyoit point chez eux ces longues liſtes de gens brevetés pour trainer une vie inutile. Le tems du ſervice fut d'abord fixé à ſeize ans : aucun citoyen n'en étoit exempt, maxime qui fait la force d'un état. Les Chevaliers étoient tenus ſeulement à dix ans, parce qu'on exigeoit ce terme avant de parvenir aux charges. L'âge de porter les armes étoit depuis la dix-ſeptieme juſqu'à la quarante-ſixieme année, après quoi on n'étoit plus ſujet à être enrôlé. Quand les légions demeurerent ſur pied, & le ſoldat toujours ſous les enſeignes, il étoit obligé à vingt ans de ſervice, qui fut enſuite réduit à ſeize. Dans le tems que la République s'aggrandiſſoit par des conquêtes, elle donnoit aux vétérans des terres pour récompenſe ; ſous les Empereurs ils avoient une ſomme d'argent *(a)*.

La légion réduite en cohortes ſe formoit comme auparavant ſur trois lignes, non pas avec des intervalles égaux aux

(*a*) Il arrivoit quelquefois qu'on rappelloit les vétérans qui étoient encore en état de ſervir ; il y en avoit auſſi qui revenoient de leur plein gré ; ils étoient exempts des travaux militaires, & conſidérés comme des gens d'élite : ils s'appelloient *evocati*.

fronts, mais autant qu'il falloit pour l'écoulement des armés à la légere. C'eſt cette derniere ordonnance que les modernes ont imitée quand ils ont réfléchi ſur l'art de la guerre. François I voulut, à l'exemple des Romains, former des légions : on en leva en diverſes provinces ; mais dans leur compoſition on n'apperçoit qu'une imitation informe de la légion Romaine. On s'en dégoûta, & le même projet fut repris par Henri II pour ne point s'achever. Il n'y a pas bien long-tems que la même idée s'eſt renouvellée avec aſſez de chaleur, & qu'il s'en eſt même fait un eſſai ſous les yeux de M. le Maréchal de Belleiſle.

Malgré cela on s'en eſt tenu aux bandes qui furent lévées ſous Louis XII. C'étoient des troupes de quatre à cinq cens hommes, dont on a formé depuis des régimens d'un ou de pluſieurs bataillons. C'eſt ſur ce pied qu'eſt à preſent toute l'infanterie des puiſſances chrétiennes.

Les Romains comme les Grecs ne mettoient leur cavalerie que ſur une ligne. Comme elle étoit peu nombreuſe, ils lui joignoient ſouvent de l'infanterie légere. Nous avons eu autrefois cette méthode : des Carabins & des Arquebuſiers à cheval ſe mêloient auſſi avec les eſcadrons de lances & les Cuiraſſiers. Les Princes d'Orange,

Guillaume & Maurice de Naſſau, introduiſirent l'uſage de ſe former ſur deux lignes avec une réſerve. L'infanterie étoit alors compoſée de Piquiers & de Mouſquetaires: elle ſe rangeoit à dix & huit de hauteur; on étoit encore ſur ſix à la fin du dernier ſiécle. C'eſt depuis que l'on a quitté les piques qu'on s'eſt mis ſur quatre, & à l'imitation des Pruſſiens nous n'avons plus enfin que trois rangs.

La cauſe de ceci vient de l'uſage de l'arme à feu dont on a voulu faciliter les effets, & de la grande quantité d'artillerie dans laquelle nous paroiſſons mettre toute notre confiance. Mais les cohortes Romaines, qui avoient des piles & des javelots à lancer, n'ont jamais penſé à diminuer leur hauteur, tant que la bonne diſcipline s'eſt maintenue. Les bons Généraux conviennent encore que dans les batailles en plaine il ne faut pas compter ſur le feu, mais eſſuyer celui de l'ennemi & marcher à lui. Cependant, par un contraſte ſingulier, on a pris l'ordre qui y convenoit le moins: preuve que la raiſon une fois opprimée s'éleve longtems en vain contre la force de l'habitude.

Sous le régne de Louis XIV, les piquiers de l'infanterie portoient encore le corcelet: comme il n'étoit qu'à l'épreuve du piſtolet, le nombre des mouſquetaires s'étant aug-

menté chez les ennemis comme chez nous, on jugea à propos de le quitter. On ne pensa point que l'on pouvoit diminuer ſon volume & en augmenter la force; qu'au lieu des deux pieces devant & derriere, il ſuffiſoit d'avoir le plaſtron à la maniere des Romains : cette armure eut été plus utile & moins incommode. Les attaques des anciens n'étoient ſi impétueuſes que par l'effet des armes défenſives: en les quittant on a contracté une ſorte de circonſpection timide qui fait craindre de s'aborder. Si la cuiraſſe ne donne point la valeur, elle la ſoutient, lui inſpire plus d'audace, & augmente la confiance.

CHAPITRE QUATRIEME.

COMPARAISON

De la Phalange à la Légion.

LES GRECS & les Romains, qui ont été nos modéles dans tous les arts, nous ont auſſi ſervi de maîtres pour celui de la guerre. C'eſt de leurs écrits que les modernes ont tiré les meilleures maximes de cette ſcience meurtriere, ſi nuiſible aux hommes, cependant ſi néceſſaire à leur tranquilité & au maintien des états. Chacun de ces peuples a eu ſa Tactique élémentaire qui lui étoit propre, & dont les principes n'avoient aucun rapport à ceux de ſa rivale. La force de la phalange étoit eſſentiellement dans la preſſion de ſes rangs & de ſes files, dans l'adhérence de ſes ſections, dans l'union enfin de toutes ſes parties, qui en formoient un corps ſolide. La nature de ſes armes convenoit à ſa compoſition & à ſon objet, qui étoit de ſe rendre impénétrable à l'ennemi, & de le choquer par la force de ſon impulſion. L'ordonnance Romaine, diviſée en petites troupes

iſolées, dans leſquelles les rangs & les files n'étoient point trop ſerrés, ſe propoſoit un autre but : en ſe rangeant ſur pluſieurs lignes avec des intervalles égaux au front des corps, elle vouloit les faire combattre ſucceſſivement, ou les réunir ſelon les occurrences. Les armes dont elle ſe ſervoit lui étoient très-analogues & n'auroient pas convenu à la condenſité de la phalange. L'uſage du *pilum* & de l'épée, la maniere de lancer le javelot demandoient un ordre ouvert : la pique au contraire vouloit un ordre ſerré. Mais l'ordre Grec n'étoit propre que d'une maniere, & paroiſſoit n'avoir qu'un point de vue : le Romain ſe plioit à toutes ſortes de terreins & à toutes eſpeces d'évolutions. La phalange ouverte & rompue quelque part ne pouvoit plus ſe rétablir ; le déſordre ſe communiquoit bien tôt à toutes ſes parties : dans la légion, quelques troupes défaites & repouſſées n'influoient point ſur les autres qui n'y avoient aucun rapport (*a*). Celles de la ſeconde ligne prenoient

(*a*) Dans la légion les manipules n'avoient de rapport entre elles que par le concert qu'elles mettoient dans leurs mouvemens : ſi une manipule ou une cohorte étoit rompue, la perte que ce corps eſſuyoit ne regardoit que lui, au lieu que dans la phalange l'arrangement des ſections les

leur place pendant qu'elles ſe rallioient, & ſi celles-ci étoient encore rompues, on avoit recours à la réſerve. De deux armées, celle qui conſerve la dérniere des troupes fraiches doit avoir l'avantage ſur celle qui les a fait combattre toutes à la fois. C'étoit ſur-tout une des grandes différences de la phalange à la légion. Celle-ci combattoit ſur trois lignes, au lieu que l'ordre Grec n'en avoit qu'une: & lorſqu'il y en a eu pluſieurs, comme l'ont pratiqué les Carthaginois, cela n'a ſervi qu'à les faire battre; parce que ces lignes n'avoient point les ouvertures néceſſaires pour l'écoulement des troupes battues, qui, ſe rejettant ſur les ſuivantes, y portoient la terreur & le deſordre. Cette maniere de combattre ne convenoit qu'à l'ordonnance Romaine, qui avoit aſſez de flexibilité & de reſſort pour que les troupes puſſent s'y mouvoir alternativement.

La ſupériorité de la légion à la phalange a été décidée par l'événement; mais

---

rendoit dépendantes l'une de l'autre. Ce calcul géométrique, ſur lequel il étoit fondé, étoit favorable à la juſteſſe des manœuvres: mais quoi qu'en diſent les partiſans de la phalange, il n'avoit aucun avantage qu'on ne pût trouver dans la compoſition de la légion, qui n'avoit pas les mêmes défauts.

elle a auſſi été démontrée par des raiſons évidentes & palpables. Si quelques modernes ſe ſont déclarés pour le ſyſtème des Grecs, on ne peut regarder ce choix que comme l'effet d'une prévention aveugle, ou comme un deſſein de ſe particulariſer, en adoptant des ſentimens contraires à la raiſon & à l'expérience. L'orſqu'on veut juger entre deux ſyſtèmes militaires, il faut les conſidérer dans leurs propriétés, leurs objets, le genre de leurs armes & leurs effets. Si l'on fait cet examen avec l'attention qu'il faut y apporter, on prononcera certainement en faveur des Romains. Lorſque les modernes réfléchirent ſur la guerre & en étudierent l'art chez les anciens, ils ne penſerent point à former de phalange; ils imiterent la derniere ordonnance Romaine, qui étoit celle des cohortes. Les plus grands capitaines, Coligni, Maurice, Guſtave, ſe ſont décidés pour elle, & n'ont point penſé à la changer. Il eſt vrai qu'en choiſiſſant l'ordre Romain, on prit d'un autre côté l'arme des Grecs; je veux dire les piques, qui étoient alors aſſez convenables, à cauſe de la nombreuſe cavalerie: mais à méſure que les armes à feu ſe multiplierent, le nombre des piques diminua. Du tems de M. de Turenne on n'en avoit plus qu'un tiers, quoiqu'il y eût encore beaucoup de cavalerie,

valerie, & c'étoit ſurtout cette raiſon qui faiſoit garder. Peu de tems après on les duiſit au cinquieme ; enfin, la proportion de la cavalerie à l'infanterie étant devenue mme d'un à ſept, au lieu qu'elle étoit auravant comme d'un à deux, on crut les ques moins néceſſaires, principalement puis l'invention de la bayonnette.

Il me paroît que la conduite des moderes à cet égard a été très-conſéquente. ant qu'ils n'ont pas eu d'autre arme de gueur & de main que la pique, ils s'en nt ſervi ; ils ne l'ont rejettée que lorſqu'ils ont connu une des deux tiers à la vérité s courte, mais par cette raiſon plus aiſée manier, plus analogue à leur ordonnan-, & qui de plus donnoit encore l'avange de l'arme de jet. Le fuſil, joint à la yonnette à douille dont je parle ici, eſt s doute l'arme la plus complette & la s redoutable qu'il y ait jamais eu, puiſ'elle réunit dans la même main deux gens d'offenſives * toujours ſéparés chez les anciens. Pour achever de nous convainre de la ſupériorité de l'ordre Romain ſur celui des Grecs, & que c'eſt avec raiſon qu'on lui a donné la préférence, paſſons à urs effets, & conſidérons-les ſéparément.

* L'arme de jet & l'arme de main.

Le tems & le lieu des combats ſe varient, dit Polybe, *d'une infinité de manieres, & la* Liv. 17. c. 3.

phalange n'eſt propre que dans un tems & d'une ſeule façon. Pour tirer parti d'une phalange, il eſt néceſſaire de lui trouver un terrein plat, découvert, ſans foſſés, ſans gorges, ſans éminences; & l'on ne diſconvient pas qu'il eſt impoſſible, ou du moins très-rare, d'en rencontrer un de vingt ſtades qui n'offre quelqu'un de ces obſtacles. Si l'ennemi, au lieu de venir vous chercher dans ce terrein, ſe répand dans le pays, ravage les villes & fait du dégât, ce corps, reſtant dans le poſte qui lui eſt avantageux, ſera le jouet de ſes ennemis, & s'il en ſort, il ne peut éviter d'être défait.

Voilà le précis des défauts que Polybe trouvoit à la phalange, & qui ſont inconteſtables. Elle n'avoit qu'une circonſtance qui lui fût favorable, & il y en avoit une infinité de contraires : elle n'étoit en force que dans une ſeule ſituation, & rien n'étoit plus aiſé à éviter. Lorſqu'elle étoit dans ſon état naturel, & diſpoſée pour le combat, les rangs appuyoient les uns aux autres, & chaque ſoldat y tenoit trois pieds en tous ſens. L'aſpect de ce front hériſſé de piques, & couvert de boucliers, inſpiroit de la terreur & la faiſoit paroître invincible ; mais ce n'étoit qu'autant qu'elle étoit immobile. Dès qu'elle ſe mettoit en mouvement, il y avoit des flotemens ; les inégalités du terrein y cauſoient des vuides, & les moindres

obſtacles devoient rompre l'union de ſes files & de ſes rangs. Ce furent ces défauts, dont les Romains profiterent, qui la leur firent vaincre.

Le légionnaire occupoit dans le rang le double de terrein du phalangite, à cauſe de la grandeur de ſon bouclier, de l'attitude qu'il prenoit pour jetter ſes piles, & de l'uſage qu'il faiſoit de ſon épée, avec laquelle il frappoit d'eſtoc & de taille; de ſorte que dans une longueur égale, un rang de phalangites contenoit le double de ſoldats d'un rang de légionnaires. Il en réſultoit que chacun de ceux-ci devoit avoir deux hommes & dix ſariſſes à forcer, comme le remarque Polybe. Cela paroiſſoit impoſſible tant que la phalange étoit dans ſon état propre, & que les rangs ſe joignoient comme ils le devoient; mais cet ordre étoit difficile à garder longtems, & quand même elle eut été ſur un terrein égal & ſans obſtacles, la maniere dont les Romains s'y prenoient la faiſoit bientôt ſortir de ſa diſpoſition. Les armés à la légere commençoient à la harceler à coups de traits, enſuite la ligne des haſtaires, qui avec leurs piles devoient éclaircir les premiers rangs, & pour peu qu'il s'y fit de jour, ils y fondoient l'épée à la main. Si cette premiere ligne étoit repouſſée, le mouvement que la phalange faiſoit pour la

preſſer & la ſuivre, y cauſoit infailliblement du deſordre; la ſymétrie des piques ſe dérangeoit; il s'y formoit des intervalles dont la ſeconde ligne profitoit pour attaquer les flancs & les derrières. C'eſt par ces manœuvres que Pyrrhus fut défait à la bataille de Bénévent, dont la perte l'obligea de quitter l'Italie; & Perſée à celle de Pidna, qui lui couta ſon royaume & la liberté. Le détail de cette derniere action, qui aſſura aux Romains l'empire de la Gréce, fera connoître d'un coup d'œil toute la différence qu'il y avoit de la phalange à la légion, & que dans la pratique l'ordre Romain devoit néceſſairement l'emporter.

Le Conſul Emilius Paulus s'étoit emparé de *Pithium*, place forte ſur le mont Olimpe: cette conquête lui ayant ouvert les paſſages de la Macédoine, il vint chercher le Roi qui, avec ſon armée, s'étoit retiré ſous Pydna. A ſon arrivée il ſe retrancha avec ſoin, & malgré l'ardeur que témoignoient les Romains, il paroît qu'il ne ſe preſſoit point de combattre, tant pour donner à ſes troupes le tems de ſe repoſer, que pour avoir celui de reconnoître les forces de l'ennemi & ſa diſpoſition. Un événement imprévu engagea l'action lorſqu'il y penſoit le moins. Il y avoit entre les deux armées une petite riviere guéable qui ſervoit

d'abreuvoir à l'une & à l'autre, & ſur laquelle chacun avoit mis des gardes pour ſa ſûreté. Un cheval, échappé du camp des Romains, s'enfuit à la rive oppoſée; deux Thraces s'avancerent juſque dans l'eau pour s'en ſaiſir : ils l'en tiroient lorſque trois ſoldats, qui le pourſuivoient, tuerent un des Thraces & le reprirent. Ceux de la même nation qui étoient en garde, irrités du meurtre de leur camarade, accoururent pour le venger, & paſſerent la riviere. Les gardes Romaines d'abord s'y oppoſerent; mais de nouvelles troupes étant venues au ſecours de la premiere, inſenſiblement toute l'armée Macédonienne ſe trouva en-deçà de l'eau. Les Romains ſortirent auſſi de leur camp & ſe mirent en bataille. Lorſque le Conſul enviſagea la phalange, l'aſpect lui en parut ſi formidable, qu'il le remplit de crainte & d'étonnement; il avoua même depuis que pendant quelques momens il avoit déſeſpéré de la victoire. Tite-Live. liv. 44. n. 42

L'uſage des Romains étoit de charger en courant, de lancer leurs traits, & de mettre l'épée à la main. Une partie de l'aîle gauche, compoſée des alliés, en uſa de cette maniere, & s'en trouva mal. Ils s'enferrerent dans les piques de la phalange qui les paſſa par les armes. Le Conſul, inſtruit par ce premier échec, arrêta le corps de

bataille qui alloit auſſi charger de même. Il penſa alors à l'avantage qu'il pouvoit tirer de l'étendue de la ligne & des inégalités qui ſe trouvoient ſur le champ de bataille. Il avoit connu que s'il s'obſtinoit à forcer l'ennemi de front il n'y réuſſiroit point; il ordonna à la premiere ligne de ſe ſéparer par pelotons (*a*), d'attaquer ſucceſſivement, & de céder le terrein à meſure que la phalange avanceroit. Ce qu'il avoit prévu arriva comme il le deſiroit: la ligne Macédonienne ne put conſerver ſon union; par les mouvemens qu'elle fit en avant, elle ſe rompit & s'entr'ouvrit en pluſieurs endroits. Les Romains, attentifs & inſtruits de ce qu'ils devoient faire, ne voyoient pas plutôt un vuide qu'ils s'y élançoient; ils attaquoient les flancs de droite & de gauche, & le deſordre augmentant l'ouverture, les pelotons s'y jettoient à la file pour gagner les derrières. Dans très-peu de tems la phalange fut rompue & enveloppée de toutes parts. Ce fut une boucherie affreuſe. Le Roi, effrayé du deſordre où il voyoit ſon infanterie, ne penſa qu'à s'enfuir, & entraîna avec lui les eſcadrons de ſa garde

Tite-Live, l. 44.

(*a*) C'eſt-à-dire, par manipules. Comme les deux premieres lignes s'étoient d'abord réunies, le Conſul les fit remettre en échiquier.

qu'on nommoit *les compagnies ſacrées.* Le reſte de ſa cavalerie ſuivit cet exemple, & s'en alla toute entiere ſans avoir ſeulement tiré l'épée. Cela fit que la plus grande partie de celle des Romains vint ſe jetter encore ſur les phalangites, qui y périrent preſque tous.

Il paroît que la méthode avec laquelle on vient de voir que les Romains combattoient la phalange Macédonienne, devoit leur ſervir auſſi contre les Gaulois; car ces peuples ſe rangeoient en gros corps ſerrés & cohérens, qui formoient une vraie phalange *(a)*: toute la différence, c'eſt qu'ils n'y mettoient pas le même ordre ni le même arrangement que les Grecs. Cependant tant s'en faut que les Romains en uſaſſent comme ils firent à Pydna, que les manipules mêmes entieres leur paroiſſoient trop foibles. Ils rapprochoient les Princes des Haſtaires, qui s'emboîtoient & ne formoient plus qu'une ſeule ligne. Pourquoi donc cela? C'eſt que les Gaulois ſe ſervoient d'armes courtes, comme la hache & l'épée; que leur choc étoit impétueux, & qu'en pénétrant dans les intervalles des

(*a*) Les Gaulois, les Celtibériens, & pluſieurs autres barbares ſe formoient en corps de ſix mille hommes. *Végece*, liv. II. c. 1.

manipules, ils les auroient attaquées en flanc avec autant de facilité & d'avantage qu'elles pouvoient en avoir ſur eux. Les Généraux, qui ſavoient combien la premiere charge de cette nation étoit redoutable, ne vouloient pas trop donner au haſard, ni s'expoſer à aucun deſordre. Ils lui préſentoient une ligne pleine, & les ſoldats ſe ſervoient de leurs piles pour arrêter ſon impétuoſité. Le ſeul avantage des Romains étoit dans la diſcipline & dans les armes. Les Gaulois avoient des ſabres d'une mauvaiſe trempe, qui ne frappoient que de taille, & ſe plioient au premier coup : ils étoient nuds, ſans autre défenſive qu'un bouclier d'oſier, que le légionnaire mettoit aiſément en piéces, ou bien il y enfonçoit ſon *pilum*, qui avoit un hameçon à l'extrémité du fer. L'ennemi ne pouvoit plus s'en débarraſſer, & le Romain plus prompt, plus adroit que lui, le perçoit à coups d'épée.

La premiere ordonnance de la légion étoit, comme on vient de le voir, la plus convenable pour combattre la phalange des Grecs, & même les gros corps des barbares, en prenant contre ceux-ci une méthoopoſée. Lorſque les Romains jugerent à propos de la changer, par les raiſons que j'ai dites, ils conſerverent toujours les mê-

mes maximes & les mêmes armes. Ils jugerent que le *pilum* étoit ſuffiſant pour arrêter la cavalerie, & ne penſerent point du tout à lui ſubſtituer des piques. Le nombre infini d'occaſions où l'infanterie Romaine brava glorieuſement les attaques de la cavalerie ennemie, prouve qu'elle étoit auſſi ſupérieure à celle des Grecs dans cette circonſtance que dans toute autre. La phalange ſoutenoit aiſément une charge de cavalerie qui ſeroit venue s'enferrer dans ſes piques; mais ſi, abandonnée à elle-même, elle étoit harcelée par de la cavalerie légere, à la maniere des Parthes, elle devoit néceſſairement ſuccomber. Expoſé de tous côtés aux traits de l'ennemi, le phalangite n'en avoit aucun pour lui répondre, & ſa pique lui devenoit inutile. Les armes du légionnaire étoient bien autrement avantageuſes. Le *pilum* étoit moins embarraſſant & plus aiſé à manier que la *ſariſſe*; quoique des deux tiers plus court, il étoit encore aſſez long pour le préſenter à la cavalerie & lui être redoutable; de plus, il devenoit quand on vouloit, arme de jet ainſi que le javelot.

Non ſeulement l'infanterie Romaine ſavoit réſiſter à la cavalerie, mais elle oſoit l'attaquer en plaine. Lucullus, avec quinze mille hommes, paſſa une riviere devant

Tigrane, fondit ſur ſa nombreuſe gendarmerie armée de pied en cap, & la mit en fuite. Domitius, avec une légion, défit toute la cavalerie de Pharnace ; & Pompée, à Pharſale, vit battre la ſienne par ſix cohortes que Céſar avoit diſpoſées à ce deſſein. L'hiſtoire des Romains fournit quantité de traits ſemblables de leur infanterie ; les campagnes de Céſar ſurtout en ſont remplies. Ce Général eut toujours très-peu de cavalerie en comparaiſon de ſes ennemis ; cependant il ne reçut jamais d'échec conſidérable, & triompha à la fin de toutes leurs forces. Par la bonté de ſon infanterie, la réſolution qu'il avoit ſu lui inſpirer, & l'habileté avec laquelle il la diſpoſoit, il ſuppléoit à la foibleſſe de ſa cavalerie. Les premiers Généraux qui eurent affaire à Annibal n'avoient pas la même capacité, & ſe firent battre. Scipion au Téſin, Sempronius à la Trébie, Flaminius près du lac Traſimene, & Varron à Cannes, furent les victimes de leur préſomption. Les Romains eurent ſans doute raiſon d'augmenter alors leur cavalerie & leurs troupes légeres ; mais ſi la ſupériorité de l'ennemi de ce côté contribua à leurs défaites, la témérité de leur conduite en fut la principale cauſe. Lorſqu'ils eurent à leur tête des chefs habiles, la ſcéne changea, & la victoire ſe déclara pour eux.

Si l'infanterie moderne connoiſſoit ſa force, elle ſeroit encore plus reſpectable pour la cavalerie que celle des Romains. L'arme à feu, renforcée de ſa bayonnette, eſt certainement bien ſupérieure au *pilum* & au javelot. Le ſoldat a dans ſa cartouche trente coups à tirer, & plus ſi l'on veut. Il eſt pourvu en même tems d'une arme de main de la même longueur que le pile. Il peut s'en ſervir en y conſervant ſon feu; de ſorte que ſi une troupe eſt bien formée & commandée, il en ſort un feu continuel, tandis que ſon front eſt hériſſé de bayonnettes. Que veut-on de plus contre la cavalerie? Mais il faut à l'infanterie une ordonnance ſolide, comme de huit ou ſix au moins de hauteur, & qu'elle ſoit bien inſtruite à ſentir tout l'avantage qu'elle peut tirer de ſes armes.

Ceux qui ont été d'avis de reprendre les piques, n'ont peut-être pas aſſez peſé leurs inconvéniens, ni examiné à fond les effets, de l'arme moderne. Pour une occaſion où les piques ſeront utiles, il y en aura dix où elles ne ſerviront pas. On prétend qu'en plaçant deux rangs de piquiers derrière deux de fuſiliers, ceux-ci ſeront raſſurés & ajuſteront mieux leurs coups: mauvaiſe maxime; le ſoldat doit tirer ſa confiance de lui-même & de ſon arme plutôt que

de celles d'autrui : d'ailleurs par cette diſpoſition on ſe prive de la partie de ſon feu la plus convenable contre la cavalerie. Si l'on mêle alternativement un piquier & un fuſilier, cette ordonnance eſt encore plus vicieuſe, ſujette à ſe deſordonner par la difficulté du terrein, par la perte des hommes, & incapable de ſe rallier, ſi elle eſt une fois rompue. Toute eſpece de mêlange participera toujours aux défauts démontrés dans l'ordre total *.

* La phalange.

Si le Chevalier de Folard avoit été plus au fait de l'ordonnance Romaine, il auroit vu qu'elle ne mettoit pas plus ſa principale force dans les piques que dans les colonnes, & que les principes ſur leſquels elle agiſſoit ne reſſembloient point du tout à ceux qu'il s'étoit figuré. Ses piquiers, qui étoient les Triaires, étoient toujours en réſerve & ſouvent reſtoient à la garde du camp. La bataille de Télamon eſt la ſeule action où l'on ait placé les piques ſur le front. Elles furent diſtribuées aux premiers rangs des Haſtaires & des Princes, qui s'étoient emboîtés pour ne former qu'une ligne. Comme les Gaulois ſe trouvoient enfermés entre deux armées, on craignit que le deſeſpoir n'ajoutât encore à leur impétuoſité naturelle, & l'on jugea les piques des Triaires plus propres que le *pilum* pour arrêter cette pre-

miere fougue. Depuis ce tems elles n'ont jamais reparu en premiere ligne, & l'on ne peut preſque pas douter que lorſqu'on forma des cohortes en réuniſſant les manipules, elles n'aient été ſupprimées. On n'en voit aucune trace dans les campagnes de Lucullus, de Pompée, de Céſar, ni dans les guerres des premiers Empereurs.

Si on les avoit conſervées, elles euſſent été placées aux derniers rangs des cohortes; car il eſt certain qu'elles n'ont point été aux premiers. Mais à quoi bon? dans la premiere ordonnance ſi l'aîle de cavalerie venoit à être défaite, les Triaires pouvoient ſervir à couvrir les flancs & les derrieres contre celle de l'ennemi; dans la ſeconde, où il y avoit auſſi trois lignes, les piques partagées aux derniers rangs de chacune n'auroient plus rempli le même objet. Il y a donc apparence qu'elles furent quittées: on les voit reparoître ſous l'Empereur Adrien dans une bataille qu'Arrien donna contre les Scythes. Les quatre derniers rangs en étoient armés; les quatre premiers avoient des piles, & un neuvieme, compoſé d'archers, devoit tirer par-deſſus la ligne. La Tactique commençoit déja à changer: ici les peſamment armés ne formoient qu'une ligne, & les cohortes n'étoient que ſur huit rangs.

Les deux premiers devoient préſenter la pointe des piles, & les deux autres les lancer ſur les cavaliers. Ainſi les piques, qui avoient été repriſes, étoient encore en ſous-ordre, bien que cette guerre ſe fît contre un ennemi qui n'avoit que de la cavalerie.

On voit que les Romains ne firent jamais leur capital de cette arme de longueur. Ils la gardoient ſeulement pour s'en ſervir dans certaines circonſtances. Camille la fit prendre à ſes ſoldats pour la bataille de l'Anio qu'il livra aux Gaulois ; elle demeura depuis aux triaires : après Marius on la quitta & on la reprit dans la ſuite. Cette inconſtance prouve que ſon utilité a été conteſtée chez les Romains comme elle l'eſt à préſent chez les modernes ; ce qui ne forme pas une prévention en ſa faveur.

Les piques ont été quittées entierement quatre ans après l'invention de la bayonnette à douille. Les Allemands ont commencé, & les François les ont ſuivis. En 1703, Louis XIV, par l'avis de M. de Vauban, les ſupprima. Si depuis cette époque l'infanterie avoit été plus maltraitée en plaine par la cavalerie, ce ſeroit une forte raiſon pour les reprendre ; mais c'eſt ce qu'on ne ſauroit démontrer. La retraite du Général Staremberg après la bataille de Villa-Vicioſa, celle du Prince d'Anhalt après la défaite du Com-

te de Stirum à Hochſtet, celle de Sculembourg devant Charles XII, la fermeté des Anglois à Minden, & diverſes autres occaſions prouvent que ſans les piques l'infanterie bien diſpoſée peut être inébranlable.

Le feu de la mouſqueterie ſi inutile, ſouvent dangereux quand on s'y attache mal-à-propos, eſt indiſpenſable contre les attaques de la cavalerie. Des bayonnettes ſeules, des piques même ſuccomberoient à la fin : la mouſqueterie ſans armes blanches ſeroit auſſi inſuffiſante. Mais ces deux eſpeces, ſoutenues l'une par l'autre, acquierent une grande force; réunies dans la même main, elles ſont encore plus formidables. l'infanterie peut alors non ſeulement réſiſter à la cavalerie, mais agir contre elle offenſivement avec autant de ſuccès que celle des Romains.

Le feu de rangs, qu'on avoit autrefois, étoit très-utile en pareil cas. On l'a quitté ſans trop de raiſons. La meilleure qu'on ait pu alléguer, c'eſt qu'un coup de fuſil lâché mal-à-propos faiſoit partir tous ceux d'un bataillon. Cela arrivoit en effet par le peu de diſcipline & l'ignorance des officiers. Mais lorſque ceux-ci ſont inſtruits & les ſoldats bien exercés, on ſe rend maître de ſon feu; j'en ai vu des exemples. En conſervant le feu de pelotons, rien n'em-

pêche d'y joindre celui de rangs pour les occaſions. Il n'y a point d'inconvénient de faire mettre genou en terre aux deux premiers pour faire tirer les troiſieme & quatrieme : les cinquieme & ſixieme ne doivent que charger & paſſer leurs fuſils aux deux précédens. Il eſt important que les deux premiers conſervent leur feu tant qu'ils pourront. Dès qu'ils ſe relevent, ils préſentent la bayonnette, le pied gauche en avant, le fuſil appuyé horiſontalement ſur le bras gauche, comme on le pratiquoit dans l'ancien exercice quitté en 1753. Il faut que les ſoldats ſoient bien ſtylés; & que leurs mouvemens ſe faſſent avec vivacité : il n'en eſt point qui ne ſoient haſardeux quand ils ſont faits nonchalamment.

LA comparaiſon des deux Tactiques anciennes m'a donné lieu de parler de la nature de nos armes. Autant celles des Romains étoient ſupérieures à celles des Grecs, autant les modernes l'emportent ſur les premieres. Il n'y a donc aucun doute qu'elles ne ſoient auſſi préférables aux autres, & que la derniere ordonnance des Romains n'ait été celle qui nous convenoit le mieux. Quoique l'invention de la poudre ait occaſionné des changemens dans la fortification, par conſéquent dans l'attaque & la défenſe des places,

ces, elle n'a dû influer que très-peu sur la Tactique. Les armes de la légion servoient au jet & à la main, comme les nôtres, qui ont d'ailleurs sur elles bien des avantages. Pour lancer les piles & le javelot, il falloit entre les rangs & les files une distance qui ne nous est plus nécessaire (*a*). Si notre ordre avoit la même profondeur que la cohorte Romaine, il auroit le double de force & d'action ; parce que dans une étendue égale il contiendroit le double d'hommes & de coups à porter. L'impossibilité de tirer par la ligne courbe, comme les anciens, n'est point une raison valable pour s'être réduit à trois ou quatre de hauteur (*b*). Jamais les Romains n'ont mis cet avantage en ligne de compte : ils n'envisageoient que celui de la solidité & de l'impétuosité du choc. S'ils eussent pensé comme nous, ils pouvoient se donner pour l'arme de jet encore plus de facilité qu'ils n'en avoient. En se formant sur trois rangs, tous les coups

(*a*) La distance, qui étoit de six pieds du tems des manipules, ne fut pas toujours la même avec les cohortes ; elle se resserroit même beaucoup quand on avoit affaire à la cavalerie.

(*b*) Un auteur, qui vient de publier un ouvrage sur la Tactique des Romains, a donné cette raison, qui est fort mauvaise.

euſſent porté de but en blanc ; ce qui faiſoit bien un autre effet que par la ligne courbe. Ils ne manquerent point cette remarque, mais ils n'en firent uſage que pour les armés à la légere : l'objet du corps principal étoit plus importanr. Ce peuple, qui vouloit s'aggrandir, obſervoit trop curieuſement tout ce qui pouvoit le rendre ſupérieur dans les armes : aucune réfléxion ne lui échappa. Ses loix, ſa diſcipline & ſa conſtitution militaire étoient auſſi admirables que ſon ordonnance, & ne méritent pas moins notre attention. Ce ſera toujours une ſource d'excellentes maximes, & un dépôt des meilleurs exemples.

Les Grecs avoient beau ſe vanter ; ils ne ſurent jamais connoître les défauts de leur Tactique, quelqu'occaſion qu'ils en aient eu. Toutes leurs réfléxions n'aboutirent qu'à diminuer de quelques pieds la longueur des piques. Ils reſterent attachés, par habitude, à leurs uſages, comme les nations d'Aſie, qui conſerverent toujours les éléphans & les chariots armés, malgré le peu d'occaſions où l'on pouvoit s'en ſervir, & quoique l'expérience eût dû leur apprendre qu'ils en recevoient ſouvent plus de dommage que leurs ennemis.

Il faut pourtant convenir qu'ils pouſſerent la dialectique militaire auſſi loin qu'elle

pouvoit aller (*a*). Aucun Capitaine n'a surpaſſé dans la fineſſe des ordres de bataille, des ruſes, des campemens & des marches, Epaminondas, Philippe & Agéſilas. Mais les Romains, quoique peut-être inférieurs à cet égard, prirent néanmoins l'aſcendant par la bonté de leur ordonnance & la force

(*a*) Les Grecs avoient des maîtres de Tactique comme nous en avons de Géométrie. Ils démontroient la forme, la compoſition, l'arrangement des troupes & leurs mouvemens. Comme ils ſoumettoient tout au calcul, ils donnoient beaucoup à la ſpéculation : de-là peut-être pluſieurs évolutions qui n'ont jamais été que de théorie. Ils ne pouvoient donner ſur les grandes parties de la guerre que des maximes & des principes généraux : on ſait qu'Annibal traita fort mal un de ces docteurs qui vouloit raiſonner avec lui le compas & le craïon à la main. Cependant ces établiſſemens étoient très-utiles, & contribuerent beaucoup à rendre les Grecs très-habiles. La jeuneſſe apprenoit par principes les élémens & les regles de l'art, toujours néceſſaires pour ſe perfectionner dans la pratique. S'il y avoit en France cinq ou ſix écoles de cette eſpece, dans la capitale & les grandes garniſons, on verroit dans la ſuite ſe former quantité d'excellens officiers qui en feroient ſentir l'avantage. On pourroit y joindre une bibliotéque choiſie, qui ſeroit pour les jeunes gens un moyen de ſe tirer de l'ignorance où ils croupiſſent, & de s'éloigner des occupations frivoles, ſouvent pernicieuſes, auxquelles ils ſe livrent.

de leur conſtitution, dans leſquelles ils trouverent toujours des reſſources pour réparer leurs malheurs.

Un des grands avantages de la légion étoit que chaque eſpece de ſoldats pouvoit ſervir par-tout, quoique ce ne fût pas dans le genre auquel elle étoit deſtinée. Le légionnaire, chargé du caſque & de la cuiraſſe, étoit exercé à courir, à franchir les foſſés, à monter les hauteurs, même en gardant ſes rangs & ſes files : le vélite étoit aſſez bien armé pour oſer joindre l'ennemi & ſe battre corps à corps. La cavalerie, très-bonne pour combattre en ligne, étoit aſſez légere pour donner rapidement & ſe défaire de celle qui ne faiſoit que voltiger, comme les Tralles & les Numides. Chez les Grecs, le piquier, tiré du corps de la phalange, n'étoit d'aucune uſage ; la phalange elle-même ne pouvoit plus ſervir hors de la plaine. Leurs armés à la légere, mal couverts & ſans epées, étoient réduits à prendre la fuite dès qu'ils n'avoient plus de traits. Chaque troupe chez les Romains avoit donc plus de reſſource en elle-même, pouvoit mieux ſe ſoutenir ſéparée des autres, & leur réunion formoit ſans contredit le corps militaire le plus parfait.

Quoique les guerres civiles & le changement qui s'étoit fait dans la compoſition de

la milice eussent diminué l'esprit patriotique, cependant comme elle restoit toujours sous les enseignes, une grande discipline & des exercices fréquens suppléoient aux anciennes vertus (*a*). Elles ne dégénérerent que lorsque la tyrannie, ensuite la concurrence de plusieurs prétendans eurent introduit la licence. Des armées, accoutumées à vendre leurs suffrages, étoient devenues incapables de se plier au joug de la discipline. Elle se perdit insensiblement avec les bonnes maximes. La Tactique se remplit de nouveautés & d'usages des barbares, qui la défigurerent ; ce qui entraîna à la fin la chute de l'Empire.

(*a*) Auguste fixa les légions sur les frontieres, où elles habitoient des camps qui leur présentoient une image continuelle de la guerre.

CHAPITRE CINQUIEME.

Du cri & des instrumens de guerre.

LA PLUPART des peuples anciens avoient pour maxime d'aller à la charge avec de grands cris mêlés au bruit des instrumens de guerre. Les Gaulois, les Germains, les Parthes, & tous les barbares ont suivi cet usage. Les Turcs l'ont conservé, & poussent en allant au combat des hurlemens affreux: ils croient par-là, & ce n'est pas sans raison, ôter au soldat l'idée du péril, l'animer & effrayer l'ennemi. Les Romains & une partie des Grecs en usoient de même; mais ils le faisoient en ordre, & ce qui n'étoit chez les barbares qu'un bruit confus, excité par un mouvement impétueux, se regloit chez les autres par la discipline. Lorsqu'on étoit en présence, avant de s'ébranler, on jettoit un cri général, qui s'appelloit *le cri du combat*. C'étoit à la maniere dont il étoit poussé qu'on jugeoit de la disposition des troupes (*a*). Crassus ayant

Plutarque dans Crassus.

Tite-Live. liv. X. c. 22.

(*a*) Les Samnites & les Etrusques avoient la

été harcelé pendant un jour entier par les Parthes, prit la réſolution de charger avec toutes ſes forces. Il ordonna de jetter le cri du combat : mais il s'apperçut, par la foibleſſe avec laquelle il fut donné, du découragement de ſes ſoldats, & du peu de ſuccès qu'il devoit eſpérer : auſſi fut-il entierement défait. Ce premier cri ſe jettoit au ſignal que donnoient les trompettes : auſſi tôt après on ſonnoit la charge ; on s'ébranloit & l'on couroit ſur l'ennemi, en s'excitant par des cris redoublés par intervalle (*a*). Les Romains frappoient en même tems de leurs javelots ou de leurs épées ſur leurs boucliers, ce qui augmentoit encore le bruit, & avoit un air terrible & menaçant. Si l'on étoit repouſſé, le cri ſe répétoit autant de fois qu'on revenoit à la charge, & il ne ſe donnoit que par la partie qui attaquoit. Si la ſeconde ligne ne chargeoit point avec la premiere, elle ne crioit qu'en Plutarque.

même coutume que les Romains. Dans une rencontre entre ceux-ci & les Samnites, où les deux partis étoient également rebutés, ils ſe regarderent longtems avant de crier, aucun ne voulant le faire le premier.

(*a*) *Neque fruſtrà antiquitatus inſtitutum eſt, ut ſigna undique concinerent, clamoremque univerſi tollerent.* Cæſar, de bello civili, lib. III.

partant, & de même la réſerve. Ces cris ſe renforçoient à meſure qu'on redoubloit les efforts.

Une partie des Grecs ne crioit point en chargeant ; mais ils chantoient une ſorte d'air qu'on appelloit *l'hymne du combat*. On trouve encore des traces de cet uſage chez les Arnoults, habitans de la Macédoine, ſujets à préſent des Turcs. Ces peuples, pleins de force & de valeur comme leurs ancêtres, vont au combat en courant avec rapidité : le chef chante, & la troupe y répond en précipitant la marche.

9 Les Lacédémoniens étoient les ſeuls qui marchoient en ſilence au ſon des flutes, & régloient leurs pas ſur la cadence pour mieux conſerver leurs rangs, ce que Thucydide * remarque comme un effet de leur grande diſcipline. Voilà d'où nous vient le pas meſuré & cadencé dont le Maréchal de Saxe a donné la premiere idée, & qui eſt une des meilleures choſes qu'on ait pu imaginer pour la perfection de la Tactique.

* Liv. V.

Quoique les Romains euſſent auſſi un pas meſuré & ſoutenu par les inſtrumens de guerre dont ils ſe ſervoient pour la marche, ils jugeoient les cris néceſſaires au moment de la charge. Comme ils y alloient en courant, la rapidité du mouvement, jointe au bruit des cris, des trompettes & des cors, de-

voit les enflammer & les remplir d'une ſorte de fureur qu'on ſavoit cependant modérer par la diſcipline. Ce peuple, dont toutes les penſées étoient tournées à la guerre, avoit trop bien étudié la nature du cœur humain pour ne pas ſentir que l'homme en général a beſoin d'être échauffé & étourdi ſur les dangers. Voilà pourquoi le Roi de Pruſſe inſtruit ſon infanterie à tirer en marchant, & avec tant de vîteſſe. Il ne faut pas s'imaginer que ſon but ſoit de tuer beaucoup d'ennemis à coups de fuſil. Ce Prince eſt trop habile pour ne pas ſavoir que les batailles ne ſe gagnent point par-là : il ne veut qu'occuper le ſoldat & l'empêcher de réfléchir ; peut-être auſſi étonner un ennemi aſſez ſtupide pour croire ſon feu trop redoutable, & n'oſer l'attendre ou l'aborder *(a)*. Cette vivacité de mouſqueterie

(a) Lorſqu'à la paix de 1749 on prit une partie de l'exercice Pruſſien, & la méthode de ſe mettre à trois de hauteur, on étoit perſuadé que le Roi de Pruſſe avoit dans ſon feu la plus grande confiance. Dans cette idée, la plûpart des Colonels, Tacticiens trop ſuperficiels pour ſentir ſon véritable but, tourmentoient leurs régimens pour les faire tirer avec beaucoup de vîteſſe, & ne manquoient pas de leur dire, *que ſans cela ils ſeroient battus s'ils avoient affaire aux Pruſſiens.* Tant d'ignorance & d'auſſi mauvaiſes maximes me firent

convient beaucoup au flexme Allemand : mais un cri de guerre, animé & ſoutenu par le ſon des inſtrumens, eſt plus propre à la nation Françoiſe. Chaque troupe avoit autrefois ſon cri, qui lui étoit donné par le chef qui la commandoit. Cet uſage s'eſt perdu, & s'eſt réduit à crier, *tue*, *tue*; encore n'eſt-ce que dans quelques occaſions de ſurpriſe. On pourroit compoſer un air court & très-vif, qui ſe chanteroit & s'accompagneroit par des cors & des hautbois, en ſe meſurant encore avec le ſon de la caiſſe.

La muſique eſt une partie qui n'eſt point à négliger dans la Tactique. Elle produit ſur les troupes un effet merveilleux; & les anciens en étoient ſi perſuadés, qu'ils la regardoient comme un point capital. La danſe que Pyrrhus inventa au ſiége de Troie ne ſervoit pas ſeulement pour amuſer les ſoldats; ſon principal objet étoit de donner plus d'agilité, & de déployer les forces du corps. Ce n'étoit peut-être qu'une

---

juger qu'on le ſeroit en effet. Le feu des Pruſſiens eſt ſi peu meurtrier, qu'on a quelquefois compté plus des leurs tués à coups de fuſil, que de ceux des ennemis battus. Ce n'eſt point en tuant des hommes qu'on remporte des victoires; mais par les manœuvres & le terrein que l'on gagne.

maniere de marcher au ſon d'un air gai & militaire.

Les Grecs eurent dans la ſuite des airs ſi animés & ſi nerveux, que lorſqu'ils étoient joués par d'habiles maîtres, l'ame en étoit tranſportée. Plutarque raconte qu'Alexandre & ſes courtiſans étant à table, où ils écoutoient deux fameux muſiciens, *Timothée* & *Antigénide*, ils furent tout-à-coup ſi agités, qu'ils ſe leverent comme pour courir aux armes. Les muſiciens ayant changé de ton, ils ſe calmerent, & reprirent leurs places. Ce mode s'appelloit *Ortios* *; il étoit encore plus élevé que le Phrygien, qui ſervoit pour les airs guerriers.

* Elevé, véhément, ſublime.

Les inſtrumens des Grecs étoient des flutes, dont le ſon devoit être élevé & perçant comme celui de nos hautbois. Les Lacédémoniens y ajouterent des lyres, dont on ſe ſervoit au théatre & dans les jeux. Dans les premiers tems, la lyre ou cythare n'avoit que quatre cordes; enſuite elle en eut ſix, & ſon harmonie étoit alors plus mâle & plus guerriere que lorſqu'on les eut augmentées. En multipliant les ſons, on en diminuoit la force, & l'on affoibliſſoit la vigueur de la modulation. C'eſt pourquoi les Ephores ne permettoient point celles de cette eſpece, non ſeulement pour la guerre, mais auſſi dans les jeux publics. Ils

Quintilien. liv. I. c. 10.

mirent à l'amende Terpandre, qui ſe préſenta aux jeux Pythiens avec une lyre à ſept cordes. Une autrefois, un célébre muſicien, qui en avoit une de neuf, fut obligé d'en couper deux. Timothée, qui avoit porté la lyre à onze cordes, fut auſſi condamné, par un décret, à en retrancher quatre, & réprimendé d'avoir voulu ſubſtituer à l'ancienne méthode un genre trop cromatique.

Zolinus de Muſica. lib. I. Comme les anciens étoient perſuadés que le caractere des arts influe ſur les mœurs, les Magiſtrats, qui, dans une république comme Lacédémone, étoient chargés de veiller à leur conſervation, vouloient que la muſique fût honnête, vive, & propre à porter à la vertu. Ils avoient ſoin de proſcrire tout ce qui étoit capable de corrompre & d'amollir l'ame. Le nouveau goût qui s'eſt introduit dans la muſique Françoiſe, & les efforts que l'on fait tous les jours pour la traveſtir, ne tourneront point à l'avantage de nos mœurs; il n'en reſtera qu'un degré de vices de plus, avec la honte de n'avoir pu imiter qu'imparfaitement la légéreté & la délicateſſe Italienne.

La muſique étoit chez les Grecs une partie eſſentielle de l'éducation; c'eſt-à-dire, celle qui étoit d'un caractere noble & élevé. On mettoit au rang des qualités d'Epaminondas d'avoir ſu chanter & danſer.

Les Romains, plus ſéveres dans les premiers tems, laiſſoient cet avantage aux gens de l'art, & blâmoient les autres qui s'y appliquoient trop : mais lorſqu'ils en eurent pris le goût, ils le pouſſerent juſqu'à l'excès ; parce qu'il n'y eut plus de loix pour le réprimer, & qu'on lâcha la bride au luxe & à la molleſſe. Leurs inſtrumens de guerre furent cependant toujours les mêmes : il y en avoit de trois ſortes, des trompettes, des cornets, & des buccines ou clairons. Chacun d'eux ſonnoit pour différentes occaſions, & chaque eſpece de ſon étoit un ſignal qui déſignoit ſon mouvement. Les trompettes & les cornets enſemble donnoient pour la charge. Les trompettes ſeules ſonnoient la retraite, pour les gardes, pour les travaux, & dans les revues. La buccine (*a*) aſſembloit les troupes, ſonnoit devant le Général, & lorſqu'on puniſſoit de mort. Vegece liv. 2. Chap. 4.

Il eſt certain que la muſique guerriere anime le ſoldat, l'égaie & lui donne de la vigueur. C'étoit par ce moyen que les anciens faiſoient quelquefois des marches longues & rapides dont on eſt étonné. Le Conſul Néron, campé à Venuſe dans la Pouille,

(*a*) Le Clairon étoit une trompette recourbée appellée *Lituus. Ovidius in faſtis. verſ. 160.*

vis-à-vis d'Annibal, déroba ſa marche, & partit pour joindre ſon collégue qui attendoit Aſdrubal au fleuve Métaure. Il fit dans ſix jours deux cens quarante milles d'Italie, ou quatre-vingt lieues. Les Conſuls réunis battirent Aſdrubal, & Néron revint dans ſon camp dans le même eſpace de tems. Deux cens quarante milles, diviſés en ſix, en font quarante par jour, ou un peu plus de treize lieues. Les Romains devoient les faire dans dix heures, parce qu'ils étoient habitués dans les promenades militaires de faire vingt mille dans cinq heures, & même vingt-quatre d'un pas plus vîte. Le reſte du jour étoit donc ſuffiſant pour les haltes & pour le repos. Voilà l'effet admirable du tact & de la marche cadencée dont le Maréchal de Saxe a relevé avec raiſon la néceſſité, comme le ſeul moyen de faire marcher une troupe en ordre & avec célérité.

Végece. l. 1. c. 2.

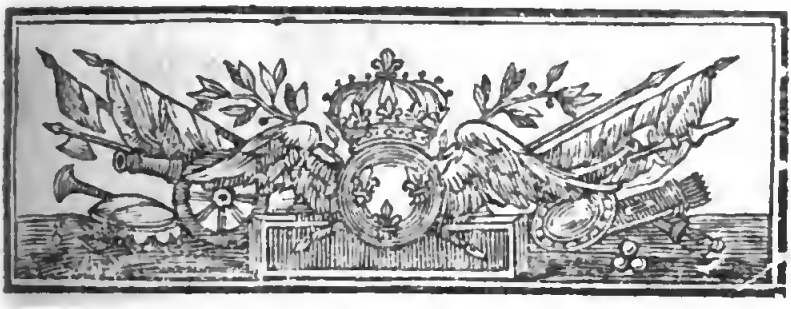
12

Le ſon de la caiſſe eſt bon pour marquer le pas ; mais cet inſtrument, dur & déſagréable, n'a pas ſur les organes la même puiſſance que les autres. Ceux-ci animent & ſoutiennent le mouvement, dilatent les eſprits, donnent du reſſort aux membres, & les agitent ſans les fatiguer. Les tambours n'étoient autrefois connus que des barbares. Les Parthes en avoient une grande quantité, garnis de petites clochettes, ſur

leſquels ils frappoient en cadence. Ceux des Turcs ſont fort gros, & ſe battent par les deux bouts : ils les accompagnent d'un triangle, uſage qu'ils ont pris des Scythes, ou de deux eſpeces d'aſſiettes d'un métal fort ſonore, qui ſe frappent l'une contre l'autre. Les Turcs ont encore une muſique qui s'appelle *Tabulkana*, qui accompagne le Général, & joue pendant tout le combat pour animer les troupes. Lorſqu'elle ceſſe, elles en tirent un mauvais augure, & ſe découragent.

Autrefois on ne connoiſſoit point la muſique dans les troupes Françoiſes, à l'exception de quelques régimens où les Colonels & Capitaines vouloient bien en faire la dépenſe. Depuis quelque tems tous les corps ſe ſont piqués d'en avoir. Ce ſont des baſſons, haut-bois, cors, & dans la plûpart des clairinettes ; mais juſqu'ici toute cette muſique n'a été que de parade. Pour s'en ſervir dans les combats, il faut que les muſiciens ſoient engagés & ſoudoyés par le Prince ; ils doivent avoir des airs pour les différens mouvemens, & propres à les déſigner, ou ſeuls, ou conjointement avec les batteries des tambours. Ce n'eſt pas aſſez que pendant la paix ils jouent dans les parades & les exercices, il eſt néceſſaire d'en uſer de même dans la promenade des trou-

pes & dans les routes, alternativement avec les tambours, parce qu'il faut que les muſiciens ſe repoſent. Lorſqu'à la guerre on ſe trouveroit dans le cas de faire une marche forcée, on ſentiroit tout l'avantage de cette méthode, & de s'y être exercé d'avance. Dans ces ſortes d'occaſions, on laiſſe ordinairement les trois quarts des ſoldats derrière. J'ai vu quelquefois les drapeaux preſque ſeuls. Cela n'arrivoit point aux Romains ni aux Grecs, qui faiſoient cependant des traites bien plus fortes que nous.



COURS
DE TACTIQUE
THÉORIQUE ET PRATIQUE.

SECONDE PARTIE.

EXPOSÉ

DES DIFFERENS ORDRES DE BATAILLE.

LA SCIENCE des armes renferme un grand nombre de parties dont les principes peuvent être fixes & déterminés; mais dans la pratique, la forme des opérations varie à l'infini, parce qu'elle dépend des lieux & des circonſtances, qui ne ſont jamais parfaitement ſemblables : c'eſt pourquoi il faut un diſcernement juſte pour faire à propos l'application des préceptes, & bien adapter les exemples.

Le but qu'on ſe propoſe, eſt de conquérir ou de défendre. Le premier cas ſuppoſe de la ſupériorité, & que l'on cherche les batailles; dans le ſecond, on eſt ſouvent forcé de les donner malgré ſoi : quelquefois l'envie de terminer la guerre par un coup déciſif fait auſſi prendre le parti de combattre. Je ne parle point des raiſons qui peuvent engager à donner bataille ou bien à l'éviter: elles ſe trouvent dans la comparaiſon des avantages que l'on tireroit d'une victoire avec les déſavantages d'une défaite. Cela dépend auſſi de la quantité & du genre de troupes que l'on a, de celles de l'ennemi, de la ſituation où l'on eſt par rapport aux ſubſiſtances, de la nature de la guerre que l'on fait, & de pluſieurs autres choſes qui ne doivent point échapper à la prudence du Général. Comme c'eſt ici l'action la plus importante de la guerre, il ne doit la riſquer qu'après de mûres délibérations, & avoir bien connu les moyens qu'il peut employer pour vaincre: c'eſt où ſe déploie toute ſa capacité & les reſſources de ſon génie.

Il y a apparence que l'art avoit bien peu de part dans les premieres batailles qui ſe ſont données. Les conquérans ne mettoient leur confiance que dans une multitude confuſe de combattans. Bacchus, Ninus & Sémiramis traînerent après eux des millions d'hom-

mes, encore plus mal réglés que n'étoient ceux de Darius & de Xerxès. On connut mieux dans la ſuite le prix de la diſcipline. L'Egypte leva des ſoldats & les exerça ; elle ſe forma un genre de Tactique particuliere : la guerre ſe fit par-tout avec plus de méthode, & devint enfin une ſcience que les Grecs & les Romains après eux perfectionnerent. De tous ceux qui en ont écrit & recueilli les regles, Végece eſt celui qui nous a laiſſé le corps de préceptes le plus complet. Son livre eſt un cours de ſcience militaire depuis les élémens juſqu'aux grandes parties de la Tactique. Il a donné, ſur la compoſition des troupes, ſur les exercices, ſur la diſcipline, & ſur toutes les opérations de la guerre, d'excellentes maximes qu'il avoit étudiées dans les ouvrages des grands maîtres : car il n'a écrit aucune idée de ſon cru, & c'eſt en quoi ce qu'il dit doit avoir plus d'autorité.

Cet auteur rapporte ſept modéles d'ordre de bataille, qui peuvent, à mon avis, ſe réduire à deux genres ; ſavoir, le carré long ou parallele, & l'ordre en oblique. Le premier eſt le plus ſimple, & celui qui a été ſuivi le plus communément. On met l'infanterie au centre, la cavalerie ſur les aîles, & l'on marche ainſi de front à l'ennemi. l'uniformité de cette diſpoſition ſuppoſe un

Liv. III. c. 4.

terrein égal & ſans obſtacle dans toute ſon étendue. Végece convient qu'elle eſt la moins bonne, & dit : *Que les habiles gens n'en font point de cas, à moins d'avoir une aſſez grande quantité de troupes pour déborder l'ennemi & l'embraſſer avec ſes deux aîles.* Il ajoute que la ligne, par ſon étendue, étant ſujette à flotter & à s'ouvrir, on coure riſque d'être percé dans quelque partie : c'eſt pourquoi il veut qu'en s'étendant pour déborder, on ne laiſſe pas de conſerver de puiſſans corps de réſerve pour réparer le déſordre & boucher les vuides où l'ennemi pourroit ſe jetter. Cette précaution eſt ſur-tout indiſpenſable avec la Tactique moderne, où les inconvéniens cités ci-deſſus ſont encore plus à craindre & plus dangereux qu'ils ne l'étoient chez les anciens. Cet ordre de bataille ne tire donc ſon avantage que de la ſupériorité du nombre & de l'étendue d'un terrein vaſte & uni, où l'ennemi auroit eu l'imprudence de s'engager.

La ſeptieme diſpoſition eſt auſſi dans l'ordre parallele, mais beaucoup meilleure que la premiere, parce qu'on profite de quelque protection du terrein pour appuyer une de ſes aîles, & renforcer l'autre de toute ſa cavalerie avec ſes troupes légeres.

Je comprends, dans le ſecond genre, les cinq autres diſpoſitions qui ont toutes le

caractere de l'oblique, quoique Végece ne donne ce nom qu'aux deuxieme, troiſieme & ſixieme. Il eſt même des occaſions où la ſeptieme pourroit ſe compter dans la même claſſe : c'eſt lorſqu'ayant une partie de ſon front couverte par un ravin, un ruiſſeau, un marais, on porte à l'autre ſes principales forces & ſes meilleures troupes, en vue d'engager l'affaire de ce côté. Comme la partie dégarnie eſt à l'abri d'être attaquée, c'eſt la même choſe que ſi on la tenoit éloignée; ce qui eſt le véritable objet de la diſpoſition oblique.

La premiere regle, qui a été ſuivie dans les actions générales, a donc été de ranger l'armée ſur un grand front, & de l'étendre autant que l'on pouvoit pour déborder l'ennemi, afin de ſe replier ſur ſes flancs, & de l'envelopper même par ſes derrières. Mais celui-ci, lorſqu'il étoit habile, ne s'expoſoit point à combattre ſans trouver des appuis pour ſes aîles; ou s'il s'engageoit malgré ſon infériorité, dans une plaine de vaſte étendue, c'eſt qu'il ſavoit que par une diſpoſition adroite & des manœuvres ruſées, il enleveroit à ſon adverſaire l'avantage du nombre, & feroit échouer ſes deſſeins. Le premier exemple de cette eſpece, qui puiſſe nous fournir des inſtructions utiles, ſe trouve dans la bataille de Thimbrée que je vais rapporter.

CHAPITRE PREMIER.

BATAILLE DE THIMBRÉE.

LA BATAILLE de Thimbrée eſt la premiere de l'antiquité dont on ait un détail bien circonſtancié. Celui que Xénophon en a donné eſt d'une ſi grande exactitude, qu'elle a pu le faire ſoupçonner d'y avoir mis beaucoup du ſien. Les vertus éminentes que Cyrus fait briller dans ſa jeuneſſe, ſa modération, ſa prudence, & ſon habileté dans les armes, ont auſſi paru un motif de douter de la fidélité de ſon hiſtoire. On peut ajouter que Xénophon y a étalé tout l'art de la Tactique Grecque, dont il fait prendre aux Perſes les principes & les manœuvres; qu'il ſe ſert des mêmes dénominations, & déſigne les mêmes ſortes de troupes. Il faut convenir qu'il paroît aſſez que l'auteur a eu en vue de tracer le modéle d'un Prince accompli & d'un excellent gouvernement; mais cette raiſon ne ſuffit point pour traiter ſon ouvrage de fable & de roman politique: cela prouveroit au contraire qu'il avoit jugé l'hiſtoire de Cyrus plus propre que toute autre à remplir l'objet qu'il ſe propo-

ſoit (*a*). Il eſt certain que l'on ne peut en conteſter les faits : ils ſont prouvés par les hiſtoriens ſacrés & profanes, dont la conformité eſt un témoignage irrévocable. Cyrus eſt promis aux Juifs ſous ſon propre nom dans la prophétie d'Iſaïe, & il eſt encore queſtion de lui en d'autres endroits. Hérodote parle de ſa naiſſance *, & raconte toute ſa guerre contre Créſus : ce qu'il dit du fait dont il s'agit ici s'accorde même dans quelques circonſtances avec le récit de Xénophon. A l'égard des troupes & de la diſcipline de l'armée de Cyrus, il étoit très-poſſible que ce Prince connût celle des Grecs, & tout naturel qu'il en fît uſage en faiſant prendre à ſes Perſes leurs armes & leur ordonnance. L'Aſie mineure étoit pleine de villes Grecques, dont les peuples combattoient peu différemment de ceux d'Europe : Créſus en avoit même beaucoup dans ſon armée. La Tactique des

* Liv. I.

(*a*) Les opinions ont été pendant un tems ſi fort échauffées ſur ce problême hiſtorique, qu'on en eſt venu aux invectives comme dans les diſputes ſur Homère. Scaliger a été un de ceux qui ont ſoutenu la négative avec le plus d'opiniatreté. Son ſentiment a été judicieuſement combattu par M. Charpentier de l'Académie Françoiſe, traducteur de la Cyropédie.

Grecs ne différoit de celle des Aſiatiques, qu'en ce que leurs phalanges étoient moins profondes, les files & les rangs plus diviſés, mieux ordonnés, & plus capables d'évolutions. C'eſt pourquoi il ne faut pas être ſurpris ſi Xénophon, pour exprimer ce qui concernoit la diſcipline & l'ordre des troupes, s'eſt ſervi des termes uſités chez les Grecs. Ils étoient dès-lors, même auparavant, les plus habiles dans l'infanterie (*a*). Cyrus les prit pour modéle, & perfectionna ſa phalange ſur la leur : mais en adoptant leurs maximes, il conſerva l'uſage des chariots armés, dont on ne ſe ſervoit plus qu'en Aſie, & il forma une bonne cavalerie, qui contribua principalement à la victoire qu'il remporta à Thimbrée. On ne doit donc pas accuſer de fauſſeté l'habile hiſtorien qui nous a conſervé ſa vie : il dit lui-même qu'il s'eſt fait inſtruire des particularités de ſon hiſtoire, & qu'il rapporte ce qu'il en a pu apprendre. Il eſt ſeulement probable qu'il s'eſt plu à l'embellir & la rendre utile par

(*a*) Depuis Cyrus juſqu'à l'invaſion des Perſes ſous Darius, & à la bataille de Marathon, il n'y a qu'un intervalle d'environ ſoixante-dix années. On ſait que cette fameuſe journée fut le triomphe de la phalange Grecque & le commencement de ſa gloire.

les maximes de la meilleure politique, & d'excellens préceptes pour un Général. Il n'y a point oublié les leçons de vertus morales, qui ne contribuent pas moins que les autres à former les héros. L'hiſtoire de Panthée & d'Abradate eſt un exemple de fidélité conjugale ; la paſſion d'Araſpe pour Panthée en eſt un de la fragilité humaine, qui ſe flatte en vain de réſiſter à une beauté que l'on a en ſon pouvoir : le refus que Cyrus fait de voir cette belle femme, qui eſt ſa priſonniere, marque ſa prudence & ſa modération *(a)*. J'aurois de quoi m'étendre ſi j'avois entrepris de faire l'éloge de cet ouvrage, & de prouver la vérité des faits qu'il contient ; mais ce ſeroit m'écarter de mon ſujet, qu'il eſt tems d'expoſer.

(a) Araſpe étoit un Officier à qui Cyrus avoit confié la garde de Panthée femme d'Abradate, Roi de la Suſiane. Comme, malgré ſa promeſſe, il voulut lui faire violence, elle s'en plaignit à Cyrus. Araſpe, qui craignoit ſon reſſentiment, n'oſoit plus ſe préſenter devant lui ; mais ce Prince le traita avec bonté, il exigea ſeulement qu'il ſe retirât chez les ennemis comme transfuge, afin de lui ſervir d'eſpion. Une pareille propoſition paroîtroit parmi nous peu digne d'un Prince, & couvriroit d'infamie celui qui l'accepteroit : mais cette délicateſſe n'a jamais été connue en Aſie, où l'autorité deſpotique du maître honore tout ce qui peut lui être utile.

LES Babyloniens & les Lydiens avoient uni leurs forces, pour s'oppoſer aux progrès de Cyrus, qui avoit déja eu un avantage ſur eux, & s'étoit rendu maître d'une partie de l'Aſie. Ils s'étoient fortifiés du ſecours des Egyptiens, des Arabes, & de divers autres peuples dont les troupes les avoient joints, & toute l'armée s'aſſembloit dans la plaine de Thimbrée *, ſur les bords du Pactole. Elle étoit forte de ſoixante mille hommes de cavalerie & de trois cens ſoixante mille d'infanterie, deſquels il y avoit cent vingt mille Egyptiens armés de grands boucliers, de longues piques, & de courtes épées : les autres n'avoient que des javelots & des boucliers de cuir fort légers. Les frondeurs & les archers étoient en très-grand nombre ; celui des chariots de guerre étoit d'environ trois cens. Créſus, élu Généraliſſime, avoit envoyé à Lacédémone pour y faire un traité d'alliance ; il attendoit encore des troupes de divers endroits, & raſſembloit des vivres de toutes les provinces circonvoiſines (*a*). Cyrus, informé par ſes eſ-

* Thybarra, ou Thymbraia

(*a*) Xénophon n'a point donné le dénombrement des deux armées ; mais il ſe fait en rapprochant différens endroits de la Cyropédie. Avant le premier combat, les troupes des Grecs & du

pions de ce qui ſe paſſoit, ne voulut pas laiſſer le tems à ſes ennemis de ſe fortifier davantage, & réſolut de les aller combattre. Il avoit quinze journées de marche pour aller à eux, à travers un pays entierement ruiné. Il ordonna à ſon armée de ſe pourvoir de vivres; il prit d'ailleurs toutes les meſures néceſſaires pour faire ſa marche dans le meilleur ordre. La cavalerie marchoit la premiere, précédée des coureurs qui faiſoient la découverte; elle étoit ſuivie des chariots de guerre, du gros bagage, & des bêtes de ſomme, après leſquelles ſuivoit l'infanterie; un nombre ſuffiſant de pionniers étoit diſtribué par pelotons à la tête du bagage. Lorſque le terrein le permettoit, on marchoit ſur le plus grand front qu'il étoit poſſible; quand il ſe reſſerroit, les équipages ſe mettoient à la file, & l'infanterie prenoit de droite & de gauche des chemins ſur les côtés (*a*).

Roi de Babylone ſe montoient à 260000 hommes; ils furent joints depuis par les Egyptiens & & d'autres alliés : ainſi leur nombre pouvoit aller à 400000. On a calculé, par le même moyen, la force de l'armée de Cyrus.

(*a*) On voit que l'armée de Cyrus marchoit ſur un très-grand front, ſans cela elle auroit tenu un terrein immenſe; car elle ne formoit qu'une ſeule colonne tant qu'elle étoit dans la plaine : mais lorſqu'il ſe trouvoit des défilés, il falloit bien en former pluſieurs.

Cyrus ayant appris par quelques priſonniers, qu'il n'étoit plus qu'à trois lieues des ennemis, & ſes coureurs lui ayant fait dire qu'on découvroit déja la fumée de leur camp, il commanda de faire halte, & penſa à former ſon ordre de bataille : en même tems, par le retour d'Araſpe *, qui de concert avec lui s'étoit retiré chez eux comme transfuge, il fut inſtruit de leurs forces & de leurs diſpoſitions. Ils étoient rangés ſur une ſeule ligne, l'infanterie au centre, la cavalerie ſur les aîles, entremêlée de gros bataillons d'infanterie, l'une & l'autre ſur trente de hauteur, excepté les Egyptiens. Ceux-ci avoient formé des gros bataillons carrés, chacun de dix mille hommes, ſur cent de front & autant de profondeur : c'étoit la Tactique de leur nation ; quelque inſtance que pût leur faire Créſus, ils ne voulurent pas y rien changer. Ils occupoient le centre de l'infanterie, gardant entre chaque carré un certain intervalle : le front de bandiere de toute l'armée étoit de quarante ſtades, ou près de deux lieues. Cyrus, dont les forces étoient moindres de la moitié, voyoit bien qu'il ſeroit débordé, & que le deſſein de Créſus étoit d'envelopper ſes aîles avec ſa cavalerie, pendant que l'infanterie l'attaqueroit de front ; c'eſt ſur ce qu'il prévoyoit qu'il forma ſa diſpoſition. Son ar-

* v. la note ci-deſſus.

mée montoit à cent quatre-vingt ſeize mille hommes, dont trente-ſix mille de cavalerie. On y comptoit ſoixante & dix mille Perſans naturels : comme ils ne combattoient auparavant qu'à pied, Cyrus avoit compris combien il ſe donneroit d'avantage s'il changeoit leur ancienne méthode. Il en avoit mis dix mille à cheval, qu'il avoit armés défenſivement, & pris ſoin de bien exercer. Il en laiſſa vingt mille armés à la légere, vingt mille eurent des cuiraſſes, des pertuiſannes, & de bonnes épées ; le reſte des haches à deux tranchans & de forts javelots. Ses autres troupes étoient des Médes, des Arabes, & des Caduſiens. Il avoit trois cens chariots de guerre, dont les eſſieux étoient armés de chaque côté de deux faux tranchantes : l'une coupoit verticalement, l'autre horiſontalement ; il en avoit auſſi changé la conſtruction, en les rendant plus larges & plus ſolides.

La coutume des Perſes étoit de ſe ranger ſur vingt-quatre de profondeur ; Cyrus jugea cette multiplicité de rangs inutile, & ne les mit dans cette occaſion que ſur douze (*a*). Derrière ſa ligne d'infanterie pe-

(*a*) Un de ſes Officiers lui dit qu'il trouvoit ſon ordonnance trop foible, eu égard à celle des ennemis. Cyrus répondit qu'un ordre où les armes

ſante, à très-peu de diſtance, il en avoit fait une d'armés à la légere, qui lançoient le javelot, & derrière celle-ci, une autre compoſée d'archers: ils devoient jetter leurs traits par-deſſus la phalange qui les couvroit (*a*). Il avoit formé une quatrieme ligne de ſoldats d'élite, deſtinés à contenir les autres, & à faire main-baſſe ſur ceux qui fuiroient. Il les comparoit, dans un ordre de bataille, au toit d'une maiſon, qui ne peut ſervir ſi elle n'a des fondemens ſolides & une bonne couverture. Il avoit fait conſtruire pluſieurs grands chariots qui portoient des tours hautes de dix-huit pieds, contenant chacune vingt archers. Ces chars, montés ſur des roulettes, étoient traînés par ſeize bœufs attelés de front. Il fit une cinquieme ligne de ces citadelles mobiles,

---

des derniers rangs ne ſervent point, n'étoit pas de grand effet. Il jugeoit donc qu'il y a une meſure à garder dans la hauteur des rangs, & que paſſé un certain nombre, ils n'ajoutent rien à la force. Cet argument n'eſt pas favorable aux partiſans de la colonne.

(*a*) Lorſque les armés à la légere étoient derrière la phalange, ils jettoient leurs traits par la ligne courbe; ils les lançoient auſſi de même pour les faire porter très-loin. Le jet de but en blanc avoit plus de roideur; mais l'autre avoit plus d'étendue. *Voyez* Xénophon *de equitatu.*

à l'abri desquelles son infanterie devoit se retirer & se rallier si elle étoit poussée ; c'étoit Euphratas qui les dirigeoit *(a)*. De toutes les inventions de l'antiquité pour les batailles, celle-ci étoit peut-être la plus sensée ; cependant on ne voit pas qu'on s'en soit servi depuis, sans doute à cause de la difficulté de les conduire, car il falloit un terrein exprès. On pourroit croire que celles de Cyrus se démontoient pour être transportées.

Après les tours venoient deux lignes aussi paralleles de chariots qui portoient le bagage & les femmes. Le dessein de Cyrus étoit de donner le plus de profondeur qu'il pourroit à son ordre de bataille, pour obliger les ennemis, qu'il savoit devoir l'envelopper, à faire un plus grand circuit, & à diminuer leurs forces en s'étendant. Ces deux dernieres lignes étoient commandées, l'une par Dauchus, l'autre par Carduchus, qui avoient des gardes pour les faire marcher en ordre. La cavalerie étoit, comme celle des ennemis,

(*a*) Il paroît qu'il y avoit aussi des machines dont Euphratas devoit avoir soin ; mais il n'est point expliqué ce que c'étoit. Bien des savans ne croient pas que l'on se servoit dès ce tems-là de baliſtes & de catapultes. Je pense le contraire, & je les crois même très-antérieures. Je dirai dans son tems sur quoi je fonde mon opinion.

ſur les aîles; Chriſante en commandoit la droite, Hyſtape la gauche; la plus grande partie étoit armée de pied en cap, & les chevaux bardés. Araſpe menoit la droite de l'infanterie, Arſamas la gauche; Abradate étoit au centre avec les Perſes vis-à-vis les Egyptiens: il y avoit cent chariots de guerre devant le front de la ligne & cent ſur chacun des flancs pour les couvrir. Juſqu'ici il n'y a rien que de très-ſimple dans ces diſpoſitions: on y trouve même un défaut, en ce que les flancs ne ſont couverts que par des chariots ſans aucune troupe pour les ſoutenir: c'eſt pourquoi M. Rollin *, & les gens du métier qu'il dit avoir conſultés, ont cru que cette circonſtance étoit échappée à Xénophon, & l'ont accuſé de négligence. Ces critiques n'ont pas fait attention au diſcours que tient Abradate à Cyrus lorſqu'il parcourre la ligne : *Seigneur, tout va bien de ce côté, je ne ſuis en peine que pour les flancs de notre armée, où il n'y a que des chariots; car je vois les aîles des ennemis qui s'avancent de part & d'autre pour nous envelopper.* Cyrus le raſſure, en lui diſant qu'il ſait bien les moyens de diſſiper cet orage, & qu'il lui demande ſeulement de ne point bouger qu'il n'ait vu tourner le dos à ceux qui l'inquiétent (*a*). Il

Tom. II. p. 223.

Cyrop. liv. VII. art. 1.

(*a*) Il avoit dit, un moment auparavant, la paſſe

paſſe à la gauche où Hyſtape, qui commandoit l'aîle de cavalerie, lui témoigne encore de l'inquiétude ſur ſon flanc : *Songez ſeulement*, répond Cyrus, *que le premier qui aura l'avantage doit ſe venir joindre aux autres.* Il tourne enſuite ſur le flanc & ordonne au commandant des chariots de les lancer rapidement contre l'ennemi, dès qu'il le verroit venir à lui de front : il lui preſcrit de ne pas attendre qu'il ſoit trop près, afin de prendre plus de champ. *On volera*, dit-il, *bien-tôt à votre ſecours.*

Il n'y a donc aucune omiſſion dans le détail de l'ordre de bataille. Cyrus ſavoit fort bien que ſes flancs étoient découverts ; mais il avoit pris des meſures pour les protéger, & qui devoient auſſi ſervir à commencer la déroute de l'ennemi. Il ne les avoit communiquées qu'à ceux qui étoient chargés de l'exécution. Voici en quoi elles conſiſtent, & ce qui conſtitue l'habileté de ſes diſpoſitions. A la queue du bagage, derrière l'extrémité de chaque aîle, il avoit placé mille chevaux & mille fantaſſins de

---

même choſe à Chriſante, & lorſqu'Araſpe lui rapporta le deſſein qu'avoient les ennemis de l'envelopper ; *qu'ils prennent garde*, dit-il, *que ceux qui veulent envelopper ne le ſoient eux-mêmes.* ἀλλ' ἔτο μὴ εἰδεῖεν εἰ οἱ κύκλῳ μέροι κυκλωθεῖεν. *Liv. VI.*

l'élite de ſes troupes; Pharnucus & Artagerſe commandoient ceux de la gauche, Artabaſe & Aſiadatas le corps de la droite: c'eſt avec ces deux petites réſerves qu'il comptoit ſe débarraſſer de tout ce qui l'attaqueroit ſur ſes flancs. Il avoit joint au corps de réſerve de la gauche un gros eſcadron de chameaux, montés chacun de deux archers Arabes adoſſés l'un à l'autre. Cette troupe, formée en partie des chameaux pris ſur les Aſſyriens dans le premier combat, le ſervit très-utilement dans cette journée.

Après que Cyrus eut donné ſes ordres à la gauche, il dit encore à Artagerſe, qui commandoit la réſerve, de charger lorſqu'il jugeroit qu'il auroit commencé de ſon côté. *Vous les attaquerez*, lui dit-il, *par le flanc, qui eſt toujours l'endroit le plus foible, & vous enverrez l'eſcadron des chameaux* LIV. VII. *contre le dernier corps de l'aîle des ennemis.* Tout étant réglé de ce côté, il regagna la droite qu'il s'étoit réſervée. L'infanterie & les aîles de cavalerie avoient ordre d'aller du même pas & de charger enſemble; mais elles ne devoient attaquer que lorſqu'elles entendroient le bruit de la charge que Cyrus feroit ſur ſon flanc. Après avoir reçu le mot, *Jupiter ſauveur & conducteur*, l'armée marcha l'eſpace d'une lieue dans

l'ordre que je viens de dire. Elle fit halte trois fois pour ſe redreſſer : toutes les troupes ſe régloient ſur l'étendart royal, placé au centre de la premiere ligne : c'étoit une aigle d'or, les aîles éployées, au bout d'une pique, ſymbole que les Rois de Perſe ont toujours gardé depuis. Lorſque les deux armées furent en préſence, le centre de celle de Créſus s'arrêta, & les deux aîles ſe courbant à droite & à gauche, s'avançoient pour envelopper l'armée de Cyrus qui étoit débordée d'environ quatre ſtades* de cha- *1760 toiſes.
que côté. Ce mouvement, auquel Cyrus s'attendoit, ne l'étonna point : il donna un ſignal pour faire halte, & les troupes firent face de tous côtés ; c'eſt à-dire, que les chariots placés ſur les flancs, & les deux corps de réſerve qui étoient derrière, firent front ſur les aîles.

Les deux parties de l'armée ennemie, qui débordoient celle de Cyrus, & vouloient l'envelopper, ne ſe replierent pas d'abord par un quart de converſion ; elles s'étendirent pour prendre du terrein, & ſe ſéparerent du corps de bataille. Créſus ne leur fit donner le ſignal de tourner ſur les flancs, que lorſqu'il jugea qu'elles en ſeroient à la même diſtance que le front de ſa bataille étoit de celle de Cyrus, afin que les trois

corps puſſent attaquer en même tems (*a*). Ainſi trois armées paroiſſoient s'avancer contre une ſeule; l'une de front, les deux autres par les côtés (*b*). Ce ſpectacle cauſa quelque frayeur aux Perſes, qui voyoient leurs flancs dégarnis, & ne ſavoient pas comment leur Général les garantiroit: c'eſt pourquoi Cyrus ne voulut pas que le front de ſa ligne s'ébranlât pour charger, avant que les deux corps, qui venoient attaquer ſes flancs, ne fuſſent défaits, & que les ſoldats ne fuſſent quittes de leur inquiétude.

Lorſqu'il vit le moment arrivé, il enton-

(*a*) On pourroit trouver extraordinaire que Créſus ait pu faire appercevoir un ſignal dans une auſſi grande étendue de terrein que celle que tenoit ſon armée; mais l'on doit bien juger que ce ne pouvoit être que par des ſignaux correſpondans. Les anciens étoient très-habiles dans cet art, tant pour les ſignaux de jour que pour ceux de nuit. *Voyez* l'Hiſtoire ancienne de M. Rolin, & Végece, *liv. III. chap. V.*

(*b*) Il eſt dit que l'armée de Cyrus étoit environnée de tous côtés, excepté par derrière, de chariots, de cavalerie, de gens de traits & de piquiers. Il eſt donc certain qu'il y avoit des gros corps d'infanterie mêlés avec la cavalerie. Lorſque les Perſes eurent perdu leur diſcipline, ils prirent cet uſage barbare, comme on le verra au chap. de la bataille d'Arbelle.

na l'hymne du combat auquel toute l'armée répondit en invoquant le Dieu de la guerre. Auſſi-tôt il partit, à la tête de la cavalerie de ſa réſerve de droite, ſuivi au grand pas de l'infanterie; les chariots, qui couvroient le flanc, furent lâchés en même tems. Il prit de ſi juſtes meſures, qu'il tomba ſur la pointe & les derrières de l'aîle gauche de Créſus, au même inſtant que les chars armés de faux portoient le trouble & la terreur dans tout ſon front. En très peu de tems, toute cette ligne fut en déſordre, plia, & ſe diſperſa. Artagerſe, qui devoit exécuter les mêmes manœuvres à la gauche, réuſſit également. Dès qu'il vit les ennemis à portée, il fit avancer la troupe des chameaux droit aux derniers eſcadrons de l'aîle ennemie; lui-même ſuivoit de près avec ſa réſerve pour la prendre en flanc. Lorſque les chevaux apperçurent les chameaux, ils ſe cabrerent, jetterent à bas leurs cavaliers, & ſe précipiterent les uns ſur les autres. Les chariots arriverent dans ce moment, ſe plongerent dans l'épaiſſeur de cette cavalerie, & augmenterent la confuſion. Les troupes d'Artagerſe les pouſſoient d'un autre côté, & gagnoient leurs derrières: bientôt la déroute devint générale, & la plaine, dans cette partie, fut nétoyée. Abradate, averti de ce qui ſe paſſoit, n'atten-

dit pas davantage pour attaquer le front de l'armée ennemie : les chariots commencerent la charge avec tant de ſuccès, que ceux des ennemis, qui n'étoient, ni ſi bien armés, ni ſi bien conſtruits, n'oſerent les attendre, & retournerent en arrière. Ceux des Perſes les ſuivirent & ſe jetterent dans les gros bataillons des Egyptiens, qui, au lieu de leur laiſſer des iſſues, s'étoient au contraire reſſerrés, de ſorte qu'ils ne formoient plus qu'une groſſe ligne contigüe. Les phalanges des Perſes pénétrerent dans les trouées que les chariots s'étoient faites ; elles y faiſoient un carnage affreux, lorſque le char d'Abradate fut renverſé, & ce Prince tué avec ceux qui l'accompagnoient.

L'infanterie Perſanne, malgré ſes premiers avantages, ne put réſiſter à l'extrême épaiſſeur des Egyptiens ; elle fut obligée de plier, & recula juſqu'à la derniere ligne. Celle-ci arrêta les gens de traits, qui furent forcés de retourner à la charge ; les Egyptiens furent auſſi accueillis d'une grêle de fléches qu'on leur tiroit du haut des tours : le combat recommença dans cet endroit, & devint encore plus ſanglant qu'auparavant. Sur ces entrefaites, Cyrus qui avoit mis en fuite ceux qu'il avoit d'abord attaqués, ſe joignit à l'aîle droite de ſa cavalerie : il acheva avec elle d'expédier celle des en-

nemis qui étoit reſtée ſur le front; après quoi il tourna ſur le centre, & vint prendre en queue les bataillons des Egyptiens, qui firent face partout. On vit alors une mêlée affreuſe; l'infanterie & la cavalerie ſe confondirent; le choc des armes, les cris des combattans, formoient un bruit épouvantable. Le cheval de Cyrus fut bleſſé, & lui porté par terre au milieu de ce cahos. L'allarme ſe répand auſſi-tôt; les Perſes ſe précipitent à l'envi, chacun veut avoir la gloire de ſauver ſon Prince ou de mourir avec lui: un de ſes gardes enfin met pied à terre & le remonte. Cependant Hyſtaſpe, qui commandoit l'aîle gauche de la cavalerie, & qui avoit auſſi vaincu de ſon côté, arrivoit ſur les Egytiens: ceux-ci preſſés de toutes parts, ne gardoient plus aucune ordonnance. La multitude ſe pouſſoit & refluoit des extrémités vers le milieu; elle s'y concentra, & forma un orbe à centre plein, qui ne devoit être qu'une maſſe énorme & informe d'infanterie. Couverts de leurs grands boucliers ils préſentoient leurs piques, & ſe ſoutenoient dans cet état, lorſque Cyrus, s'étant aviſé de monter ſur une des tours de bois, apperçut que les ſiens étoient par-tout victorieux, l'armée entiere des ennemis rompue, & la plaine couverte de fuyards. Il ne reſtoit plus que les

Egyptiens dont il admiroit, & craignoit peut-être encore plus la valeur. Il leur envoya propoſer de mettre bas les armes, & de recevoir quartier; mais ces braves gens refuſerent de ſe rendre à diſcrétion. Ils firent un traité, par lequel Cyrus s'engageoit de les prendre à ſa ſolde, de leur donner à la paix des villes & des terres pour s'y établir avec leurs familles, & de ne point les obliger de porter les armes contre Créſus, dont ils étoient ſatisfaits.

OBSERVATIONS.

L'ORDRE de bataille de Cyrus a beſoin d'être médité pour en ſentir toute la fineſſe; car il ne paroît pas d'abord ſans défaut. On eſt choqué de voir tous les armés à la légere derrière la phalange plûtôt que ſur le front, où ils euſſent été oppoſés aux chariots des ennemis. Cyrus jugea ſans doute qu'étant en grand nombre, les intervalles des ſections, qui étoient très-petits, ne ſuffiroient pas pour leur écoulement, lorſqu'au moment du choc ils voudroient ſe retirer; qu'il arriveroit de la confuſion, & que le déſordre ſe mettroit dans ſa ligne. Par leur poſition derrière, ils augmentoient la profondeur de l'ordre de bataille *, qui étoit l'objet capital de Cyrus. Ils jettoient facilement

* C'eſt-à-dire, toutes les lignes priſes enſemble.

leurs traits par la ligne courbe, & comme les ennemis étoient ſur beaucoup de hauteur, ils ne pouvoient manquer d'en recevoir du dommage.

On peut demander auſſi pourquoi Cyrus n'avoit ſur ſes flancs que des chariots armés qui pouvoient ne point réuſſir, & laiſſoient enſuite ces parties foibles tout-à-fait découvertes : on a trouvé extraordinaire de ne point y voir de troupes, & l'on s'en eſt pris à l'Hiſtorien. J'ai déjà fait connoître qu'il n'y avoit eu aucun oubli de ſa part ; il eſt tout auſſi aiſé de démontrer que Cyrus ne jugeoit point que ce fût un défaut dans la diſpoſition. La profondeur de ſon ordre ou carré long ne devoit pas avoir plus de trois cens cinquante toiſes. On avoit mis ſur chacun des flancs cent chariots armés ; en évaluant à douze pieds la largeur de chaque char attelé de quatre chevaux de front, il ne reſtoit entr'eux que dix-huit pieds d'intervalle. Cette ligne de chariots étoit donc très-ſerrée, & Cyrus l'avoit jugé ſuffiſante pour attaquer le front de l'ennemi, pendant qu'il le prendroit par ſon flanc. Comme ſes chariots étoient plus forts & bien meilleurs que ceux de Créſus, & qu'il les avoit fait armer de faux, il en attendoit un grand effet : il ſe fondoit ſur la ſurpriſe & la terreur que donnent toutes

les choſes nouvelles (*a*). Il penſoit encore qu'il n'avoit beſoin, pour chaque réſerve, que de mille chevaux & autant de fantaſſins. Il eſt certain que ce nombre étoit bien petit, eu égard à celui des ennemis : car les parties qui ſe replioient, & formoient ces deux corps d'armée collatéraux, devoient être chacune de vingt-cinq mille hommes. Comme ils étoient rangés ſur trente de profondeur, ſi les Généraux qui les commandoient euſſent penſé à les dédoubler, ils pouvoient en tirer un corps qui eut protégé leurs flancs, & qui auroit pu auſſi, en s'étendant, prendre l'armée de Cyrus par les derrières : ce moyen réduiſoit au néant ſa diſpoſition, & faiſoit avorter tout ſon projet. Mais les chefs des Lydiens n'étoient pas aſſez habiles, & n'avoient d'ailleurs aucun ſoupçon du piége que Cyrus leur téndoit. Les deux petites réſerves étoient placées

(*a*) Il paroît qu'on ne peut entierement diſculper Cyrus de n'avoir pas mis ſur chacun de ſes flancs du moins une ligne de chariots de bagage, ſoutenue par des gens de traits. L'hiſtorien avoue que les ſoldats, les Généraux même en étoient allarmés. Cela pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes ſi les chariots euſſent été repouſſés, ou que les corps de réſerve euſſent trouvé plus de réſiſtance. Il eſt toujours dangereux de laiſſer les troupes dans une ſituation qui leur donne de l'inquiétude.

de maniere que les ennemis ne pouvoient les appercevoir, de ſorte qu'ils n'en eurent connoiſſance que dans le moment où elles ſe montrerent pour les attaquer. Il étoit important de leur dérober la vue de ces troupes : c'eſt ce qui décida Cyrus à ne pas y mettre de plus gros corps, qu'il n'auroit pu cacher auſſi facilement. Il s'explique aſſez nettement là-deſſus dans les ordres qu'il donne pour la diſpoſition de ſon armée. *Ces longues files de chariots feront paroître notre armée plus nombreuſe, & nous donneront le moyen de dreſſer quelqu'embuſcade aux ennemis.* Or les troupes d'une embuſcade doivent être bien couvertes, & ne peuvent l'être ſi elles ſont en trop grand nombre (*a*). L'eſcadron des chameaux avoit été mis auſſi ſur les derrières, parce que tout le Liv. VI.

(*a*) Le poſte de ces deux réſerves eſt très-bien déſigné par ce que dit Cyrus. Il ordonne à Artagerſe & Artabaſe de prendre chacun mille hommes de pied & de ſe ranger à la queue : enſuite il commande à Pharnucus & Aſiadate de former chacun un corps à part avec mille chevaux, proche des derniers chariots. Le narré de l'action prouve de même leur diſpoſition. Cyrus, en les plaçant, les avoit averti de leur deſtination, en leur diſant de ſe tenir prêts à combattre les premiers. Ουτω δε δεῖ ὑμας παρασκευαζθαι ως πρωτοῖς δεησον ὑμας αγωνιζεσθαι.

ſuccès qu'on en eſpéroit, étoit fondé ſur la frayeur que donnoient aux chevaux leur aſpect & leur odeur. S'ils avoient été placés ſur la ligne, ou dans tout autre endroit où l'ennemi eut pu les voir, il les auroit évité, ou bien, au lieu de cavalerie, il leur auroit oppoſé de l'infanterie. Cette troupe ne devoit produire ſon effet qu'en ſe montrant inopinément, & fondant par une attaque imprévue, comme elle fit à la gauche où elle fut employée. Polyen * n'a point oublié cette circonſtance des chameaux dans ſon recueil des ſtratagêmes; mais il la rapporte à ſon ordinaire, & ſans aucun détail. Hérodote, qui a décrit fort confuſément l'ordre de cette bataille, dit que Cyrus oppoſa de front les chameaux à la cavalerie de Créſus, & qu'auſſi-tôt que les Lydiens les virent venir à eux, ils mirent pied à terre. Xénophon, qui a marqué très-clairement où ils furent placés, ne dit pas un mot de cette derniere circonſtance; au contraire, il rapporte que la cavalerie ennemie ne les attendit point, & que les chevaux les ayant apperçu, les uns s'enfuirent, les autres ſe cabrerent.

*Liv. VII.

A travers le récit obſcur d'Hérodote, on démêle quelque choſe de la diſpoſition de l'armée de Cyrus. Cet auteur dit *qu'il dreſſa une troupe de chameaux ſommiers qui ſuivoient*

l'armée, & fit monter deſſus des gens vêtus de caſaques comme les cavaliers. Lorſqu'il fit marcher ſon armée pour combattre, il commanda aux gens de pied de ſuivre ſes chameaux, & à la gendarmerie de reſter à l'arrière-garde. Il s'aviſa de cette ruſe pour rendre inutile la cavalerie de Créſus, dont il craignoit d'être accablé. Clio. liv. I.

Je rapporte ce paſſage, parce qu'il ſert à prouver que Xénophon n'eſt point l'inventeur de l'hiſtoire de Cyrus, & que l'ordonnance de ſes troupes, ainſi que les manœuvres faites dans cette action de *Thimbraia*, ne ſont point de ſon cru. Hérodote étoit d'un ſiécle antérieur à Xénophon ; né à Halicarnaſſe en Carie, il avoit parcouru toute l'Aſie mineure, & voyagé auſſi en Perſe, où il s'étoit inſtruit de l'hiſtoire de ces peuples. Les mêmes faits qu'il rapporte, le ſont auſſi par Xénophon, mais d'une maniere bien différente. Celui-ci, en Hiſtorien judicieux, qui fait ſon capital du vrai, a ſupprimé tout ce qui avoit l'air apocriphe ou fabuleux ; comme homme de guerre, il s'eſt attaché à décrire avec clarté les faits militaires, & à en exprimer toutes les circonſtances. Ainſi lorſqu'Hérodote ſe contente de dire que *Cyrus ayant dreſſé une troupe de chameaux, il la fit marcher avant ſon infanterie, & voulut que ſa gendarmerie reſtât à l'arrière-garde*, cet

exposé, qui ne présente aucune image militaire, est expliqué par Xénophon d'une maniere qui ne laisse rien à desirer. Hérodote ne s'étoit point donné la peine de démêler ces dispositions, & n'étoit pas non plus assez entendu dans l'art de la guerre pour les bien décrire. Xénophon, compétent dans cette matiere, n'y a rien omis, & nous a donné, par sa Cyropédie, un ouvrage qui peut être regardé comme un code complet de science militaire, propre à instruire quiconque est destiné à gouverner les hommes & conduire les armées.

On s'étonnera sans doute de ce que les Perses, si aguerris & si bien formés à l'art militaire sous Cyrus, aient dégénéré aussitôt après lui à un tel point, que sous ses premiers successeurs il ne restoit aucune trace de cette discipline qui se voit dans Xénophon. Cette remarque a déjà été faite, & l'on a ajouté qu'après la mort d'Alexandre, la discipline Macédonienne s'étoit longtems conservée; d'où l'on a voulu conclure que l'histoire de Cyrus étoit très-suspecte. C'est à quoi il est aisé de répondre, en montrant la foiblesse de cette comparaison. Les Généraux d'Alexandre, qui se disputerent après sa mort les débris de son empire, se firent des guerres continuelles: élevés sous un grand maître, ils étoient deve-

nus très-habiles, & les troupes, dont ils ſe ſervirent, étoient pour le fond les mêmes qui avoient conquis l'Aſie. Tant que l'on eut les armes à la main, il étoit impoſſible d'oublier tout-à-fait les principes ſur leſquels elles avoient été formées. Ils ne ſe corrompirent que peu-à-peu ; mais lorſque les derniers Empires furent ſolidement établis, on peut dire que les bonnes maximes de la Tactique & de la diſcipline étoient perdues. On n'a qu'à voir ce qu'étoient les troupes qui compoſoient les armées des Rois d'Egypte, de Syrie, & celles de Mithridate, lorſque l'Aſie fut attaquée par les Romains.

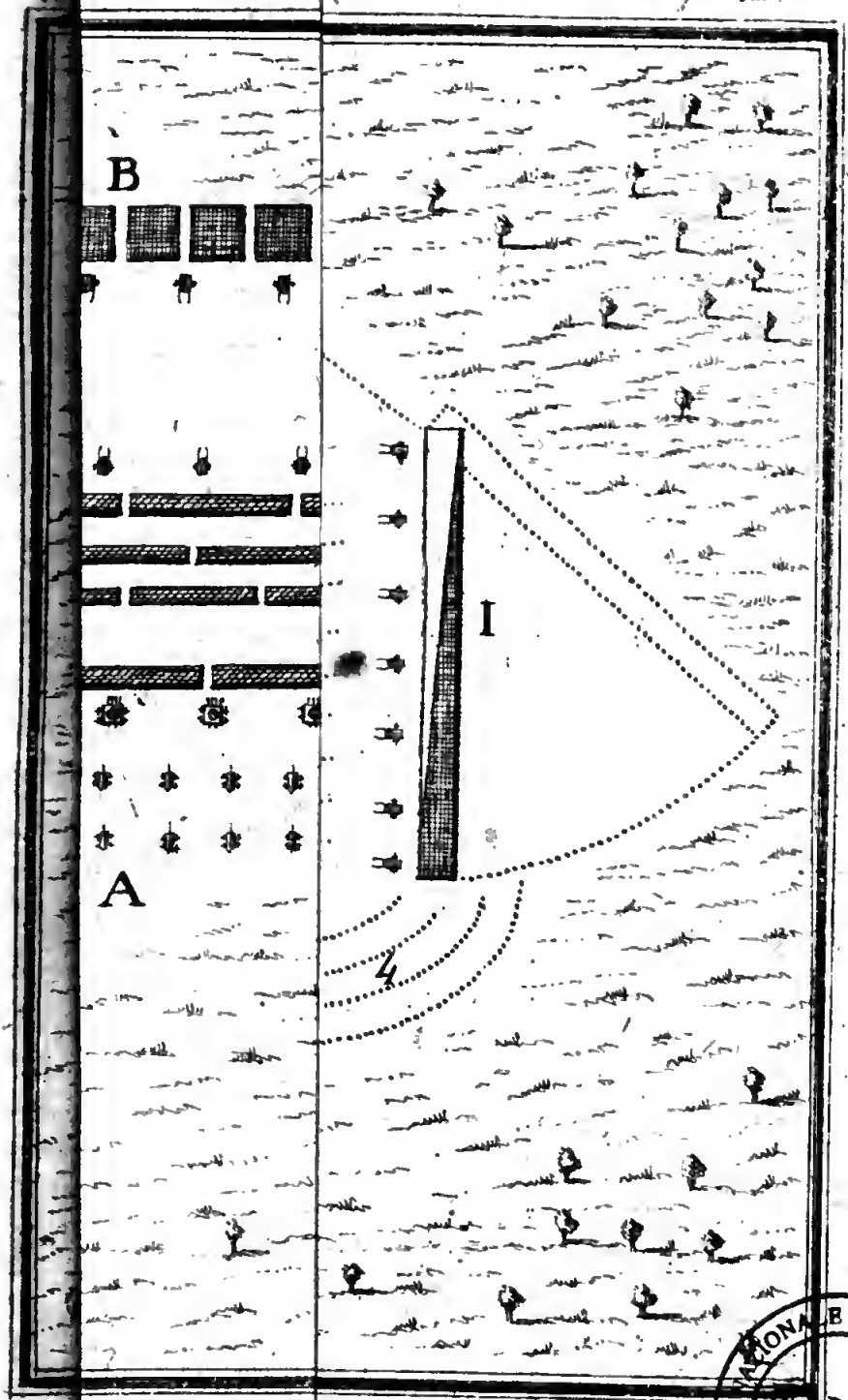
Cyrus dominoit ſur tous les peuples de l'Aſie ; les uns avoient été-réduits par la force, d'autres s'étoient donnés à lui volontairement. Il avoit fondé le plus vaſte Empire qui fût jamais ; il s'étendoit depuis l'Inde juſqu'à la mer Egée, & depuis l'Ethiopie juſqu'à la mer Caſpienne & au Pont Euxin : il n'y avoit plus d'ennemis à dompter, ni aucun voiſin qui osât ſe meſurer contre cette énorme puiſſance. Ce conquérant gouverna en paix & avec juſtice pendant pluſieurs années : mais ſon fils Cambyſe, qui lui ſuccéda, fut un monſtre de cruauté & de diſſolutions. Les Perſes, dont Cyrus n'avoit fait des ſoldats invincibles, que par la vie dure

& frugale à laquelle ils étoient accoutumés dès l'enfance, furent bientôt corrompus par les délices de l'Asie : ils quittetent leur ancienne maniere de vivre, pour embrasser les mœurs & les coutumes des peuples qu'ils avoient domptés. Le faste, le luxe & la délicatesse s'introduisirent jusque dans les armées, où l'on vouloit avoir non seulement toutes les commodités, mais encore tout ce qui pouvoit servir à la volupté & aux plaisirs (*a*). Bientôt on ne connut plus ce que c'étoit qu'une discipline exacte & sévere : l'ordonnance des troupes & la science de les conduire furent aussi négligées. Les Princes, occupés d'une vaine ostentation de grandeur,

Cyropédie. l. 4.

(*a*) Lorsqu'une nation est livrée au luxe & aux délices avec trop de passion, & que les richesses emportent tous les égards, ses armées doivent se ressentir de la corruption générale. Les loix somptuaires sont méprisées, quoiqu'on les renouvelle à chaque guerre. Les Généraux se piquent moins de montrer aux troupes l'exemple de la valeur & de la patience, que de tenir une table délicate. Des Officiers particuliers, surtout ceux qui sont habitués de vivre dans la capitale, traînent après eux de vils instrumens de mollesse qu'on pardonneroit à peine à des femmes. Les réglemens militaires sont toujours insuffisans pour réformer les troupes, si l'on ne travaille en même tems sur le corps entier de l'Etat.

pl. I.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A erves de Cyrus.

B de Thidrons des Chameaux.

I œuvre des réserves.

Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

grandeur, pleins de confiance dans leurs forces, crurent que tout devoit céder à la multitude qu'ils pouvoient mettre sur pied. Ils comptoient avoir beaucoup fait, lorsqu'ils avoient ramassé une armée immense, sans discipline & sans émulation. Les motifs de l'honneur ou de la liberté, ces ressorts si puissans, leur étoient inconnus : Xerxès n'en avoit aucune idée, lui qui s'étonnoit que les Grecs allassent de gaieté de cœur s'exposer à la mort.

On voit que les causes de la corruption des Perses, & de la perte de leur discipline, étoient bien plus prochaines chez eux que chez les Macédoniens. Il ne faut donc pas être surpris qu'il se soit fait dans leurs mœurs & leurs usages une révolution aussi subite. On peut ajouter que des succès aussi grands, aussi rapides que ceux de Cyrus, ne sont jamais que l'effet d'une supériorité décidée dans la discipline & la science des armes.

CHAPITRE SECOND.

BATAILLE DE PHARSALE.

DANS l'action précédente, l'objet de Créſus étoit de profiter de ſa ſupériorité pour embraſſer l'ennemi avec ſes deux aîles & l'envelopper. Ce deſſein ne pouvoit manquer de lui réuſſir ſans l'habileté de Cyrus. Celui ci, quoiqu'inférieur de moitié, avoit pris en apparence le même ordre, ce qui flattoit agréablement l'eſpoir du Roi de Lydie; mais il ſut tirer de cette ſimplicité la premiere cauſe de ſa victoire, & par-là ſon ordre de bataille eſt devenu un modéle de Tactique digne d'être imité & cité comme un chef-d'œuvre. J'ai dit que la ſeptieme diſpoſition reſſembloit beaucoup à la premiere, en ce que l'ordre étoit auſſi parallele. Cependant elle eſt bien plus avantageuſe, & l'on ne coure pas avec elle les mêmes riſques de combattre une armée ſupérieure en nombre. Comme une des aîles eſt appuyée à une riviere, un marais, une montagne, ou un poſte fortifié, on peut porter à l'autre toute ſa cavalerie & ſes troupes légeres, ſoit

pour déborder l'ennemi & l'inveſtir de ce côté, ou du moins pour s'y renforcer. La bataille de Pharſale eſt très-exactement dans ce genre, & l'on y trouve en même tems des rapports avec celle de Thimbrée, dans la fineſſe des diſpoſitions que fit Céſar à ſon aîle droite, qui étoit menacée d'être inveſtie par toute la cavalerie de Pompée.

Les deux armées Romaines étoient campées dans le voiſinage de Pharſale, à peu de diſtance l'une de l'autre: Céſar qui vouloit terminer la guerre, eſſaya pluſieurs fois d'attirer ſon ennemi à une bataille; mais comme il voyoit que ſes tentatives étoient inutiles, parce que Pompée ne quittoit point la hauteur ſur laquelle il étoit campé, il avoit pris le parti de changer de poſition. L'ordre étoit donné, & les tentes pliées, lorſqu'il s'apperçut que Pompée étoit ſorti de ſes retranchemens & s'avançoit dans la plaine. Il changea auſſi-tôt de deſſein, & réſolut de combattre.

Pompée appuyoit ſa droite à la riviere de l'Enipée, dont les bords étoient marécageux; c'eſt pourquoi il mit preſque toute ſa cavalerie à ſa gauche pour envelopper Céſar de ce côté; il y jetta encore tous ſes frondeurs & ſes archers. Il avoit ſept mille chevaux & quarante-cinq mille hommes

d'infanterie, divisés en cent dix cohortes, ſans compter deux de vétérans qui l'étoient venu joindre volontairement, & ſept qu'il avoit laiſſées à la garde de ſon camp. Céſar n'avoit en bataille que quatre-vingt cohortes très-foibles, qui ne compoſoient pas plus de vingt-deux mille hommes, avec mille chevaux qu'il porta à ſa droite. Il les entremêla de pelotons d'infanterie légere; malgré cela, voyant bien qu'ils ne pouvoient réſiſter à la nombreuſe cavalerie de l'ennemi, il tira ſix cohortes de ſa troiſieme ligne, qu'il plaça derriere le flanc droit de ſon infanterie. Il les inſtruiſit de la manœuvre qu'elles devoient faire, & ſe tint à portée de la diriger lui-même. Ces diſpoſitions faites, il fit ſonner la charge, & ſes deux premieres lignes ſe mirent à la courſe pour attaquer l'ennemi qui les attendoit de pied ferme (*a*).

(*a*) Les Romains chargeoient en courant; méthode à laquelle ils étoient ſi bien exercés, qu'ils gardoient leurs rangs & arrivoient en ordre. Pompée, qui avoit beaucoup de nouveaux ſoldats, craignit qu'ils ne ſe rompiſſent, s'il les laiſſoit aller au-devant de l'ennemi. Il n'ignoroit pas l'effet que produiſoit ſur les troupes le mouvement de la courſe, animé par les cris & le bruit des inſtrumens de guerre: mais il crut que d'autres raiſons

Pendant que l'infanterie ſe chargeoit, toute la cavalerie de Pompée s'avança avec les archers & les frondeurs : elle déployoit ſes eſcadrons, qui étoient très-ſerrés, & s'étendoient pour envelopper la droite de Céſar (*a*). Il fit alors le ſignal convenu pour faire retirer ſa cavalerie en arrière, & mettre en mouvement les ſix cohortes ; celles-ci firent un demi-quart de converſion pour faire front ſur le flanc, & furent enſuite au-devant de la cavalerie ennemie. Elles la chargerent avec tant de vigueur, qu'elle ne put y réſiſter. C'étoit, dit Plutarque, la plûpart des jeunes gens de Rome, efféminés & peu aguerris, qui craignoient d'être défigurés : Céſar avoit ordonné de les frapper ſur-tout au viſage. Tout ce qui étoit oppoſé à cette réſerve fut renverſé ; la confuſion ſe mit dans le reſte, qui étoit attaqué en même tems par les eſcadrons & les

v. la Pl. II.

---

devoient l'emporter ſur celle-ci ; il préféra de reſter ſur ſon terrein, ce que Céſar a beaucoup blâmé.

(*a*) On voit que Pompée, juſqu'au moment du choc, avoit tenu ſes eſcadrons ſerrés, & ſur pluſieurs lignes, afin de ne point faire paroître un front trop étendu. Céſar n'en fut point la dupe ; il vit bien que toute cette maſſe ſe déployeroit en marchant pour l'envelopper, & il prit ſes meſures pour lui barrer le chemin.

armés à la légere. Tandis que toute cette cavalerie fuyoit, pourſuivie par celle de Céſar, les ſix cohortes victorieuſes tournerent ſur le flanc de l'infanterie ennemie, & la troiſieme ligne, qui juſque-là n'avoit bougé, ſe mit en mouvement. L'infanterie ennemie, attaquée par des troupes fraiches, priſe en flanc & à dos, plia de toutes parts, & la déroute devint générale.

C'eſt ainſi que fut trompée l'attente de Pompée, qui s'étoit vanté de défaire Céſar avec ſa ſeule cavalerie. Elle étoit en effet ſi ſupérieure qu'il avoit lieu de l'eſpérer; mais cela ne ſervit qu'à montrer ce que peut contre le nombre l'habileté du Général & la bonté des troupes. Si les événemens dépendent ſouvent du caprice de la fortune, c'eſt lorſque laiſſant aller les choſes à ſon gré, on ne ſait pas la ſoumettre elle-même à la ſageſſe des moyens & des diſpoſitions.

DEMONSTRATION ET PREUVES.

J'AI déjà donné ſéparément une deſcription de la bataille de Pharſale, beaucoup plus détaillée que je ne la rapporte ici, avec les preuves de ſes diſpoſitions. Je pourrois y renvoyer le lecteur curieux; mais, pour plus de commodité, je répéterai ici les principaux articles.

NOTE PREMIERE.

Timens ne a multitudine equitum dextrum cornu circumveniretur, celeriter ex tertiâ acie ſingulas cohortes detraxit, atque ex his quartam inſtituit, equitatuique oppoſuit, & quid fieri vellet oſtendit. Céſar craignant d'être enveloppé à ſa droite par la nombreuſe cavalerie de l'ennemi, tira de ſa troiſieme ligne une cohorte par légion, dont il en fit une quatrieme, pour l'oppoſer à la cavalerie ennemie, & l'inſtruiſit de ce qu'elle devoit faire.

Plutarque dit la même choſe dans la vie de Céſar : il ajoute que les cohortes détachées étoient au nombre de ſix, & qu'elles furent placées derrière la dixieme légion, qui étoit à la droite.

II.

Lorſque la cavalerie de Pompée ſe mit en mouvement pour charger, celle de Céſar ne l'attendit point, & ſe retira en arrière. *Paulùm loco motu ceſſit*, dit le commentaire. Mais Plutarque dit mot pour mot qu'elle s'écarta & ſe retira en arrière. Καισαρος δὲ σημειον αραντος οἱ μὲν ἱππεῖς ἐξανεχωρησαν.

III.

Au même inſtant, & par le même ſignal que donnoit Céſar, les ſix cohortes firent leur mouvement pour aller au-devant de la cavalerie ennemie qui vouloit inveſtir tout ce côté. *Quod ubi Cæſar animadvertit quarta aciei, quem inſtituerat ſex cohortium numero ſignum dedit.*

IV.

Pendant que les deux premieres lignes de Céſar avoient chargé l'infanterie de Pompée, la troiſieme étoit demeurée ſur ſon terrein, & les ſix

cohortes derrière elle. Ceci n'a pas beſoin d'éclairciſſement, puiſque le commentaire le dit expreſſément, & qu'elle ne s'ébranla qu'après la déroute de la cavalerie ennemie.

V.

M. de Puyſégur s'eſt trompé ſur cet ordre de bataille, & en a donné un plan fort biſarre, 1°. pour avoir pris le mot *ſed* pour *ſex* dans ce paſſage. *Sex deinde cohortes in ſubſidio retinuit ad res ſubitas, ſed dextro latere converſas in obliquum,*
13 *unde equitatum hoſtium expectabat, collocavit.* 2°. Pour avoir cru que les trois lignes, avec la cavalerie, pouvoient avoir chargé en même tems, & que les ſix cohortes avoient ſuivi. Outre que Céſar dit le contraire très-clairement, voici qui va prouver que ſi cela eut été, ſa diſpoſition ne pouvoit pas réuſſir.

La diſtance qui ſe gardoit entre les lignes Romaines n'étoit que d'environ quatre-vingt pas. Si les trois lignes de Céſar ſe fuſſent avancées en même tems, avec les ſix cohortes & ſa cavalerie, celle-ci eut été infailliblement renverſée & hors d'état de ſe reformer. Alors la cavalerie ennemie, en s'érendant, embraſſoit ſon flanc & les derrieres, ſans que les ſix cohortes puſſent l'empêcher. Pour remplir le but que Céſar ſe propoſoit, il falloit que la ligne oblique fût à portée d'arrêter la cavalerie de Pompée dans ſon mouvement de converſion; & pour ne pas être tournée elle-même par l'ennemi qui la débordoit de beaucoup, la cavalerie de Céſar devoit, en s'éloignant, ſe replacer de maniere à lui couper le chemin. C'eſt ce qui ſe trouve dans le calcul ſuivant. L'eſpace qu'il y avoit entre les deux armées, avec la

hauteur des trois lignes de Céſar, formoit une étendue de 1200 pieds. Les ſix cohortes en tenoient 1800 ; la cavalerie à-peu-près autant dans ſa ſeconde poſition. Voilà donc une étendue de 4800 pieds, réduite un peu en ligne courbe, qui embraſſoit le terrein où ſe trouvoit la cavalerie ennemie.

PARALLELE.

On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait beaucoup de conformité entre le diſpoſitif de Céſar à ſa droite, & ceux que Cyrus fit à ſes deux aîles. Comme ils craignoient tous deux la même choſe, ils prirent auſſi les mêmes meſures, qui produiſirent un ſuccès auſſi brillant. Sans rien ôter à Céſar de ſa gloire, on peut penſer que Cyrus fut dans cette occaſion ſon modéle. Les grands hommes ne tirent de la nature que les diſpoſitions, l'experience & l'étude donnent les lumieres que le génie ſait mettre à profit. On trouve encore plus d'art & de fineſſe dans la diſpoſition de Céſar que dans celles de Cyrus : ſa cavalerie étoit ſi foible qu'il n'étoit pas poſſible de la compromettre avec celle de l'ennemi, ſix fois plus nombreuſe. S'il eut ſimplement placé ſes ſix cohortes en crochet derrière elle, comme étoient les réſerves de Cyrus derrière ſes chariots, cela n'eut ſervi de rien, la cavalerie eut été

renverſée du premier choc, elle eut porté le déſordre dans les cohortes, qui euſſent été auſſi-tôt enveloppées de toutes parts. Au lieu de cela, il ne la préſente à l'ennemi que comme un appas pour l'attirer dans le piége qu'il ne pouvoit deviner. Cyrus avoit couvert ſes flancs de chariots armés, & ſes derrières de ceux de bagages; il avoit d'ailleurs rendu ſon ordre de bataille ſi profond, que l'ennemi ne pouvoit replier ſur le derrière qu'une très-petite partie de ſa ligne, & par un grand circuit. Il n'avoit qu'une choſe à obſerver, c'étoit de meſurer de l'œil le terrein que pouvoient embraſſer les aîles repliées de Créſus, & de prendre ſon tems pour tomber ſur la pointe au moment où elles arriveroient à hauteur de ſes flancs. La manœuvre de Céſar étoit plus compliquée & demandoit encore plus de juſteſſe. Il falloit qu'il fît retirer ſa cavalerie à propos pour démaſquer ſes cohortes, qui, pendant ce tems, prenoient une poſition oblique, & la cavalerie devoit s'éloigner aſſez pour ſe retrouver enſuite ſur le flanc de celle de Pompée, ou du moins en front égal avec elle. Cyrus eut tout le loiſir de faire ſes diſpoſitions; ſes réſerves cheminerent en crochet derrière l'armée, & ſe trouverent poſtées en arrivant. Céſar n'eut qu'un inſtant pour ſe décider, & eut beſoin de plus

de précaution pour la ſienne, qui devoit agir de concert avec ſa cavalerie.

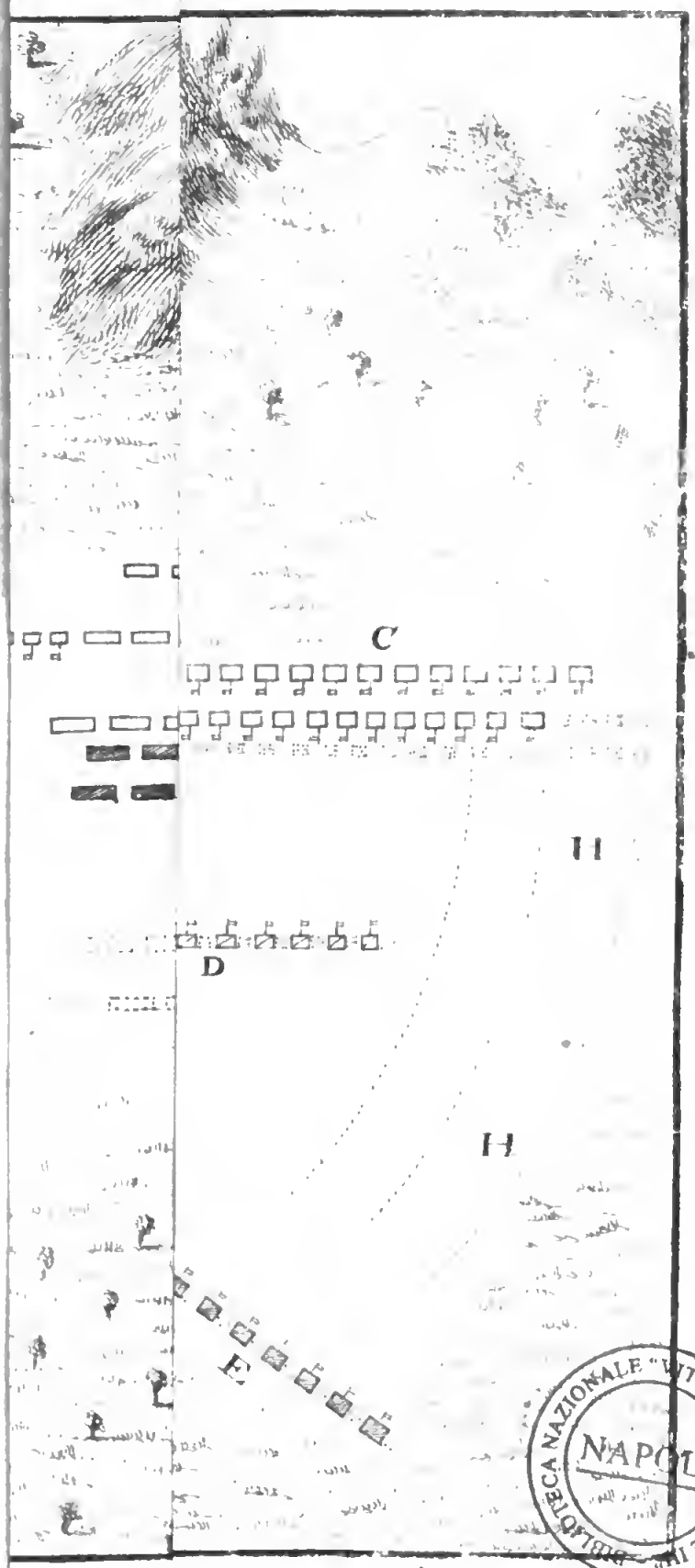
Néanmoins l'un & l'autre de ces ordres de bataille méritent également notre admiration : rien de plus hardi, de plus profond & de plus ruſé que les diſpoſitions de ces deux grands Capitaines, qui avec des forces inférieures de plus de moitié à leurs ennemis, oſent ſe meſurer en plaine avec eux. Ils ſe tiennent, pour ainſi dire, aſſurés de la victoire avant le combat ; ils l'annoncent avec confiance aux troupes, & leur promettent que les moyens, dont l'ennemi ſe ſervira pour vaincre, tourneront infailliblement contre lui (*a*).

C'eſt le propre de la ligne oblique défenſive, non ſeulement de protéger un flanc découvert, mais auſſi de ſe tourner en offenſive, & d'embraſſer par l'aîle un ennemi qui croit en s'étendant tirer avantage de ſa ſupériorité. L'art de combattre eſt fondé principalement ſur ces deux points. Faire agir un plus grand nombre de trou-

---

(*a*) *Je vous déclare*, dit Cyrus à Abradate, *que la déroute commencera par les aîles de l'ennemi ; je vous la donne pour ſignal du tems où vous devez pouſſer vos chariots contre lui.* Céſar annonce de même à ſes ſix cohortes que c'eſt d'elles que dépendra la victoire.

pes contre un moindre, ſans que l'ennemi puiſſe l'éviter, ou porter le fort d'une troupe contre le foible de quelqu'une des ſiennes, avant qu'il ait pu juger du deſſein que l'on a. Mais en vain l'on fera les meilleures diſpoſitions, ſi les troupes ne ſont pas diſciplinées, aguerries & formées à tous les mouvemens qu'on peut leur demander. C'eſt à quoi Cyrus & Céſar s'appliquoient avec ſoin. Ils ſe trouvoient ſouvent à leurs exercices, ne dédaignoient pas de les inſtruire eux-mêmes, d'expliquer les manœuvres qu'ils ordonnoient & d'en faire ſentir les avantages. C'eſt en s'y prenant de cette maniere que les ſimulacres de guerre peuvent être utiles pour former de bons Officiers & des Généraux.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

CHAPITRE TROISIEME.

DE L'ORDRE OBLIQUE.

L'ORDRE oblique, pris en général, renferme la plus grande perfection de la Tactique, & l'on peut obſerver que c'eſt à lui que ſe rapporte preſque toute la ſcience des grandes manœuvres. On appelle *oblique* tout ordre de bataille par lequel on cherche d'approcher l'ennemi avec une partie de ſa ligne qu'on a renforcée, ſoit par l'aîle droite, l'aîle gauche ou le centre, ou bien par l'une & l'autre aîle, en tenant le centre éloigné, ce qui ſe nomme *le double oblique*. Il n'importe comment les troupes ſoient ordonnées, en bataillons ou en colonnes, ni de quelle diſpoſition elles partent pour former l'attaque. La ligne s'avançant en pleine bataille, on peut tout-à-coup porter rapidement une de ſes aîles ſur l'ennemi, tandis que le reſte demeure en arrière; ou bien l'armée arrivant ſur pluſieurs colonnes de bataillons & d'eſcadrons, elles ſe développent ſur un front oblique qui s'allonge vers l'aîle où l'on veut attaquer. On peut encore appeller *oblique* une diſpoſition com-

Hiſt. militaire de Louis XIV. tome IV.

me celle de M. de Luxembourg à Fleurus, qui à la faveur du terrein qui s'élevoit à la droite de l'ennemi, & de la hauteur des bleds, lui déroba la marche de ſa colonne de cavalerie de la gauche, & la porta ſur ſon flanc *(a)*.

C'eſt avec raiſon que l'ordre oblique eſt appellé par M. de Folard la reſſource des foibles; il ſupplée en effet au petit nombre & au peu d'etendue que l'on pourroit don-

---

(*a*) Comme le terme *colonne* s'applique à différentes manœuvres, il eſt bon de marquer ici la diſtinction qu'on en doit faire. On appelle *colonne* un corps de troupes qui marchent par bataillons & eſcadrons à la ſuite les uns des autres, ou par demi-bataillons, ou enfin en telles diviſions qu'on ait jugé à propos de les mettre, en conſervant les diſtances ordonnées. C'eſt ainſi que ſont les colonnes de marche. On dit auſſi *colonne d'équipages*, *colonne d'artillerie*. L'autre eſpece de colonne eſt un corps d'infanterie dont les rangs & les files ſont ſerrés, & qui a plus de profondeur que de front: c'eſt ce qu'on doit nommer *la colonne d'attaque*, évolution ſi vantée par le Chevalier de Folard & ſes partiſans. Ce ſyſtème a en effet ſes avantages lorſqu'on ne le rendra pas trop général, & qu'on y apportera les modifications néceſſaires. La guerre eſt l'art le plus étendu qu'il y ait, & le plus varié dans ſes opérations: une méthode fixe ſeroit trop bornée; il faut prendre de chacune ce qui convient aux lieux & aux circonſtances.

ner à ſon armée. Si avec des forces inférieures on vouloit préſenter un front égal à celui de l'ennemi, on s'affoibliroit partout; ce qui eſt le plus grand de tous les défauts. On doit donc préférer un ordre de bataille où les troupes ſoient raſſemblées, où les différens corps puiſſent agir de concert, & ſoient à portée de ſe protéger promptement. Si l'on ne peut éviter d'être débordé à l'une des aîles, on employe l'art & l'adreſſe pour parer à cet inconvénient, ſoit en la dérobant à l'ennemi, ou en ſe ſervant de quelque ruſe ſemblable à celle de Céſar à Pharſale, & de Cyrus à Thimbrée.

Quoique ce ſoit une aſſez mauvaiſe maxime que celle de trop s'étendre pour égaler ſon front à celui de l'ennemi, ou pour le dépaſſer, on ne peut cependant diſconvenir qu'il ne ſoit très-avantageux de déborder. La plûpart des manœuvres ont pour objet de prendre l'ennemi en flanc, ou de s'en garantir s'il marque ce deſſein : mais il faut que cela ſe faſſe par des corps deſtinés & placés à cette fin ; on ne doit point énerver le corps de bataille, ni aucune des parties qui peuvent entrer en action, & ſi l'on en a des foibles, il faut les tenir hors de portée d'être attaquées.

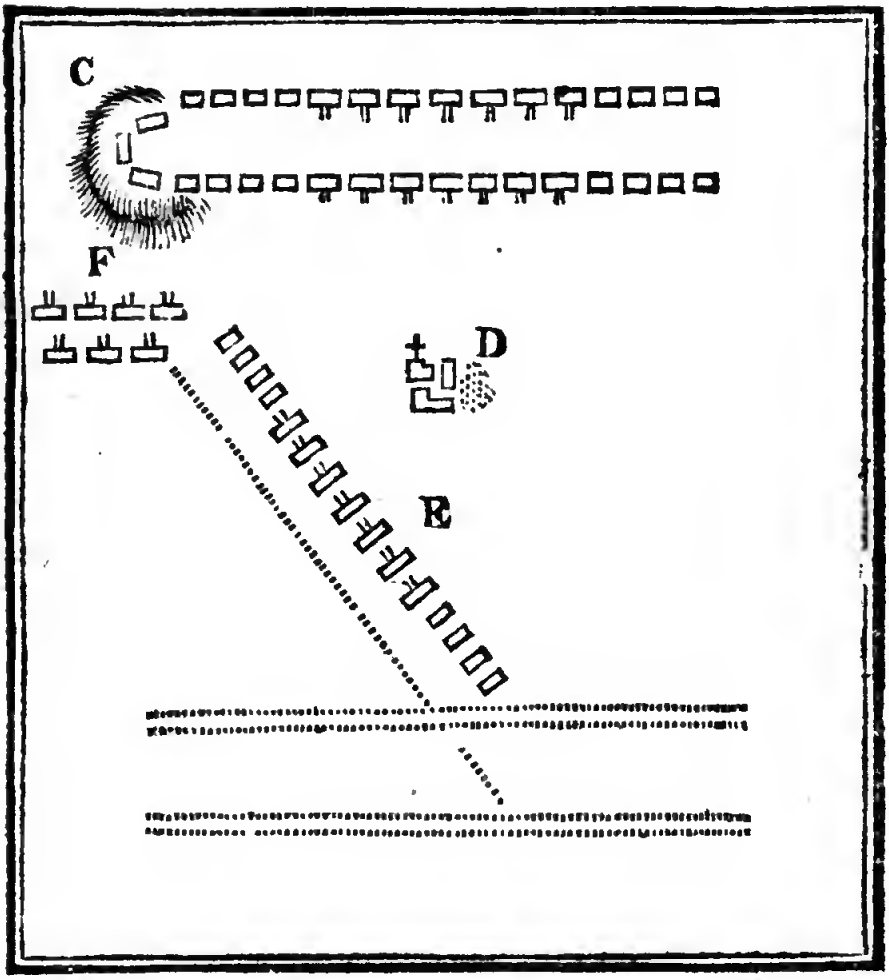
Ce ſont ici les propriétés eſſentielles de l'ordre oblique, & c'eſt ſur ces principes

que le Roi de Pruſſe l'établit dans ſes inſtructions. M. de Puyſégur, qui en connoiſſoit auſſi tous les avantages, ne néglige point de ſe donner celui de déborder, comme on peut le voir dans l'ordre de bataille dont il auroit voulu faire uſage à Nordlinguen. Son oblique a pourtant un défaut, c'eſt que toute la ligne, déclinant ſur la gauche, eſt obligée de marcher par la diagonale [*E*] pour ne point ſe ſéparer de la partie [*F*] qui attaque de front, & que l'ennemi, dès les premiers mouvemens, apperçoit le deſſein qu'on forme contre lui. Il faut ſuppoſer que dès qu'il aura vu le point d'attaque décidé, il ne reſtera pas les bras croiſés, & qu'il cherchera tous les remédes poſſibles. Son premier ſoin ſera de renforcer ſa droite le plus vîte qu'il pourra, & de reſſerrer ſon front, afin de porter beaucoup de troupes entre le plateau [*C*] & le village [*D*]. Par ce moyen il arrêtera la la marche de l'oblique, qui ſera obligée de ſe mettre en ligne pour lui faire face ; de ſorte que ſi la partie [*F*] continue de marcher, elle s'en trouvera ſéparée, & il ſe formera un vuide dont l'ennemi ne manquera pas de profiter (*a*).

v. la Pl. à la page ſuiv.

Le

(*a*) M. de Puyſégur a donné pluſieurs plans qui



Le moyen de donner à l'ordre oblique toute la perfection dont il eſt ſuſceptible, c'eſt de réduire l'attaque en perpendiculaire, les troupes diſpoſées de maniere qu'elles

---

marquent les différentes poſitions de ſon oblique. Le ſecond eſt celui qui quadre mieux à l'hypothéſe des mouvemens que l'ennemi peut faire, & ſe rapproche plus de l'attaque perpendiculaire.

puiſſent toujours marcher en ligne directe de front ou par leur flanc. On évite ainſi la diagonale, ou marche de biais, qui a ſes inconvéniens dans une ligne un peu étendue. Pour bien exécuter ce que je dis, il ne faut pas des bataillons minces & flotans; il eſt néceſſaire qu'ils aient une certaine épaiſſeur, comme de huit ou ſix au moins, & que les eſcadrons ſoient légers & courts. L'auteur des pléſions nous a donné pluſieurs modéles d'ordre de bataille avec des troupes ordonnées ſelon ſon ſyſtème: on y trouve les principes de l'oblique réduit en attaque de front & en mouvemens paralleles ou perpendiculaires. Le pléſion étant un corps propre à marcher par tous ſes côtés, une armée, qui en eſt compoſée, peut avec la même facilité s'étendre ou ſe reſſerrer, & s'avancer en pointe par une de ſes aîles, tandis que toutes les autres parties de la ligne demeurent en arrière à des diſtances inégales, préſentant toujours leur front parallelement (*a*). Comme le deſſein

(*a*) On peut voir, dans les planches 9, 10, & 11 de cet ouvrage, la marche des pléſions pour former l'oblique. Ce ſyſtème, qui eſt le même que celui de la colonne, mais compoſé avec plus d'art, eſt écrit avec beaucoup de feu, & très-ſéduiſant; il faut un examen bien réfléchi pour ne pas s'y laiſſer entraîner.

de cet auteur eſt d'établir une Tactique conforme à ſon ſyſtème, & de combattre par-tout dans cette ordonnance, j'expoſerai un exemple d'attaque en oblique dans un ordre qui ſe rapproche plus de notre uſage.

Je ſuppoſe une armée de vingt-ſix bataillons, auxquels je donne le nom de *cohortes*, de vingt-quatre eſcadrons de cuiraſſiers, dix de dragons, & huit de huſſards. Je forme les cohortes ſur huit de hauteur, & je joins à chacune une troupe d'armés à la légère (*a*); je joins auſſi aux eſcadrons de cuiraſſiers des pelotons de dragons ou de mouſquetaires à cheval: les uns & les autres s'emploient en avant de la ligne pour tirer ſur l'ennemi & le harceler juſqu'au

(*a*) Le peſamment armé devroit porter un plaſtron à l'épreuve, comme le ſoldat Romain, avec un petit caſque de cuir bouilli, garni de trois lames de fer croiſées. L'armé à la légere n'auroit point d'armes défenſives; ſon fuſil ſeroit auſſi un peu plus léger que ceux des autres, & ſa bayonnette plus courte. Cependant il faut que le fuſil porte loin: ceux qu'on a propoſé à dé à ſecret ne valent rien, & ſe détraquent aiſément; on peut charger auſſi vîte avec les autres. Au ſurplus, il vaut mieux moins de vîteſſe & plus de ſolidité. On verra dans la ſeconde partie un détail de mon ſyſtème & de ſes avantages.

moment du choc. Alors ils ſe retirent en arrière des intervalles pour garantir les flancs ou tomber ſur ceux de l'ennemi. Mes cohortes qui ont quatre-vingt hommes de front & huit de hauteur, ont toute la force que doit avoir un corps d'infanterie : elles peuvent être conſidérées comme une portion de phalange Lacédémonienne, qui ne ſe formoit ſouvent que ſur huit, & dont les régimens étoient de cinq cens douze hommes : c'étoit le corps le plus analogue à la cohorte Romaine, par conſéquent un des plus parfaits. Si l'on veut doubler la mienne, elle formera comme une portion de phalange de quarante de front ſur ſeize de profondeur, & réunira la ſolidité avec la légéreté qu'on s'efforce peut-être en vain de trouver dans toute autre ordonnance. Il faut obſerver auſſi qu'étant composée de huit compagnies, chacune de quatre-vingt hommes, on peut à la paix en réformer le quart ou la moitié, en les réduiſant à ſoixante ou quarante, & lorſqu'on veut les remettre ſur le pied de guerre, l'augmentation ſe fait aiſément : les recrues ſont bientôt ameutées & formées, ce qui vaut bien mieux que de lever des nouvelles compagnies ou de nouveaux régimens, qui, au bout de quatre campagnes, ne rendent pas encore de bons ſervices. La perte que la

cohorte peut faire pendant la campagne ne tire point à conſéquence : la diminution d'un cinquieme ne lui ôte rien de ſa force, parce que ſes flancs ont toujours la même conſiſtance, & ſont également défendus par les armés à la légere ſéparés en deux troupes. Si on veut lui conſerver la même étendue, au lieu de huit de hauteur on la réduira à ſix.

Le ſyſtème de M. de Folard, & la critique qu'il a faite de la Tactique moderne, ont fourni matiere à pluſieurs réflexions, & ouvert le champ à de nouvelles idées. Les uns, en adoptant la colonne, ont jugé qu'il falloit rectifier ſa compoſition ; d'autres l'ont condamnée : M. le Maréchal de Saxe a préféré des petits corps ſemblables aux manipules des Romains. Quelques-uns ont voulu prendre un milieu entre ces deux extrémités ; mais la plûpart ont cru qu'il étoit avantageux de joindre des troupes de cavalerie à l'infanterie, & de mêler l'une & l'autre enſemble : c'eſt ſur ce principe que ſont preſque tous les plans de bataille qui ont été donnés. Cette méthode, qui peut être bonne dans quelques occaſions, ne doit point ſervir de regle ni faire une maxime générale ; elle a trop d'inconvéniens, & l'on verra dans la ſuite les raiſons qui me portent à la rejetter. L'exemple d'o-

blique que je vais donner ſera conforme à la ſeconde ou ſixieme diſpoſition de Végece, & ſans trop employer le mêlange des deux armes, elles ne ſeront pas moins à portée de ſe ſoutenir.

Suppoſez donc l'armée compoſée, comme je l'ai dit ci-deſſus, & moins forte que celle de l'ennemi, elle ſe préſente d'abord parallelement, la cavalerie partagée ſur les deux aîles, les pelotons de dragons * poſtés en avant & vis-à-vis des intervalles, comme les troupes d'armés à la légere devant les cohortes. Tous les grenadiers, réunis en deux corps, ſeront ſur la droite de la ſeconde ligne : les troupes, deſtinées à renforcer la droite qui doit attaquer, ſeront avec le corps de réſerve derrière cette ligne, à égale diſtance de l'une & l'autre aîle. Si derrière la droite il y avoit quelque rideau, on les en couvriroit ; mais dans la ſuppoſition que la plaine eſt unie & tout-à-fait découverte, leur poſition derrière le centre les met aſſez à portée de l'aîle où l'on veut les porter promptement, & laiſſe l'ennemi dans l'incertitude (*a*). A la diſtance

* Je les fais de 30 ou 36.

(*a*) Il faut faire attention que les chifres de la premiere poſition de l'armée ſe rapportent aux mêmes chifres de la ſeconde poſition où ils déſignent les mêmes corps.

de ſept à huit cens pas, on donnera un ſignal auquel les cohortes déſignées ſe doubleront & marcheront tout de ſuite en avant: les deux corps de grenadiers [3] ſuivront en ſe partageant vis-à-vis des intervalles des premieres cohortes : les quatre eſcadrons de dragons [2], avec tous les huſſards marqués [4], ſe porteront ſur le flanc de l'aîle droite de cavalerie, d'où ils s'étendront pour envelopper l'ennemi. Cette aîle ne paroît pas plus forte que celle de la gauche, parce que j'y aurai ſerré & doublé la hauteur des eſcadrons qui s'étendront en marchant.

Les armés à la légere des cohortes de premiere & ſeconde ligne, qui forment l'attaque, ſe portent en avant pour faire un feu continuel. Les cohortes ne doivent point tirer; elles marchent en ſilence & en ordre; à la demi-portée du fuſil, elles doublent le pas, & s'élancent rapidement ſur l'ennemi. Alors les pelotons gagnent les intervalles, & ſe poſtent ſur les flancs des dernieres diviſions. Les dragons, qui ſont à la tête de la cavalerie, ſervent dans cette partie comme les armés à la légere devant l'infanterie, & ſe retireront de même, au moment de la charge, derrière les intervalles des eſcadrons. (*a*). v. la pl. III. fig. I.

(*a*) L'uſage que je fais ici des dragons eſt celui

Tous les corps du reſte de la ligne qui doit garder l'oblique marchent auſſi en avant, directement devant eux; chaque cohorte obſerve de ſe laiſſer devancer par celle qui eſt à ſa droite. La cavalerie de la gauche reſtera ſur ſon terrein, à moins que l'ennemi ne faſſe un mouvement ſur elle: dans ce cas elle ſe repliera en arrière, & s'appuiera au château [5], qui ſera garni de fuſiliers, & où il y aura une batterie de canon. Les quatre eſcadrons de dragons [6] demeurent en réſerve pour les occurrences.

Voyons à préſent l'avantage de toutes ces diſpoſitions. Il eſt inutile de démontrer celui de la droite où ſe fait l'attaque: on ſent aſſez que cette partie renforcée doit faire un puiſſant effort ſur la gauche de l'ennemi, où le feu des armés à la légere aura fait beaucoup de mal avant la charge; ſurtout celui des dragons à la cavalerie, qui ſera harcelée & endommagée avant d'en être venue aux mains. Les mouvemens doivent s'exécuter avec une grande viva-

---

auquel on employoit autrefois les carabins & d'autres cavaleries légeres qui combattoient avec la gendarmerie ou avec les cuiraſſiers; méthode très-ſenſée qui s'eſt perdue depuis henri IV. On peut voir, dans le traité de la guerre du Duc de Rohan, l'eſtime que ce grand Capitaine faiſoit des carabins pour ce genre de combat.

cité; on peut auſſi donner le change par quelques démonſtrations vers la gauche, appuyées du feu de l'artillerie. Il y a donc apparence que l'ennemi ſera attaqué & battu avant d'avoir pris aucune meſure pour l'éviter. S'il s'aviſe de ſe replier ſur la ligne oblique, les cohortes ſe mettront en ligne par le demi-quart de converſion; & comme elles devront occuper plus d'étendue que dans leur premiere poſition, elles ſe dédoubleront pour ſe mettre à quatre de hauteur; ce qui ſuffit contre un ennemi qui eſt dans le même ordre, ou peut-être à trois (*a*). Si la cavalerie de ſa droite marche pour attaquer la mienne, quand il ſeroit ſupérieur du double, je n'ai pas lieu de le craindre. Il eſſuiera d'un côté le feu des deux cohortes [7] & de l'infanterie légere, qui couvrent le flanc des deux lignes, de l'autre celui du château. Prendra-t-il le parti de tourner ſur les derrières? il faudra qu'il faſſe un circuit de plus de deux mille pas: ce mouvement l'oblige à s'allonger, ſe deſunir, & l'expoſe à être chargé en flanc dans plus d'un endroit.

(*a*) On n'a marqué que les mouvemens des cohortes de la premiere ligne, parce qu'il eſt cenſé que celles de la ſeconde ont ſuivi dans le même ordre, pour ſe retrouver derrière les intervalles de la premiere.

Je ne ſais ſi je me préviens pour mes idées; mais je ſuis sûr qu'elles ne me ſont venues que d'après l'examen de la maniere de combattre d'Epaminondas, d'Alexandre, & de Céſar, preſque toujours inférieurs à leurs ennemis. On ne dira pas ſans doute que ce n'étoit pas trois grands maîtres dans l'art de la guerre, & qu'ils n'en avoient pas atteint la perfection. On verra par la ſuite que je ne travaille que d'après eux, & que je n'imagine que ſur leurs principes. On ne les a point vu mêler des cohortes, ou des ſections de phalange avec des eſcadrons, ſur la même ligne: l'ordonnance de ces corps les rendoit aſſez forts pour ſe ſoutenir eux-mêmes; un mêlange d'eſcadrons les auroit enervés. Mais ils avoient de l'infanterie & de la cavalerie légere qui commençoient à harceler l'ennemi avant de le faire charger par la ligne. L'une & l'autre combattoient ſouvent enſemble ſur les aîles, pour les couvrir ou fondre ſur les flancs & les derrières de l'ennemi: d'autres fois on les mêloit par pelotons avec les peſamment armés. On ſait ce qu'étoient les Vélites chez les Romains, & les Pſilites chez les Grecs. Alexandre dut, à la bataille d'Arbelle la défaite de l'aîle gauche de Darius, à ſes Péoniens & ſes Agriens (*a*): les mêmes,

(*a*) Les Péoniens, etoient un corps de cavalerie légere, & les Agriens de l'infanterie.

au combat du Granique, passerent le fleuve les premiers avec un corps de cuirassiers, & les archers à pied combattirent mêlés parmi la cavalerie.

Si dans l'ordre de bataille ci-dessus, au lieu de faire prendre à la partie de la ligne qu'on refuse à l'ennemi une disposition oblique, on veut lui en donner une perpendiculaire, la partie destinée à former l'attaque marchera de même en avant : lorsqu'elle aura dépassé le front, tous les corps de la ligne, qui auront fait à droite, marcheront par leur flanc : arrivés à la hauteur de l'alignement [8], ils se remettront en front par un à gauche, & marcheront devant eux, observant de garder de l'un à l'autre la distance nécessaire pour se mettre en bataille. Les cohortes de la seconde ligne marcheront de même pour se trouver sur l'alignement [9], en sorte que l'armée formera une équerre parfaite comme [*A B C*] ; mais la cavalerie, qui n'aura point d'appui comme dans la disposition précédente, se repliera un peu en arrière de l'infanterie, & le corps de réserve fera front du côté de l'aîle. La seconde figure de la même planche fera comprendre cette position. [*D*] représente le front d'attaque ; [*E*] la ligne oblique perpendiculaire ; [*F*] l'aîle gauche de la cavalerie ; [*G*] le corps de réserve.

J'ai formé deux bataillons de tous les grenadiers, parce que j'ai pour maxime de ne point les faire combattre ſéparément, mais en corps & poſtés en réſerve : ce ſont des troupes d'élite, propres à contenir les autres, les raſſurer, & réparer promptement le mal qui pourroit arriver. S'il faut boucher une trouée, ou faire la tête d'une attaque difficile, on peut compter ſur leur intrépidité; on n'en tireroit pas le même ſervice en les répandant dans la ligne, dont les intervalles ſont d'ailleurs deſtinés pour les armés à la légere. Cependant, ſi on vouloit les laiſſer attachés aux cohortes, il vaudroit mieux les placer derrière que ſur le flanc, comme on le pratique avec les bataillons; c'eſt ce que penſe l'auteur du traité des légions, dont les obſervations ſur les défauts de la Tactique & de la diſcipline ſont ſi judicieuſes.

Par l'exemple que je viens d'expoſer, on conçoit que ce qui ſe fait par la droite, s'éxécute également par la gauche, ou bien par l'une & l'autre en même tems, tenant le centre éloigné, même ſéparé ſans nul inconvénient. Ces diſpoſitions, ſuppoſées en plaine raſe, ſont entierement tactiques; mais lorſqu'on eſt aidé par la nature du terrein, on peut les rendre encore bien plus avantageuſes. Tous les mouvemens ſe

ſont en ligne directe, de front ou par les côtés. L'étendue de ma cohorte n'étant que d'environ vingt-ſept toiſes, & la moitié moins lorſqu'elle eſt doublée, elle marche légerement par ſon flanc, ſans allongement ſenſible. Cette propriété, qui ne ſe trouve que difficilement dans les corps étendus & minces, facilite le développement des colonnes de marche, pour prendre dans l'inſtant telle diſpoſition que l'on veut; de ſorte qu'en arrivant on peut ſe former ſur un alignement oblique, tandis que les troupes deſtinées pour l'attaque marchent à à l'ennemi (*a*).

Perſonne ne doute qu'il eſt de toute importance à la guerre de ſimplifier & raccourcir les manœuvres: toutes celles qui ſe font par des *à droite* & des *à gauche*, ſont donc préférables aux mouvemens de converſion. Quand on veut ſe ſervir de ceux-ci, il vaut

(*a*) C'eſt de cette maniere que le Roi de Pruſſe forme ſon ordre oblique, qu'il emploie pour déborder & tourner tout-à-coup une des aîles de l'ennemi. Ce grand Prince excelle ſurtout dans l'art de maſquer ſes diſpoſitions en approchant, de dérober ſes deſſeins & une partie de ſes forces, & de ſe développer promptement ſur un champ de bataille. On peut voir ſes inſtructions militaires traduites & publiées par M. le Chevalier de Chatelus en 1761.

toujours mieux les faire par demi-rang ou quart de rang, que par bataillon ou eſcadron ; parce que les mouvemens ſont plus courts, & que l'on eſt plûtôt en bataille (*a*). Ceci eſt au cas qu'on ſoit obligé de marcher ayant l'ennemi ſur ſon flanc ; car ſi on va à lui directement, il faut être ſur le plus grand front poſſible, pour que les colonnes de marche ſoient moins allongées, & qu'en arrivant ſur le champ de bataille elles ſe mettent en ligne plus promptement.

S'il faut éviter autant que l'on peut les converſions à l'égard des bataillons, combien plus doit-on rejetter celles d'une brigade ou d'une aîle entiere, dont la portion de cercle à décrire eſt immenſe, ne peut s'e-

---

(*a*) Comme le ſoldat a plus de largeur que d'épaiſſeur, lorſqu'on a fait à droite ou à gauche, & que les files ſont devenues des rangs, elles occupent aſſez d'eſpace pour que les ſoldats puiſſent marcher en emboîtant leur pas, ſans craindre qu'ils ſe donnent des atteintes ; parce que toutes les jambes gauches & droites ſe levent en même tems. On peut ſe ſervir auſſi du pas nommé en Allemand *Stampfen*, qui eſt un pas vif & racourci, par lequel le ſoldat marche ſous lui le genou plié. Par ce moyen un bataillon marche par ſon flanc ſans aucun allongement. Le Roi de Pruſſe s'en ſert pour le beau développement de ſes colonnes, dont les diviſions ſont ſerrées à quatre pas de diſtance.

aaa. 1.re Position de l'armée.

ABDE. 2.e Position.

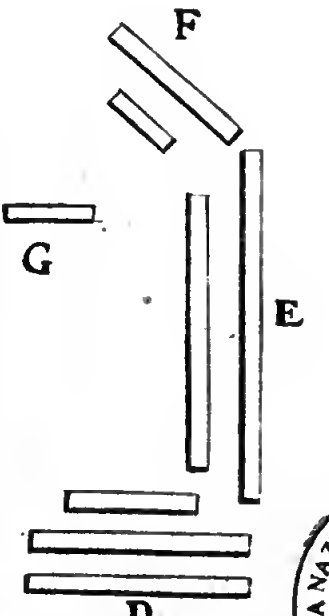
ABC. Autre position supposée.

C

8

B

fig. 2.



qui c

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

Biblioteca Nazionale
V. E. III
NAPOLI

xécuter qu'avec beaucoup de tems, & non ſans déſordre. Une ligne qui fait ce mouvement eſt un rayon qui tourne ſur ſon axe: s'il a une certaine longueur, il eſt preſqu'impoſſible que celui qui en mene l'extrémité, prenne aſſez bien ſon point de vûe pour conſerver toujours ſa même diſtance du pivot: les differentes parties de la ligne, ou ſe preſſent ſur le centre, ou s'en éloignent trop, & lorſqu'elle eſt enfin arrivée, il faut bien du tems pour remettre les choſes en ordre. Les quarts de converſion étoient bien autrement défectueux autrefois qu'on les faiſoit à rangs ouverts de douze pieds: il n'y avoit que le premier qui pût tourner exactement ſur ſon pivot; tous les autres étoient obligés de ſe jetter ſur le côté qui tournoit, & chaque ſoldat, pour ne pas quitter la ligne de ſon chef de file, marchoit par un pas oblique circulaire; c'eſt-à-dire, qu'il marchoit entre le cercle & la tangente, & décrivoit par conſéquent une ligne qui participoit des deux mouvemens. On ne peut rien imaginer de plus diabolique. C'étoit bien pis quand on rompoit le bataillon par diviſions: le dernier rang de la premiere étoit arrêté & pouſſé par le premier rang de la ſuivante; de ſorte que l'un ou l'autre étoit forcé de ſe replier ou de ſe redoubler pour achever la converſion. En jettant un

Mém. de Puyſégur p. 193. coup d'œil ſur les planches VII & VIII du premier volume de l'ouvrage de M. de Puyſégur, on concevra mieux que je ne pourrois l'expliquer tout le ridicule de ces anciennes manœuvres. Ce qu'on trouvera de ſingulier, c'eſt que le Maréchal n'imagine pas qu'il puiſſe y avoir rien de plus parfait, & qu'il les croit établies ſur les meilleurs principes géométriques : il blâme même beaucoup la méthode de faire les mouvemens à rangs ſerrés, comme on le pratiquoit lorſqu'il mit la derniere main à ſon
14 ouvrage vers l'année 1740 (*a*). Ce qui le juſtifie, c'eſt qu'on ne connoiſſoit pas encore les principes ſur leſquels nous pouvons agir à préſent, qui donnent aux motions militaires une célérité & une préciſion alors impoſſibles. L'objet de M. le Maréchal étoit de ne point multiplier les mouvemens, & d'éviter l'allongement des colonnes. Lorſqu'on mettoit un ou pluſieurs bataillons en marche, en les rompant par diviſions, l'uſage

(*a*) M. le Maréchal a eu tort, en blâmant cet uſage, de citer les anciens pour exemple : il ne faut que lire Elien * pour voir que tous les mouvemens de converſion & de reverſion ſe faiſoient toujours à files & rangs ſerrés; on les r'ouvroit quand la manœuvre étoit finie.

* Chap. 18 & 22.

ſage étoit de garder d'un rang à l'autre ſix petits pas, ou douze pieds de diſtance, ſoit que l'on marchât en colonne ou en bataille: or ſi l'on rompoit un bataillon par des diviſions moindres que le quart de rang, il P. 190.
falloit qu'il s'allongeât prodigieuſement, à moins de diminuer la diſtance des rangs en la réduiſant à ſix pieds. M. de Puyſégur y trouvoit beaucoup d'inconvéniens, dont le principal étoit que les ſoldats ne pouvoient marcher longtems de cette maniere ſans qu'il s'y mît de la confuſion. A préſent un bataillon rompu par pelotons, qui eſt ſa huitieme partie, & mis en mouvement les rangs ouverts à deux pas de diſtance, ne tient pas plus de terrein que lorſqu'il eſt en bataille. Ce qui ſe fait avec un bataillon s'exécute de même avec une ligne entiere, qui peut ainſi marcher par ſon flanc, ſans être plus étendue que lorſqu'elle eſt en front de bandiere. Il y a même plus; c'eſt que les files & les rangs, ſerrés à un pied de diſtance, on fait mouvoir une troupe, & on la porte en avant, ou ſur ſon flanc, ſans aucun allongement. Ce miracle incroyable pour les gens du tems paſſé, s'opére par la préciſion que nous donne dans la marche le pas meſuré & cadencé. Au moyen du pas oblique, nous pouvons encore marcher de front par la diagonale; ce qui abrége le che-

min d'une troupe qui doit ſe porter en avant ſur ſa droite ou ſur ſa gauche ; manœuvre excellente pour accélérer le développement d'une colonne (*a*). Néanmoins ces dernieres motions à rangs très-ſerrés ne ſont bonnes que lorſqu'on n'a pas un grand eſpace à parcourir ; elles ne conviendroient pas pour une longue traite.

(*a*) La cavalerie peut marcher par la diagonale comme l'infanterie ; avec cette différence, que dans un bataillon chaque ſoldat marche de biais, au lieu que les chevaux, tournés obliquement dans l'eſcadron, marchent devant eux.

CHAPITRE QUATRIEME.

BATAILLE DE GAUGAMELLE ou *d'Arbelle.*

CETTE grande action eſt parfaitement conforme à la ſeconde diſpoſition, & l'on y voit mettre en pratique tous les préceptes que donne Végece à cette occaſion. Voici ce qu'il dit. *Les armées étant en préſence, & s'avançant pour ſe charger, vous tiendrez votre gauche hors de la portée des fléches & de la droite de l'ennemi : vous joindrez obliquement leur gauche par votre droite, & commençant le combat avec l'élite de votre cavalerie & infanterie, vous tâcherez de la plier & de l'envelopper : ſi vous l'avez une fois pouſſée, le reſte de votre droite venant à s'étendre, & ſecondant l'effort de la tête, vous remporterez la victoire. Si votre adverſaire s'en ſert le premier, vous ferez paſſer à votre gauche les troupes qui doivent être en réſerve derrière l'armée ; & par cette manœuvre, oppoſant à ſon artifice des forces multipliées, vous ſerez en état de lui réſiſter.* Au moyen de cette diſpoſition, un Général peut riſquer Liv. III. ch. IV.

le combat avec des troupes très-inférieures en nombre, mais bonnes & bien distribuées. S'il en a ſur leſquelles il faſſe peu de fond, il a la facilité de ne point les expoſer aux périls du combat, en les plaçant à l'aîle qu'il veut tenir éloignée.

Idem. Chap. 5. Végece recommande ſurtout les corps de réſerve, même au riſque de diminuer ſon front; axiome inconteſtable, dont l'application doit ſe faire non ſeulement à cet ordre, mais à tous les autres. Le ſecret, l'ame des opérations, eſt ici indiſpenſable. Si l'ennemi pouvoit prévoir la manœuvre qu'on médite, & le côté de l'attaque, il auroit le tems de s'y préparer, & s'en garantiroit aiſément : c'eſt particulierement ſa ſurpriſe, ſon embarras, & la promptitude de l'exécution qui la font réuſſir. Les maximes de cet auteur devroient être un ſujet de méditation continuelle pour les Généraux ou ceux qui aſpirent à le devenir : ils étudieroient l'art de former les troupes, de les encourager, & de les bien conduire; ils ſauroient que les grandes armées ont rarement exécuté de grandes choſes, tant par le défaut d'ordre & de compoſition, que parce qu'elles ſont difficiles à remuer & faire ſubſiſter, ce qui nuit à la célérité des opérations. Ils apprendroient que la plus petite armée peut rega-

gner en courage, en discipline, par l'émulation & la confiance dans son chef, ce qui lui manque du côté du nombre; enfin que l'habileté des dispositions, l'avantage du terrein, & mille circonstances, quand on sait en profiter, peuvent donner la victoire. C'est ici la bosse de M. de Luxembourg, qui contenoit trente mille hommes : en effet, la plus sûre ressource d'un Général est dans son génie. Un chef médiocre, qui mene une grosse armée, fait des progrès tant qu'il ne trouve qu'un ennemi ordinaire; mais s'il rencontre un Turenne, un Frédéric II, un Ferdinand de Brunswick, celui-ci, quoiqu'avec des forces inférieures, l'arrête & lui enleve bientôt la supériorité (*a*).

La bataille d'Arbelle est un de ces événemens qui paroissent tenir du merveilleux: on a peine à concevoir comment Alexandre, avec quarante mille fantassins & sept mille chevaux, ose se mesurer contre une armée de plus de sept cens mille hommes, dans une plaine immense, & sans aucun Arrien.

(*a*) On peut encore citer Henri de Brandebourg, frere du Roi de Prusse, Prince d'un caractere doux & humain, qui passe pour ne point aimer la guerre, & la fait bien. Il n'a jamais reçu aucun échec, & s'est comporté, dans toutes les occasions les plus critiques, avec une prudence consommée.

appui pour ſes flancs. Mais ſi l'on conſidére que ce monde de barbares étoient la plûpart mal armés, ſans diſcipline, les chefs ſans expérience, la témérité diſparoît, & l'on ne voit plus dans Aléxandre qu'un Prince audacieux, plein d'eſpoir dans la valeur de ſes troupes & dans les reſſources de ſon génie.

Pour ſuppléer à ſon petit nombre, il employa tout ce que l'art, la ruſe & l'adreſſe ont de plus profond. Après avoir formé ſa premiere ligne de la phalange & des Argyraſpides (*a*), il en compoſa une ſeconde de l'infanterie étrangere, qui devoit faire front en queue au cas qu'il fût tourné. A l'aîle droite, il plaça ſes compagnies royales, cavalerie d'élite & diſtinguée (*b*); à la gauche, celle des alliés, & les Theſſaliens qui fer-

(*a*) Ce corps, qui étoit très-diſtingué, paroît avoir été comme le régiment des gardes à pied d'Aléxandre. Il étoit compoſé de Peltaſtes, dont les boucliers étoient garnis d'argent; ce qui leur fit donner le nom d'*Argyraſpides*. Ils acquirent une grande réputation; mais après la mort d'Aléxandre, ayant ſuivi le parti d'Eumene, ils le trahirent & le livrerent à Antigone, qui les fit dans la ſuite tous maſſacrer.

(*b*) La premiere compagnie étoit compoſée de jeunes Macédoniens de diſtinction qu'on appelloit *les amis du Roi*.

moient la ligne. Pour garantir ſon flanc, droit, il forma deux réſerves de cavalerie & une d'infanterie légeres : la premiere étoit des ſoudoyés conduits par Ménidas ; la ſeconde des Péoniens & des coureurs, par Arétas ; la troiſieme des Agriens (*a*) avec des archers de Macédoine. Ces trois lignes étoient diſpoſées l'une devant l'autre, faiſant front ſur le flanc. A ſa gauche il mit un corps de cavalerie Thracienne en potence derrière les Theſſaliens ; & en avant, à la pointe de l'aîle, un autre de cavalerie Grecque. Son deſſein étant d'attaquer par ſa droite, il ſe plaça à la tête de ſes compagnies royales, & donna la gauche à commander à Parménion. Arrien.

Dans l'armée de Darius, les corps tant de cavalerie que d'infanterie étoient ſur une grande profondeur, mêlés enſemble & diſtribués par nation : malgré cela, la plaine, toute vaſte qu'elle étoit, ne put les contenir, & l'on fut obligé de former une ſeconde ligne derrière la premiere (*b*). Le Roi étoit au centre, entouré de ſes gardes & des grands de l'Empire ; il s'étoit auſſi fortifié d'un corps d'infanterie Grecque à ſa

(*a*) Infanterie légere qui lançoit le javelot.

(*b*) Cette plaine eſt entre le Tigre & les montagnes Gordiennes.

ſolde, qui étoit celui ſur lequel il comptoit le plus. En avant de chaque aîle il avoit formé une ligne de ſa meilleure cavalerie; ſavoir, les Arméniens & les Médes à la droite, les Scythes & les Bactriens à la gauche : il avoit deux cens chariots armés, diſtribués ſur le front, & quinze éléphans placés au centre devant lui. On avoit applani le terrein où ils devoient agir, & ſemé des chauſſe-trapes dans pluſieurs endroits (*a*).

v. la pl. IV.

Alexandre avoit balancé quelque tems ſur le côté par lequel il attaqueroit : il ſe voyoit plus près de la gauche des ennemis que de leur droite, & il y avoit une éminence de ce côté dont il s'étoit emparé la veille. Cependant il ſe détermina pour ſa droite; c'eſt pourquoi il y plaça ſes gardes avec quelques troupes de plus qu'à la gauche. Il s'étoit occupé toute la nuit à méditer ſes diſpoſitions, & n'avoit cédé au ſommeil que ſur le point du jour : ſes Généraux le trouverent encore endormi lorſqu'ils vinrent prendre ſes ordres, & Parménion lui en marqua ſon étonnement. Il les inſtruiſit de ſon deſſein, leur recommanda de faire garder aux troupes un profond ſilence, &

Quinte-Curce.

(*a*) La chauſſe-trape eſt compoſée de quatre pointes, de façon qu'elle en préſente toujours une debout portant ſur les trois autres.

jetter des cris à propos : il parut bientôt après à leur tête avec cet air de gaieté & d'audace que le ſoldat prend toujours dans ſon chef pour un augure certain de la victoire. Juſque-là les Macédoniens n'avoient point été ſans inquiétude, malgré la confiance qu'ils avoient dans leur Prince. Ils voyoient des hauteurs, ſur leſquelles ils avoient paſſé la nuit, le vaſte théatre où l'on alloit combattre, & toute l'armée des Perſes en bataille. Ce ſpectacle, auſſi rare qu'effrayant, de la puiſſance humaine, les rempliſſoit de terreur. Aléxandre les fit ſouvenir de la facilité qu'ils avoient eue de vaincre les mêmes ennemis; il leur mit devant les yeux la gloire d'achever la conquête de l'Aſie, & le butin immenſe qui devoit en être le prix; il les flata des plus belles récompenſes : appas ſéduiſans dont on leure l'amour propre de l'officier & l'avidité du ſoldat, mais dont le chef retire tout l'avantage. Après cette harangue, qui raffermit leur courage, il ſe mit en mouvement. Au lieu d'aller de front aux ennemis, il tira vers ſa droite en marchant par ſon flanc; de ſorte qu'il s'avançoit ſur la gauche des Perſes par une marche de biais, en laiſſant la ſienne dans l'éloignement. Darius fit auſſi un mouvement par ſa gauche, mais très-lent, à cauſe de la peſanteur de ſa ligne.

Comme il vit qu'Aléxandre gagnoit du terrein ſur lui, craignant qu'il ne le ſurpaſsât, il fit commencer le combat par des corps de cavalerie qui vinrent ſe replier ſur ſon flanc. Ménidas, qui commandoit la premiere ligne [4] fut au-devant d'eux, ſoutenu par Arétas qui menoit la ſeconde [5], enſuite par les Agriens [6]. Le combat fut rude & longtems diſputé; parce que de nouveaux corps ſortoient ſucceſſivement de la ligne pour venir au ſecours des premiers, qui, après avoir plié, revinrent à la charge. Cependant les Macédoniens firent tant d'efforts, qu'ils les mirent en fuite & les chaſſerent du champ de bataille.

Pendant que cela ſe paſſoit à la droite, Darius avoit fait lâcher ſes chariots, qui ne produiſirent point l'effet qu'il s'en étoit promis. Les archers Crétois & les dardeurs, répandus ſur le front de la ligne, les rechaſſerent contre les Perſes, ou les détourne-
Diodore. rent dans les jours que la phalange avoit eu ordre de leur faire. D'un autre côté, Mazée, qui commandoit la droite des Perſans, fit avancer les Arméniens & les Médes [1] pour envelopper la gauche d'Aléxandre. Parménion leur oppoſa les Grecs ſoudoyés [3], & les Thraces [7] placés en écharpe ſur le flanc: ces deux corps ne purent ſoutenir l'effort de toute cette cavalerie, qui

fondoit ſur eux en les enveloppant ; ils ſe retirerent & ſe rallierent derrière la ligne des Theſſaliens. Ceux-ci furent bientôt inveſtis, & les ennemis pouſſerent juſqu'au lieu où étoient les bagages & les priſonniers. Cependant Aléxandre, après le premier combat qui s'étoit paſſé à la droite, ayant apperçu des vuides dans la ligne Perſanne, avoit formé en colonne ſes compagnies royales, & s'y étoit jetté avec de grands cris (*a*). Tout ce qui ſe préſenta fut renverſé, & il atteignit la ſeconde ligne qui ne fit aucune réſiſtance. Les Argyraſpides, qui tenoient la droite de l'infanterie, avoient auſſi formé une colonne, & s'étoient fait jour dans la ligne Perſanne. Ils y porterent l'épouvante & le déſordre, tout fuyoit devant eux à meſure qu'ils avançoient vers le centre ſur lequel ils s'étoient repliés. Les ſeuls Grecs à la ſolde de Darius tinrent ferme quelque tems ; mais ils furent à la fin entraînés par le torrent. Darius craignit

(*a*) C'eſt-à-dire, que cette cavalerie partit par la pointe de l'aîle ſur un ou deux eſcadrons de front, les autres ſuivant comme en ordre de marche. A l'égard de l'infanterie, on peut voir dans Elien de quelle maniere elle ſe mettoit en colonne pour marcher en avant ou ſur ſon flanc. L'épaiſſeur de la phalange & ſon extrême diſcipline rendoient cette évolution très-rapide.

alors qu'on ne lui coupât la retraite, il quitta ſon char, & ſe fit donner un cheval pour s'enfuir à toute bride.

Ancien. Aléxandre étoit à ſa pourſuite lorſqu'il reçut le meſſage de Parménion, qui l'avertiſſoit de la ſituation critique où il étoit. Cela le fit revenir au ſecours de ſon aîle gauche, qui ſe trouvoit heureuſement dégagée, depuis que le bruit de la fuite de Darius s'étoit répandu. Ce qui avoit mis cette aîle le plus en péril, c'eſt que tandis qu'Aléxandre s'enfonçoit avec ſa droite dans la ligne ennemie, ſa gauche, qui ſe trouvoit attaquée & preſſée de toutes parts, avoit été obligée de s'arrêter; de ſorte qu'il s'étoit formé une ouverture vers le milieu du corps de bataille. Des corps de cavalerie Perſanne s'y étoient jettés & s'étoient rejoints à ceux qui étoient venus par les derrières. Cet accident pouvoit tout perdre, ſi les chefs des Perſes avoient pu les contenir; mais l'attrait du butin fut en partie le ſalut des Macédoniens, qui euſſent été ſans cela accablés pat la multitude.

OBSERVATIONS.

CETTE fameuſe bataille eſt une école de théorie où nous pouvons puiſer les grands principes de la Tactique, de même

qu'elle ſervit dans la ſuite aux Grecs dans les démonſtrations qu'ils en donnoient. Alexandre y déploya toute la fineſſe de l'art pour la défenſive ou pour l'offenſive ; car ſes diſpoſitions réuniſſoient ces deux objets. Ses troupes exécuterent auſſi avec la plus grande régularité ce qui leur avoit été preſcrit, & lui firent recueillir le fruit des inſtructions qui leur avoient été données en Macédoine, où les Généraux & les Officiers s'étoient fait une étude de toutes les manœuvres.

L'ordre de bataille & la diſpoſition que je donne à toutes ſes différentes lignes ſont exactement fondés ſur l'expreſſion d'Arrien, de Quinte-Curce & de Diodore, qui diſent que l'ordre d'Alexandre étoit carré : Quinte-Curce ajoute que le front n'étoit pas mieux muni que les flancs, ni ceux-ci que les derrières ; *non prima quàm latera, non latera munitiora quàm terga.* M. de Sancta-Crux le compare à ſa diſpoſition où il fait replier les deux aîles de ſa cavalerie ſur les flancs des lignes d'infanterie. Il ne s'eſt pas trompé ; cependant il y a dans l'ordre d'Alexandre bien autrement d'art & de fineſſe. Quinte-Curce en donne une idée générale mieux exprimée ; il dit *que l'armée étoit diſpoſée de maniere qu'elle pouvoit ſe mouvoir en tous ſens, & que les corps poſtés*

en arrière, afin d'empêcher que l'on ne fût tourné, avoient cependant la facilité de manœuvrer pour combattre ſur le front (*a*).

L'ordonnance des Perſes étoit la même que celle de l'armée de Créſus à Thimbrée: dans l'une & l'autre on voit de gros corps de cavalerie & d'infanterie mêlés ſans aucune raiſon. Créſus avoit un grand nombre d'archers & de frondeurs, dont il ne paroît pas avoir fait l'uſage qu'il auroit pu. Cyrus plus habile ne mit ſes phalanges que ſur douze de hauteur; ſes dardeurs & ſes archers étoient placés de maniere à jetter leurs traits ſans confuſion: la ligne des ſoldats d'élite ſervoit à contenir les autres. Toutes ces lignes priſes enſemble formoient au moins trente hommes de profondeur; mais elles étoient diſpoſées de maniere que tout y étoit en action, au lieu que dans les phalanges de Créſus & les gros corps des Egyptiens la plus grande partie ne pouvoit agir.

(*a*) Quoique j'aie déjà donné ſéparément un détail de cette grande journée, je l'ai trouvé trop analogue à cet ouvrage pour ne pas l'y placer. Je crois fort inutile de répéter les remarques critiques que j'ai faites ſur le plan de M. Guiſcard. Si l'on eſt curieux de le confronter avec le mien, on trouvera celui-ci dans mon petit traité des ſtratagêmes.

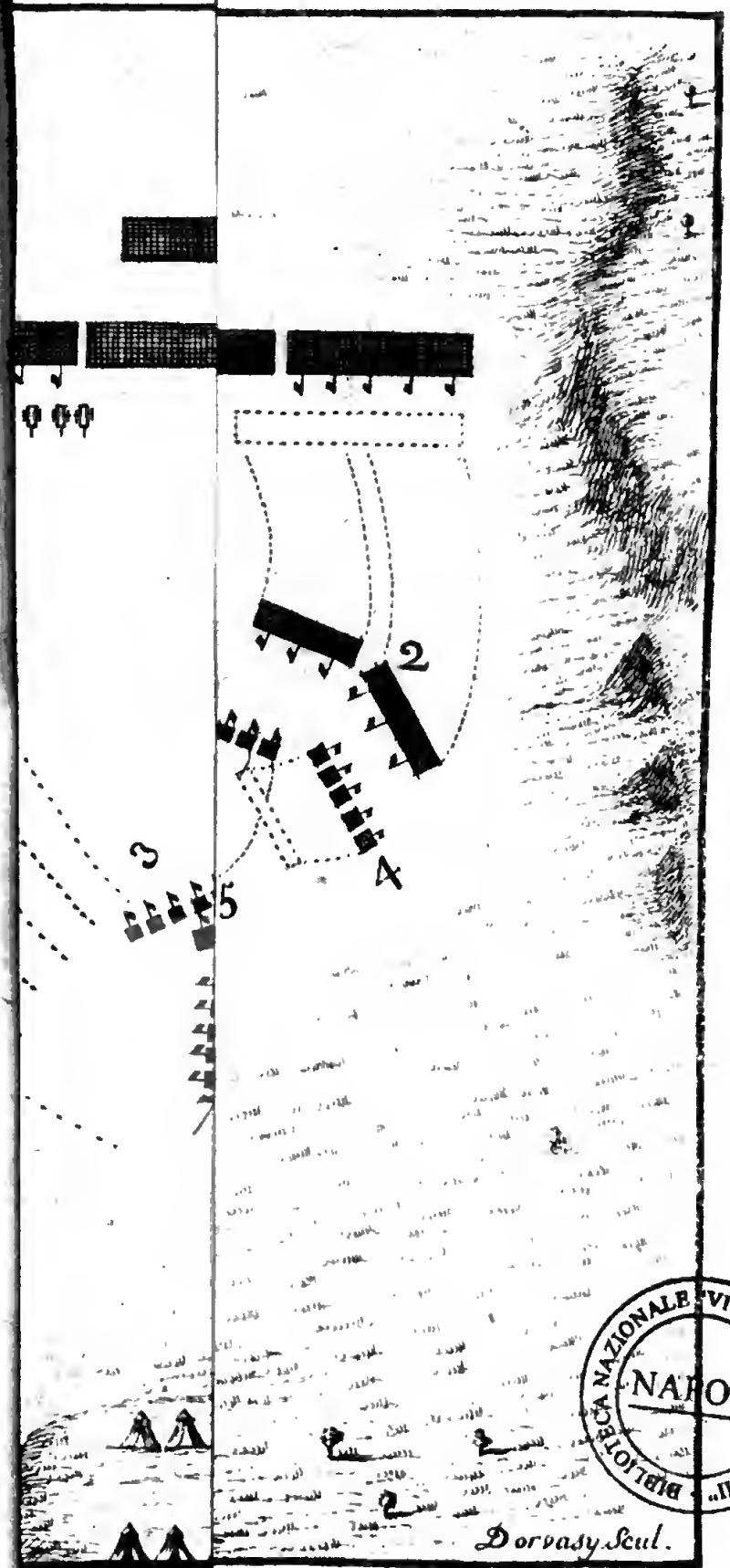
Nulle confiance plus vaine, plus téméraire que celle qu'on met dans le nombre. Darius fut auſſi vaincu par cette cauſe même d'où il attendoit la victoire; l'énorme multitude de ſes troupes les rendit inutiles. On ne voit point de reſſort dans ſon ordonnance, point d'action. Sa ligne étoit ſi longue & ſi épaiſſe qu'elle ne pouvoit ſe remuer: les Perſes ne purent combattre que par corps détachés qui en ſortoient les uns après les autres; la ſeconde ligne placée ſans deſſein ne ſervit de rien.

La loi fondamentale de la Tactique eſt de compaſſer la mobilité avec la ſolidité, de telle ſorte que l'une ne nuiſe point à l'autre: l'avantage des corps doit auſſi ſe meſurer par le degré de vîteſſe & le nombre des parties qui ſont utiles. D'après ce principe on peut juger de l'effet que devoit produire la ligne Perſanne; on voit la cauſe de ſa peſanteur & de ſon inertie. On n'eſt plus étonné de la conduite de Darius qui, avec de ſi grandes forces, ſe tient ſur la défenſive & ſemble craindre d'être abordé: ſon infanterie ne fait pas un ſeul mouvement en avant; il fait même ſemer des chauſſe-trapes pour tâcher d'arrêter ſon ennemi. Celui-ci mépriſe de foibles obſtacles autant que ceux qui les lui oppoſent: il fait, avec une petite armée pleine de coura-

ge & d'eſpérance, conduite & dirigée avec art, diſſiper cette nuée de barbares, & ravir une couronne qui n'eſt étayée d'aucun appui ſolide.

CHAPITRE

PLANCHE. IV.



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

BATAB. *Armée D'Alexandre.*

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

CHAPITRE CINQUIEME.

ARTICLE I.

Examen de divers uſages relatifs aux ordres de bataille.

LORSQU'ON commença à méditer ſur la guerre, & ſentir que ſes opérations devoient être aſſujéties à des regles, on s'appliqua à chercher dans les combats les moyens d'augmenter ſes avantages, & de diminuer ceux de l'ennemi : on s'attacha au choix & à la bonté des armes, à l'ordonnance des troupes : on apprit à les ranger, à ſe prévaloir de l'avantage des lieux, & à s'en ſervir pour couvrir les parties foibles, ou ſe donner plus de force & de réſiſtance. Les premieres idées furent ſimples & ſe réduiſirent à profiter de ſa ſuperiorité pour embraſſer l'ennemi, ou bien à ſe placer de façon à s'en garantir ſi l'on n'étoit qu'égal ou inférieur : c'eſt l'origine du carré long à grand front ſur une ou pluſieurs lignes, qui eſt la diſpoſition la plus ordinaire, & la premiere dont on ait fait uſage. On poſa

pour premier principe de ne point ſe laiſſer tourner ; d'où l'on a fait réſulter la néceſſité d'appuyer ſes aîles. Pour ſe couvrir dans un terrein ouvert, & ſuppléer au défaut du nombre, l'imagination, aidée de l'expérience, trouva divers expédiens, tels que les tranchées, les abattis d'arbres, les chauſſe-trapes, les paliſſades. On inventa encore des files de chariots dont les roues s'enterrent juſqu'aux moïeux, des chaînes attachées à des poteaux (*a*), des chevaux de friſe (*b*), enfin des redoutes ou des retranchemens. Tous ces moyens ſont bons lorſqu'une armée eſt inférieure & qu'elle ne trouve aucune protection pour ſes flancs ; néanmoins un Général habile ſe met le moins qu'il peut dans le cas d'y avoir re-

(*a*) Les Sarazins ſe ſont beaucoup ſervi de cette eſpece de retranchement. Les chaînes que les Rois de Navarre ont priſes pour leurs armes, viennent d'une victoire remportée ſur ces infidéles, qui étoient ainſi retranchés.

(*b*) Les chevaux de Friſe furent imaginés par un certain *Urbicius*, ſous le régne de l'Empereur Anaſtaſe. L'infanterie Romaine étoit dégénérée, & n'avoit plus ni armures ni diſcipline ; elle n'oſoit plus, comme du tems de Céſar, paroître en plaine contre la cavalerie ; celle des barbares la maltraitoit toujours. L'auteur de l'invention fut admiré, & s'en applaudit beaucoup.

cours, parce qu'ils déſignent trop ſa foibleſſe, intimident les troupes, & paroiſſent quelquefois ſuppoſer qu'il combat malgré lui. D'ailleurs il s'ôte les avantages de l'attaque, & ſe trouve gêné dans les mouvemens qu'il voudroit faire ſur ſes aîles.

Lorſqu'on ne peut s'ébranler ſans s'éloigner de ſes points d'appui, il faut attendre que l'ennemi vous y vienne chercher : pour lors on reçoit la bataille, & on ne la donne point ; ce qui eſt un déſavantage. Ces conſidérations ont pu donner naiſſance à la diſpoſition en oblique, dont l'art eſt de choiſir à ſon gré le point d'attaque, d'y multiplier ſes forces, & de rendre inutile, par le ſeul arrangement des troupes & la ſoupleſſe des manœuvres, la ſupériorité de ſon adverſaire. C'eſt aux talens ſublimes & à la force du génie qu'on doit la découverte d'un ordre qui n'eſt pas moins hardi que fin & rusé.

Lorſque, malgré ſa foibleſſe, on prend la réſolution de combattre, & que l'on ſe poſte à ce deſſein, il ne ſuffit pas d'avoir ſes flancs bien couverts ; il faut encore qu'ils ne puiſſent être tournés, & que par la nature des lieux on oblige l'ennemi à ſe préſenter ſur un front égal au ſien. Dix mille Grecs, dans cette diſpoſition, vainquirent à Marathon cent dix mille Perſes ; Aléxan-

dre battit Darius dans les détroits de Cilicie ; Ziska défit en Bohéme la nombreuſe cavalerie de Sigiſmond, & le Roi de Pruſſe gagna ſur les Autrichiens la bataille de *Sohr* *. Une armée appuyée aux aîles par des marais, une riviere, des bois, des montagnes, n'eſt pas pour cela réduite à attendre l'ennemi ſans branler, & à recevoir la charge ; elle peut aller au-devant de lui tant qu'elle ne quitte pas la protection de ſes flancs. N'eut-elle que cent pas à faire en avant, on partage du moins l'avantage de l'attaque : c'eſt ce qui eſt arrivé dans les occaſions que je viens de citer, & qu'il ne faut jamais négliger. Rien n'intimide plus une troupe que la vue d'une autre qui marche à elle : elle enviſage de ſang froid tout le péril, & la crainte augmente à meſure que l'ennemi s'avance : mais ſi on la met en mouvement, elle perd l'idée du danger, le ſang s'échauffe, & le courage s'enflamme (*a*).

* Ou Trautenau.

Inſtructions militaires.

(*a*) *Toute la force de nos troupes*, dit le Roi de Pruſſe, *conſiſte dans l'attaque, & nous ne ſerions pas ſages ſi nous y renoncions ſans raiſons : il ne faut pas mettre toute ſa confiance dans un poſte, s'il n'eſt prouvé qu'il eſt inattaquable .... Je permets que mes troupes occupent des poſtes avantageux, & s'en ſervent pour tirer parti de leur artillerie ; mais il faut qu'elles les*

J'ai ouï dire ſouvent à de vieux Officiers qu'il falloit conſerver ſon feu, & attendre l'ennemi pour le tirer à brûle pourpoint. Cette maxime eſt très-mauvaiſe : une décharge faite de cette maniere eſt ſans effet, parce que la plûpart des ſoldats ſont tremblans & tirent en l'air. *Cela ſeroit bon*, dit M. de Sancta-Crux, *ſi on n'avoit qu'un coup à tirer.* Comme on en a pluſieurs, il vaut bien mieux s'en ſervir dès que l'ennemi eſt à portée ; on lui cauſe toujours du dommage, & l'on occupe le ſoldat. Il peut d'ailleurs avoir en marchant quelques pelotons détachés qui tirent, & il faut leur répondre : mais dès qu'il eſt à ſoixante ou quatre-vingt pas, on doit courir à lui & le charger. C'eſt toute autre choſe ſi l'on a affaire à de la cavalerie : alors on l'attendra de pied ferme, & on lui fournira un feu de rang ſi bien réglé qu'il la faſſe rebrouſſer à toutes les charges. Il faut pour cela une infanterie qui ſoit bien ſtylée, & habituée à ſentir ſa

Tom. VI. p. 68.

---

quittent tout-à-coup pour marcher fierement à l'ennemi, qui, d'attaquant devenant attaqué, en eſt déconcerté, & voit ſon projet renverſé. Dans ces occaſions, je défends à mon infanterie de tirer, cela ne fait que l'arrêter : ce n'eſt pas le nombre des ennemis tués qui donne la victoire, mais le terrein que l'on gagne. Avis aux amateurs du feu.

force. Toutes les fois que je ſuis ſur ce ſujet, je ne puis m'empêcher de penſer aux ſix cohortes de Céſar à Pharſale, qui eurent l'audace d'aller au-devant de la cavalerie de Pompée. Le *pilum* dont elles étoient armées ne valoit cependant pas mieux que nos bayonnettes.

Quand on marche à la rencontre de l'ennemi, il n'eſt pas moins prudent de garantir ſes flancs que ſi on l'attendoit poſté; mais comme le terrein ne ſe mene point avec ſoi, & que les moyens indiqués ci-devant pour y ſuppléer, ſont d'une nature fixe, il faut en choiſir de plus convenables à cette occaſion. On ſe ſert de chevaux-de-friſe portatifs qui ſe jettent lorſqu'on eſt arrêté; on pourroit en conduire de plus forts en les montant ſur des roues. On fait marcher ſur ſes flancs des files de chariots qui ſe joignent & s'attachent, ſi l'on veut, avec des chaînes. Quand on ne peut faire autrement, on prend les caiſſons & les chariots de bagages. M. de Sancta-Crux propoſe de mettre des bataillons ſur les flancs en potence. Cela eſt bon ſi on les employe pour fermer l'intervalle qui eſt entre les deux lignes d'infanterie : dans cette poſition, ils ſervent à la couvrir, ſi la cavalerie vient à être battue ; c'eſt ce qui ſauva le Roi de Pruſſe à Molwitz : auſſi ce

Prince en recommande-t-il l'uſage à ſes Généraux. Cet expédient ne vaudroit rien ſur le flanc de la cavalerie, il n'y faut que des dragons & des troupes légeres. Lorſque le Roi de Pruſſe a une aîle qui n'eſt point appuyée, il place des dragons à la hauteur de la ſeconde ligne, qui débordent la premiere, & des huſſards à la hauteur de la troiſieme pour déborder les dragons. Cette diſpoſition eſt admirable & très-impoſante; parce que l'ennemi ne peut ſe replier ſur le flanc de la cavalerie ſans le prêter lui-même à ces réſerves. *V.* ſes inſtruct. militair. art. 22.

L'infanterie légere que les Grecs mêloient avec leurs eſcadrons, ſe jettoit auſſi ſur les aîles de la cavalerie : cela étoit d'un excellent uſage, ſoit pour la ſoutenir, ou pour prendre en flanc celle de l'ennemi. Ces troupes armées à la légere, qui n'étoient point obligées de combattre en ordre & ſerrées, ſuivoient leſtement tous les mouvemens des eſcadrons. S'il ſe trouvoit à portée quelques hauteurs, ravins, haies, jardins ou autres lieux favorables, elles s'y logeoient, & en cas que la cavalerie fût battue, elles en favoriſoient le ralliement. C'eſt cette ſorte d'infanterie qui doit être employée de préférence ſur les aîles, avec les huſſards & les dragons. Il faut obſerver qu'on tire encore plus de ſervice des der-

niers, parce que ſi la plaine eſt unie & découverte, leurs manœuvres ſont plus rapides que celles de l'infanterie, & qu'ils ne courent pas riſque de reſter à la boucherie ſi l'aîle des cuiraſſiers eſt défaite *(a)* : on peut auſſi, en cas de beſoin, leur faire mettre pied à terre.

Si l'on ſe déterminoit à mettre des bataillons ſur le flanc de ſa cavalerie, il faudroit les poſter de telle ſorte qu'ils puſſent charger en flanc ou par derrière celle de l'ennemi lorſqu'elle ſe replieroit. Dans ce cas, il conviendroit qu'ils fuſſent placés dans un chemin creux, derrière une haie, ou bien couverts par quelque rideau, afin de ne paroître qu'au moment où ils voudroient faire leur exécution. Si on les mettoit en potence ſur le flanc du dernier eſcadron, ils ne pourroient ſervir qu'autant que la ligne ne s'ébranleroit point, & ils ſeroient eux-mêmes dans le cas de préſenter le flanc à la cavalerie ennemie lorſqu'elle viendroit à la charge. Cette méthode ſeroit donc abſolument vicieuſe : mais une diſpoſition qui

(*a*) Il eſt bon que les dragons & les huſſards ſoient montés avantageuſement : leurs chevaux doivent être forts & légers. Lorſqu'ils réuniſſent ces deux qualités, ils ſont en état d'attaquer la cavalerie & de lui donner bien des affaires.

pourroit ſe prendre, ſeroit de former un carré long ou colonne vuide de trois ou quatre bataillons, & de retirer la premiere ligne de cavalerie à la hauteur de la ſeconde d'infanterie. Cette défenſive ſeroit très-bonne, parce que l'ennemi ne pourroit marcher à la cavalerie ſans eſſuyer en écharpe & en flanc le feu de la colonne [3], celui des bataillons placés en potence ſur le flanc de l'infanterie [1], & même celui des derniers bataillons de l'aîle. Les eſcadrons qui voudroient tourner la colonne ſeroient enveloppés par les troupes légeres [2] poſtées en arrière à quelque diſtance du flanc de la cavalerie. Pour rendre la colonne vuide plus ferme, on la cernera, ſi l'on veut, d'un rang de chevaux de friſe.

Voyez la pl. V. fig. I.

ARTICLE II.

Du mêlange des armes.

UN défaut capital, que les auteurs des nouveaux ſyſtèmes ont trouvé dans la méthode ordinaire de ranger les armées, eſt que la cavalerie & l'infanterie ne ſe prêtent aucun appui mutuel; que ſi la premiere eſt battue, l'autre reſte abandonnée ſans aucune reſſource, & que ce qu'elle a

de mieux à faire alors eſt de ſe retirer. L'expérience nous montre tous les jours la vérité de ces réflexions. Quelques-uns ont propoſé de mêler alternativement des bataillons & des eſcadrons ; ils ont cru que de cette maniere les deux armes ſeroient à portée de ſe ſoutenir, & que la ligne en ſeroit plus forte : mais il eſt aiſé d'appercevoir combien cette diſpoſition eſt défectueuſe. Si l'affaire ſe paſſe en plaine, & que quelques eſcadrons ſoient renversés, l'ennemi ſe jette dans les vuides, & l'infanterie, abandonnée & attaquée de toutes parts, eſt taillée en piéces ; ſurtout ſi ce ſont des bataillons minces à trois ou quatre de hauteur. On n'ignore pas dans quelle perplexité eſt l'infanterie quand elle ne ſe voit plus ſoutenue par la cavalerie. Qu'arriveroit-il donc dans un ordre tel que celui-ci, où chaque corps eſt plus que dans tout autre dépendant de ſes collatéraux ? Il faut encore obſerver que les deux armes ne chargent pas du même pas ; que les eſcadrons, qui partent au trot, devancent de beaucoup les bataillons, & qu'ils en perdent par conſéquent la protection (*a*). Si un eſ-

(*a*) M. de Folard a formé ſur ce principe pluſieurs ordres de bataille : mais comme il y diſpoſe ſon infanterie en colonne d'une ou de deux ſec-

cadron eſt renverſé, il faut qu'il retrouve directement ſa place pour ſe retirer : mais c'eſt ce qu'il ne fera point, les cavaliers effrayés ſe jetteront ſur les bataillons contigus, & mettront tout en déſordre.

A la bataille de Staffarde, l'ordre de combat du Duc de Savoye étoit ainſi mêlé, à cauſe de la nature du terrein couvert de haies & de caſſines : M. de Catinat avoit très-peu de cavalerie, qui fut miſe en ſeconde ligne. L'affaire fut décidée par l'infanterie & les dragons, qui emporterent les caſſines, dépoſterent l'ennemi de derrière les haies, & renverſerent la cavalerie. Le champ de bataille qu'avoit pris le Duc de Savoye étoit cependant plus convenable qu'aucun autre au mêlange des deux armes. On me citera, ſans doute, M. de Montécuculi, qui ſe déclare par-tout contre l'uſage de mettre toute la cavalerie ſur les aîles & l'infanterie au centre. L'autorité de ce Général eſt d'un grand poids dans la Tactique : mais il faut prendre garde quil raiſonnoit conſéquemment à la guerre qu'on

---

tions, elle a plus de force que des bataillons pour ſe ſoutenir ſeule : il reſte pourtant toujours le même inconvénient ſur la différence de la marche, ainſi que ſur d'autres objets dont il ſera queſtion dans la ſuite.

ſoutenoit alors contre les Turcs, avec leſquels les Allemands ſe tenoient preſque toujours ſur la défenſive, à cauſe de leur extrême ſupériorité, & de la multitude de leur cavalerie. Pour s'en garantir, ils portent avec eux des chevaux de friſe dont ils ont ſoin de ſe couvrir : le feu des bataillons interposés dans la cavalerie ne peut faire dans ce cas qu'un très-bon effet. L'ordre de bataille de Saint-Godard étoit composé de cette maniere ; il y avoit de plus des pelotons de mouſquetaires ſur les flancs des eſcadrons. Comme il étoit queſtion de défendre le paſſage de la riviere du Râab & d'attaquer les Turcs à meſure qu'ils paſſeroient, (ce qu'ils firent dans trois endroits,) la diſpoſition qu'on avoit priſe étoit néceſſaire dans cette occaſion, comme dans toute autre ſemblable. Elle eſt auſſi très-bonne pour la défenſe d'un retranchement ; parce qu'on ne ſait pas où l'ennemi fera ſon plus grand effort ; qu'il faut être par-tout ſur ſes gardes, & pouvoir le charger en même tems avec l'une & l'autre arme. Si M. de Montécuculi avoit voulu entrer dans un plus long détail, il auroit certainement fait des exceptions : il ſavoit trop bien que les mêmes choſes ne conviennent pas en tout tems & en toute occaſion, ni la même maniere de combattre contre des nations différentes.

Monté-cuculi. l. III. c. 4.

J'ai toujours pensé que cette interpoſition de bataillons & d'eſcadrons ne pouvoit convenir qu'à un ordre défenſif, ou lorſqu'on a beaucoup plus d'infanterie que l'ennemi & très-peu de cavalerie. Il faut dans ce cas que les corps d'infanterie ſoient courts, & que par leur hauteur ils aient aſſez de conſiſtence pour ſe ſoutenir, ſi quelques eſcadrons étant pliés, l'ennemi venoit à les tourner. Mes cohortes conviennent mieux ici que tout autre corps; parce qu'elles ont de la ſolidité, qu'elles manœuvrent légerement, & que leur feu eſt très-fourni. M. de Sancta-Crux dit que le Maréchal de Staremberg avoit pratiqué quelquefois ce mêlange en Portugal, parce que ſa cavalerie étoit moins nombreuſe que celle des Eſpagnols : après en avoir balancé les avantages & les inconvéniens, il conclut par dire que cette méthode doit être le dernier reméde, & il la réduit à mettre des pelotons de fuſiliers entre les eſcadrons. Je préférerois effectivement ce dernier parti, & mes diſpoſitions ſeroient telles que ma cavalerie, ſans être entremêlée, ne laiſſeroit pas d'être ſoutenue par de l'infanterie.

Diſpoſition avant le combat. c. 8.

Lorſqu'on ſait l'ennemi trop ſupérieur en cavalerie, il eſt de regle d'éviter les plaines, & de camper autant que l'on peut dans les lieux les plus favorables à l'infanterie : c'eſt

le moyen le plus sûr de rendre sa supériorité inutile. Mais je suppose qu'on occupe un terrein découvert, pourvu qu'on puisse y trouver des points d'appui, il ne sera pas difficile d'y arrêter l'ennemi & de le faire donner dans quelque piége. Par exemple, le Général de l'armée [A], dont la gauche est sur un terrein un peu élevé, & appuyée à un bois, n'aura de ce côté que quelques dragons en seconde ligne. Il aura porté à sa droite toute sa cavalerie : derrière le rideau [C] il aura placé un corps d'infanterie avec du canon ; sur le côteau [D] de l'infanterie légere, & sur le revers des hussards ainsi que derrière le petit bois. L'ennemi, qui verra que sa cavalerie est inutile du côté du grand bois, ne manquera pas de la porter à sa gauche, & de l'étendre dans la plaine, pour envelopper une aîle qu'il apperçoit être en l'air. Lorsqu'il approchera pour exécuter ce dessein, la ligne [2] se retirera pour se placer en oblique, appuyée à la seconde ligne de l'infanterie, & le petit corps de réserve [3] fera face du côté de l'aîle. Si l'ennemi la suit & vient l'attaquer dans cette position, il essuiera d'un côté le feu des bataillons qui couvrent le flanc de l'infanterie, de l'autre, il sera chargé par les troupes qui sont derrière le rideau : les troupes légeres descendront du côteau, & les hussards en-

Voyez la pl. V. fig. 2.

buſqués tourneront le petit bois pour le prendre en queue. Il ſe ſera donc jetté dans un coupe-gorge où il ne peut éviter d'être défait & taillé en pieces. Perſonne, je crois, ne conteſtera que cette diſpoſition ne vaille mieux que ſi la ligne étoit étendue entre les deux bois, les eſcadrons entrelardés avec les bataillons.

Quand on marche à l'ennemi à travers un païs coupé & couvert, la meilleure diſpoſition eſt de mettre l'infanterie en premiere ligne, & de la faire ſuivre par la cavalerie : c'eſt dans cet ordre que M. le Prince Eugene paſſa la digue du Zéro pour attaquer l'armée Francoiſe à Luzara. Néanmoins on ne doit point ſe conformer aveuglément à cette regle, parce que la nature du terrein décide celle du combat, & qu'il y a un principe invariable, qui eſt de placer chaque eſpece de troupe dans le lieu où elle peut agir avec le plus d'avantage. Si le terrein eſt coupé de haies & de foſſés, mêlé de ſommités & de petites plaines, il eſt certain que la cavalerie, qui ſe trouvera dans les clairs, doit être ſoutenue par de l'infanterie placée derrière & ſur les flancs : parce que ſi la cavalerie eſt pouſſée, elle ſe ralliera à la faveur de l'infanterie; & comme il y a apparence que l'ennemi ſera diſpoſé de même, ſi l'on bat ſa cavalerie, l'infanterie

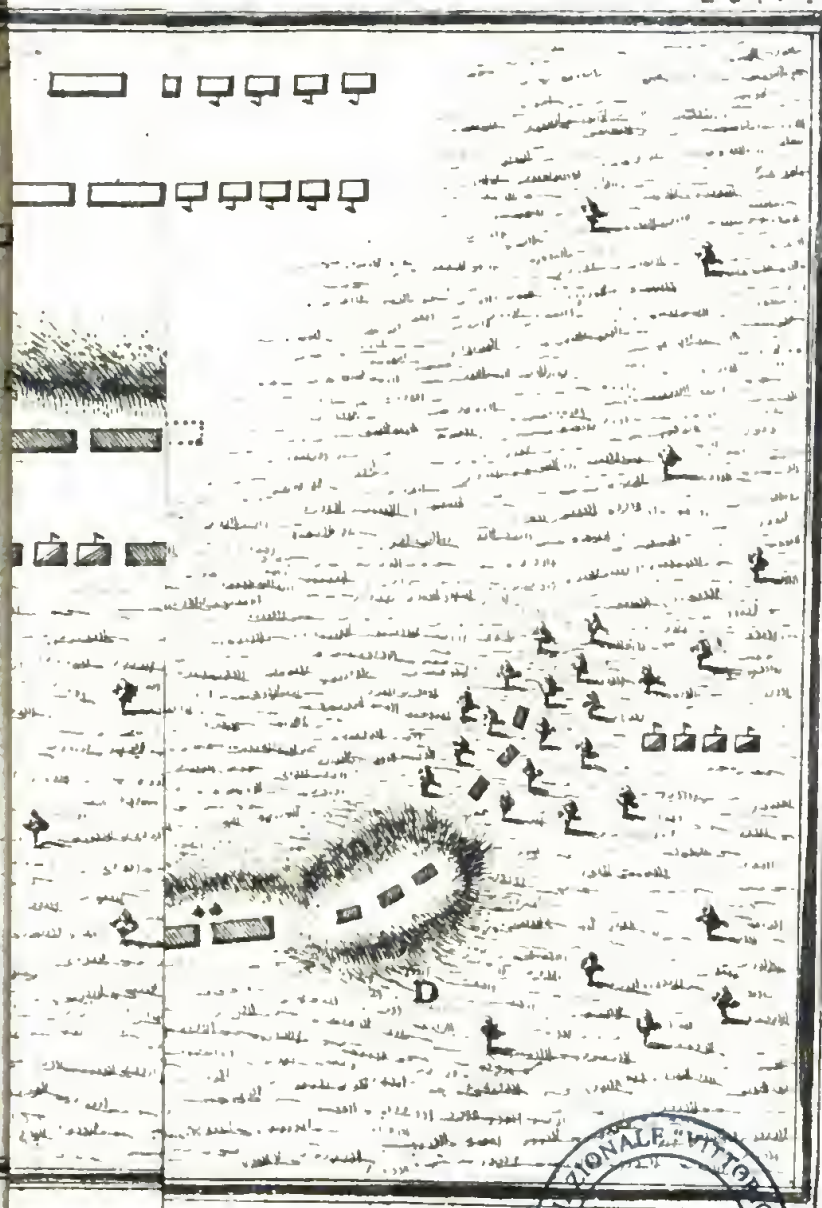
v. Feuquieres. t. III. p. 216.

s'avancera pour attaquer & dépoſter la ſienne. Je renvoie pour ceci au plan donné par M. de Folard pour l'intelligence du coup d'œil, & l'art de le réduire en principes & en méthode. Je le cite avec plaiſir dans cette occaſion, où il me diſpenſe de dire tout ce qui ſeroit relatif à cet objet ſur lequel il s'eſt aſſez étendu, & que l'on ne peut traiter d'une maniere plus inſtructive. Je raiſonne ici ſur une autre hypothéſe : je veux dire que je ſuppoſe un terrein ras & pelé, où le mêlange de bataillons & d'eſcadrons me paroît très-déplacé ; & je ſuis perſuadé qu'il ſeroit toujours funeſte à celui qui l'y emploieroit.

Les anciens, qui doivent être nos maîtres dans l'art de la guerre, ne nous fourniſſent rien qui tende à autoriſer la bizarrerie de cette diſpoſition : on voit ſeulement qu'ils mêloient avec leurs eſcadrons de l'infanterie légere, maxime que les meilleurs Généraux modernes ont adoptée, & contre laquelle je n'ai garde de me récrier. Des pelotons de fantaſſins de cette eſpece, bien dreſſés, peuvent être d'un grand ſecours : cependant je penſe qu'il vaut encore mieux y employer des mouſquetaires à cheval, comme les dragons, ou telle autre cavalerie légere qu'on voudroit former ſur ce modéle. Cet uſage a été ſuivi preſque généralement. Les Grecs

avoient

Fig. 1



Dispisposition

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

5

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

avoient des archers à cheval qui commençoient l'eſcarmouche, & ſe retirant enſuite par les intervalles des eſcadrons, manœuvroient pour tourner l'ennemi & le prendre en flanc. Nous avons eu les arquebuſiers à cheval & les carabins qui combattoient comme nos dragons. On les jettoit devant la ligne de cavalerie, où ils faiſoient leurs décharges par rang, & ſe retiroient enſuite derrière. Le Prince Maurice de Naſſau s'en ſervoit pour prendre en flanc les corps ennemis, ſoit d'infanterie ou de cavalerie *. Dans l'ordre de bataille ſur lequel M. de Montécuculi marcha pour combattre les Turcs à Saint-Godard, on voit derrière les eſcadrons de cuiraſſiers des petites troupes de cavalerie légere qui devoient ſuivre l'ennemi lorſqu'il tourneroit le dos, & rentrer par les intervalles des eſcadrons lorſqu'elles ſeroient preſſées. Celà étoit d'autant plus à propos, que les Turcs ſont dans l'habitude de faire ſouvent des fuites ſimulées pour attirer dans des embuſcades, ou pour engager à les pourſuivre & rompre ſon ordre. Un ſecours bien eſſentiel qu'on tireroit de cette méthode, c'eſt que la premiere ligne de cavalerie ennemie venant à être battue, les dragons ſe mettroient à ſes trouſſes, tandis que les eſcadrons ſe reformeroient pour attaquer la ſeconde ligne ; au

* J. J. Valhauſen.

lieu qu'il faut en détacher une partie pour ſuivre l'ennemi & que l'on diminue ſes forces. Les pelotons d'infanterie ne ſerviroient pas ici auſſi utilement (*a*).

M. le Maréchal de Saxe condamne abſolument l'interpoſition des bataillons avec les eſcadrons, même celle des pelotons d'infanterie, qui eſt cependant la ſeule propoſable, pourvu qu'on y emploie des ſoldats leſtes & ſtylés à ce genre de combat, comme l'étoient ceux des anciens. Les partiſans de tout autre mêlange ne trouveront rien chez les Grecs ni chez les Romains qui favoriſe leur opinion. Il eſt arrivé quelquefois qu'ils ont eu à combattre des peuples qui s'étoient rangés dans cet ordre, & qu'il a ſervi à les leur faire vaincre plus facilement (*b*). Marcellus, qu'on appelloit

---

(*a*) Dans la compoſition de mon ordonnance, les dragons doivent manœuvrer avec les eſcadrons de cuiraſſiers, comme les armés à la légere avec la groſſe infanterie: mais pour tirer un bon parti des uns & des autres, il faut les exercer enſemble; ſavoir, la cavalerie légere avec les cuiraſſiers, & l'infanterie légere avec les corps de peſamment armés: celle-ci doit encore être inſtruite à manœuvrer avec l'une & l'autre cavalerie.

(*b*) Je n'imagine pas que l'on veuille citer pour modéle les barbares de l'Aſie, qui ſe rangeoient

l'épée des Romains, aſſiégeoit Acerre ville de Lombardie, lorſqu'il apprit que les Géſates avoient paſſé les Alpes & s'étoient joints aux Inſubriens pour venir au ſecours de la place. Il ſut en même temps que leur Roi Viridomare s'étoit détaché avec dix mille Géſates pour faire le dégât dans le pays : il prit avec lui les deux tiers de ſa cavalerie avec ſix cens armés à la legere, & laiſſant ſon collégue devant la ville, fut chercher les Gaulois. Il les rencontra près de *Claſtidium*, bourg ſur le Téſin, la cavalerie & l'infanterie entremêlées. La diſpoſition qu'il prit n'étoit pas bien merveilleuſe ; car il étendit autant qu'il put ſa cavalerie pour préſenter un front égal, de ſorte que ſa ligne devoit être claire & très-foible : malgré cela, ayant fait charger les Gaulois, il les défit à plate couture, quoiqu'inférieur à eux de plus des deux tiers. Plutarque, vie de Marcellus.

Craſſus, dans ſon expédition contre les

---

par gros corps d'infanterie & de cavalerie, comme Créſus à Thimbrée & Darius à Arbelle. Ce diſpoſitif biſarre n'étoit qu'un effet de leur ignorance & ne s'eſt jamais vu que chez les peuples qui avoient de nombreuſes armées ſans diſcipline. Comme ils ſe poſtoient ſur la ligne par nation, l'infanterie & la cavalerie ne ſe ſéparoient point : néanmoins il y avoit toujours de cette derniere des corps d'élite placés ſur les aîles.

Parthes, s'aviſa de mêler, dans le carré qu'il forma, les turmes de ſa cavalerie avec ſes cohortes, & s'en trouva très-mal, ce qui n'eſt pas étonnant. On peut donc aſſurer que, dans une plaine découverte, une premiere ligne mêlée d'eſcadrons & de bataillons ne peut être bonne, ſoit qu'elle ait affaire à une ligne toute de cavalerie, ou qu'elle n'ait en tête que de l'infanterie. Il n'en eſt pas de même pour la ſeconde ligne: M. de Puyſégur approuve qu'on y inſére quelques eſcadrons, & le Roi de Pruſſe en met quelquefois de dragons *, ce qui ſert à achever la défaite des bataillons ennemis lorſqu'ils ſont ébranlés, ou à faciliter le ralliement des corps de la premiere ligne qui ſeroient pouſſés & rompus. Quand cela arrive, le victorieux eſt néceſſairement en déſordre; l'infanterie de la ſeconde ligne, ſi elle eſt à trois cens pas de la premiere, eſt trop éloignée pour profiter de ce moment, & l'ennemi a le tems de ſe rallier, ou de faire avancer les corps de ſa deuxieme ligne. La cavalerie & les dragons y ſont donc très-utiles. Il eſt certain qu'il eſt toujours avantageux de mettre autant que l'on peut les deux armes à portée de ſe ſoutenir; mais il y a maniere de faire cette diſpoſition: il faut avoir égard à leurs propriétés, & à l'eſſence de chacune. M. de Sta. Crux*

* Inſtit. mil. pag. 258.

* Tome V. chap. 9. & 10.

insére dans ſa premiere ligne des bataillons à ſeize de hauteur, qu'il nomme *renforcés*, derrière leſquels il place des pelotons de cinquante dragons ou cavaliers : il met auſſi entre ſes deux lignes, de diſtance en diſtance, des bataillons & des eſcadrons ; les bataillons ſont encore acollés ſur leur droite & gauche d'un demi-eſcadron. Cette quantité de troupes en interligne en ſuppoſe déjà plus qu'on ne peut ſouvent en employer : en ſecond lieu, pour y faire tous les mouvemens qu'il exige, il faut entre les lignes une diſtance de trois cens pas au moins (*a*). En rapprochant la ſeconde, on n'a plus beſoin de cette quantité de corps intermédiaires, qui ne manqueroient pas d'occaſionner de la confuſion. Le ſuccès du combat dépend communément de la premiere ligne ; c'eſt pourquoi elle doit être renforcée & les intervalles petits (*b*).

(*a*) Toutes ces manœuvres ſont déſignées dans l'explication des trois plans de bataille qui ſont à la fin du volume, & dont les planches n'ont point été données.

(*b*) Si petits qu'on faſſe les intervalles, ils ſont toujours néceſſaires dans la cavalerie comme dans l'infanterie : une ligne parfaitement pleine ne peut marcher que lentement, & n'eſt pas moins ſujette à crever ; parce que ſi un corps preſſe trop d'un côté, les autres s'y jettent auſſi, & n'ont plus de terrein pour ſe remettre.

Les corps de la ſeconde doivent être à portée de remplacer ceux qui ont plié dans la premiere ; & comme cela n'arrive pas ſur tout le front en même tems, elle n'a pas beſoin d'être ſi forte en infanterie ; on peut auſſi y placer de diſtance à autre des eſcadrons de dragons. Cette diſpoſition, jointe à un bon corps de réſerve, eſt plus nette, plus ſimple, & vaut certainement mieux que la bigarrure de tant de corps ou de pelotons d'infanterie & de cavalerie, que le Général Eſpagnol fait entrer dans ſon ſyſtème.

Les Romains, que je prends toujours plaiſir à citer, n'imaginerent jamais de mettre des turmes de cavaliers entre leurs lignes, ni même d'en placer à la ſeconde ou à la troiſieme. 1°. Parce qu'ils en avoient très-peu ; 2°. parce que les lignes étoient peu éloignées, & qu'ils comptoient aſſez ſur la force de leur infanterie : ils avoient d'ailleurs les armés à la légere qui combattoient avec elle & ſuivoient l'ennemi lorſqu'il étoit rompu. Si l'on employoit des cohortes telles que je les ai propoſées, les armés à la légere que j'y joins feroient oublier les pelotons de cavalerie, & rendroient un tout autre ſervice.

Les détachemens d'infanterie, mêlés avec les eſcadrons, s'ils ne réuſiſſent point, ne

cauſent jamais aucun mal : il n'en eſt pas de même de ceux de cavalerie mêlés avec l'infanterie ſur la ligne, ou placés derrière les bataillons. Ils ſont exposés à ſouffrir beaucoup de la mouſqueterie, & peuvent occaſionner bien du déſordre. Comme ils ne ſervent qu'à courir ſur les bataillons ennemis lorſqu'ils ſont rompus, avant que cela arrive, ſi le combat eſt un peu rude, ils ſeront à moitié détruits.

ARTICLE III.

Des Corps embuſqués.

LORSQU'ON ne croit pas pouvoir vaincre à force ouverte, on y ſupplée par l'adreſſe & la ruſe. On profite de quelque lieu propre à cacher un corps de troupes, & l'on fait en ſorte qu'il puiſſe prendre l'ennemi à dos pendant le combat. Aucun Capitaine n'a été plus fécond en ſtratagêmes qu'Annibal & ne les a employés plus heureuſement. Il défit Sempronius ſur la Trébie au moyen d'une embuſcade qu'il lui tendit: elle étoit compoſée de mille chevaux & de mille hommes de pied, qui furent placés dans des ravins & des broſſailles, à portée de cette riviere qui ſéparoit les deux

armées. Les Numides s'approcherent des Romains pour les attirer au combat. Le Conſul, trop vif & imprudent, les ſuivit, paſſa la riviere après eux, & vint pour attaquer Annibal qui l'attendoit en bataille. C'étoit au cœur de l'hiver: les Romains, qui étoient partis de leur camp ſans avoir repu, fatigués & tranſis de froid, pouvoient à peine ſe ſervir de leurs armes. Leur cavalerie fut d'abord miſe en déſordre par les Numides, enſuite enveloppée par celle des Carthaginois, bien plus nombreuſe, & par l'infanterie légere. Le Conſul voulut faire ſonner la retraite; mais les troupes de l'embuſcade, s'étant levées tout-à-coup, le chargerent à dos; de ſorte qu'il fut inveſti de toutes parts, ſa cavalerie défaite & ſon infanterie obligée de combattre en rond. Il n'échappa qu'un gros de dix mille hommes qui perça & ſe retira à Plaiſance; preſque tout le reſte fut taillé en piéces.

T. Live. déc. III. Liv. 1.

Minutius, qui partageoit le commandement de l'armée Romaine avec Fabius, donna à *Gerunium* dans un piége à-peu-près ſemblable. Annibal avoit à la tête de ſon camp une ſommité qu'il parut ne diſputer que foiblement : Minutius, auſſi préſomptueux & emporté que ſon collégue étoit circonſpect & prudent, marcha,

Idem. Liv. 2.

avec la partie de l'armée qu'il commandoit, pour s'en emparer. Il bravoit Annibal qu'il croyoit trop foible pour s'y oppoſer, lorſqu'il ſe vit attaqué de front & pris en même tems à dos par des troupes embuſquées dans des creux & des ravins. Toute l'armée Romaine y eut péri, ſi Fabius avoit voulu le ſuivre : mais comme il prévoyoit ce qui pouvoit arriver, il s'étoit ſeulement tenu prêt à marcher : il vint à propos à ſon ſecours & le dégagea. Minutius eut la ſageſſe de reconnoître ſa faute & ſon incapacité ; il remit le commandement à Fabius, & ſe contenta du titre de Général de la cavalerie (*a*).

(*a*) On voit tous les jours des Minutius, mais aucun qui avoue auſſi généreuſement ſon incapacité. Ce triomphe de l'amour propre ſur lui-même eſt trop héroïque. On aime mieux ſe diſſimuler ſon ignorance & couvrir ſa faute, en la rejettant ſur les troupes ou ſur quelqu'innocent qu'on ſacrifie. Tel fut ce Régulus ſi vanté, qui donna mal-à-propos la bataille de Tunis où il fut pris : envoié de Carthage pour ménager l'échange des priſonniers, il en détourna le Sénat par vanité, & préféra de s'expoſer à la vengeance des Carthaginois. Un Général qui, après une ſotiſe, quitte de ſon plein gré le commandement, comme Minutius, mériteroit d'auſſi belles récompenſes que celui qui gagne une bataille, puiſqu'il rend en effet le ſervice de n'en pas faire une ſeconde.

Une autrefois Annibal ſurprit les Conſuls Criſpinus & C. Marcellus. Il négligea d'occuper une colline couverte de bois qui étoit entre les deux armées, quoiqu'il fût arrivé le premier. Mais comme il jugeoit ce lieu propre à dreſſer une embuſcade, il y envoya de nuit des Numides, qui pendant le jour ſe tenoient cachés, à la faveur du bois, & dans des creux qui étoient aux environs. Les Généraux Romains ne prirent qu'une eſcorte de deux cens vingt chevaux pour le venir reconnoître: en approchant de la hauteur, ils furent attaqués par les Numides, qui fondirent ſur eux en même tems que d'autres leur coupoient la retraite. Marcellus fut tué (*a*), & Criſpinus, dangereuſement bleſſé, eut beaucoup de peine à regagner ſon camp. Annibal tendoit ſouvent de ces embuches dans des plaines, où il ne laiſſe pas de ſe trouver certains lieux propres à ſe couvrir; ce qui les rendoit très-dangereuſes, parce qu'on

(*a*) Ce Marcellus étoit cependant un bon Général, qui avoit pris Syracuſe, & battu Annibal en diverſes occaſions: on l'appelloit *l'épée des Romains* comme Fabius *le bouclier*. Il périt honteuſement dans cette embuſcade: ſon exemple doit apprendre à ne jamais ſe négliger ſur les précautions.

s'en méfioit moins. Il étudioit avec ſoin les caracteres de ceux qu'il avoit en tête & leur capacité : lorſqu'il les connoiſſoit vains, ardens & faciles à piquer, comme Sempronius & Flaminius (*a*), il les faiſoit donner tôt ou tard dans quelque piége.

Il eſt arrivé pluſieurs fois qu'on a détaché la nuit ou le jour, avant la bataille, un corps deſtiné à venir tomber pendant le combat ſur les derrières de l'ennemi. Cet expédient a manqué plus ſouvent qu'il n'a réuſſi ; en voici la raiſon. Il faut combiner la marche de ce corps, de maniere qu'il arrive à point nommé lorſque l'affaire eſt engagée. La difficulté des chemins, des obſtacles imprévus, un orage qui groſſit des ruiſſeaux & forme des torrens, l'arrêtent ou le retardent : ſes guides peuvent l'égarer ; il peut ſe faire encore que l'ennemi en ſoit inſtruit & lui tende une embuſcade. Cinq cens hommes, qui en attaqueront deux mille dans cette conjoncture, les battront infailliblement ; parce que celui qui comptant ſurprendre, ſe trouve lui-même ſurpris, eſt toujours déconcerté. D'ailleurs,

(*a*) Celui qui s'engagea témérairement entre le lac Traſimene & les montagnes, où il fut ſurpris & l'armée Romaine entierement défaite.

pour peu que le Général ennemi s'en doute, il ſe garantira aiſément de cette attaque en renforçant ſon corps de réſerve.

Je ne voudrois former de ces ſortes d'entrepriſes, que dans les cas où les troupes n'auroient pas un grand circuit à faire. Il faut qu'elles partent la nuit, & ſe trouvent poſtées avant le jour à couvert d'un bois, d'une colline, ou dans des ravins, d'où elles débouchent lorſqu'elles entendent que le combat eſt commencé : on doit auſſi prendre toutes les précautions d'uſage pour éviter que quelqu'un n'aille inſtruire l'ennemi. Les François furent ainſi défaits en Italie par Narsès, au moyen d'un d'un corps de cavalerie qui les tourna à la faveur d'un bois. A la malheureuſe journée de Maupertuis, le Prince de Galles avoit mis ſix cens cavaliers Anglois derrière une colline, qui parurent ſubitement ſur le flanc de l'armée Françoiſe dont ils achevèrent la déroute (*a*).

Milice françoiſe Tom. I. pag. 318.

Pendant la bataille de Villa-Vicioſa, un

Hiſt. mil. de Louis XIV. T. VI. pag. 444.

(*a*) L'Empereur Léon appelle ceux qu'on emploie dans ces occaſions, *Inſidiatores* : on doit comprendre auſſi ſous ce titre les partis & les détachemens traveſtis, qui, à la faveur du déguiſement, s'introduiſent dans la ligne ennemie pour y cauſer du déſordre ou prendre le Général priſonnier.

corps de cavalerie de douze cens chevaux Eſpagnols arriva, & tomba ſur les derrières de l'aîle droite des ennemis, qui fut miſe en déroute. Ce corps n'avoit pas été deſtiné d'abord à cet objet; il avoit été détaché trois jours auparavant pour enlever un régiment de cavalerie Autrichienne, qu'on ſavoit être ſéparé de l'armée. Le Général Staremberg, qui ſe retiroit en Caſtille, étant revenu ſur ces entrefaites pour dégager un corps qu'il avoit laiſſé dans Brihuéga, & qui s'y trouvoit inveſti, M. de Vendôme ſe vit forcé à une bataille. Cette cavalerie, commandée par M. de Bracamonte, ne l'avoit pas encore rejoint; il trouva ſa ſituation propre à exécuter cette manœuvre, & il lui en envoya l'ordre. Marius ſe ſervit auſſi de cette ruſe contre les Teutons. Il y avoit ſur leurs derrières des creux & des ravins couverts de ronces & de buiſſons, où il embuſqua trois mille hommes qui les chargerent en queue, pendant qu'il les preſſoit de front, ce qui lui donna une victoire complette. Marius avoit fait partir ce corps la veille: il fut heureux d'avoir affaire à des barbares qui ne porterent point leur vue juſqu'à l'imaginer capable de ce ſtratagême: s'ils ſe fuſſent aviſés de l'en ſoupçonner, ils auroient pu avoir bon marché de ce détachement. Plutarque.

Nous avons une facilité de plus que les anciens, pour faire réuſſir des attaques éloignées & ſans correſpondance ; parce que le bruit de la mouſqueterie & du canon ſert de ſignal pour avertir les troupes de l'embuſcade. Néanmoins il y a toujours beaucoup d'inconvéniens d'être obligé de faire un trop long circuit. On tire rarement du ſecours de ces détachemens : Le Chevalier de Belleiſle l'éprouva à la Siette, où celui qu'il avoit fait, pour tourner les Piémontois, s'égara pendant la nuit.

On trouve, dans les inſtructions du Roi de Pruſſe, un corps détaché qui ſe jette dans un bois, & des huſſards qui le tournent pour envelopper une des aîles de de l'ennemi. Mais l'on voit ici une communication ; ces troupes étant deſtinées à ſoutenir l'attaque de ſon ordre oblique, à la droite duquel elles ſe rejoignent. D'ailleurs ce Prince n'eſt point de l'avis des gros détachemens, qui s'éloignent de l'armée pour tourner les derrières de l'ennemi.

V. ſes inſ. art. 10.

CHAPITRE SIXIEME.

Des armées poſtées, des camps retranchés & des lignes.

ARTICLE I.

Des armées poſtées.

QUOIQU'IL ne faille jamais négliger de ſe bien poſter, néanmoins ceux qui ſe perſuadent qu'une armée bien appuyée & retranchée combat toujours avec avantage celle qui vient l'attaquer, ſont dans une grande erreur. Outre l'ardeur qui anime le ſoldat, & la confiance qu'il prend lorſqu'on le mene à l'ennemi, l'attaquant a tout le tems de faire ſes diſpoſitions à ſon gré, & n'engage l'affaire qu'au moment où il le veut. Il eſt prouvé par mille exemples qu'on ne doit pas compter ſur un poſte, s'il n'eſt évident qu'il ne peut être attaqué ſans témérité: auſſi les camps forts d'aſſiette, & ceux auxquels on ajoute encore des retranchemens, ſe prennent bien moins dans le deſſein d'y combattre que pour l'éviter. Ils ſont du reſſort de la guerre défenſive, dont le but eſt d'arrêter l'ennemi,

& de lui faire conſumer ſes forces ſans ſe mettre au hazard d'une bataille. Néanmoins ceux qui paroiſſoient les plus redoutables n'ont pas laiſsé ſouvent d'être forcés: j'en rapporterai quelques exemples des plus connus, lorſque j'aurai parlé des armées poſtées pour recevoir le combat.

Si l'on examine toutes les batailles données dans de pareilles circonſtances, on verra que la plûpart ont été perdues, parce que les Généraux avoient trop de confiance dans leur poſition, & que ceux qui les y ont attaqués, ont ſu profiter de quelques défauts qu'ils y avoient remarqués.

Le Prince d'Orange fut battu à Nervinde, parce que s'étant placé entre la Gette & le ruiſſeau de Landen qui alloient ſe joindre à Loo, il n'avoit point aſſez de terrein pour agir: toute la cavalerie de ſa gauche avoit été obligée de faire un recoude, & ſe trouvoit en potence avec ſon infanterie. Il avoit cependant devant lui deux villages: l'un à ſa droite, l'autre au centre, & l'intervalle couvert d'un retranchement.

Voyez les Mém. de Feuquieres.

M. le Duc de Savoye fut battu à Staffarde, quoique ſa droite & ſa gauche fuſſent appuyées, même couvertes par un ruiſſeau & des marais, & qu'il eût des caſſines devant lui: mais il laiſſa ſa ligne trop éloignée de ces caſſines qui furent emportées, & négligea

Idem.

négligea d'étendre ſa gauche juſqu'à une digue du Pô. L'infanterie Françoiſe, qui paſſa le marais, dépoſta par ſon feu l'aîle gauche de cavalerie, & donna le moyen à celle du Roi de venir occuper le même terrein.

L'armée Françoiſe, poſtée à Malplaquet entre les bois de Sars & de Blangis, où elle s'étoit couverte d'abattis & de retranchemens, devoit être infailliblement battue; parce que toute ſa cavalerie, ou peu s'en faut, lui étoit inutile; que l'ennemi débordoit les flancs de ſon retranchement, & que ſon infanterie attaquoit ſur pluſieurs lignes ce retranchement, qui n'étoit défendu que par une ligne de l'infanterie du Roi. M. le Maréchal de Villars avoit ſenti la veille ſa mauvaiſe poſition; mais il n'eut pas le tems de la quitter: peut-être eut-il pu encore y remédier s'il n'eut point été bleſſé. Les ſuccès qu'il eut dans la ſuite réparerent glorieuſement cette faute.

A la bataille de Leipſic, Tilli, Général de l'Empereur Ferdinand II, s'étoit poſté au pied d'une chaine de collines qui formoient comme un long rideau depuis la riviere de la Pleiſſe juſqu'au bois de Lindenthal: il occupoit tout cet eſpace rangé ſur une ſeule ligne; & ſur le ſommet des côteaux, il avoit placé ſon artillerie. Il crut cette poſition ſi bonne, que pour ne la point quitter il né-

gligea d'arrêter le Roi de Suéde à un défilé où il auroit pu le défaire, ou du moins l'empêcher de paſſer. Quoique les Saxons, qui tenoient la gauche de l'armée Suédoiſe, euſſent d'abord plié, il fut complettement battu. Ce premier avantage fut arrêté par des troupes tirées de la ſeconde ligne des Suédois & de la réſerve : l'artillerie des Impériaux, trop élevée, fit peu d'effet & devint bientôt inutile ; la cavalerie ne put ébranler celle de Guſtave, dont les eſcadrons étoient entremêlés de détachemens de mouſquetaires, qui la tirerent à bout portant & la mirent en déſordre (*a*). L'aîle gauche fut renverſée, les Suédois gagnerent les hauteurs de ce côté, s'emparerent du canon & le tournerent ſur l'infanterie : celle-ci, qui avoit formé quatre gros bataillons carrés, fut enveloppée & taillée en pieces. L'extrême valeur des troupes impériales, ſurtout de l'infanterie qui ſe battit avec un acharnement incroyable, ne put les ſauver d'une déroute entiere : tant la nature des diſpoſitions a de force pour influer ſur les ſuccès.

(*a*) Les eſcadrons Suédois étoient plus petits, & leurs chevaux moins forts que ceux des cuiraſſiers allemands : Guſtave y ſuppléa par ſes pelotons, qui étoient de trente de front ſur ſix de hauteur.

Les Eſpagnols furent battus à la bataille des dunes en 1658, parce qu'ils étoient poſtés dans un terrein trop étroit, entre le canal de Furne & la mer. Ils étoient reſſerrés à leur gauche par des watrégans, & au lieu de s'étendre juſqu'à la mer, ils avoient appuyé leur droite à une haute dune, où ils mirent de l'infanterie; de ſorte qu'il y avoit encore un grand eſpace de-là juſqu'au bord de la mer. Une partie de leur cavalerie, qu'ils n'avoient pu étendre juſqu'à la gauche, étoit ſur pluſieurs lignes; le reſte étoit placé derrière l'infanterie. Leur terrein étoit mal choiſi, & leur diſpoſition d'autant plus mauvaiſe, qu'ils étoient ſur-tout très-forts en cavalerie, dont le nombre excédoit celui de l'infanterie. La haute dune, ſur laquelle ils comptoient beaucoup, fut attaquée par les Anglois & emportée: alors l'aîle gauche de de M. de Turenne, qui débordoit leur droite de tout l'eſpace depuis cette dune juſqu'à la mer, ſe replia ſur elle & la mit entiérement en déſordre. Dans cette occaſion, les Généraux Eſpagnols qui étoient venus pour faire lever le ſiége de Dunkerque, & dans le deſſein d'attaquer M. de Turenne, furent eux-mêmes attaqués, & reçurent le combat au lieu de le donner. Cette faute & leur mauvaiſe poſition véri-

Hiſt. mil. de Louis XIV. t. I.

fierent la prédiction du Prince de Condé, qui dit au Duc d'Yorck, un moment avant l'affaire, que *s'il n'avoit jamais vu perdre de bataille, il alloit voir comment cela ſe faiſoit.* Il eſt certain que le haſard eſt ſi peu l'arbitre de ces grands événemens, qu'un habile homme, à la maniere dont s'y prennent deux Généraux, peut à coup ſûr prédire auquel demeurera la victoire. Si l'on excepte quelques batailles où une grande ſupériorité, ou bien une extrême différence dans la valeur & la diſcipline des troupes l'ont emporté, on trouve évidemment les cauſes qui ont décidé les aûtres dans la conduite des Généraux. On peut remarquer encore que parmi tous ceux qui ſe ſont fait battre, les mêmes fautes répétées une infinité de fois, ont auſſi toujours été également punies: tant il eſt vrai que l'ignorance & la préſomption ſont peu capables de profiter des exemples, & que les hommes de cette trempe reſſemblent aux oiſeaux, qui donnent dans les mêmes piéges où mille autres ont été pris avant eux. Le mal eſt qu'un ſeul entraîne la perte d'une infinité d'autres, & ſouvent la ruine d'un Etat.

LA bataille de Rocoux, en 1746, eſt encore un exemple d'armée poſtée qui a

été battue. L'armée des Alliés étoit depuis quelque tems campée ſur la petite riviere du Jeer, ſa gauche du côté de Liége, & ſa droite vers Bilſen. L'armée Françoiſe étoit à Tongres, où une partie des troupes employées aux ſiéges de Charleroi & de Namur l'étoit venu joindre. M. le Prince Charles, qui deſiroit finir la campagne & repaſſer la Meuſe, ſe rapprocha pour cet effet de Liége; il ſe campa, ayant ſa gauche ſur le grand chemin de cette ville à Saint-Tron, à la hauteur du fauxbourg Sainte-Marguerite, ſa droite étendue dans la plaine du côté de Maëſtricht, la Meuſe derrière lui, ſur laquelle il avoit ſes ponts: ſur ſon front étoient les villages de Liers, Varoux & Rocoux, où il avoit jetté ſon infanterie Angloiſe, Hanovrienne & Hollandoiſe. Un grand ravin, qui commence au Jeer & venoit en biaiſant de la droite, couvroit les villages de Varoux & Rocoux, & s'étendoit juſqu'à une partie de la gauche. M. le Maréchal de Saxe, qui vouloit terminer ſa campagne par un coup de main, décampa de Tongres & marcha à lui, ayant le ravin à ſa gauche, & le grand chemin, dont j'ai parlé, à ſa droite. Par le diſpoſitif de cette marche, il portoit toutes ſes forces ſur la gauche & le centre des Alliés. Il ſe contenta de faire garder le ravin par

quelques troupes aux ordres de M. de Mortagne : ſon infanterie étoit ſur pluſieurs colonnes de bataillons, ſuivies de la cavalerie & d'un corps de réſerve. En arrivant il diſpoſa l'attaque des villages, qui furent emportés après une aſſez forte réſiſtance : M. le Comte d'Eſtrées (*a*), chargé de l'attaque de la droite, déborda le grand chemin, & tourna la gauche des ennemis, qui abandonnerent toutes les troupes avec l'artillerie qui étoient dans les villages, & gagnerent leurs ponts en diligence.

La bataille d'Haſtembeck eſt de la même cathégorie que les précédentes. Toute la droite des ennemis, qui touchoit au Veſer, étoit derrière un marais : ils avoient le village d'Haſtembeck devant eux, & un ravin qui en ſortoit, couvroit encore une partie du front : la gauche, qui appuyoit à des bois, étoit ſoutenue par une redoute garnie de huit piéces de canon. Cette ſituation avantageuſe n'empêcha pas que M. le Duc de Cumberland n'y fût forcé. M. le

(*a*) On ſait que le Maréchal de Saxe ne donnoit ſa confiance qu'à un bien petit nombre d'Officiers généraux. L'eſtime particuliere qu'il avoit pour M. le Comte d'Eſtrées, Lieutenant-général, étoit un préſage de la gloire qu'il devoit un jour acquérir lorſqu'il commanderoit en chef.

Maréchal d'Eſtrées fit tourner la gauche par M. de Chevert. Cet Officier général traverſa les bois, & pouſſa l'infanterie que les ennemis avoient ſur leur flanc: en même tems on attaquoit la redoute & le village, dont on ſe rendit maître.

Je pourrois rapporter une infinité d'autres exemples; mais ce ſeroit faire un catalogue inutile & ennuyeux: ceux que je viens de citer ſuffiſent pour conſtater la vérité de ce que j'ai avancé.

ARTICLE II.

Des Camps retranchés.

JE n'ai parlé juſqu'ici que d'armées poſtées pour recevoir le combat, & qui comptant beaucoup ſur les avantages apparens de leurs poſitions, ont mieux aimé y attendre l'ennemi que d'aller au-devant de lui. Je viens à préſent à celles qui, pour éviter de combattre, ſe ſont enfermées dans des camps retranchés, ou bien qui ont pris des poſtes forts par leur nature, auxquels on a ajouté tout ce que l'art pouvoit ſuggérer pour les rendre inattaquables. La premiere action de ce genre, qui ſe préſente à ma mémoire, eſt celle de Fribourg. M. de Mercy, poſté ſur une montagne près de

cette ville, s'y étoit couvert d'un retranchement fortifié par des redoutes, à deux cens pas de distance l'une de l'autre; il avoit augmenté encore les obstacles par des abattis d'arbres, dont les branches à demi coupées & hérissées en tous sens, paroissoient former une barriere impénétrable. Condé força ce camp que l'on croyoit inaccessible, & ce n'étoit pas sans raison: tout autre Général, moins audacieux que ce Prince, qui ne trouvoit rien de difficile, & qui comptoit pour rien la perte des hommes, n'auroit osé l'entreptendre.

V. la vie de M. de Turenne.

Les Turcs, au nombre de quatre-vingt mille hommes, furent forcés dans leur camp retranché de Choczin par le Roi de Pologne, Jean Sobieski, qui n'en avoit pas trente mille. Ce camp, situé sur la rive droite du Nieſter, étoit une entrave que Mahomet IV avoit mise à la Pologne sous son foible Roi Wienoviski, auquel il avoit imposé un tribut: son successeur Sobieski, un des grands Capitaines du siécle dernier, brisa cette chaine honteuse, & le tribut ne fut plus payé. Ces exemples, dont je pourrois citer un bon nombre, sont des preuves de l'avantage infini qu'a toujours celui qui attaque, & de la supériorité qu'il acquiert sur son ennemi. Cette supériorité se tire de deux raisons: la premiere qui est physique, est que l'atta-

quant prend un air d'audace qui étonne & intimide ſon ennemi, qui voit que nulle difficulté ne peut l'arrêter; la ſeconde eſt qu'il peut ſe donner tout le tems de prendre les meſures néceſſaires pour franchir les obſtacles qu'on lui oppoſe.

En 1760, le Général Fouquet, qui commandoit l'armée Pruſſienne en Siléſie, ſe trouva preſſé par M. de Laudon; il ſe jetta dans le camp retranché de Landshut, ſitué ſur des hauteurs & garni d'une nombreuſe artillerie. Le Général Autrichien le fit tourner par des Croates qui le prirent à dos; en même tems, il l'attaqua ſur tout ſon front, le força, & un corps détaché lui coupa ſa retraite à Schewdnits. Il fut fait priſonnier avec une grande partie de ſon armée qui fut totalement détruite. Si M. de Fouquet avoit combattu en plaine, il ne pouvoit lui arriver pis. Il vaut ſouvent mieux prendre un poſte ouvert que de s'enfermer dans des retranchemens, ſurtout s'ils ſont trop étendus. D'habiles diſpoſitions, ſoutenues de la valeur des troupes, peuvent tirer de la ſituation la plus déſeſpérée; au lieu que derrière un retranchement on n'a rien à eſperer, pas même de la fortune. M. de Turenne, quoiqu'inférieur aux ennemis, préféra toujours de marcher à eux au lieu de les attendre.

Il fut les chercher à Ensheim, où ils étoient retranchés & couverts preſque partout de haies & de foſſés : il les attaqua à Sintzheim, poſtés encore plus avantageuſement ; il avoit cette ville à emporter & un défilé à paſſer devant eux.

On n'oſeroit dire cependant qu'il ne faille jamais ſe retrancher. Il y a des cas où un Général, qui n'a que des forces inférieures avec leſquelles il ne veut pas riſquer un combat déciſif, eſt forcé de prendre cette précaution, néceſſaire ſur-tout dans une guerre défenſive. M. le Maréchal de Villars, poſté à Sirck en 1705, protégeoit par ce moyen Sarlouis qu'il pouvoit ſecourir, ſi l'ennemi y marchoit pour en faire le ſiége, & couvroit en même tems les Evéchés & la Lorraine : cette poſition étoit belle & méritera toujours d'être citée, ainſi que celle de M. de Turenne à Dettveiler en 1644 (*a*), & le camp que prit le Maréchal de Saxe à Courtrai en 1744.

(*a*) Il étoit campé ſur la Sarre, ſa droite à Dettveiler, ſa gauche à Hochfeld, chacun de ſes flancs couvert d'un ruiſſeau qui tomboit dans la Sarre. Il protégoit, par cette poſition, Saverne & Haguenau, couvroit la Lorraine & la baſſe Alſace contre toutes les forces de l'Empire.

Guſtave-Adolphe tint ferme contre Tilli, en ſe poſtant à Verben au confluant de l'Elbe & du Havel : avec une armée de ſeize mille hommes, retranchée ſous Nuremberg, il arrêta long-tems les forces nombreuſes de Walſtein & du Duc de Baviere, qui, à leur tour, le braverent dans la poſition qu'ils avoient priſe, lorſqu'ayant été renforcé, ce Prince voulut les y attaquer. Le Duc d'Albe tint auſſi en échec, pendant toute une campagne, Guillaume de Naſſau, qui n'oſa ni l'attaquer dans ſes poſtes, ni ne put l'engager à en ſortir pour combattre (*a*).

(*a*) En 1559, ce Prince ayant aſſemblé en Allemagne une armée de vingt-quatre mille hommes, paſſa le Rhin, enſuite la Meuſe entre Maëſtrich & Ruremonde, à la barbe du Duc d'Albe, qui ne vouloit pas le croire lorſqu'on lui en apporta la nouvelle : il demanda au Comte de Barlemont s'il penſoit que cette armée fût compoſée d'oiſeaux. Cependant lorſqu'il fut aſſuré de la vérité, comme il ne vouloit pas riſquer les Pays-bas par une bataille, contre un ennemi frais & plus fort que lui, il munit toutes ſes places, & ſe tint couvert de rivieres & dans des poſtes forts. Le Prince d'Orange fit dix-neuf campemens ſans réuſſir à l'attirer au combat ; de ſorte que n'ayant pu être reçu dans aucune place, comme il l'eſpéroit, ſes troupes vinrent à manquer de vivres & d'argent : elles ſe mutinerent & le force- Amelot de la Houſſaie. Vie du Prince Guillaume.

Puiſqu'il y a des occaſions où il eſt indiſpenſable de ſe retrancher, il faut du moins tâcher que les poſtes qu'on prend ſoient de nature à faire perdre à l'ennemi l'envie de les attaquer. C'eſt par ce moyen que Fabius, appellé *le bouclier des Romains*, arrêta les progrès d'Annibal, & donna le tems à ſa patrie de reprendre des forces, après tous les échecs qu'elle avoit reçus. Il évitoit les plaines, campoit toujours ſur les hauteurs pour fuir un engagement, & laiſſer l'ennemi ſe conſumer par la longueur de la guerre. Cette ſage conduite ne pouvoit que réuſſir contre un adverſaire très-ſupérieur aux Romains en cavalerie, & dont l'infanterie ne valoit pas de beaucoup la leur. Si Annibal avoit eu la ſupériorité de ce côté, toute la prudence de Fabius ne l'eut peut-être pas garanti d'être forcé dans quelqu'un de ſes poſtes. Mais

---

rent à les licencier. Cette campagne eſt une des plus belles qui ſe ſoit faite dans ce genre; elle reſſemble parfaitement à celle de Fabius. L'armée du Prince Guillaume, étoit comme celle d'Annibal, compoſée de divers nations; comme lui il ne pouvoit l'entretenir que par des conquêtes, & il cherchoit à combattre: le Duc d'Albe au contraire étoit dans ſon païs, il étoit sûr de ſes troupes, & il avoit les mêmes raiſons que Fabius pour temporiſer.

comme il ſavoit que le commandement de l'armée Romaine paſſoit inceſſamment d'une main dans une autre, ou qu'il ſe partageoit, il eſpéroit toujours d'attirer, par quelque ſtratagême, les Romains en raſe campagne, & ne vouloit pas riſquer une attaque où il auroit ruiné ſon armée.

Ce ſont toujours des raiſons ſemblables ou équivalentes qui empêchent que l'on n'inſulte un camp puiſſamment retranché. L'hiſtoire rapporte que M. de Marlboroug auroit attaqué le Maréchal de Villars à Sirck, ſi les Généraux Allemands euſſent été d'accord avec lui, ou que le Prince de Bade, qu'il attendoit, fût arrivé. C'étoit ſon deſſein, & s'il l'eut exécuté, M. de Villars, qui n'étoit pas mieux poſté que le Général Merci à Fribourg, auroit éprouvé vraiſemblablement le même ſort: car il eſt d'expérience que de tous les camps retranchés, qui ont été attaqués, la plûpart ont été forcés (*a*). Cela ſe voit chez les anciens

(*a*) Je ſai bien qu'il y en a quelques-uns où l'on a échoué; je puis en citer un de nos jours qui fut une entrepriſe à laquelle la témérité & l'ambition ſeules préſiderent, ſans aucun des moyens qui pouvoient la faire réuſſir. C'eſt l'attaque des retranchemens d'Exiles en 1747. Que l'on y prenne garde, & l'on verra que toutes les autres qui ont eu un mauvais ſuccès, ont été conduites avec auſſi peu de ſageſſe.

comme chez les modernes : la bataille de Sélaſie eſt une action de cette eſpece des plus remarquables. Cléomene étoit poſté ſur les monts Eva & Olympe ; ſa cavalerie occupoit une vallée entre les deux montagnes, une petite riviere couloit à peu de diſtance des hauteurs, & couvroit toute l'étendue du front. Antigone, malgré tous ces avantages, oſa l'attaquer & le força. On trouve le plan de cette action dans le commentaire ſur Polybe, tom. III. pag. 384. On peut y voir auſſi l'armée de Ptolomée retranchée ſur le mont Liban, & forcée par Anthiocus ; événement qui n'eſt pas moins mémorable.

Céſar & ſes lieutenans ont manqué pluſieurs fois d'être forcés dans leurs camps par les Gaulois : ils n'ont dû leur ſalut qu'à la réſolution qu'ils prenoient de ſortir tout-à-coup par toutes les portes, lorſqu'ils ſe voyoient ſur le point d'être emportés. Ces irruptions ſoudaines déconcertoient ſi fort les attaquans, qui n'y étoient point préparés, qu'ils jettoient auſſi-tôt leurs armes & prenoient la fuite.

Si l'on croit, comme je l'ai toujours oui dire, que le camp ſervoit de retraite en cas d'échec, on n'a qu'à lire l'hiſtoire Romaine pour être déſabuſé. Ce que je dis des Romains, doit s'entendre auſſi des autres Peu-

ples contre leſquels ils ont fait la guerre, & qui ſe retranchoient comme eux. Auſſitôt après la bataille, le victorieux marchoit au camp, l'attaquoit & s'en rendoit maître. Quand le contraire eſt arrivé, c'eſt que le ſuccès n'étoit pas entier, que l'ennemi ne ſuivoit point, & que l'on avoit le tems de ſe retirer. Mais dès qu'une armée étoit pleinement battue & ſerrée de près, je ne vois pas comment elle auroit pu regagner un camp fermé, où il falloit entrer par les portes. La foule des fuyards s'y preſſoit, & l'ennemi, qui ſurvenoit, entroit pêle-mêle avec eux: cela n'a jamais manqué en pareil cas. Auſſi ne penſoient-ils point la plûpart du tems à regagner leur camp. On voit une infinité de ces exemples dans Tite-Live, & l'on peut remarquer que Pompée, après la bataille de Pharſale, n'oſa reſter dans le ſien, qui, après la déroute de ſes troupes, fut d'abord inſulté.

Il faut obſerver que ſi les Romains retranchoient régulierement leurs camps, c'étoit par un principe de diſcipline, & pour leur ſûreté: ils n'avoient point comme nous l'uſage des grand'gardes éloignées de l'armée; ils ne pouſſoient au-dehors que quelques batteurs d'eſtrade & des partis de cavalerie, pour être informés des mouvemens des ennemis. Leurs camps étoient

peu étendus, parceque, par la diſpoſition du campement, ils y étoient très-ramaſſés. Sur la deſcription que Polybe en fait, on voit que le camp d'une armée de quatre légions, qu'on appelloit *conſulaire*, étoit un carré parfait, & l'on peut calculer qu'il n'avoit à chaque face que 336 toiſes. Lorſque les deux Conſuls étoient réunis avec huit légions, il formoit un carré une fois plus long que large, dont le grand côté avoit par conſéquent 672 toiſes. Cette régle ſe gardoit exactement quand le terrein le permettoit. Dans les autres occaſions on ſe contentoit de s'en rapprocher le plus qu'il étoit poſſible, en s'accommodant à la ſituation des lieux. Les précautions ſe proportionnoient au danger, à l'éloignement de l'ennemi, & au tems que l'on vouloit y reſter (*a*).

Il

(*a*) Selon Végece, la maniere ordinaire de ſe retrancher, étoit de faire un foſſé large de neuf pieds & profond de ſept, avec un rempart haut de trois pieds derrière le foſſé. Lorſqu'on jugeoit devoir prendre plus de précautions, on donnoit au foſſé douze pieds de largeur ſur neuf de profondeur: l'épaulement avoit quatre pieds de haut, garni en dedans & en dehors de claionnage, & l'on y ajoutoit un rang de paliſſades que les ſoldats portoient avec eux dans les marches. Si l'on y ſéjour-

Il arrivoit ſouvent que l'on campoit très-près les uns des autres, & qu'il n'y avoit pas plus de cinq à ſix cens pas entre les deux armées: il paroiſſoit donc néceſſaire de ſe retrancher pour ſa ſûreté. Cette pratique étoit uſitée auſſi par les autres peuples, quoiqu'avec moins d'art & de travail. Les barbares ſe couvroient d'une enceinte de leurs chariots, & les Perſes portoient avec eux des ſacs à terre qu'ils rempliſſoient pour s'en former un retranchement: ils prirent cette méthode à l'exemple des Romains, & dans le tems qu'ils abandonnoient la leur par le relâchement de la diſcipline. Végece nous apprend qu'ils s'en trouverent mal, & que cette négligence les fit ſouvent inſulter dans leurs campemens. Il eſt certain que l'attention qu'ils avoient de ſe couvrir, étoit particuliérement deſtinée contre les ſurpriſes; du reſte

Végece Liv. III. chap. 3.

---

noit long-tems, on ſe fortifioit encore par d'autres ouvrages.

Il faut lire dans les commentaires de Céſar toutes les meſures qui pouvoient ſe prendre pour augmenter la défenſe d'un camp. Au blocus d'Aléſie, il avoit devant ſes lignes cinq rangs d'arbres enterrés par le tronc, huit rangs de foſſes recouvertes, avec des pieux aiguiſés qui ſortoient ſeulement de quatre doigts, & en avant une infinité de chauſſe-trapes.

ils ne comptoient ſur leurs camps qu'autant qu'ils étoient bien munis, & ſitués dans des lieux avantageux, d'où ils ſe propoſoient de ne ſortir qu'à leur gré.

ARTICLE III.

Des Lignes.

LES anciens ont mieux réuſſi que les modernes dans l'uſage des lignes de circonvallation & de contrevallation. De notre tems, lorſqu'elles ont été attaquées, elles ont toujours été forcées : leur défaut eſt ſi bien reconnu à préſent, qu'un Général ne pourroit être que blâmé d'y attendre l'ennemi, au lieu d'aller au-devant lui. Si l'on s'y renferme encore, ce ne doit être que pour ſe procurer de la tranquillité pendant le tems du ſiége, & empêcher les ſecours que la place pourroit recevoir. Il y a cependant quelques exceptions à faire. Si la place eſt ſur un lac, ſur la mer, ou ſur une groſſe riviere, enſorte que cette ſituation diminue l'étendue de la ligne, & la réduiſe au demi-cercle, l'armée ſe trouvant pour lors plus raſſemblée, & n'occupant guere plus d'étendue qu'elle en prendroit dans ſon ordre de bataille, il eſt certain que l'on coure

moins de riſque de s'y défendre; ſur-tout ſi quelques parties de l'enceinte ſont encore couvertes par une petite riviere, par des ravines ou par des marais. Notre ligne de circonvallation, au ſiége de Philiſbourg, étoit ainſi très-racourcie, parce qu'elle s'appuyoit d'un côté au Rhin, dont on étoit maître, & de l'autre à des marais qui s'étendent juſqu'à un recoude du fleuve. On avoit pratiqué devant des foſſes diſpoſées en quinconce, à l'imitation de Céſar au ſiége d'Aléſie : le Prince Eugene s'y préſenta & n'oſa les attaquer. Les lignes que ce même Prince occupoit au ſiége de Belgrade étoient auſſi avantageuſes, parce que cette ville eſt entierement ſituée à la rive droite du Danube. C'eſt par la même raiſon que les Princes Maurice & Henri de Naſſau n'ont jamais été forcés dans les leurs, quoiqu'ils y euſſent été attaqués; la plûpart des places fortes des Pays-Bas, qu'ils ont aſſiégées, étant dans des ſituations telles que j'ai dit. Les lignes d'Arras, de Valenciennes, de Turin, dont le contour étoit entier, ont eu le ſort qu'elles devoient avoir.

Les anciens ſe défendoient mieux que nous dans leurs lignes, & y ont été rarement forcés; en voici les raiſons. Comme les plus fortes machines ne portoient pas au-

delà de quatre à cinq cens pas géométriques, on n'étoit pas obligé d'éloigner les troupes autant que nous le faiſons à préſent, à cauſe de la grande portée du canon; ce qui augmente conſidérablement le diametre de l'enceinte. On voit des ſiéges où la contrevallation n'étoit pas à deux ſtades de la place. Le rempart de la ligne étoit fort élevé, & les tours, dont elle étoit défendue, la rendoient très-forte. Les lignes de Céſar, au blocus d'Aléſia, avoient douze pieds de hauteur au-deſſus du foſſé, ſans compter le parapet. Les tours n'étoient diſtantes l'une de l'autre que de quatre-vingt pas: quelquefois il les faiſoit à deux & trois étages, & les joignoit par une gallerie de charpente, ſur laquelle on mettoit des archers. Le rempart, les tours & la gallerie étoient garnis d'une infinité de machines de toutes grandeurs (*a*): on ſe ſervoit auſſi de perches ferrées & de longues piques pour repouſſer l'ennemi lorſqu'il vouloit monter. Aucun Capitaine ne s'eſt autant retranché que Céſar; il avoit affaire à des armées nombreuſes de Gaulois, nation brave & entreprenante, contre laquelle il

Liv. VII. de la guerre des Gaulois.

(*a*) On peut voir dans Végece les noms & l'uſage de toutes ces machines. Liv. IV. chap. 1. & 2.

croyoit ne pouvoir prendre trop de précautions. Lorſque les lignes étoient faites avec ſoin, elles étoient preſque auſſi fortes que l'enceinte des fortereſſes. Cependant les tours, les terraſſes, les tortues & autres machines qui étoient d'uſage pour les ſiéges, ne ſervoient point dans ces occaſions; on n'avoit pas le tems de les conſtruire ni de les employer dans une attaque de vive force. L'aſſaillant étoit donc expoſé à tous les traits qui partoient de la ligne, & les moyens qu'on avoit pour la défenſe l'emportoient ſur ceûx de l'attaque.

L'USAGE des lignes pour couvrir un pays n'eſt pas fort ancien : les premieres que l'on connoiſſe ſont celles de Biel ou Stolhof que le Prince de Bade fit faire en 1703, lorſque le Maréchal de Villars vouloit pénétrer en Baviere. Elles étoient appuyées au Rhin, couvertes en partie par des inondations, & de l'autre côté à la montagne. Ce Général fit mine de les attaquer, & ſe jetta dans la vallée de la Quinche, d'où il joignit l'Electeur : depuis ce tems on en a fait dans pluſieurs endroits avec beaucoup de dépenſe & d'inutilité. M. de Feuquieres a le premier prononcé contre elles ; le Roi de Pruſſe ſoutient de même qu'elle ne valent rien, & les a proſcrites. Leur défaut prin- 16

Inſtruct. milit. art. 22.

cipal eſt d'embraſſer plus de terrein qu'on n'a de troupes pour le garder: comme l'ennemi ne craint pas que l'on en ſorte, il ruſe autant qu'il veut; il peut ſe ſéparer & former pluſieurs attaques éloignées ſans aucun riſque. Si elles ne ſervent qu'a garantir le pays des contributions, elles coûtent bien plus qu'elles ne rendent de ſervices: elles emploient beaucoup de monde pour les garder, & ſi elles le ſont mal, elles n'empêchent pas les partis de pénétrer. Une chaine de troupes cantonnées dans des châteaux, bourgs & villages, eſt tout ce qu'il faut: deux mille hommes ſuffiſent pour garder huit ou dix lieues de pays, en eſpaçant des détachemens de cent cinquante hommes de lieue en lieue, & les doublant dans quelques endroits (*a*). Les dragons ſont ce qu'il y a de meilleur pour ce ſervice; parce qu'il peuvent ſe défendre dans les poſtes, qu'ils battent la campagne, & que ſi un parti ennemi paſſe au-delà du cordon, ils lui coupent la
17 retraite. M. le Maréchal de Saxe, qui ne

(*a*) Il eſt rare qu'un parti ſoit plus nombreux: au ſurplus, le Commandant de la chaine, qui doit être inſtruit par ſes eſpions, réunira ce qu'il jugera néceſſaire pour s'y oppoſer. Il faut obſerver ſeulement de ne pas dégarnir totalement les poſtes où l'on peut ſe défendre.

paroît pas partiſan des retranchemens, approuvoit encore moins ceux de cette eſpéce ; ſon autorité, jointe à celles que j'ai citées, forme ce me ſemble un arrêt déciſif contre ces ſortes d'ouvrages.

Je crois toujours, dit le Maréchal de Saxe, *entendre parler des murailles de la Chine quand on me parle de lignes. Les bonnes ſont celles que la nature a faites, & les bons retranchemens ſont les bonnes diſpoſitions & l'exacte diſcipline des troupes. Je n'ai preſque jamais ouï dire qu'il y ait eu des lignes ou des retranchemens attaqués, qui n'aient été forcés.*

Ce que dit le Maréchal eſt vrai : cependant il rend ſon opinion trop générale. Il y a des occaſions où les retranchemens paroiſſent néceſſaires, ſauf à diminuer, autant qu'on peut, leurs inconvéniens. Les retranchemens ſont mauvais quand ils ſont mal appuyés, qu'ils peuvent être tournés, ou qu'ils ſont trop étendus ; & il eſt rare qu'ils n'aient quelqu'un de ces défauts. Ceux qui ſe font pour garder des gorges & des paſſages de montagnes ſont ſur-tout ſujets à être pris à revers. Quelqu'inacceſſibles que paroiſſent les ſommités auxquelles on eſt appuyé, & malgré les précautions que l'on prend de reconnoître & couper les moindres ſentiers, comme les montagnes verſent les unes ſur les autres, il eſt

bien difficile de détruire toutes les communications. Les François & les Eſpagnols forcerent, en 1744, les retranchemens de Mont-Alban, que les Piémontois regardoient comme un rempart impénétrable. On fit quatre fauſſes attaques, & deux vraies qui donnerent en même tems : cependant Mrs. Duchâtel & de Caſtelar filoient par des ſentiers étroits & détournés, pour gagner une hauteur, appellée le *Mont Eléus*, dont ils ſe rendirent maîtres. Les Piémontois, qui les virent ſur la cime, abandonnerent le retranchement & ſe retirerent en déſordre à Oneille.

Il arrive donc ſouvent que les endroits qu'on croit les plus impraticables, ſont ceux où l'ennemi fait grimper quelques détachemens, qui venant à ſe montrer à dos pendant la chaleur du combat, jettent l'épouvante & le déſordre parmi les troupes. Le mal ſeroit léger ſi la tête ne tournoit pas : mais dans le premier moment de la ſurpriſe, on n'examine pas le fond de la vérité. On voit les ennemis ſur des lieux où l'on ne croyoit pas qu'ils puſſent parvenir; la peur en groſſit le nombre & fait tomber les armes des mains (*a*).

Quinte-Curce. Liv. V.

(*a*) Alexandre ſe rendit maître de cette maniere du roc d'Aorne, où s'étoit renfermé un

Un inconvénient qui ſe trouve encore quelquefois dans les retranchemens de montagnes, c'eſt lorſqu'on eſt obligé de garder pluſieurs gorges de front, de ſorte que les troupes ne ſe communiquent point ou difficilement. Chaque partie eſt pour lors abandonnée à elle-même: l'ennemi peut porter ſur une ſeule toutes ſes forces; dès qu'il s'en eſt rendu maître, les autres ne ſervent plus à rien, & courent même riſque d'être coupées.

On peut réduire tout ce qui a rapport à cette matiere à un principe général; c'eſt qu'un retranchement, pour être au moins paſſable, doit être appuyé de maniere à n'être point tourné: les troupes doivent s'y

---

grand nombre de barbares. Le Prince Eugene s'empara auſſi de même des retranchemens qui couvroient la vallée de Suze. Nous occupions le Pas-de-l'Ane, qui eſt à l'entrée de cette vallée, & celui de la Pérouſe qui couvre les vallées de Saint-Martin & de Pragelas. Les ennemis parurent en vouloir à ce dernier, ce qui fit dégarnir le Pas-de-l'Ane auquel ils marcherent auſſi-tôt. Un payſan leur ayant indiqué un ſentier dans des rochers, le Prince Eugene y fit grimper cinquante ſoldats: ils ſe ſaiſirent d'une hauteur derrière le retranchement, qui fut attaqué en même tems; la peur prit à celui qui commandoit, & il ſe retira.

communiquer aisément, & n'être pas plus étendues pour le garder qu'elles ne le seroient dans leur ordre de bataille (a) : c'est-à-dire, que le retranchement doit être du moins bordé d'une chaine de bataillons, avec des réserves de cavalerie & d'infanterie derrière.

Les bons postes sont ceux où l'on peut réduire l'ennemi à un ou deux points d'attaque bien décidés, & dont le front soit peu étendu. Comme on ne craint point alors l'effet des diversions, l'attention n'est pas divisée, & l'on ne coure pas risque d'être surpris. Une armée foible, qui sou-

(a) Le Prince Eugene, posté à Chiari en 1701, étoit retranché entre deux rivieres, son infanterie sur deux lignes, & sa cavalerie derrière, tout le front bordé d'une nombreuse artillerie. Le Maréchal de Villeroi l'y vint attaquer, contre l'avis de M. de Catinat, & s'y fit battre. L'extrême supériorité des François avoit porté le Prince Eugene à prendre cette position, & les avis qu'il recevoit par le Duc de Savoye de leurs desseins, lui firent prendre toutes les mesures possibles pour les bien recevoir. Le camp que lui & le Duc de Marlboroug se choisirent pour soutenir le siége de Lille en 1708, étoit aussi très-bon : il appuyoit sa droite à la Deule, sa gauche à la Marque, & n'avoit qu'environ une lieue de front puissamment retranché. M. le Duc de Bourgogne, qui s'y présenta, ne crut pas pouvoir les y attaquer.

tient une guerre défenſive, ne peut mieux faire que de ſe fortifier dans un pareil poſte, lorſque par ſa ſituation il couvre le pays qu'elle veut garder. Les poſtes intermédiaires qu'on établit ſur les flancs ou ſur les derrières, pour s'aſſurer des communications, doivent auſſi être retranchés: hors ces cas, les retranchemens peuvent être plus nuiſibles qu'utiles. 18

Lorſqu'on veut aſſurer une armée & fortifier ſa poſition, les redoutes ſont inconteſtablement ce qu'il y a de meilleur. Elles appuient & protégent les troupes ſans les gêner dans leurs mouvemens; elles favoriſent même ceux que le Général voudroit faire en avant, & le laiſſent maître de profiter des momens favorables pour ſe porter ſur l'ennemi; elles coûtent peu de travail & ſont bientôt conſtruites. Un point eſſentiel ſur-tout, c'eſt qu'elles ne produiſent pas l'effet des retranchemens qui intimident & découragent le ſoldat: car cette précaution déſigne que l'on craint l'ennemi, & préſente l'image ſenſible du danger, ce qui fait naître des réflexions qui épouvantent les plus braves.

Un exemple remarquable de l'uſage des redoutes en ligne, eſt celui du camp de de Zurawno en 1676, où le Roi de Po-

logne, Jean Sobieski, ſe trouvoit enfermé entre l'armée des Turcs & le Nieſter qu'il avoit à dos. Comme j'aurai occaſion dans la ſuite de parler de ſa poſition, je ne la détaille point ici; il ſuffit de dire que les redoutes furent ſon ſalut. Elles valurent auſſi au Czar Pierre I. le gain de la bataille de Pultowa, & la ruine de Charles XII. Il en avoit ſept ſur le front de ſon armée qui contenoient chacune deux bataillons. Les Suédois ſe rompirent pour les attaquer, furent chargés par la ligne des Moſcovites & entierement défaits. Le Maréchal de Saxe rapporte dans ſes mémoires les raiſons qui déterminerent le Czar à prendre cette diſpoſition. Quoiqu'infiniment ſupérieur, il craignoit les Suédois, mieux exercés & diſciplinés que ſes Ruſſes, & qui, par la facilité qu'ils mettoient dans leurs manœuvres, les avoient toujours battus en raſe campagne, ou forcés dans leurs retranchemens. Ce dernier article eſt ſur-tout remarquable. Si les Ruſſes euſſent attendu les Suédois dans leur camp qui étoit retranché, & que ceux-ci y euſſent pénétré, comme cela ſeroit arrivé, puiſqu'ils emporterent trois redoutes, ils étoient infailliblement battus; parce que, dès ce moment, la terreur les eut gagnés & qu'ils ſe ſeroient cru perdus ſans reſſource.

v. l'hiſt. de Charl. XII. par le Majo Alderfeld.

Cet appui eſt donc préférable, dans bien des circonſtances, à toute autre ſorte de retranchement, puiſque l'on conſerve par-là les avantages de celui qui attaque. M. le Maréchal de Saxe s'en eſt ſervi à Fontenoi, & en avoit fait conſtruire, pendant le ſiége de Maëſtricht *, ſur le terrein qui devoit lui ſervir de champ de bataille. C'étoit ſa méthode favorite qu'il nous a laiſſée pour précepte dans ſes écrits. Il faut proportionner leur grandeur aux circonſtances & au nombre de troupes qu'on peut y mettre. Une redoute de trente toiſes de face dans le pourtour intérieur, le parapet bordé à trois de hauteur, contiendra huit cens vingt hommes, dont cent qui ſe tiendront au centre en réſerve : on pourra y placer auſſi du canon ; cela me paroît ſuffiſant pour les plus grandes occaſions. Elles doivent être bien fraisées, paliſſadées & couvertes d'un abattis d'arbres, s'il s'en trouve à portée ſuffiſamment.

* En 1748.

L'objet de ce chapitre a été de faire connoître, par tous les exemples que j'ai cités, qu'une armée poſtée pour recevoir une bataille, ne retire pas toujours de ſa poſition autant d'avantages qu'elle s'en étoit promis, non plus que celle qui s'eſt enfermée dans des retranchemens. Cependant, comme un Général ne régle pas à ſon gré l'état de la

guerre, & qu'il peut être auſſi ſouvent dans le cas de recevoir le combat que de le donner ; après s'être choiſi le champ de bataille le plus favorable, il doit encore obſerver d'y avoir une entiere liberté dans ſes mouvemens, afin de partager du moins avec l'ennemi une partie de ſes avantages. C'eſt ſur ce principe qu'étoient formées les diſpoſitions du Maréchal de Saxe à Fontenoi, à Maëſtricht s'il y eut été attaqué, & celles de M. le Duc de Broglio à Berghen.

CHAPITRE SEPTIEME.

ARTICLE I.

Exemples d'actions qui ſe rapprochent de l'ordre oblique, appliqués à la ſeconde & troiſieme diſpoſition de Végece.

J'AI parcouru différens moyens dont on ſe ſert dans l'ordre parallele pour renforcer ſon front, aſſurer ſes flancs, ou ſe donner la facilité d'entreprendre ſur ceux de l'ennemi. Pluſieurs de ces diſpoſitions ſont analogues à celles de l'ordre oblique, & l'on peut aſſurer que l'ordre commun eſt d'autant mieux dirigé, qu'il en approche davantage par ſes manœuvres. Il eſt aſſez rare que deux armées s'abordent également ſur tout leur front : il y a communément des obſtacles qui les ſéparent dans quelque partie. Si c'eſt à l'une des aîles, le Général, qui connoit le premier les reſſources qu'il en peut tirer, porte à l'autre la plus grande partie de ſes forces pour attaquer de ce côté avec ſupériorité. A la bataille de Ramilli,

les alliés, qui étoient couverts à leur droite d'un ruiſſeau, porterent à la gauche preſque toute leur cavalerie. Le Maréchal de Villeroi vit ces mouvemens ſans s'en mettre en peine; & malgré tout ce qu'on put lui dire, il ne voulut rien changer à ſa premiere diſpoſition : ſa préſomption fut même juſqu'à négliger de faire retirer les bagages qui étoient encore entre les deux lignes. Il ne voulut pas non plus étendre ſon aîle de cavalerie juſqu'au village qui étoit à ſa droite; de ſorte qu'il reſta un vuide dont l'ennemi ſut profiter lorſqu'il vint à la charge. Il ſembloit enfin que l'armée Françoiſe fût enchantée, ou que ſon Général voulût ſe faire battre de gaieté de cœur (*a*).

Mém. de Beuquieres.

La diſpoſition des alliés dans cette bataille, & leurs manœuvres, ſont très-conformes au troiſieme ordre de Végece, par lequel on renforce ſa gauche pour attaquer & envelopper la droite de l'ennemi, pendant que le reſte de l'armée ſe tient éloigné, ou couvert de maniere à ne pas craindre

Inſtitutions militaires. Liv. III. c. 4.

(*a*) Cet exemple & pluſieurs autres devroient apprendre aux courtiſans que les dignités, la ſplendeur du rang, & la faveur du Prince, ne font pas un Général. Mais il eſt rare que ces avantages de la fortune n'obſcurciſſent la raiſon, & parce qu'on eſt grand, on croit être fort habile.

dre un coup de main. Cette disposition est semblable à la seconde, puisqu'on y exécute par la gauche ce qui se fait dans l'autre par la droite.

Le moyen de faire échouer le projet de l'ennemi, s'il entreprend d'attaquer le premier en écharpe, est le même dans l'une & l'autre disposition : ce moyen n'est autre chose qu'une bonne réserve d'infanterie & de cavalerie, qu'on doit avoir derrière l'armée. Le Roi de Prusse, dans ses instructions, en fait une maxime fondamentale. *Dans la plaine, il faut toujours derrière le centre des bataillons une réserve de cavalerie commandée par un Officier de tête, puisqu'il doit agir de lui-même, soit en portant du secours à l'aile qu'il verra en avoir besoin, soit en prenant en flanc l'ennemi qui poursuivra l'aîle qui aura été mise en déroute, & donner par-là le tems à la cavalerie de se rallier.* Ce grand Prince n'emploie ici que de la cavalerie, dont les mouvemens sont en effet bien plus prompts. Cependant il n'est pas mal-à-propos, pour se parer des ruses de l'attaque en oblique, d'y mettre aussi de l'infanterie, parce que l'ennemi, qui se fortifie à l'une de ses aîles, peut le faire avec l'une & l'autre arme. C'est surtout dans cette circonstance que le Commandant de la réserve doit bien prendre garde de se laisser trom-

Voyez ses Instructions, art. 22.

per par de fauſſes démonſtrations, que l'ennemi fera exprès du côté où il ne veut pas attaquer, pour détourner l'attention du véritable objet. Le corps de réſerve doit être placé de maniere à le porter promptement à l'aîle qui ſera menacée, & on ne le mettra en mouvement que lorſqu'on verra le point d'attaque clairement décidé. Si à la bataille d'Hochſtet le Maréchal de Talard ne ſe fut point laiſſé amuſer par quelques charges que le Prince Eugene faiſoit à ſa droite, il auroit vu les diſpoſitions que Milord Marlboroug faiſoit au centre; il eut pu retirer l'infanterie qui étoit preſque toute dans les villages, & rapprocher ſa ligne du ruiſſeau, que les ennemis n'auroient osé paſſer devant lui, s'il n'en eut pas été ſi éloigné. Le Maréchal de Villeroi avoit encore le tems, plus que M. de Talard, de changer ſes diſpoſitions pour s'oppoſer à celles de l'ennemi, qui furent très-lentes. En liſant le récit de cette bataille dans M. de Feuquieres, on ne conçoit pas comment on peut pouſſer juſqu'à ce point l'obſtination & l'aveuglement.

Hiſt. mil. de Louis XIV. T. IV.

La bataille de Fontenoi peut paſſer, ainſi que celle de Ramilli, pour avoir beaucoup de rapport au genre oblique. La gauche de l'armée Françoiſe étoit appuyée à un bois & protégée par deux redoutes; elle s'étendoit juſqu'à Fontenoi qui étoit au centre;

la ligne ſe replioit enſuite ſur Anthouin qui eſt ſur l'Eſcaut. Cette partie du front étoit couverte de trois redoutes, & flanquée par les batteries des retranchemens qu'on avoit faits à Anthouin. Par cette poſition, l'armée repréſentoit comme un angle obtus, à la pointe duquel étoit le village de Fontenoi. Les ennemis, qui n'auroient pu nous embraſſer que par un très-grand front, laiſſerent les Hollandois vis-à-vis notre droite, & porterent toutes leurs forces du côté de Fontenoi & des redoutes de la gauche. Après quelques attaques où ils furent repouſſés, leur infanterie, ſoit à deſſein ou par haſard, forma trois colonnes qui ſe réunirent & percerent entre le village & les redoutes.

Si ceux qui commandoient cette maſſe d'infanterie avoient ſenti dans ce moment leur avantage, ils auroient continué de la faire agir en la décompoſant: une partie ſe ſeroit repliée ſur la droite, une autre ſur la gauche, & ſi la cavalerie qui devoit ſuivre eut ſecondé ſes manœuvres, la bataille étoit perdue ſans reſſource. Au lieu de cela, les Anglois reſterent comme immobiles (*a*),

(*a*) On fit avancer du canon, on la battit, & on l'attaqua en même tems par divers endroits. Elle réſiſta à pluſieurs charges de la cavalerie:

& l'inaction de cette fameuſe colonne donna le tems d'employer contre elle tous les moyens qui furent pris pour la détruire. Je me diſpenſerai de faire mes réflexions ſur cet événement, qui auroit fourni au Chevalier de Folard, s'il eut été encore vivant, un beau ſujet pour augmenter ſon commentaire. Je remarquerai ſeulement à cette occaſion combien une armée, poſtée pour recevoir une bataille, coure de riſques, quelqu'avantageuſe que ſoit ſa poſition; parce que l'ennemi, qui ſait qu'elle ne la quittera point, eſt le maître de ſes mouvemens, choiſit ſon point d'attaque, & régle ſes diſpoſitions ſur ce qu'il a eu tout le tems de reconnoître. On voit ici l'armée Françoiſe commandée par un des grand Généraux du ſiécle *, qui n'avoit négligé aucun des avantages qu'il pouvoit ſe donner; on la voit, dis-je, malgré cela à deux doigts de ſa perte, ſi l'ennemi eut

* Le Maréchal de Saxe.

---

la maiſon du Roi même fut repouſſée : mais à la fin on y pénétra; bien-tôt ce ne fut plus qu'une boucherie & une confuſion horrible. On avoit ſi bien cru la bataille perdue, que le Maréchal de Saxe fit dire au Roi qu'il le prioit de repaſſer le pont de l'Eſcaut, & qu'il feroit ce qu'il pourroit pour réparer le déſordre: oh! répondit le Roi, je crois bien qu'il fera ce qu'il faudra, mais je demeurerai. Cette action s'eſt paſſée en 1745.

été assez prompt pour profiter de ses premiers progrès & les achever. On peut juger de-là ce qu'on doit attendre d'armées postées par des chefs mal-habiles, même médiocres, & qui ont plus de présomption que de savoir.

ARTICLE II.

Manœuvres du Roi de Prusse pour former l'oblique.

J'AI déjà remarqué qu'une armée, qui s'étoit choisi un poste pour y attendre l'ennemi, ne pouvoit s'en éloigner sans perdre les avantages qu'elle s'étoit donnés; & que, par conséquent, elle étoit obligée de rester dans un état de défensive toujours défavorable. Dans cette circonstance, l'ordre d'attaque en oblique doit réussir d'autant plus sûrement, que celui qui s'en sert n'a pas lieu de craindre d'être prévenu: aussi n'y a-t-il pas d'exemple que deux armées aient tenté en même tems cette même manœuvre; soit par la raison que je viens de dire, ou parce qu'elle demande des troupes bien formées, une supériorité de talens dans le Général, & assez de hardiesse pour en former le dessein. On sait combien il

eſt rare de trouver des hommes de cette trempe, & dignes d'être oppoſés aux Epaminondas, aux Alexandre & aux Frédéric II.

LA bataille de Liſſa ou Leuthen, gagnée par le Roi de Pruſſe ſur les Autrichiens, le 5 décembre 1757, eſt entierement de l'ordre oblique & conforme à la ſeconde diſpoſition de Végece. L'armée Autrichienne appuyoit ſa droite à un petit bois, ſa gauche au village de Sagſchut, une partie ſe repliant un peu vers un marais: elle avoit devant ſon front le village de Leuthen & celui de Frobchvitz. Les Pruſſiens arrivoient ſur quatre colonnes, deux d'infanterie & deux de cavalerie: lorſqu'ils ne furent plus qu'à la diſtance de douze cens pas du front des Auttichiens, les colonnes de la droite s'étant plus avancées que celles de la gauche, ſe développerent en tirant ſur leur droite; la gauche reſtant plus en arrière; de ſorte que la ligne, en ſe formant & s'étendant ſur la droite, s'approchoit de la gauche des Autrichiens, tandis que la gauche Pruſſienne ſe tenoit éloignée de leur droite. Six bataillons Pruſſiens couvroient le flanc droit de leur cavalerie, qui vint s'appuyer à un petit bois ſitué devant le recoude que j'ai dit être formé

par l'extrémité de la gauche des Autrichiens: derrière l'aîle de cavalerie étoient les dragons & les huſſards; ceux-ci tournerent le petit bois pour ſe porter ſur le flanc de l'ennemi. Cette partie de l'armée Pruſſienne étoit encore renforcée d'un corps qui faiſoit l'avant-garde, & qui commença l'attaque. Le village de Sagſchut fut force, & toute la gauche des Autrichiens pliée & obligée de ſe retirer en arrière, où elle ſe reforma. Pendant ce tems leur droite ſe portoit en avant, par un demi-quart de converſion, ſur la gauche des Pruſſiens; de ſorte que par ce mouvement il ſe forma une nouvelle poſition qui mit les deux armées en front. Alors la cavalerie de la gauche des Pruſſiens attaqua & battit celle de la droite des Autrichiens: le village de Leuthen fut occupé par les Pruſſiens, & l'infanterie Autrichienne, abandonnée de ſa cavalerie, fut enfoncée & pliée de toutes parts. Il eſt à remarquer que dans le combat de cavalerie de la gauche Pruſſienne, les dragons, placés à la ſeconde ligne & les huſſards derrière elle, déborderent la cavalerie Autrichienne, & lui gagnerent le flanc & les derrières.

On voit réaliſer dans cet ordre de bataille toutes les maximes qui ſe trouvent dans les inſtructions du Roi & dans les

principes de ſa tactique. Des bataillons qui couvrent les flancs de l'infanterie; des dragons placés à la ſeconde ligne, des huſſards en réſerve derrière chacune des aîles, deſtinés à tourner & envelopper celles de l'ennemi, & un petit corps de réſerve derrière le centre de l'infanterie. On voit un corps de ſix bataillons à l'aîle droite qui protégent le flanc de la cavalerie; ces bataillons occupoient la liſiere du petit bois où elle étoit venue s'appuyer. Si elle eut été battue, les ennemis, en la pourſuivant, ſe ſeroient trouvés entre leur feu, & celui des bataillons qui couvroient le flanc des lignes d'infanterie, ce qui les auroit arrêté, & lui auroit donné le tems de ſe rallier.

V. le plan 22 des inſtruct. art. 22.

V. le plan 23.

Lorſqu'on place de la groſſe infanterie ſur le flanc de la cavalerie, c'eſt dans la ſuppoſition qu'elle trouvera un terrein favorable pour ſe poſter, comme dans cette occaſion: car ſi cette infanterie reſtoit en plaine, après la défaite de la cavalerie, elle ſeroit expoſée à être détruite, à moins que le corps ne fût aſſez conſidérable pour ſe ſoutenir en ſe formant en pléſion (*a*) ou en un

(*a*) J'entends ici par pléſion un carré long vuide. L'auteur du ſyſtème des pléſions en fait des petites colonnes; il entendroit donc ici des pléſions colonnes. N'importe, pourvu que cette

bataillon carré. Une aîle de cavalerie, ainſi poſtée entre deux infanteries, ſi elle veut ſe tenir ſur la défenſive, ne doit pas ſe placer de front avec la premiere ligne d'infanterie, mais en arrière à la hauteur de la ſeconde ; parce que l'ennemi venant à la charge, on lui fait eſſuyer le feu de cette infanterie ſur chacun de ſes flancs, s'il eſt aſſez imprudent pour s'y expoſer. Si on va au-devant de lui & qu'on le rencontre en [D], il aura reçu en écharpe le feu de cette infanterie des deux parts, avant d'être heurté par la ligne de cavalerie, qui, le trouvant déjà endommagé, doit en avoir meilleur marché. A la bataille de Coni, en 1744, le Roi de Sardaigne avoit placé de même ſa cavalerie, qu'il avoit toute portée à ſa droite. La premiere ligne étoit à la hauteur de la ſeconde de l'infanterie, dont les flancs étoient couverts de quelques bataillons: mais comme l'aîle de cavalerie étoit en l'air ſans aucun appui, au lieu d'infanterie, il avoit poſté ſur ſon flanc des eſcadrons, tant pour le couvrir que pour ſe replier ſur celui de la cavalerie Eſpagnole ; ce qui étoit purement l'exécution du précepte de M. de Sancta-Crux, dont j'ai parlé.

v. ci-devant pl. v. fig. L

infanterie prenne une diſpoſition à ſe tirer d'affaire.

Par la méthode du Roi de Pruſſe, pour former ſon oblique, il eſt impoſſible à l'ennemi de juger de ſon deſſein, ni ſur quel partie il ſe portera ; & lorſque la manœuvre commence à ſe faire, elle s'exécute avec tant de rapidité qu'il n'eſt plus à tems d'y porter aucun remède. Voici de quelle maniere cela ſe pratique. Lorſque les colonnes ſont encore à une certaine diſtance, elles font halte, & ſerrent leurs diviſions ; ces diviſions ſont par demi ou par quart de rang, quelquefois par bataillons & eſcadrons, ne laiſſant entre elles que la diſtance de quatre pas. Elles ſe remettent enſuite en mouvement, la colonne de droite devançant celle qui eſt à ſa gauche, & les deux autres reſtant de même en arrière de celle-ci, de maniere qu'elles repréſentent des tuyaux d'orgue. Les têtes des colonnes marchent ainſi en avant, en ſe dirigeant un peu vers la droite, juſqu'à ce que la colonne de droite ſoit à portée d'envelopper le flanc de l'ennemi. La même manœuvre ſe fait du côté de la gauche, ſi l'on veut attaquer ſon flanc droit. Les têtes des colonnes, ayant pris ainſi un allignement oblique, ſe développent rapidement, ce qui ſe fait de cette maniere. Suppoſant chaque colonne d'infanterie de vingt-quatre bataillons, dont ſeize de premiere

ligne, & huit de la ſeconde ; les huit bataillons de la tête font à droite, & les huit ſuivans à gauche ; ils marchent tout de ſuite par leurs flancs juſqu'à ce que la file gauche de la derniere diviſion du huitieme bataillon, & la file droite du neuvieme ſoient à même hauteur : alors ces deux diviſions font face en tête : toutes les autres font la même choſe de droite & de gauche, & à meſure qu'elles ſont démaſquées, marchent en avant & s'allignent. Les huit bataillons de la ſeconde font la même manœuvre pour prendre leur allignement ; c'eſt-à-dire, que les quatre premiers font à droite, & les quatre ſuivans à gauche, & s'étendent les uns ſur la droite, les autres ſur la gauche, en obſervant de laiſſer entre eux les intervalles qu'ils doivent garder. Les colonnes de cavalerie ſe développent auſſi de même. La cavalerie fait ſes mouvemens au trot, & l'infanterie au pas redoublé ; ce qui s'exécute avec tant de célérité, qu'une armée de quarante-huit bataillons & de ſoixante eſcadrons eſt formée en moins de dix minutes.

L'avantage de cette maniere de ſe déployer eſt que, les diviſions étant très-ſerrées, les colonnes occupent peu de terrein en profondeur, & qu'on ne peut en eſtimer la force à une certaine diſtance, ce qui eſt

très-propre à tromper l'ennemi. Il eſt encore évident que la ligne eſt bien plutôt formée que ſi chacune des colonnes ſe développoit en s'étendant ſur un ſeul côté; les bataillous & les eſcadrons faiſant des quarts de converſion pour marcher & ſe remettre en front, comme on l'a pratiqué juſqu'ici. Par la méthode Pruſſienne on ſe développe ſans riſque à la diſtance de ſept ou huit cens pas de l'ennemi. Pendant que ces manœuvres s'exécutent, l'artillerie fait un grand feu ſur tout le front de la ligne, & l'avant-garde, qui vient encore renforcer l'aîle de l'attaque, la commence, ſoutenue par les premieres troupes qui ſe ſont formées. Il ne faut pas oublier que, ſi le terrein le permet, le Roi de Pruſſe montre une tête de ſes troupes du côté où il ne veut point attaquer, tandis qu'à la faveur d'un rideau, il porte les autres du côté oppoſé. Cela s'eſt pratiqué à la bataille de Zorndorf, contre les Ruſſes, en 1758: & à la bataille de Liſſa, comme il ſe préſenta d'abord par la gauche, les Autrichiens, qui craignirent d'y être tournés, porterent de ce côté-là leur réſerve.

Quoique tous ceux qui ont vu les camps de paix du Roi de Pruſſe, connoiſſent ſa tactique & ſes manœuvres, & qu'on en ait même répandu dans le public des deſcrip-

tions, à la vérité aſſez ſuccintes, j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer d'en parler ici ; elles y trouvent naturellement leur place, & peuvent ſervir non ſeulement à l'intelligence de la formation de l'ordre oblique, mais auſſi à perfectionner toutes autres eſpéces de manœuvres.

CHAPITRE HUITIEME.

BATAILLE DE LEUCTRES.

TOUTES les ſciences & les arts ont des rapports qui les uniſſent, & leurs progrès ſont communs ainſi que leur décadence. L'art militaire, qui plus qu'aucun autre, tient à la Pyhſique & à la Géométrie, doit marcher avec elles du même pas. Lorſque l'Empire Romain crouloit de toutes parts, & que l'Europe fut envahie par les barbares, le bon goût ſe perdit, & le génie ſe rétrécit ſur tout les objets. Pluſieurs ſiécles s'écoulerent dans les ténébres, juſqu'à la priſe de Conſtantinople par les Turcs, qui fut l'époque d'une nouvelle révolution. Les arts, qui s'y étoient conſervés, ſe refugierent en Italie, & de-là ſe répandirent chez les autres nations. On étudia les anciens, on reprit le file de leurs connoiſſances, & l'on ſortit inſenſiblement de la barbarie. La guerre, qui juſque-là s'étoit faite avec plus de courage que de méthode, ſe conduiſit ſur de nouveaux principes. D'habiles Généraux reſſuſciterent ſes régles, & la tactique in-

forme & groſſiere ſe débrouilla. Mais comme on ne parvient à la perfection qu'en paſſant par bien des erreurs, on ne peut pas encore ſe flater de l'avoir atteint : peut-être même en étions-nous plus près il y a un ſiécle ; on touchoit au but, de mauvais guides nous ont égarés. Le Maréchal de Saxe, à qui la France doit pluſieurs grandes victoires, l'a inſtruite après ſa mort (*a*). Il a remis ſur la voie, on peut en profiter, ſi l'on renonce au frivole pour ne s'attacher qu'au ſolide.

Nous avons été juſqu'ici ſans avoir une idée bien diſtincte des différens ordres de bataille. On ſavoit en gros qu'il falloit ſe renforcer dans quelque partie, tâcher d'entreprendre ſur les flancs de l'ennemi, & empêcher qu'il n'entreprît ſur les ſiens : on ſavoit qu'il étoit important de lui maſquer ſes mouvemens, de le tenir en ſuſpens par de feintes manœuvres, & de ſe ſervir pour cela des avantages du terrein. Enfin on n'i-

(*a*) C'eſt alors qu'ont paru ſes mémoires, qu'il avoit intitulé *mes rêveries*. Il ne faut pas croire qu'il faille ſuivre toutes ſes idées ; il rêve en effet quelquefois : mais il rêve en grand homme ; & j'aimerois encore mieux ce ſommeil animé, que la vie létargique de tant d'imbéciles qui ne voient rien au-deſſus de leur petite capacité.

gnoroit pas qu'il y a un art qui dirige toutes les parties de la guerre, & que cet art conſiſte à couvrir ſes deſſeins & faire prendre le change à l'ennemi. Mais on ne connoiſſoit point encore ces manœuvres fines & hardies, dont l'ordre oblique eſt ſuſceptible, & que le Roi de Pruſſe a mis le premier en uſage, avec plus d'art encore que les anciens. Les hiſtoriens qui en ont parlé, & les auteurs qui en ont donné des principes, tels que Végece & Elien, n'étoient lus que par quelques Savans, incapables d'en faire l'application. Le Chevalier de Folard, dont les travaux méritent notre reconnoiſſance, eſt le premier qui ait développé ces myſteres: il les a mis au jour, en faiſant connoître les batailles de Leuctres & de Mantinée, deux chef-d'œuvres de la grande manœuvre, & filles immortelles d'Epaminondas (*a*). Il a déchiré le voile de l'ignorance, & découvert une terre juſqu'alors inconnue. Quoique ſon ouvrage ſoit rempli de beaucoup d'erreurs, il

(*a*) Ce grand Capitaine, étant ſur le point de mourir de la bleſſure qu'il avoit reçue à Mantinée, ſes amis témoignoient du regret de ne lui point voir de poſtérité; il leur dit qu'il laiſſoit deux filles, les batailles de Leuctres & de Mantinée, qui perpétueroient ſon nom.

il ne mérite pas moins notre eſtime. C'eſt au tems & au travail de ceux qui s'intéreſſeront aux progrès de cette ſcience, à rectifier les fautes que le trop de prévention pour ſon ſyſtème lui a fait commettre.

L'ORDRE de bataille de Leuctres eſt de la troiſieme diſpoſition de Végece. On y exécute par la gauche ce qui ſe fait dans l'autre par la droite, en plaçant de ce côté ſes meilleures troupes, & en y prenant les mêmes meſures. Cependant Végece la croit moins bonne, parce qu'il prétend que l'effort de ceux de la gauche eſt toujours foible & imparfait. Cette raiſon paroît d'abord ſinguliere; il faut l'expliquer. Comme le bouclier ſe portoit du bras gauche, une troupe, qui marchoit par ſa droite pour gagner la gauche de l'ennemi, ſe trouvoit couverte par les boucliers; au lieu que dans le ſens contraire le ſoldat découvroit ſon flanc droit. Une autre raiſon phyſique ſe joignoit à celle-là: comme la force prinpale de l'homme eſt dans ſa droite, il eſt certain que tous les efforts réunis de chaque individu ſe portent naturellement de ce côté: cela eſt ſi vrai qu'une troupe, en marchant, ſe jette plus volontiers ſur ſa droite que ſur ſa gauche: les anciens concluoient de-là que l'aîle droite d'une ar-

mée avoit plus de force que l'autre. On ne voit pas qu'Aléxandre ait eu d'autres motifs à la bataille d'Arbelles, pour ſe décider d'attaquer de préférence par ſa droite. Si Epaminondas attaqua par ſa gauche à Leuctres & à Mantinée, c'eſt que des raiſons plus fortes prévalurent ſur celles-ci.

Ce Général, par un demi-quart de converſion d'une partie de ſa ligne, joignit avec ſa gauche la droite des Lacédémoniens, commandés par leur Roi Cléombrote. Pour exécuter cette manœuvre, il avoit triplé la hauteur de ſa phalange, ce qui formoit une groſſe colonne, qui vint heurter de front celle de Cléombrote : en même tems la compagnie des trois cens tourna ſur l'aîle & la prit par le flanc (*a*). M. de Folard préſume que cette colonne étoit de trois mille hommes: ſi l'on y en ajoute ſoixante-douze, ce nombre quadrera avec les diviſions de la phalange. On ſait qu'elles étoient de ſeize de hauteur: chaque enſeigne ou compagnie, appellée

(*a*) La compagnie des trois cens, autrement la troupe ſacrée, étoit compoſée de jeunes gens d'élite, unis, à ce que dit Polyen, par les liens de l'amitié, & réſolus de vaincre ou de périr enſemble. Dans cette occaſion Pélopidas étoit à ſa tête.

ſyntagme, avoit ſeize files, qui formoient un carré parfait. Epaminondas n'avoit donc autre choſe à faire que de tripler ou quadrupler les ſyntagmes de l'extrémité de la ligne. Xénophon dit que cette colonne avoit au moins cinquante rangs, ce qui n'eſt pas dire qu'elle les eût préciſément; car ce nombre n'a aucun rapport à la compoſition de la phalange : ainſi il faut qu'elle ait eu trente-deux de front ſur quarante-huit de profondeur, ou quarante-huit de front ſur ſoixante-quatre.

Cette armée étoit compoſée de ſix mille Thébains péſamment armés, quinze cens armés à la légere, & cinq cens chevaux Theſſaliens, en tout huit mille hommes. le Général Thébain, dont les forces étoient très-inférieures à celles de l'ennemi, pour ne pas trop racourcir ſa ligne, avoit diminué ſa hauteur ſur toute l'étendue de la droite qu'il vouloit refuſer, & l'avoit réduite à huit rangs: mais il ne toucha point à la ſection contiguë à la colonne, parce qu'elle s'approchoit aſſez de l'ennemi pour être expoſée à combattre. Les autres avoient ordre de ne point tenir, ſi on marchoit à elles, & de ſe battre en retraite *; c'eſt pourquoi il laiſſa de ce côté ſon infanterie Theſſalienne armée à la légere. Les Lacédémoniens n'étoient qu'à douze de hauteur, & leur pha-

* Diodore. Liv. V.

lange diviſée en trois ſections. Leurs alliés, qui occupoient la gauche, s'étoient vraiſemblablement formés ſelon leur méthode. L'action commença par la cavalerie ; celle d'Épaminondas, qui étoit Theſſalienne, par conſéquent très-bonne, attaqua celle de Lacédémone qui ne valoit rien ; elle la renverſa ſur ſon infanterie qui fut miſe en déſordre, parce que Cléombrote l'avoit placée devant elle. Pendant ce tems la colonne Thébaine s'avançoit, & les Lacédémoniens faiſoient longer leur phalange ſur ſa droite pour la déborder. Lorſqu'elle fut à portée, ils ſe replierent pour l'embraſſer. Alors Pélopidas, qui conduiſoit la troupe ſacrée, les prit par le flanc, & la colonne, dans le même tems les choqua de front (*a*).

V. la pl. VI. fig. I.

(*a*) Diodore dit que les Lacédémoniens s'avancerent par les deux aîles, formant une eſpéce de croiſſant, *acie falcata & incurva*. Cette évolution étoit familiere aux Lacédémoniens & dans les principes de leur Tactique, comme la colonne l'étoit aux Thébains, qui avoient pour maxime de combatre ſur beaucoup d'épaiſſeur.

Le mouvement de la phalange Lacédémonienne ſur la droite, & celui des alliés ſur la gauche, produiſirent une ouverture au milieu de la ligne, par où s'écoula une bonne partie de la cavalerie battue ; ſans cela le déſordre eut été plus grand & le combat moins diſputé.

Nonobſtant l'effort que devoit faire cette aîle ainſi redoublée, le combat fut très-opiniâtre. Cléombrote ayant été tué, les Lacédémoniens firent des efforts extraordinaires pour ne pas le laiſſer au pouvoir des ennemis, & réuſſirent enfin à enlever ſon corps.

La gauche Lacédémonienne s'étoit auſſi ébranlée; mais elle ne joignit point la droite des Thébains, qui lui cédoit du terrein & ſe retiroit en arrière: c'eſt ce que dit Diodore qui explique aſſez clairement cette bataille, & la ſituation des lieux où elle ſe donna. Si M. de Folard l'avoit conſulté, il nous auroit donné un plan plus exact, & un détail mieux circonſtancié.

OBSERVATIONS.

Lorſque les Thébains furent arrivés ſur des collines, d'où l'on découvroit toute l'armée ennemie dans la plaine, ils délibérerent ſur ce qu'il y avoit à faire. De ſix Généraux trois étoient d'avis de ſe retirer, pour ne pas ſe commettre contre des forces ſi ſupérieures: ils vouloient du moins qu'on les attirât dans un lieu reſſerré, où ils puſſent combattre avec plus d'égalité. Une ſeptieme voix fit pancher la balance du côté d'Epaminondas, & il fut réſolu de reſ-

ter (*a*). C'eſt alors qu'il régla ſon ordre de bataille, & qu'il inſtruiſit les chefs des troupes de la manœuvre qu'il vouloit faire. On voit, par le récit de Diodore, qu'il occupoit d'abord des collines. Il y a apparence qu'en approchant de l'ennemi l'aîle gauche avec laquelle il vouloit combatre, il n'éloignoit point ſa droite des hauteurs qu'elle pouvoit même occuper en partie, & où il avoit laiſſé la plûpart de ſes armés à la légere. C'eſt pourquoi la gauche Lacédémonienne, qui s'étoit d'abord ébranlée, ayant vu ſa cavalerie défaite & la droite de la phalange enfoncée, n'oſa ſuivre les Thébains dans leur marche rétrograde.

Cléombrote avoit placé toute ſa cavalerie devant le front de ſa droite, diſpoſition qui paroît ridicule & très-mauvaiſe : néanmoins Epaminondas ſe régla ſur elle, en plaçant auſſi la ſienne devant ſa gauche. Il ne prit ſans doute ce parti, que parce qu'il étoit bien sûr qu'elle battroit celle de Lacédémone (*b*) : il ne couroit pas non plus

(*a*) Les Généraux chez les Thébains, comme chez les Athéniens, n'avoient pas un pouvoir abſolu : il étoit partagé entre pluſieurs chefs, & les réſolutions ne ſe prenoient qu'à la pluralité des voix. Cela pouvoit ſouvent empêcher de faire de bons coups.

(*b*) Xénophon nous en apprend la compoſi-

les mêmes riſques ſi elles avoit été repouſſée, parce qu'elle auroit eu du champ pour ſe retirer & ſe rallier derrière la colonne. La diſpoſition de Cléombrote pourroit faire juger, que le terrein ne lui permettoit pas d'étendre ſa cavalerie ſur l'aîle, & qu'il lui étoit auſſi plus favorable dans cette partie que ſur la gauche. Ce n'eſt pas que ce Roi de Sparte fût fort habile ; il en donna aſſez de preuves dans cette occaſion, où il ne fit rien de ce qu'il auroit pu avec des forces auſſi ſupérieures que les ſiennes. Xénophon dit qu'il ne pouvoit manquer de lui arriver malheur, à cauſe du mauvais ordre & du peu de diſcipline qui régnoient dans ſon armée, ſur-tout parmi les alliés de Lacédémone, qui en compoſoient la plus grande partie. Il étoit auſſi du nombre de ces Généraux qui prennent leur réſolution au ſortir de table, la tête remplie

---

tion ; rien n'étoit plus pitoyable. Lorſque la guerre étoit déclarée, on prenoit les chevaux que nourriſſoient les citoyens les plus aiſés, & l'on y montoit les hommes les plus piétres que l'on n'avoit pas voulu pour l'infanterie. On peut juger ce que devoit être un corps formé du rebut de la nation, & qu'on n'avoit pas ſeulement le tems d'exercer. A cela, ils ajoutoient le défaut de la mettre ſur douze de hauteur, ſans intervalle entre les eſcadrons. Hiſtoire grecque. Liv. VI.

des fumées du vin : c'eſt dans cet état que les chefs de cette armée tinrent conſeil & firent leurs diſpoſitions. On ne doit pas s'étonner, après cela, s'ils furent battus par un petit nombre de troupes aguerries, & pleines de confiance dans leur Général. Les Thébains ne comptoient point alors le nombre de leurs ennemis : quoiqu'inférieurs de plus de la moitié, ils demandoient le combat avec ardeur. Epaminondas jugea même à propos de ſe défaire de tous ceux qui marquoient de la timidité : il les fit ſortir des rangs, comme gens qui ne pouvoient que lui nuire & gâter les autres : on les renvoya dans le camp avec les vivandiers (*a*). Xénophon eſt très-concis dans le narré de cette action : il dit ſeulement en gros la diſpoſition de la phalange & celle de la cavalerie ; ce n'eſt qu'au moyen de *Diodore de Sicile* que l'on connoît tout le reſte.

L'ordonnance de la phalange étoit très-propre à l'exécution des manœuvres de l'ordre oblique, à cauſe de la facilité de doubler ou de dédoubler les ſections, qui étoient toutes établies ſur des nombres carrés. Lorſqu'Epaminondas, qui ſe préſenta d'abord parallelement à l'ennemi, voulut ren-

(*a*) On a vu au Chap. I. que les Juifs avoient la même maxime.

forcer ſa gauche, les deux ſyntagmes de de l'aîle n'eurent qu'à marcher en avant; les deux ſuivantes, par un à gauche, vinrent occuper le même terrein, & ſe remirent en front par un à droite pour marcher devant elles, ainſi ſucceſſivement juſqu'à ce que la colonne fût formée. Le reſte de la ligne, qui avoit fait auſſi à gauche pour ſe joindre à la colonne, pendant qu'elle s'avançoit, la ſuivoit par un mouvement de converſion. C'eſt alors que les Lacédémoniens penſerent à l'envelopper, & voulurent former une eſpéce de tenaille ou de croiſſant qui ne leur réuſſit point.

M. de Folard a prétendu que les anciens ne s'étoient point aviſés, avant cette action, d'introduire de colonnes du côté où ils vouloient engager le combat, quoiqu'ils connuſſent cependant l'oblique. Je ne vois pas quel avantage ils auroient pour lors trouvé dans cette manœuvre; car l'ordre oblique ſuppoſe néceſſairement que l'on ſe renforce dans la partie qui doit attaquer: or les Grecs n'avoient d'autre moyen que d'augmenter l'épaiſſeur de la phalange, ce qui eſt équivalent à l'évolution faite à Leuctres, que M. de Folard appelle *colonne*. S'il avoit fait attention à Polyen, il auroit vu qu'on s'en étoit déjà ſervi, à la vérité, avec moins d'adreſſe & de ſuccès que le Géné-

ral Thébain. Elien indique auſſi aſſez la maniere dont la phalange ſe formoit en colonne, ſoit pour marcher en avant ou par l'aîle, & quel étoit le but de cette évolution, qui devoit être conſignée dans les principes de la Tactique Grecque *. Il eſt certain que ces maſſes d'infanterie ont été formées très-ſouvent pour faire un grand effort, ou ſe tirer d'un mauvais pas.

* Chap. 16 & 27.

Une phalange ſimple, qui auroit fait la converſion pour former l'oblique contre une autre de la même force, n'auroit pas eu beau jeu de venir lui préſenter ſon flanc: l'ennemi auroit replié ſur elle la partie [A] & l'eut priſe par ſon aîle & ſes derrières. La fig. 2e démontre que cela lui étoit inévitable, à moins qu'elle n'eût aſſez débordé l'ennemi pour lui gagner le flanc, en faiſant la converſion: mais alors celui-ci, s'appercevant aiſément de ſon deſſein, n'avoit qu'à marcher par l'aîle, & ſe prolonger pour le déconcerter. Ainſi lorſqu'Elien *, parlant de la phalange oblique, dit ſimplement qu'elle portoit ſa droite plus près de l'ennemi que ſa gauche, il ne faut pas douter qu'elle ne fût alors renforcée, ſans quoi ſa manœuvre auroit tourné contre elle.

Planche VI. fig. 2.

* Chap. 21.

L'hiſtoire des Romains ne fournit point d'ordre d'attaque en oblique ſemblable à celui de Leuctres: ce n'étoit pas l'eſprit de

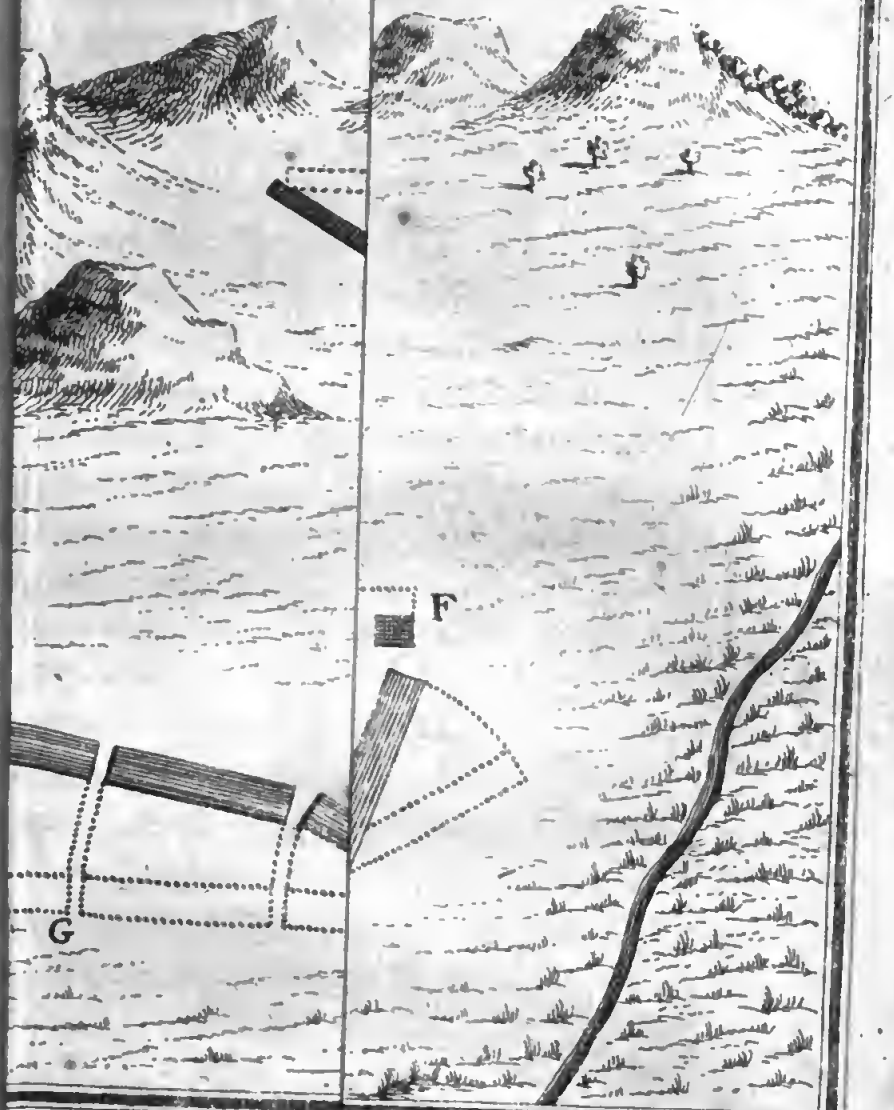
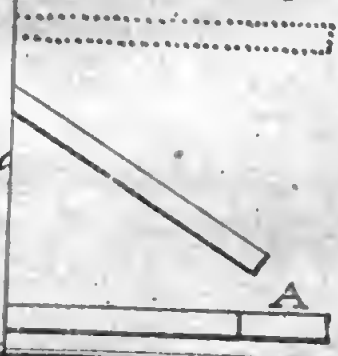


fig. 2.



hébains sur les
aquant.
ne.
le doublement
mouvement.
lacédémoniens:

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

leur tactique comme de celle des Grecs, ni leur génie. Leurs manœuvres ſe réduiſoient à renforcer une aîle, à tourner celle de l'ennemi, à le prendre par ſes derrières, 20
à l'attirer dans quelque piége, ce que les Généraux modernes ont pratiqué comme eux. Ces manœuvres, comme je l'ai dit, ſont d'autant plus parfaites qu'elles rapprochent davantage l'ordre parallele de l'oblique. C'eſt pourquoi le Roi de Pruſſe a atteint la perfection de la Tactique moderne, à laquelle il a ſi bien adapté l'uſage de l'oblique, qu'il a donné à cet ordre toute la fineſſe, la célérité & la force dont il eſt ſuſceptible, avec la forme de nos bataillons & eſcadrons. Au moyen de la méthode avec laquelle ſes colonnes arrivent & ſe développent, il corrige le ſeul inconvénient de cette manœuvre, qui eſt la converſion de toute la ligne, & ſon mouvement de déclinaiſon pour déborder le flanc de l'ennemi, ou ſe trouver au moins à même hauteur.

CHAPITRE NEUVIEME.

BATAILLE DE MANTINE'E.

Il paroît, par la deſcription que M. de Folard nous a donnée de cette bataille, qu'elle ne différeroit de celle de Leuctres, qu'en ce qu'Epaminondas fit faire à toute ſa ligne le quart de converſion preſque entier, pour rencontrer le centre de l'armée ennemie, où il dit qu'étoient les Lacédémoniens : manœuvre qui n'étoit poſſible qu'avec un très-petit corps d'armée, tel qu'il nous le repréſente dans ſon plan ; encore falloit-il qu'elle fût commencée de très-loin. Cette converſion entiere de tout le front d'une ligne, dont l'aîle qui tourne, raſe pour ainſi dire une partie de celle de l'ennemi juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenue vis-à-vis de ſon centre, m'a paru ſi ſinguliere & ſi hardie, que j'ai été curieux de la vérifier. J'ai lu avec attention Xénophon, j'en ai peſé tous les paſſages, & je n'ai rien trouvé qui ait pu me confirmer la réalité de cette manœuvre, qu'il a plû à M. de Folard de créer. L'auteur Grec dit bien qu'Epaminondas forma un embolon

avec lequel il marcha, & le fit choquer de pointe comme une galere: mais il ne parle point du tout de converſion; & comme il eſt fort ſuccinct dans ſa narration, en ſuppléant au détail qu'il a omis, parce qu'on en trouve dans Diodore de Sicile, je me ſuis convaincu que le Chevalier avoit donné un plat de ſon imagination.

Les Thébains n'étoient point ici inférieurs à leurs ennemis, comme à Leuctres: ſi l'on en croit Diodore *, ils étoient beaucoup plus forts en infanterie & en cavalerie. Il dit qu'ils avoient trente mille quatre cens hommes de pied, & trois mille chevaux, dont les Tégéates, les Argiens, & d'autres peuples du Péloponeſe, leurs alliés, avoient fourni la plus grande partie. Les troupes de Lacédémone, d'Athenes, celles des Eléens & des Mantinéens, ne faiſoient pas plus de vingt mille hommes de pied, & deux mille chevaux. Diodore eſt ſouvent peu exact dans les choſes de la guerre, & ne convient jamais avec les autres hiſtoriens ſur le nombre des troupes: celui des Thébains peut avoir été exagéré; mais on peut du moins conclure que les deux armées étoient à-peu-près égales. Dans l'ordre de bataille, les Mantinéens & les Arcadiens avoient la droite, parce que cette guerre étoit entrepriſe pour eux, & que les au-

* Liv. XV.

tres n'étoient qu'auxiliaires. Tout près d'eux étoient les Lacédémoniens; les Athéniens occupoient la gauche, & le reſte de la ligne étoit rempli par les Eléens, les Achéens & d'autres troupes, ſur leſquels il paroît qu'on ne faiſoit pas beaucoup de fond. La cavalerie d'Athènes étoit à la gauche, celle de Lacédémone occupoit la droite: un autre petit corps de cavalerie des Eléens étoit en réſerve. On voit déjà par cette diſtribution, que l'infanterie Lacédémonienne n'occupoit pas le centre exactement, & qu'elle étoit plutôt du côté de la droite; parce que celle des Arcadiens, qui fermoit cette aîle, ne compoſoit qu'une très-petite phalange. Pour ce qui eſt de l'autre armée, les Thébains ſe mirent à la gauche; ils donnerent la droite aux Argiens, les autres peuples remplirent le centre de la ligne. La cavalerie fut diſtribuée ſur les deux aîles, entremêlée d'armés à la légere, qui étoient en grand nombre dans cette armée, au lieu qu'il y en avoit très-peu dans celle des alliés, qui n'en mirent point avec leur cavalerie. Epaminondas, qui comptoit peu ſur ſes troupes auxiliaires, fournies par une quantité de petits peuples du Péloponeſe, réſolut d'engager le combat par ſa gauche avec les Thébains. Il avoit pris ſoin de les former à toutes les évolutions,

V. la pl. VII.

& leur avoit inſpiré ce zele ardent qui ſoutient les forces dans les travaux, & ferme les yeux ſur les dangers (*a*). Il les inſtruiſit de la maniere dont il vouloit combattre, & leur indiqua les manœuvres qu'ils devoient faire. Ainſi, avant de ſe mettre en mouvement, chacun ſavoit le poſte qu'il devoit occuper dans l'ordre de bataille, & toutes les diſpoſitions étoient faites. Xénophon. Liv. 7 de l'hiſtoire grecque.

Lorſqu'il marcha aux ennemis, il ne fut point par le plus droit chemin; il prit un détour, afin d'arriver ſur eux par des hauteurs *, où il ſe forma & parut enſuite vouloir y camper: il en fit toutes les démonſtrations, une partie de ſon armée demeurant en bataille, tandis que l'autre faiſoit mine de ſe retrancher. Les ennemis, qui étoient préparés à le recevoir, crurent qu'il remettoit la partie, & commencerent à ſe retirer dans leur camp; ce qui éteignit en eux, dit Xénophon, cette premiere flamme de courage qu'allume l'approche du combat. Cependant les Thébains reprirent tout-à-coup les armes, s'ébranlerent & deſcendirent des hauteurs. Les ennemis fort éton- * Les Monts Tégeates

(*a*) Xénophon dit que lorſqu'on leur eut annoncé la bataille, ils ſe mirent à fourbir leurs boucliers & acérer leurs armes avec la plus grande allégreſſe.

nés de les voir venir à eux, ne le furent pas moins d'appercevoir dans leur infanterie des mouvemens auxquels ils ne comprenoient rien ; voici ce que c'étoit. Le Général Thébain avoit placé à ſon aîle gauche les troupes dont il vouloit la renforcer ; elles étoient diſpoſées de telle ſorte, qu'en marchant en avant, elles pouvoient ſe mettre en colonne. Pendant que cette évolution ſe formoit, la ligne paroiſſoit ſe reſſerrer ; parce que la demi ſection [5] doubloit ſur la demi-ſection [4], & derrière celle-ci, la demi-ſection [7] doubloit ſur [6] dans le ſens contraire ; tellement que les Généraux des alliés ne concevoient rien à toute cette manœuvre. Ils ne la connurent que lorſqu'il ne fut plus tems d'y remédier : la colonne avoit déjà fait du chemin ; elle doubla le pas & tomba rapidement ſur la droite de la phalange Lacédémonienne. Epaminondas la conduiſoit lui-même & la dirigeoit ſur cette partie, aſſuré que s'il pouvoit la vaincre, le reſte ſeroit bientôt diſſipé. Pendant que la colonne s'avançoit, la partie [2..3] de la ligne la ſuivoit par un mouvement de converſion. Comme elle eut gagné du terrein, & que les dernieres files de la phalange ſe trouverent appuyées à ſa queue, celle-ci fit un à gauche, & marchant par ſon flanc

continua

continua de ſuivre la colonne, juſqu'à ce qu'elle eût joint le front de l'ennemi. Le corps [8] de troupes mercénaires & d'Eubéens ſe joignit à la cavalerie de l'aîle droite, qui étoit poſtée ſur une éminence, d'où elle tenoit en échec les Athéniens, & les empêchoit de ſe replier ſur la partie qui attaquoit (*a*).

La cavalerie de la gauche, qui étoit Theſſalienne, avoit une partie de ſes eſcadrons redoublés de droite & de gauche, en forme de potence, & l'on y avoit joint beaucoup d'infanterie légere. Cette aîle étoit conſidérablement renforcée, parce qu'Epaminondas vouloit s'aſſurer l'avantage ſur la cavalerie de Lacédémone, qui étoit rangée en ligne pleine comme une phalange. Il comptoit auſſi que la défaite de la cavalerie entraîneroit bientôt celle de l'infanterie.

(*a*) Xénophon dit qu'Epaminondas, pour contenir les Athéniens qui étoient à l'aîle gauche, & les empêcher de le prendre par derrière, avoit placé ſur une colline de la cavalerie & de l'infanterie peſante, καὶ ἱππέας καὶ ὁπλίτας. Dans le plan de de M. de Folard, les Athéniens occupent la droite & il dit qu'il ne ſe paſſa rien de leur côté. On verra au contraire que le combat y fut très-vif. Le Chevalier a inverti tout l'ordre de bataille, & il n'eſt pas étonnant qu'il en ait manqué la deſcription.

On voit que ſon objet étoit de faire un grand effort ſur toute la droite de l'ennemi en même tems, & de lui cacher auſſi ſon deſſein par l'art de ſes diſpoſitions. Les Theſſaliens laiſſerent prendre les devants à la colonne; ils partirent un peu après, & en approchant de la cavalerie Lacédémonienne, qui venoit auſſi au-devant d'eux, ils s'étendirent, en déployant leurs eſcadrons pour l'envelopper. Le combat fut pendant quelque tems aſſez égal; mais le grand nombre d'armés à la légere harcela ſi fort de toutes parts les eſcadrons ennemis, qu'ils furent enfin contraints de plier.

Le poids de la colonne avoit produit ſon effet; elle avoit ouvert la phalange, & renverſé ce qui lui étoit oppoſé. La victoire paroiſſoit ſe décider, lorſque le héros des Thébains reçoit un coup mortel, qui en arrête auſſi-tôt les progrès. Ses troupes étonnées ne penſent plus à ſuivre leur avantage: les Lacédémoniens ſe rallient, le combat recommence, & s'échauffe autour du Général, que les deux partis ſe diſputent avec acharnement.

Cependant la cavalerie Thébaine de l'aîle droite étoit venue aux mains avec celle d'Athénes, qu'elle fit d'abord plier: elle ne voulut point la pourſuivre, & tourna ſur l'infanterie qu'elle commençoit à

Diodore.

mettre en déroute, lorſque le corps de réſerve des Eléens vint à ſon ſecours. Il charge vivement les Thébains, les renverſe & rétablit l'affaire de ce côté. La cavalerie Athénienne, qui n'avoit point été ſuivie, s'étoit bientôt remiſe en ordre: elle apperçut le corps des mercénaires & des Eubéens, qui, ayant cru ſon parti victorieux, étoit deſcendu dans la plaine; elle tomba ſur cette infanterie qu'elle tailla en piéces. Néanmoins les Thébains, après les plus grands efforts, ſe mirent enfin en poſſeſſion de leur Général: ils crûrent avoir aſſez gagné; de part & d'autre on ſonna la retraite, & chacun de ſon côté érigea un trophée, après s'être rendu réciproquement les morts. Xénophon.

Les deux partis combattirent dans cette journée avec différens ſuccès. Les Thébains alloient remporter une victoire complette, ſans le malheur arrivé à leur chef, dont la perte fut pour eux irréparable. Ce grand homme avoit tiré ſa patrie de l'oppreſſion, & lui avoit donné un éclat dont elle n'avoit point encore joui: la ſimplicité de ſes mœurs, ſa probité, ſon déſintéreſſement, lui avoient attiré l'eſtime & l'amour de ſes concitoyens, comme ſes talens, toute leur confiance. Les Médecins lui avoient annoncé qu'il mourroit au moment où l'on

tireroit de ſon corps le fer du javelot dont il avoit été bleſſé. Il voulut, avant de le ſouffrir, voir ſon bouclier: tout couvert de gloire, il craignoit encore la honte attachée par les loix à la perte de cette armure; lorſqu'on le lui eut montré, il parut ſatisfait & permit l'opération. Son inquiétude étoit l'effet des impreſſions profondes de la diſcipline, dont les idées s'inculquoient dès l'enfance. On voit chez les anciens des traits de cet attachement inviolable, qui contraſtent parfaitement avec notre légéreté & notre indifférence (*a*).

Notes pour ſervir de preuves.

Ὁ δ' Ἐπαμινονδας αὖ καὶ τὸ ἱππικὸν δ' ἐμβολον ἰσχυρὸν ἐποιησατο, καὶ αν ἱππεῖς πεζους συνὴταξεν αὐτοῖς, νομιζον δ' ἱππικὸν ἐπει διακοψει, ὁλον αὐτιπαλον νενικηκως ἐσεσθαι. Ceci, pris littéralement, veut dire qu'Epaminondas fit un embolon très-fort de cavaliers, qu'il renforça encore par de l'infanterie, penſant que la défaite de la cavalerie ennemie entraîneroit bientôt celle du reſte.

Bien que le même terme, qui exprime l'évolution de l'infanterie, ſoit employé ici, ce n'eſt pas à dire que le Général Thébain eut formé un

(*a*) J'ai vu quelquefois des ſoldats, qui avoient fui, revenir ſans leurs armes: mais je ne les ai jamais vu punir, ni d'avoir fui ni d'être revenus déſarmés.

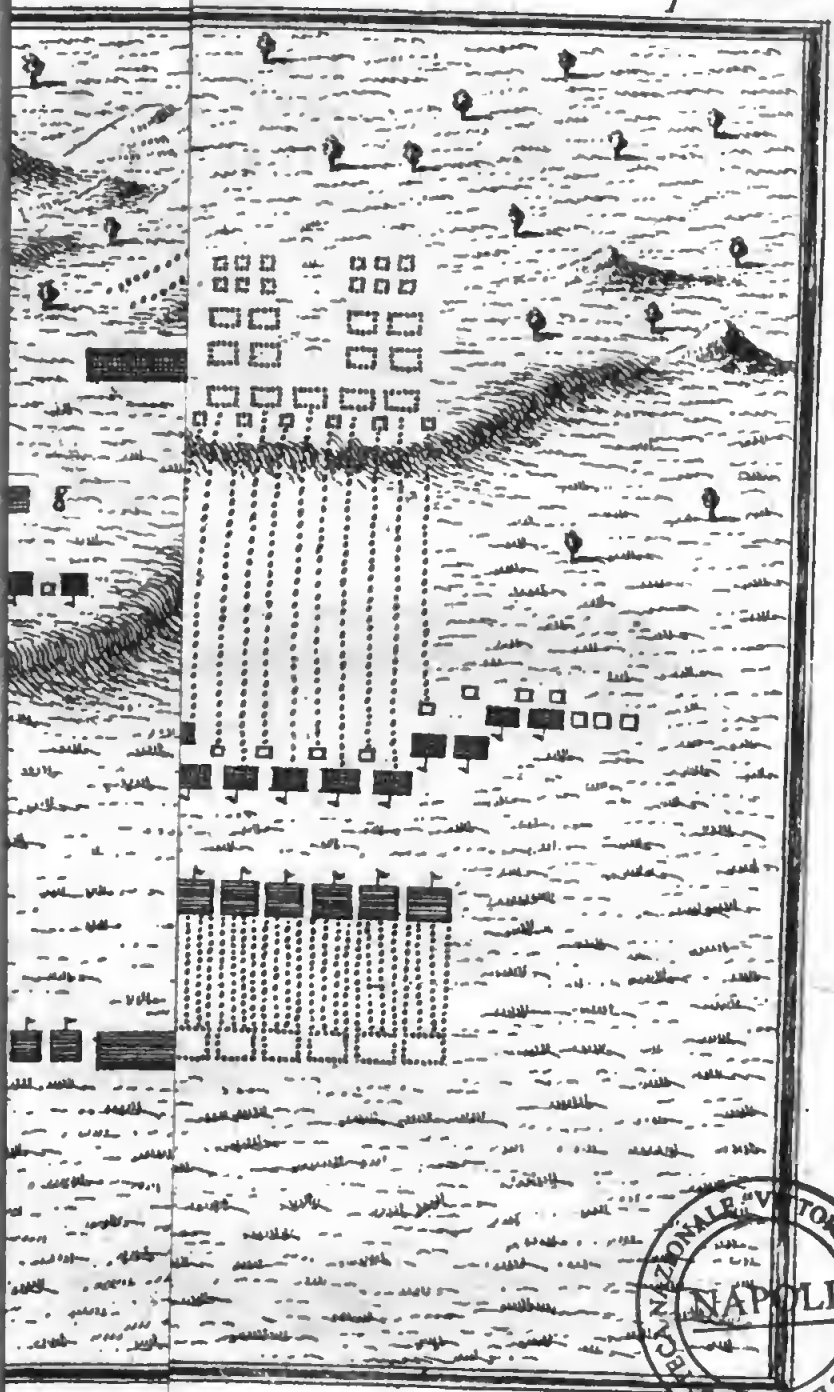
coin, ou, ſelon notre façon de parler, une colonne de route ſon aîle de cavalerie. Si les Grecs étoient perſuadés que la force de l'infanterie étoit dans la preſſion & la profondeur des rangs, ils ne l'étoient pas moins, que celle de la cavalerie conſiſtoit dans la légéreté & la vîteſſe des eſcadrons. Le paſſage grec ſignifie donc qu'Epaminondas forma un gros de cavalerie, qui ne préſentoit qu'un front étroit, & qui avoit par conſéquent beaucoup de profondeur. Le terme σμβολον ſervoit à exprimer tout ce qui repréſentoit une maſſe de troupes telles qu'elles fuſſent.

Par cette diſpoſition on déroboit à l'ennemi une partie de ſes forces, qu'il ne pouvoit eſtimer; on avançoit dans cet ordre, & l'on ne ſe déployoit qu'à une certaine diſtance, afin de l'envelopper avant qu'il eût pris des moyens pour y remédier. C'étoit proprement une colonne de marche ſur pluſieurs eſcadrons de front; elle eſt déſignée dans le chapitre XXXII d'Elien.

Cet auteur ne parle que d'un eſcadron auquel on donnoit plus de profondeur que de front; mais par ce qui ſuit, on voit que cette diſpoſition particuliere s'appliquoit à un corps entier de cavalerie. Les anciens avoient une facilité que nous n'avons point pour ces ſortes de manœuvres, parce que leurs eſcadrons étoient très-courts, & que leur front n'excédoit point le double de la hauteur: les cavaliers n'étoient pas non plus ſi ſerrés dans le rang que les nôtres. Il en réſultoit que l'eſcadron, dans les cas où nous ſommes obligés de caracoler, marchoit ſimplement par ſon flanc ſans s'allonger que très-peu; il marchoit auſſi de biais, en ſe portant ſur le flanc & gagnant en même tems du terrein en avant. C'eſt de cette

maniere que ſe développa l'*Embolon* de cavalerie d'Epaminondas. Cet endroit de Xénophon, que je viens d'éclaircir, ſuffiroit ſeul à prouver que les Grecs, par le terme *Embolon*, & les Latins par celui de *Cuneus*, n'ont jamais entendu un corps pointu, ſemblable au Δ. ou à un triangle, comme l'ont compris Elien & Végece, qui n'étoient point militaires. On ne peut aſſez s'étonner qu'un auteur moderne & eſtimable, qui paroît très-inſtruit, ait fait ſervir ſa ſcience à ſoutenir une auſſi mauvaiſe théſe.

Xénophon ne parle point dans cette action d'attaque au centre comme ſe l'eſt figuré le chevalier de Folard; ce qui lui a fait créer une manœuvre qui n'a point de probabilité. Il eſt dit au contraire qu'Epaminondas, s'étant diſpoſé à engager le combat avec ce qu'il avoit de meilleur, pendant qu'il laiſſeroit le reſte éloigné, il comptoit que ce qu'il attaqueroit ne réſiſteroit point, & que l'ennemi une fois rompu dans cette partie, il viendroit facilement à bout du reſte. Le Général Thébain avoit en vûe non ſeulement l'infanterie, mais auſſi la cavalerie de Lacédémone. Ce n'étoit donc pas ſur le centre qu'il dirigeoit ſon attaque, puiſque l'une & l'autre formoient l'aîle droite de l'armée. Il avoit eu ſoin de maſquer toutes ſes diſpoſitions afin de ſurprendre l'ennemi. La cavalerie étoit redoublée & les armés à la légere cachés derrière elle. Les troupes qui devoient compoſer la colonne, avec la ſection de la gauche de la phalange, étoient à portée derrière la ligne. Epaminondas forma ſon *Embolon*, & le conduiſit auſſi-tôt lui-même droit aux ennemis: il eſt dit, dans le texte, qu'il les fit venir



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

B.1re. position des thébains.

C. troupes destinées à former la Colonne.

D. mouvement de la Ligne.

7:

Digitized by Google

ſur le front, ce qui ne ſignifie autre choſe que le mouvement que fit la colonne en ſe formant, parce qu'alors elle devançoit la ligne.

Επεὶ γε μὲν παραγαγων τις επὶ κερως πορευομενους λοχους εἰς μετωπον, ἰσχυρον εποιειτο τὸ περι ἑαυτον εμβολον, τοτε δὲ ἀναλυσειν παρασειλας τα ὅπλα ηγειτο.

CHAPITRE DIXIEME.

Paſſage de l'Hydaſpe, & bataille d'Alexandre contre Porus.

CETTE action paroît avoir été conduite ſur les principes que Végece donne pour la ſixieme diſpoſition, qui n'eſt pas fort differente de la ſeconde. On y attaque de même par la droite avec l'élite de ſa cavalerie & de ſon infanterie, tenant le reſte éloigné: mais ici la partie refuſée eſt diſpoſée en long comme un *javelot* (c'eſt ainſi que s'exprime Végece), au lieu que dans la ſeconde elle reſte en écharpe. On a vu que dans les batailles de Leuctres & de Mantinée, l'armée des Thébains s'étoit préſentée d'abord de front, & s'étoit enſuite avancée par une de ſes aîles, le reſte de la ligne faiſant le mouvement de converſion. Au contraire, dans la ſixieme diſpoſition, toute la gauche, qui ne doit point combattre, s'avance ſeulement en pointe; c'eſt-à-dire, ſelon notre façon de parler, en colonne de marche, de ſorte qu'elle forme comme une équerre avec la partie qui attaque.

Le paſſage de l'Hydaſpe eſt une entrepriſe des plus hardies & des mieux conduites qu'il y ait eu dans ce genre; & la bataille, qui ſe donna immédiatement après, eſt un de ces chef-d'œuvres de Tactique qui ne ſe trouvent que dans l'hiſtoire des Généraux du premier ordre. L'évenement n'étoit pas moins intéreſſant pour la gloire d'Alexandre & pour ſa grandeur que celui de la bataille d'Arbelles. L'un lui avoit donné la monarchie des Perſes, l'autre lui ouvroit le chemin à la conquête des Indes, après en avoir brisé le plus ferme rempart. Il n'avoit point affaire ici à un Monarque efféminé que la néceſſité arrachoit du ſein de ſon palais; il combattoit un Prince valeureux, réſolu de conſerver ſes Etats, ou de mourir les armes à la main plutôt que de recevoir la loi : auſſi avoua-t-il qu'il avoit trouvé des périls & un rival dignes de lui. Arrien s'eſt aſſez étendu ſur cette action, & de tous ceux qui en ont parlé, il eſt celui dont on tire plus de lumiere : cependant il n'eſt pas exempt d'omiſſions qui laiſſent des doutes & de l'obſcurité. Polyen, Plutarque & Diodore, dans le peu qu'ils en ont dit, m'ont aidé à y ſuppléer. Pour Quint-Curce, il s'y eſt ſi fort embrouillé, à ſon ordinaire, qu'il ſeroit bien difficile de dé-

mêler la vérité à travers ſon galimatias.

Alexandre avoit traverſé le fleuve Indus, & reçu dans ſon alliance Abiſare & Taxile, Rois de ces contrées. Le dernier lui avoit envoyé divers préſens, avec ſept cens chevaux & trente éléphans; il le joignit lui-même dans la ſuite avec cinq mille hommes de pied. Ce conquérant fut reçu dans ſa capitale avec de grandes démonſtrations d'amitié; il y fit des ſacrifices & y célébra des jeux; après quoi il s'approcha des bords de l'Hydaſpe, où il ſavoit que Porus étoit campé pour en défendre le paſſage. Il avoit mené avec lui les bateaux dont il s'étoit ſervi pour paſſer l'Indus: on les avoit démontés, les uns en deux piéces, & les plus grands en trois, afin de les porter plus commodément. A ſon arrivée, il vit Porus de l'autre côté avec toutes ſes forces & ſes éléphans, & reconnut qu'il avoit mis des gardes dans pluſieurs endroits où l'on pouvoit paſſer. Il répandit de même des troupes le long du fleuve, tant pour donner de la jalouſie en divers lieux, que pour fourager le pays. Il fit venir dans ſon camp quantité de troupes des provinces en-deçà de l'Hydaſpe, & publia qu'il vouloit y demeurer juſqu'aux approches de l'hiver, en attendant que la crue des eaux, occaſionnée par la fonte des neiges, fût écoulée. Ce-

pendant il penſoit ſérieuſement à l'exécution de ſon deſſein; il voyoit bien qu'il n'étoit pas poſſible d'entreprendre ce paſſage de vive force, comme il avoit fait celui du Granique, à cauſe de la largeur du fleuve & de la force de l'armée ennemie. Il réſolut de le dérober; pour cet effet, il fit tenter pendant la nuit divers endroits par ſa cavalerie, comme s'il eut eu envie d'y paſſer. Porus y accouroit auſſitôt avec ſes éléphans; mais Alexandre faiſoit retirer ſes troupes, & les tenoit en bataille ſur le bord. Il répéta ce manége pluſieurs fois, ſi bien que Porus voyant que ce n'étoit qu'une feinte & de vaines menaces, ne s'en mit plus ſi fort en peine : il ſe contenta de poſer des gardes & d'envoyer par-tout des coureurs.

Alexandre, qui avoit reconnu tout le bord de la riviere, s'étoit apperçu qu'à cinq lieues au-deſſous de ſon camp, il y avoit un rocher autour duquel le fleuve ſe recourboit, & tout auprès une iſle deſerte, couverte de bois ainſi que le pays en-deçà: ce fut cet endroit qu'il choiſit pour ſon entrepriſe. Il fit préparer publiquement tout ce qui étoit néceſſaire pour faire croire qu'il vouloit paſſer vis-à-vis de ſon camp; mais on travailloit ſecrétement à faire des radeaux, à coudre des peaux remplies de

paille, à raſſembler les piéces des bateaux & des galéres à trente rames, qu'on avoit portées vers le lieu du paſſage où la forêt couvroit ce qui s'y faiſoit. Lorſque tout fut prêt, Alexandre partit de ſon camp avec ſes compagnies royales, les régimens de cavalerie d'Epheſtion, de Perdicas & de Démétrius, ceux de la Bactriane & de la Sogdiane, les Scythes & les Dahes, qui étoient des archers à cheval. L'infanterie étoit compoſée des Argyraſpides, des phalanges de Clite & de Cœnus, des archers & des Agriens. Tous ces corps ne compoſoient que ſix mille hommes de pied & cinq mille chevaux *(a)*. Il s'éloigna du bord pour n'être pas apperçu, & tira à l'entrée

(*a*) Si tous les corps d'infanterie, qui ſont ici nommés, ne faiſoient que ſix mille hommes, il falloit qu'ils fuſſent très-foibles; ou peut-être n'y étoient-ils pas en entier, car le fond des Argyraſpides étoit au moins de trois mille, & celui des Agriens de mille. A l'égard des phalanges, il faut ſe rappeller ce que j'ai dit à l'article de la compoſition de la phalange, qu'elle ſe diviſoit en quatre grandes ſections, appellées *phalangarchies*, & chacune de celle-ci en deux *chiliarchies*. C'eſt de ces parties dont il eſt queſtion, lorſqu'il eſt parlé des phalanges de Cœnus, de Cratere, de Clite, &c. Ces Généraux commandoient ces diviſions & en avoient la diſcipline.

de la nuit vers l'iſle où il avoit réſolu de paſſer. Il laiſſa dans le camp Cratere avec le reſte de ſa cavalerie Aſiatique, la phalange d'Alcétas, celle de Poliſperçon, & les cinq mille Indiens: il lui ordonna de ne paſſer que lorſqu'il verroit Porus décampé, ſoit pour ſe retirer ou pour le venir combattre. Il avoit placé auſſi à moitié chemin, entre l'iſle & le camp, Méléagre, Attale & Gorgias, avec l'infanterie & la cavalerie ſoudoyées; & leur avoit commandé de paſſer par troupes dès qu'il le verroient attaché au combat: ce corps étoit poſté de maniere qu'il ne pouvoit être vu.

Un orage qui ſurvint, & dura toute la nuit, ſervit beaucoup à couvrir l'entrepriſe, en empêchant qu'on n'ouît le bruit & les mouvemens qui ſe faiſoient au lieu du paſſage. S'étant calmé à la pointe du jour, toute l'armée paſſa (*a*), la cavalerie ſur les peaux, l'infanterie ſur les barques & les petites galéres. A meſure que les troupes arrivoient à l'autre bord, Alexandre les mettoit en bataille à la vue des gardes ennemies, qui coururent en donner avis à Porus. Mais ayant voulu s'avancer avec

(*a*) Elle laiſſa l'iſle à côté, dans laquelle on envoya ſeulement quelqu'infanterie légere pour s'en aſſurer.

ſa cavalerie & les Argyraſpides, il s'apperçut qu'il étoit dans une autre iſle plus grande que la premiere, séparée de terre-ferme par un petit trajet. Comme l'eau étoit groſſie par l'orage de la nuit, on fut obligé de chercher le gué, où la cavalerie en eut juſqu'au cou des chevaux, & l'infanterie juſque ſous les bras. Tout étant paſſé, Alexandre fit prendre du terrein à ſa cavalerie, devant laquelle il jetta les archers à cheval; l'infanterie légere des Agriens fut placée ſur les côtés de la phalange. Il s'avança avec ſa cavalerie au-devant des ennemis, laiſſant l'infanterie derrière qui marchoit au petit pas, excepté les archers à pied qui eurent ordre de ſuivre le plus vîte qu'ils pourroient. Il penſoit que ſi Porus ne venoit au-devant de lui qu'avec ſa cavalerie, il le déferoit avec la ſienne qui étoit bien meilleure; que s'il venoit avec toutes ſes forces, il le tiendroit en échec juſqu'à l'arrivée de l'infanterie; qu'enfin, s'il ſe retiroit, il ſeroit à ſes trouſſes, attaqueroit ſon arrière-garde & l'affoibliroit d'autant: c'eſt cette raiſon qui lui fit devancer ſon infanterie. A peine fut-il en marche qu'on vint l'avertir que les ennemis paroiſſoient: c'étoit le fils de Porus (*a*) qui s'avançoit

v. la pl. VIII.

(*a*) Quint-Curce dit que ce fut ſon frere qui

avec deux mille chevaux & cent vingt chariots, dans l'eſpérance de défendre le paſſage. Alexandre ayant reconnu la force de ce détachement, ne daigna pas ſe mettre pour lui en bataille; il lui détacha ſes archers à cheval, & vint le charger avec la tête de ſa cavalerie en ordre de marche (*a*). Le fils de Porus reſta ſur la place avec quatre cens chevaux. Tous ſes chariots furent pris ſans avoir été d'aucun uſage, à cauſe de la pluie qui avoit détrempé la terre; comme ils étoient fort peſans, ils s'embourberent & ne purent faire retraite.

Lorſque Porus eut appris la défaite de ſon fils & la venue d'Alexandre, il balança ſur le parti qu'il prendroit: il voyoit de-

---

vint avec quatre mille chevaux; mais Arrien eſt plus croyable.

(*a*) Les eſcadrons, qui étoient de cent vingt-huit, ne préſentoient que ſeize chevaux de front: il leur étoit aiſé de marcher ſur cette étendue. La cavalerie d'Alexandre étoit donc en colonne de marche par eſcadron: c'eſt ce qu'Elien a voulu déſigner, quand il a dit que pour marcher dans des lieux étroits, ou lorſqu'on vouloit cacher ſa force à l'ennemi, on formoit des eſcadrons ſur plus de profondeur que de front. Il a confondu dans cet endroit la colonne de marche avec la diſpoſition qu'on faiſoit prendre à un corps de cavalerie, pour qu'il parût moins nombreux, comme celle d'Epaminondas à Leuctres.

vant lui Cratere qui faiſoit mine de vouloir paſſer, & il avoit à craindre que s'il forçoit le paſſage il ne le prît par derrière, pendant qu'il ſeroit attaché au combat. C'étoit en effet à quoi Alexandre avoit bien penſé: voilà pourquoi il avoit poſté entre ſon camp & l'iſle le corps de l'infanterie & de la cavalerie ſoudoyées. Cette diſpoſition avoit deux objets: ſi Porus s'étoit aſſez avancé pour rencontrer Alexandre plus près de l'iſle que du camp, ce corps paſſoit & pouvoit le prendre par derrière; ſi au contraire Alexandre faiſoit plus de chemin que Porus, & laiſſoit derrière lui les ſoudoyés, rien ne les empêchoit de paſſer pour le joindre & venir le renforcer (*a*). Porus réſolut enfin d'aller à la rencontre d'Alexandre, avec lequel il jugeoit qu'étoient ſes principales forces: il laiſſa ſeulement dans ſon camp quelques éléphans pour amuſer ceux qui étoient à l'autre bord.

Son

(*a*) Ce corps devoit avoir des radeaux ou des barques légeres prêtes à mettre à l'eau. Quint-Curce dit que cette riviere avoit de largeur quatre ſtades, qu'elle étoit très-profonde & rapide: mais on s'apperçoit qu'il a ſuivi des hiſtoriens qui s'imaginoient relever les faits d'Alexandre en y mettant plus de difficultés: lui-même coure ſans ceſſe après le merveilleux & les images.

Son armée étoit de trente mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux, trois cens chariots & deux cens éléphans. Il s'arrêta dans un endroit où le terrein, qui étoit ferme & ſablonneux, lui parut propre à faire mouvoir ſes chariots: il y rangea ſon infanterie, & mit à la tête les éléphans à vingt pas de diſtance les uns des autres; il plaça dans les intervalles des pelotons pour les ſeconder & les garantir d'être pris par les flancs. Sa cavalerie étoit ſur les deux aîles avec les chariots armés devant elle; mais la plus grande partie étoit à la gauche, parce que la droite étoit peu éloignée de la riviere, & que le terrein y étoit un peu fangeux.

Alexandre parut d'abord avec ſa cavalerie qu'il mit en bataille, & lui fit faire divers mouvemens pour en impoſer à l'ennemi, en attendant ſon infanterie. Il détacha auſſi Cœnus avec ſon régiment de cavalerie, & celui de Démétrius, pour aller ſe poſter devant la droite de l'ennemi. Les archers à pied, qui ſuivoient de près, ſe formerent à la gauche de la cavalerie qui reſtoit à la droite, dont une partie étoit repliée en ligne oblique [6] que les archers [4] continuoient(*a*). Peut-être que cette li- v. la pl. VIII.

(*a*) Arrien ne parle point de cette premiere

gne s'allongeoit ſur un petit revers qui déroboit aux ennemis la vue du terrein au-delà : c'eſt pourquoi ils n'oſoient faire aucun mouvement en avant, ne ſachant pas ce qui pouvoit s'y paſſer. Alexandre attendit dans cette ſituation la phalange qui arriva en diligence précédée par les Agriens : il lui laiſſa le tems de reprendre haleine, & lui commanda de ne bouger juſqu'à ce qu'il eût ébranlé l'ennemi. Cœnus avoit ordre d'attaquer la droite qui étoit très-foible, & lorſqu'il l'auroit renverſée, de tourner par derrière pour venir prendre en queue l'aîle gauche, pendant qu'il l'attaqueroit de front. Il paroît d'abord ſingulier que Cœnus, après avoir

---

diſpoſition qui en valoit cependant bien la peine. Mais Polyen nous l'a conſervée ; voici ce qu'il en dit : Αλεξανδρος εν τη προς Πωρον μαχη το μεν ἱππικον επι τὸ δεξιὸν κερως εταξεν εν λοπω : το λοιπον ε'ν επικαμπίω Τὴν φαλαγγα ϗ τους ελεφαντας επι τὸ λαιὸν κερως εστησεν, ϗ απο τουτων επικαμπιων εταξεν.

Alexandre, dans la bataille contre Porus, plaça ſa cavalerie à l'aîle droite, partie en ligne courbe. Il mit à la gauche ſes éléphans & ſa phalange, & leur donna auſſi la forme de la ligne courbe. Il faut ſupprimer les éléphans que Polyen a mis mal-à-propos, car ceux que Taxile avoit amenés à Alexandre étoient reſtés dans ſon camp.

rompu cette cavalerie de la droite, n'ait pas eu ordre de ſe replier tout de ſuite ſur le flanc de l'infanterie, ce qui étoit bien plus court que de faire un long circuit par derrière la ligne, pour venir retomber ſur la gauche. Mais il faut faire attention qu'Alexandre ayant peu d'infanterie, & qui étoit prodigieuſement fatiguée, il ne vouloit point engager de combat contre celle de l'ennemi, qu'il n'eût entierement défait ſa cavalerie; & comme il vouloit s'en aſſurer, il donna cet ordre à Cœnus, bien ſûr qu'après cela la victoire ne pouvoit lui échapper (*a*).

Cependant le combat commença à la

(*a*) A la bataille de Rocroi, le combat s'étant engagé par les deux aîles de cavalerie, celle de la gauche, commandée par le Maréchal de Lhôpital, eut du pire: mais le Prince de Condé, qui avoit rompu celle qui étoit devant lui, tourna par-derrière l'infanterie ennemie pour venir à ſon ſecours. La même choſe eſt arrivée à la bataille de Molwitz, entre les Autrichiens & les Pruſſiens. La cavalerie de la droite Pruſſienne fut renverſée, & les Autrichiens, arrêtés par quelques bataillons qui ſe trouverent ſur le flanc de l'infanterie, coururent juſque par derrière la ſeconde ligne de la gauche, qui fit demi-tour à droite pour les recevoir; ils perdirent cependant la bataille, parce que la cavalerie Pruſſienne ſe rallia & que leur infanterie fut battue.

droite de cette maniere : Alexandre fit marcher par l'aîle ſa cavalerie, pour tâcher de déborder l'ennemi en s'approchant de lui obliquement ; Porus, qui voyoit ſon deſſein, fit auſſi marcher ſa ligne pour gagner du terrein ſur la gauche. Pendant que ce mouvement s'exécutoit, les archers à cheval [5] vinrent faire leur décharge ſur la cavalerie ennemie, qui fut obligée de s'arrêter. Alexandre, dont les eſcadrons étoient légers & marchoient plus vivement que ceux des Indiens, ſe trouva bientôt ſur leur flanc ; Cœnus parut en même tems, qui s'avançoit par les derrières : cela les obligea de changer leur ordonnance, pour s'oppoſer à lui & au Prince, qui les chargea dans ce moment de déſordre & les renverſa. Ils ſe retirerent ſur le flanc de l'infanterie où ils ſe rallierent : alors les Argyraſpides [1] & les phalanges [2] ſe mirent en bataille & s'avancerent. Porus envoya contre eux ſes éléphans, que les conducteurs animoient, pour les pouſſer ſur les Macédoniens. L'infanterie légere des Agriens [3] & les archers à pied [4] vinrent au-devant d'eux, & les chargerent à coups de fléches & de javelots : mais les éléphans fondirent ſur eux avec tant d'impétuoſité, qu'ils furent obligés de s'ouvrir & de leur faire place. Cependant la cavalerie Indien-

ne étoit revenue à la charge ; elle fut rompue une ſeconde fois & rejettée ſur ſon infanterie, contre laquelle la phalange commençoit à donner. Ce ne fut plus dès-lors que confuſion & une mêlée affreuſe. Les éléphans bleſſés ne ſe laiſſoient plus gouverner ; ils couroient avec fureur de tous côtés, foulant aux pieds ce qu'ils rencontroient. Les Indiens, reſſerrés & preſſés de toutes parts, en fouffroient beaucoup plus que les Macédoniens, qui avoient de l'eſpace & s'ouvroient lorſqu'ils venoient à eux. La cavalerie Macédonienne environnoit celle des barbares, acculée contre leur infanterie ; & celle-ci, qui étoit en déſordre, montroit par-tout des vuides où s'élançoient les ſections de la phalange. Les Indiens rompus, prirent la fuite, preſque toute leur cavalerie fut taillée en piéces, & Cratere qui, ſur ces entrefaites, avoit paſſé la riviere, ſe mit aux trouſſes des fuyards, dont il fit un grand carnage. Les Indiens perdirent vingt-trois mille hommes, ſans leurs chariots & tous les éléphans qui furent tués ou pris. Les deux fils de Porus périrent dans cette journée ; lui-même, couvert de bleſſures, tomba au pouvoir d'Alexandre, qui lui marqua toute l'eſtime qu'il faiſoit de ſa valeur, & le traita en ennemi généreux.

Notes pour ſervir d'éclairciſſement.

Il n'eſt point parlé dans Arrien de combat entre la cavalerie de la droite Indienne & celle de Cœnus. Cependant il doit y en avoir eu, puiſque l'armée de Porus appuyoit à l'Hydaſpe, & que Cœnus ne put gagner les derrières qu'en renverſant la cavalerie poſtée de ce côté. Plutarque ſupplée à ce défaut, en diſant qu'Alexandre ne donna pas contre le milieu de la bataille, à cauſe des éléphans, mais qu'il attaqua les deux pointes, qui furent rompues. Il eſt certain qu'il y avoit de la cavalerie à la droite, très-peu à la vérité, à cauſe du voiſinage du fleuve, dont la rive étoit marécageuſe, & parce que Porus en avoit déja beaucoup perdu dans la déroute de ſon fils. Alexandre n'envoya contre cette partie que deux régimens, ce qui prouve qu'elle étoit très-foible. Arrien ne s'eſt tû que ſur le combat; car il convient d'ailleurs que les flancs de l'infanterie étoient couverts de la cavalerie.

Il y a apparence que les chariots armés ne firent pas grand fracas, puiſqu'il n'en eſt point parlé dans le détail de l'action. Porus en avoit perdu cent vingt, qui furent pris après la défaite du détachement de ſon fils : il en reſtoit cent quatre-vingt, dont la plûpart devoit être devant la cavalerie de la gauche. Comme celle d'Alexandre ſe porta ſur le flanc des Indiens, & que les archers à cheval caracoloient ſans ceſſe autour de la ligne, leurs chariots devinrent inutiles.

A l'égard des éléphans, il eſt difficile d'en accorder le nombre & les diſtances que leur donne Arrien, avec celui de l'infanterie de Porus. S'il y

avoit deux cens éléphans, & cent pieds de l'un à l'autre, le front de l'infanterie eut été de vingt mille pieds. En ne ſuppoſant que cent éléphans, c'eut été dix mille pieds; ce qui n'eſt pas encore probable, ſi Porus n'avoit que trente mille fantaſſins: car donnant trois pieds par homme, il y en auroit eu 3333 de front. Cette infanterie n'eut donc été que ſur neuf ou dix de hauteur, & ſur bien moins s'il y avoit eu plus de cent éléphans. Cela ne peut être, parce que ces peuples, comme tous les Aſiatiques, ſe formoient ſur beaucoup de profondeur. J'ai donc jugé que ces intervalles n'étoient au plus que de vingt pas, & j'ai en cela ſuivi Polyen, qui ne les fait que de cinquante pieds. Tous les hiſtoriens repréſentent la ligne de Porus comme le mur d'une ville, dont les éléphans reſſembloient aux tours, & l'infanterie aux courtines. Arrien dit que la ligne entroit un peu dans les intervalles; mais Diodore dit qu'ils étoient ſur le front, & qu'on avoit mis dans les intervalles des ſoldats pour protéger leurs flancs, parce que c'étoit ordinairement par-là qu'on cherchoit à les frapper. Cette derniere diſpoſition eſt meilleure & plus naturelle, c'eſt pourquoi je l'ai préférée. C'eut été une grande ignorance à Porus d'enfoncer ainſi dans la ligne ces animaux, qui, par le moindre mouvement en arrière, y euſſent jetté le déſordre. Antiochus fut battu à la bataille du mont Sypile pour les avoir placés à-peu-près de même.

La poſition oblique qu'Alexandre fit prendre à ſa cavalerie en arrivant, avoit pour objet de contenir l'ennemi juſqu'à la venue de ſon infanterie, ſans laquelle il n'avoit garde de s'engager. La ligne des Indiens étoit peſante & difficile à remuer,

à cauſe de l'attirail des chariots & des éléphans. Elle ſe ſeroit rompue & miſe en déſordre, ſi elle avoit voulu s'avancer & ſe replier par une converſion pour attaquer cette cavalerie : elle auroit quitté l'avantage du terrein qu'elle croyoit avoir trouvé pour les chariots. D'ailleurs l'infanterie Macédonienne pouvoit arriver d'un moment à l'autre, la prendre en flanc, & dans le déſordre de l'attaque : il n'étoit donc pas à craindre qu'elle osât faire aucun mouvement, qui ne pouvoit être que dangereux pour elle. Ce fut dans ces premiers momens que Cœnus fut détaché pour aller ſe poſter devant la droite des ennemis : cette marche, qui ſe faiſoit à leur vue, & les divers mouvemens des archers à cheval qui caracoloient ſur le front, ſervirent encore à les tenir en bride. Lorſque la phalange arriva, elle étoit en colonne de marche, ſoit par ſon flanc, ou par diviſions ; car elle marchoit de ces deux manieres : elle préſentoit donc à l'ennemi la pointe de ſon aîle comme un javelot préſente la ſienne ; elle demeura même quelque tems dans cette ſituation pour ſe repoſer, & ne ſe mit en front qu'après que l'action de la cavalerie fut commencée ; après quoi toutes ces diſpoſitions obliques diſparurent, & le combat s'engagea de toutes parts. Voilà comme on peut concilier le texte de Polyen avec ce que dit Arrien des mouvemens qu'Alexandre fit faire à ſa cavalerie. Ces deux auteurs aident réciproquement à ſe faire comprendre, & la ſuite du récit d'Arrien conſtate toutes les différentes poſitions que j'ai déſignées dans cet ordre de bataille.

Il n'eſt pas inutile de dire un mot des peaux dont Alexandre ſe ſervit pour paſſer le fleuve.

Elles étoient remplies de paille, bien couſues, & fermées hermétiquement. D'Ablancourt a cru qu'elles ſervoient à ſoutenir des radeaux ſur leſquels on paſſa la cavalerie. Il cite pour exemple des petits radeaux de branches d'arbres que font les Tartares, avec leſquels ils traverſent les rivieres, conduiſant leurs chevaux à la nage. Les anciens ont connu l'uſage de ces ſortes de radeaux ſoutenus par des peaux de boucs enflées : on s'en ſert de même à préſent dans certaines contrées de l'Aſie. La conſtruction en eſt aiſée & commode ; on n'eſt obligé que de porter les peaux avec ſoi, le bois néceſſaire ſe trouvant par-tout. On forme un chaſſis de longues perches, ſur lequel on fait un fort claïonnage de branches d'arbres, & l'on attache enſuite les peaux ſur les côtés. Lorſqu'Alexandre traverſa le Danube pour attaquer les Gétes, Arrien dit qu'il fit emplir de paille les tentes de ſes ſoldats faites de peaux, & que par ce moyen il paſſa juſqu'à quatre mille hommes de pied & quinze cens chevaux. Il traverſa de même le fleuve Oxus, qui avoit ſept ou huit cens pas de largeur. Il n'eſt point parlé, dans ces occaſions, de claïonnage : ſans doute que pluſieurs tentes, étant jointes & amarrées enſemble, formoient un radeau. Dans le cas dont il s'agit, la cavalerie ſe ſervit de peaux de boucs qui s'attachoient aux ſangles du cheval, une de chaque côté : le Chevalier de Folard en propoſe qui ſoient garnies d'un tuyau avec une ſoûpape pour les ſouffler : cela eſt plus commode, mais moins sûr que de les renfler de paille.

PARALLELES ET REFLEXIONS.

J'AI fait voir que la hardieſſe d'Alexandre, qui ſe porte en avant avec ſa cavalerie, étoit raiſonnée, & qu'il ne couroit aucun riſque. Il eſt rare que ces ſortes de manœuvres, qui ſervent à gagner du tems, ne réuſſiſſent, ſi l'on choiſit bien ſon terrein, & qu'on les dirige adroitement. L'ennemi qui voit des troupes devant lui, dont le nombre groſſit à chaque inſtant, ne ſait à quelle diſtance ſont les autres; il ignore les diſpoſitions qu'on peut lui maſquer, & n'oſe rien entreprendre.

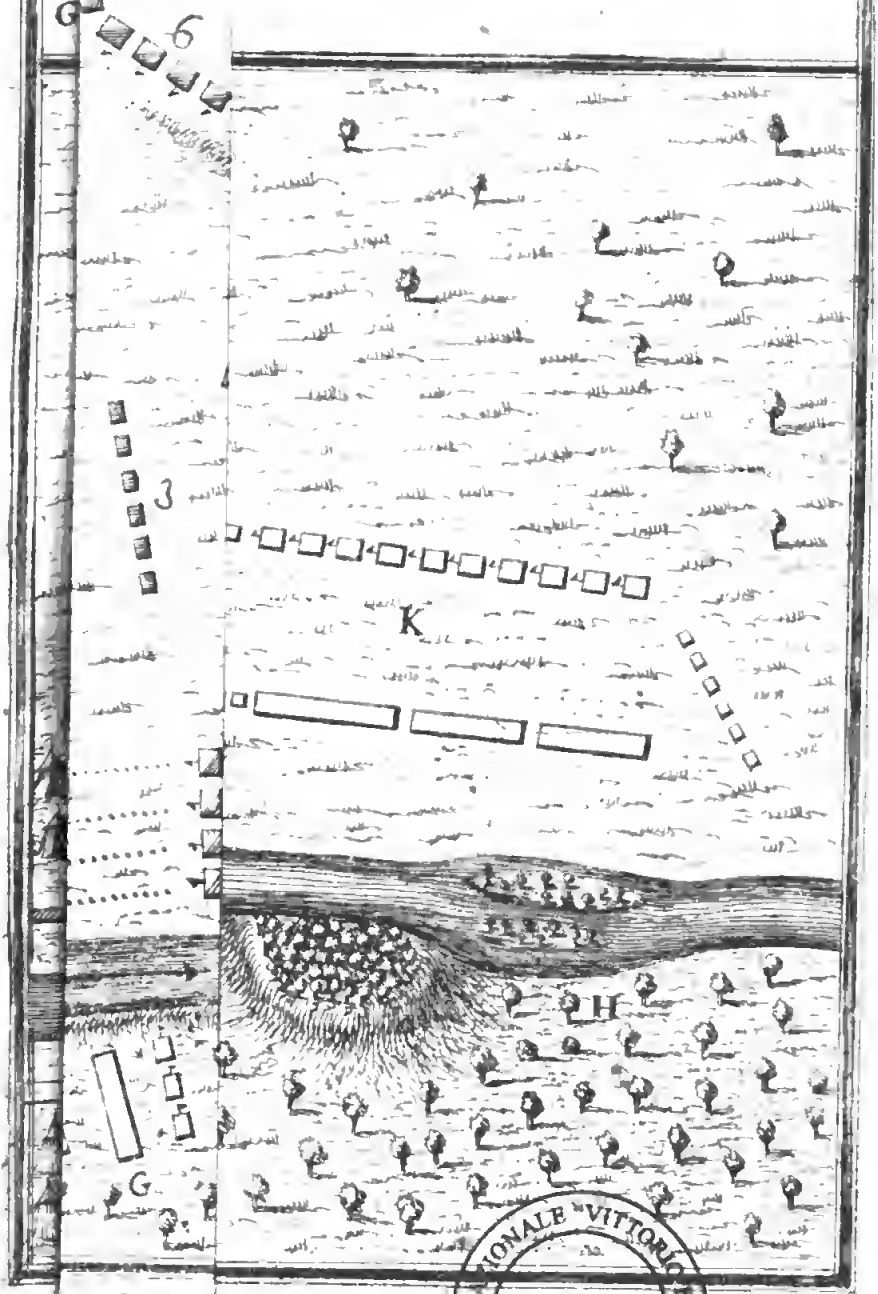
En 1710, le Général Staremberg ayant pris le parti de ſe retirer en Caſtille, un corps de troupes, qui couvroit ſa retraite, ſe laiſſa enfermer dans Brihuega par l'armée du Roi d'Eſpagne Philippe V. Staremberg revenoit en diligence ſur ſes pas pour le dégager; mais le Roi, qui vouloit avoir le tems de forcer ceux qui étoient dans la place, avant qu'ils puſſent être informés de l'arrivée du ſecours, fit partir M. de Vendôme avec toute la cavalerie. Ce Général la porta ſur des hauteurs près de Villa-Vicioſa, par où l'ennemi devoit arriver, ce qui le contint autant qu'il le falloit. Pendant ce tems la place ſe rendit, & l'infanterie rejoignit en diligence la cavalerie.

Hiſtoire milit. de Louis XIV. t. V. page 445.

A
B
C
D
E
F
G

eu du passage.

osition d'Alexandre après
l eut passé.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

ydasp

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Le Général Staremberg pouvoit avoir auſſi de ſon côté fait prendre les devants à ſa cavalerie, & obliger le Roi de lâcher priſe, en lui perſuadant que c'étoit toute ſon armée : dans ces occaſions, le premier qui ſe montre arrête l'autre & lui en impoſe. Cependant l'erreur peut ne pas durer longtems, ſi un Général a eu la précaution d'envoyer des partis pour être inſtruit de la marche de l'armée ennemie, qu'il doit ſuppoſer pouvoir venir au-devant de lui comme il marche à elle. Ces détachemens, qui doivent être très-petits, & commandés par des Officiers intelligens, ſe gliſſent ſur les flancs de la marche pour obſerver la force des colonnes & la nature des troupes. Si les Généraux Allemands avoient pris ces meſures, lorſqu'ils paſſerent le Spireback pour ſecourir Landau, ils n'auroient pas été ſurpris par le Maréchal de Talard qui venoit au-devant d'eux, & qui eut été lui-même très-embarraſſé. Ses troupes arrivoient à la file, les brigades les unes après les autres ; & une partie de ſon infanterie étoit encore très-éloignée, lorſque le combat commença par la cavalerie qui avoit d'abord été poſtée. Le déſordre où les ennemis ſe trouverent, & le peu de capacité de leurs Généraux, qui ne ſurent prendre

aucun parti, lui firent gagner cette bataille (*a*).

C'eſt preſque toujours l'excès de confiance & de sécurité d'un Général, qui le rend dupe d'une marche hazardée que l'on fait ſur lui. Il croit ſon ennemi fort loin ou trop occupé pour le venir troubler. S'il le voit paroître ſur ces entrefaites, comme il ne s'y attend point, & qu'il n'a pris aucune meſure, il en eſt déconcerté; cette audace l'étonne, & les troupes qui s'en apperçoivent ſe découragent.

L'ACTION d'Alexandre contre Porus n'eſt pas le dernier exemple de l'ordre oblique, par lequel on refuſe une de ſes aîles pour attaquer avec l'autre qu'on a renforcée de ſes meilleures troupes : c'étoit la

(*a*) Le Maréchal de Talard avoit pris dans cette occaſion le meilleur parti : il ne vouloit pas attendre l'ennemi dans ſes lignes, & quoiqu'inférieur d'un tiers, il aima mieux aller au-devant de lui; il preſſa ſa marche dans l'eſpoir de le trouver encore occupé au paſſage du Spireback. Les ennemis l'avoient cependant déjà paſſé, lorſque le Maréchal ſe vit en préſence avec la tête des colonnes. M. de Folard lui donne beaucoup d'éloges; mais M. de Feuquieres n'en juge pas de même. Il eſt certain que ſi le Prince de Bade eut été averti de ſa marche, il ne pouvoit éviter d'être battu.

méthode favorite de ce conquérant, qui combattit toujours avec des forces très-inférieures à ſes ennemis, dont il n'auroit pu triompher ſans l'adreſſe & la ſupériorité des manœuvres. Ses Généraux, qui s'étoient formés ſous lui, avoient conſervé ſes principes, & ils en firent ſouvent uſage dans les guerres qu'ils eurent entre eux après ſa mort. On ne peut diſconvenir que toutes les entrepriſes de ce Prince n'aient été accompagnées d'un très-grand bonheur: ſon étoile, ou pour mieux dire la providence qui le faiſoit ſervir à ſes deſſeins, le conduiſoit à ſes hautes deſtinées. Mais s'il comptoit ſur la fortune, il ne l'a ſuivoit point en aveugle: chacun de ſes projets étoit conçu & raiſonné ſur les moyens les plus capables de le faire réuſſir. L'audace & l'intrépidité qui brillent dans ſes actions, n'étoient point abandonnées de la prudence; celles même qui paroiſſent les plus téméraires étoient l'effet d'un profond raiſonnement. Lorſqu'il fut arrivé au Granique, Parménion lui conſeilloit de remettre le paſſage au lendemain: il lui alléguoit que toute la cavalerie des ennemis l'attendoit ſur le bord eſcarpé en pluſieurs endroits; que, comme ils avoient peu d'infanterie, ils n'oſeroient camper près de la rive, qu'ils ſe retireroient la nuit en arrière, ce qui lui

donneroit la facilité de paſſer avec moins de riſque. Cet avis étoit prudent, & donné par un vieux Général conſommé dans la guerre. Néanmoins Alexandre ne le ſuivit point ; parce qu'il jugea que les commencemens d'une auſſi grande guerre que celle où il s'engageoit, devoient être marqués par quelque coup d'éclat, qui donnât de la réputation à ſes armes, & jettât la terreur parmi ſes ennemis. Il comprit auſſi que plus leur cavalerie ſeroit près de la riviere, moins elle auroit de terrein pour manœuvrer, & qu'il n'étoit queſtion que de s'y faire jour dans quelqu'endroit pour en venir à bout. Leur infanterie étoit derrière, poſtée ſur des collines où elle ne ſervoit à rien ; au lieu qu'il en avoit une excellente, armée à la légere, & formée à combattre avec la cavalerie : auſſi en détacha-t-il une partie avec ſes coureurs & ſes Péoniens, ſoutenus d'un eſcadron de cuiraſſiers pour faire la tête du paſſage, & tâcher de gagner terre. Il les ſuivit à la tête de ſon aîle droite de cavalerie, qu'il menoit en biaiſant, tant pour rompre d'avantage le fil de l'eau, qu'afin de ne pas aborder en défilant, mais en bataille & ſur le plus de front qu'il pourroit (*a*) : la phalange eut ordre

(*a*) Il trayerſoit le fleuve en colonne par eſ-

de paſſer de même au-deſſous. Le péril étoit grand & l'entrepriſe difficile : mais la bonté & la valeur de ſes troupes, animées de ſa préſence, ſurmonterent tous les obſtacles. Il força de même, en plein jour, le paſſage de l'Iaxarte, defendu par les Scytes. Lorſque j'ai parlé de la bataille d'Arbelles, je n'ai pas oublié les raiſons qu'il eut de rejetter encore l'avis de Parménion, qui lui conſeilloit d'attaquer Darius pendant la nuit.

On ne trouve guere dans l'hiſtoire d'Alexandre de ces marches fines & combinées, ni de ces mouvemens rusés & inſidieux qui ont fait briller pluſieurs Généraux anciens & modernes. La nature de la guerre où il étoit engagé, ne lui donna pas occaſion de s'exercer dans cette partie ſi ſavante de l'art. Il couroit rapidement d'un ſuccès à un autre : on lui oppoſoit une multitude de barbares, conduits par des chefs mal-habiles & ſans méthode : lorſqu'ils étoient diſſipés, des Royaumes entiers ſe ſoumettoient, & il voloit à une nouvelle victoire. Halicarnaſſe & Gaza furent les ſeules villes qui oſerent l'arrêter & ſoutenir un ſiége. Lorſque Darius fut vaincu pour

---

cadrons, & la phalange, marchant par l'aîle, formoit auſſi une autre colonne.

la derniere fois, il ne s'agiſſoit plus que de réduire les provinces éloignées. Les peuples qui habitoient un pays rude & difficile voulurent en défendre l'entrée; d'autres ſe renfermerent dans des forteresſes, ou ſe retirerent ſur des rocs eſcarpés. Il fallut les y forcer: ces expéditions lui couterent des travaux, des courſes & du ſang, car il y fut bleſſé pluſieurs fois: mais il n'employa dans toutes ces opérations que les meſures qui ſe prennent d'ordinaire pour forcer un poſte, faire le ſiége d'une place, ou pour s'aſſurer d'un pays avant de s'engager dans un autre. Si Alexandre avoit eu en tête des troupes diſciplinées, conduites par d'habiles Généraux, il n'eſt pas douteux qu'il eut été contraint de réprimer ſon caractere impétueux: arrêté à chaque pas, il eut déployé cette dialectique ſublime qui naît des obſtacles, lorſque la guerre ſe fait dans une ſorte d'égalité; ſur-tout ſi les antagoniſtes ſont ſemblables en talens, tels qu'Annibal & Fabius, Turenne & Montécuculi. Voilà ce qui a manqué à la gloire d'Alexandre, dont les ſuccès ont été trop vifs & trop rapides: mais on doit admirer la grandeur de ſes vues, ſon audace & ſon activité dans les entrepriſes, ſon habileté dans les diſpoſitions, & cette préſence d'eſprit dans les batailles, où il s'eſt montré véritablement

véritablement grand, & le plus ſavant Tacticien de ſon tems. On voit encore briller ſon génie dans les guerres de ſes ſucceſſeurs, que Diodore nous a conſervées. On trouve, dans la plûpart de leurs ordres de bataille, des diſpoſitions obliques aſſez ſemblables à celles d'Arbelles. J'en rapporterai un dont la deſcription m'a paru la plus nette ; & qui réunit, plus qu'aucun autre, toutes les différentes ſortes de poſitions relatives au genre dont j'ai parlé juſqu'ici.

CHAPITRE ONZIEME.

Guerre d'Euménes contre Antigone.

ARTICLE I.

APRE'S la mort d'Alexandre, ſes principaux Capitaines ſe partagerent les gouvernemens de l'Empire, & Perdicas fut nommé régent, & tuteur des Princes déſignés pour ſucceſſeurs : l'un étoit Aridée, un imbécile, frere bâtard d'Alexandre ; l'autre, le fils qu'il avoit eu de Roxane. On leur fit prendre le titre de Rois dont ils n'avoient pas l'autorité. Sous un gouvernement ſi foible, ceux qui étoient établis dans les provinces, ne penſerent qu'à ſe rendre indépendans, & s'affermir dans leurs uſurpations. Ils ſe couvrirent dans les commencemens du nom des Princes, & chacun prit les armes ſous prétexte de maintenir leur autorité : mais tous ne vouloient en effet que leurs intérêts particuliers, & s'aggrandir aux dépens les uns des autres. Antigone avoit été mis en poſſeſſion de la Pamphilie & de la grande Phrygie ; il s'empara, à

Diodore. Liv. XVII.

la faveur des troubles, des provinces voiſines, & s'étendît dans la haute Aſie. Eumènes avoit eu en partage la Cappadoce & la Paphlagonie, auxquelles Perdicas joignit enſuite la Carie & la Lycie : cétoit un étranger qui, par ſon courage & ſon mérite, s'étoit élevé aux premieres dignités, & qui parut toujours plus attaché qu'aucun autre au ſang royal. Il avoit dans ſon parti le corps des Argyraſpides, qui s'étoit acquis la plus grande réputation. Pluſieurs Gouverneurs, jaloux de la puiſſance d'Antigone, ſe rangerent de ſon côté, moins, à la vérité, par amitié pour lui que dans la crainte de dépendre de l'autre : car chacun prétendoit au commandement, & ce ne fut qu'à regret qu'ils ſe virent forcés de le céder à Eumènes, qui avoit toute l'eſtime & la confiance des ſoldats. Cette préférence excita leur jalouſie, & fut cauſe des noirs complots qui ſe tramerent contre lui (*a*). Antigone, qui

(*a*) L'honnête homme, le vrai citoyen, cédera toujours ſans peine à la ſupériorité des talens : le Maréchal de Boufflers ne dédaigna point de ſervir ſous le Duc de Villars, dont il étoit l'ancien, ni le Maréchal de Noaille ſous le Maréchal de Saxe à Fontenoi ; ce qui leur a fait beaucoup d'honneur. L'envie n'infecte de ſon venin que des ames lâches & follement ambitieuſes ; elle n'ex-

point que ſon deſſein ne fut de gagner la province de Gabene, pays neuf, en état de fournir abondamment des ſubſiſtances, & très-ſûr pour cantonner des troupes, à cauſe des rivieres & des défilés dont il étoit couvert. Il réſolut de le prévenir : pour cet effet il gagna quelques ſoldats, qui, ſous l'apparence de déſertion, ſe rendirent au camp d'Antigone, auquel ils dirent qu'Euménes devoit l'attaquer à l'entrée de la nuit : en même tems il fit partir ſes bagages, ordonna aux troupes de prendre de la nourriture, & ſur le déclin du jour il ſe mit en marche ; il laiſſa ſeulement devant ſon camp quelque cavalerie légere pour amuſer les ennemis. Pendant ce tems Antigone tenoit ſon armée ſous les armes, attendant le moment où il ſeroit attaqué. Au bout de quelques heures, ſes batteurs d'eſtrade l'avertirent qu'Euménes étoit décampé ; il plia promptement ſon camp, & fit la plus grande diligence pour le prévenir. Mais voyant qu'il lui étoit même impoſſible de le joindre avec toute ſon armée, parce qu'il avoit ſix heures d'avance ſur lui, il prît ſa cavalerie, & la conduiſant à toute bride, il atteignit au point du jour l'arrière-garde ennemie à la deſcente d'une colline : il y fit halte & ſe forma ſur les hauteurs. Euménes, qui vit cette cavalerie, ne

douta point que toute l'armée n'y fut ; de ſorte qu'il s'arrêta pour ſe mettre en bataille. Antigone rendit ainſi ruſe pour ruſe à Euménes, & donna le tems à ſon infanterie d'arriver.

LE moyen dont ſe ſert Antigone pour joindre Euménes, & l'obliger à combatre a été ſouvent pratiqué en pareille occaſion, & toujours avec ſuccès ; parce que celui qui eſt ſuivi, lorſqu'il ſe voit arrêté, croit l'être par toutes les forces de l'ennemi, ou préſume du moins que la tête qui ſe préſente eſt ſuivie de près par le gros de l'armée. Cette incertitude fait réuſſir quelquefois des attaques d'arrière-garde, quand celui qui ſe retire craint d'engager une affaire générale : il s'imagine avoir ſur les bras toutes les forces de l'ennemi, tandis qu'elles ſont encore éloignées & hors de portée de ſoutenir le corps qui s'eſt avancé.

Lorſqu'Antigone eut joint l'arrière-garde ennemie, à la deſcente de la colline, il la pouſſa ſans doute par quelques eſcarmouches, comme s'il eut voulu l'attaquer : mais il ſe garda bien de le faire avec trop de vivacité, ce qui auroit engagé le combat avant l'arrivée de ſon infanterie. Les hauteurs ſur leſquelles il étendit ſes eſcadrons, empêchoient Euménes de voir ce

qui étoit au-delà, & lui faiſoient perdre l'envie de les attaquer dans une poſition auſſi favorable. Néanmoins on n'eſt pas toujours ſans riſque en pareil cas: celui qui ſe voit preſſé peut chercher quelque revers, à la faveur duquel il découvre les les derrières du rideau que l'ennemi a tiré devant lui: ou s'il n'a pas d'autre moyen, il tâchera d'écorner quelques eſcadrons, pour éclaircir ſes doutes & connoître les forces auxquelles il a affaire. Il en eſt de même ſi l'ennemi préſente une ligne de cavalerie que l'on ſoupçonneroît couvrir ſa retraite ou un autre mouvement.

Celui qui fuit un engagement général, à cauſe de ſa foibleſſe, & qui ſe voit forcé de s'arrêter, ne hazarde rien de faire un effort contre la premiere cavalerie qui ſe préſente: parce que ſi elle eſt ſéparée du gros de l'armée elle ne tiendra pas, & il continuera ſa retraite; ſi elle eſt ſuivie de près, il le connoîtra bientôt, & n'aura pas moins le tems de ſe diſpoſer à combattre. En pareille conjoncture, ſi l'on peut occuper un poſte favorable, une contenance hardie en impoſe à l'ennemi: on gagne du tems juſqu'a la nuit, on ſe retire à la ſourdine, & ſi malgré cela on eſt encore talonné, on ſacrifie quelque troupe à un paſſage, où elle ſe fortifie le mieux

qu'elle peut, pour donner le tems de s'éloigner. On peut auſſi barrer les chemins par des abattis, & ſemer derrière-ſoi des chauſſe-trapes, qui ſont fort incommodes à la cavalerie (*a*).

(*a*) Je rapporterai à cette occaſion une manœuvre dont j'ai été témoin, & qui fut admirée. En 1742, le Roi de Pruſſe ayant fait ſa paix avec la Reine d'Hongrie, l'armée Autrichienne, qui lui étoit oppoſée, vint retomber ſur les François. Elle paſſa la Moldau & ſurprit un corps qui étoit poſté à Thin : le Maréchal de Broglio, campé à Fraumberg, ſe mit auſſi-tôt en mouvement pour gagner Piſek, qui étoit ſon entrepôt. Il arriva à Vaudignan avant l'ennemi qui vouloit le couper ; il y jetta tous les grénadiers, mit devant lui un gros ruiſſeau qui y paſſe, étendit ſa gauche à Protivin, qu'il fit occuper par deux bataillons, avant que des Croates, qui y marchoient, puſſent s'en ſaiſir. Dans cette poſition il fit tête à l'ennemi avec au plus douze mille hommes : ſes équipages, couverts par deux brigades, continuerent de gagner pays. A minuit il ſe retira à la ſourdine, laiſſant ſes feux allumés (vieux ſtratagême & qui ne laiſſe pas d'avoir toujours l'effet de la nouveauté). Il arriva à Piſek deux heures après-midi, ſuivi de près par l'avant-garde ennemie. On ſacrifia quatre cens hommes dans ce poſte qui eſt fort mauvais, & l'on ſe rendit à Prague par une marche forcée. Si l'ennemi ſe fut emparé de Vaudignan, il interceptoit le chemin de Piſek, par conſéquent celui de Prague que le Maréchal avoit ordre de conſerver. Peut-être eut-ce été un grand

Dans le cas dont il s'agit, Eùménes ne ſe retiroit point parce qu'il étoit inférieur, ni par la crainte de combattre; ſon deſſein étoit de ſortir d'un pays ruiné, & d'occuper le premier une province où il y avoit de bons quartiers. Antigone, par la même raiſon, vouloit l'en empêcher, & ne pouvant le faire que par une bataille, il réſolut de l'y forcer. Le ſuccès du combat fut indécis, les deux gauches ayant été battues: la nuit qui ſurvint ſépara les armées, qui ſe retirerent à trente ſtades l'une de l'autre.

Euménes vouloit revenir ſur le champ de bataille pour enterrer les morts, & ôter à ſon ennemi cet avantage regardé comme une marque de la victoire: mais ſes ſoldats refuſerent de lui obéir, & voulurent ſe retirer juſqu'auprès de leurs bagages pour y camper. Antigone, qui avoit plus d'autorité ſur ſon armée, revint enterrer les ſiens & renvoya ceux d'Euménes qui les lui avoit fait demander (*a*). Antigone avoit beau-

---

bien pour les affaires de ce tems-là : Prague ne fut pas moins perdu, & cette armée qui s'y ruina, en ſe réjoignant aux troupes qu'on avoit en Baviere, eut pu encore être redoutable.

(*a*) Les anciens avoient très-grand ſoin d'inhumer leurs morts après un combat; c'étoit un

coup plus perdu que lui, & il s'apperçut que ſes troupes étoient extrêmement découragées ; de ſorte qu'il ne jugea pas à propos de riſquer un ſecond combat. Il décampa, & fut hiverner très-loin au nord de la Médie : Euménes continua ſa marche vers le pays de Gabene où il prit ſes quartiers.

ARTICLE II.

LES troupes d'Euménes étoient ſi peu ſoumiſes, qu'il ne put les obliger de ſe tenir aſſez près les unes des autres pour ſe raſſembler promptement en cas de beſoin : elles voulurent ſe mettre à l'aiſe, & prendre les lieux les plus commodes & les plus abondans ; de ſorte qu'elles occupoient toute l'étendue de la province, & ſe trouvoient ſi ſéparées qu'il leur falloit pluſieurs jours pour ſe réunir. Antigone, qui en fut informé, prit la réſolution de tomber inopinément ſur ces corps diviſés & très-éloi-

acte de religion, dont la négligence auroit paſſé pour une impiété. Les Athéniens condamnerent à mort dix de leurs Généraux, pour n'avoir pas donné la ſépulture à ceux qui avoient été tués à la bataille des Arginuſes.

gnés les uns des autres. Il avoit deux chemins à prendre ; l'un qui le conduiſoit par un pays plat & peuplé, où il pouvoit trouver le couvert & des ſubſiſtances ; l'autre à travers des lieux déſerts & des montagnes arides, où il n'y avoit aucune reſſource. Il choiſit celui-ci comme le plus propre à ſon deſſein, & par lequel il pouvoit pénétrer juſqu'au milieu des quartiers ennemis. Il fit prendre à ſes troupes des vivres pour dix jours, de l'orge & du fourrage pour la cavalerie, avec de l'eau dans des outres, & publia qu'il alloit en Arménie (*a*). Il en prit effectivement le chemin ; mais bientôt il tourna d'un autre côté & gagna la route des deſerts. On étoit au cœur de l'hiver, ſur la fin de décembre. Antigone marchoit la plus grande partie de la nuit ; ce n'étoit que pendant le jour qu'il permettoit d'allumer du feu. Il fit cinq journées de marche de cette maniere, où il fut obéi exactement : mais la ſaiſon étoit ſi rigoureuſe & les nuits ſi longues, qu'il ne put empêcher ſes ſoldats d'allumer des feux pendant

(*a*) Ce prétexte étoit plauſible : comme ſon armée étoit ruinée & plus foible que celle d'Euménes, il s'éloignoit davantage de l'ennemi, & l'Arménie lui fourniſſoit tout ce qui étoit néceſſaire pour ſe rétablir & ſe recruter.

les haltes qu'il étoit obligé de faire. Euménes, qui ſentoit ſa mauvaiſe diſpoſition & les riſques qu'il couroit, ne s'étoit point endormi; il avoit pris la précaution d'envoyer en avant des coureurs, & d'avoir des eſpions qui devoient l'inſtruire de tous les mouvemens des ennemis. Lorſqu'il apprit qu'ils étoient en marche & qu'on les avoit déjà vus à moitié chemin, tous les Généraux furent d'avis d'abandonner les quartiers & de ſe retirer à l'extrémité de la province: Peuceſtes, un des principaux chefs, inſiſtoit ſur tout, comme étant ſur la premiere ligne & un des plus expoſés. Euménes les raſſura tous, & leur promit d'arrêter l'ennemi trois ou quatre jours, qui étoit le tems néceſſaire pour ſe raſſembler. Auſſi-tôt il prit les corps les plus à portée, & les poſta ſur des montagnes du côté par où l'on marchoit à lui. Il en forma pluſieurs diviſions, & leur fit occuper une étendue de plus de trois lieues, afin qu'il parût que c'étoit des troupes qui arrivoient de différens endroits. Il leur ordonna de faire des feux à la diſtance de trente pieds les uns des autres, & d'y obſerver les gradations ſuivantes, pour mieux perſuader aux ennemis que c'étoient de véritables camps. Les feux ſur la premiere veille de la nuit *, devoient être forts & flambans, comme étant

*Six heures du ſoir.

l'heure où les ſoldats avoient coutume de ſe froter d'huile (*a*) & d'apprêter à manger: ils devoient diminuer ſur la ſeconde veille *, s'éteindre inſenſiblement, & finir tout-à-fait avant la troiſieme *. Quelques habitans des montagnes, dévoués à Pithon, Satrape de Médie, qui étoit dans l'armée d'Antigone, furent l'avertir de ce qu'ils avoient vu, l'aſſurant que l'armée d'Euménes étoit campée dans cet endroit. Antigone, qui n'en douta point, n'oſa hazarder un combat avec des troupes fatiguées, qui depuis pluſieurs jours avoient beaucoup ſouffert; il prit ſur la droite pour ſe tirer du deſert & ſe mettre dans le pays habité, afin de s'y rafraichir. Euménes ſe donna, par ce ſtratagême, le tems de raſſembler toute ſon armée, & de prendre un camp avantageux où il ſe retrancha.

* Neuf heures.

* Minuit.

Antigone avoit été informé que ſes éléphans étoient encore éloignés, & qu'ils marchoient ſans eſcorte; il fit un détachement de quatre mille chevaux, & de ſon

(*a*) Les anciens étoient dans l'uſage de ſe froter d'huile devant le feu; ce qu'ils ne négligeoient point, ſur-tout les jours de combat. Cela les délaſſoit & donnoit aux membres de la ſoupleſſe & de la force. Sempronius fut puni à la bataille de Trébie d'avoir négligé cette précaution.

infanterie légere, pour les enlever. Les conducteurs des éléphans formerent un carré & renfermerent le bagage au milieu; ils avoient pour toute eſcorte quatre cens chevaux qu'ils mirent à la queue. Ils ſe défendirent pendant quelque tems; mais à la fin ils auroient ſuccombé, ſi Eumènes, qui avoit prévu ce qui pouvoit arriver, n'eut envoyé au-devant d'eux des troupes qui vinrent à propos pour les dégager.

L'antiquité ni l'hiſtoire moderne ne fourniſſent point une guerre plus inſtructive, plus pleine de ſtratagêmes & de manœuvres oppoſées l'une à l'autre. C'eſt un beau ſpectacle de voir aux priſes deux Généraux d'une égale force, qui emploient, pour ſe ſurprendre, tout ce qu'on peut imaginer de plus ruſé. Mais on ne voit pas tous les jours ces ſortes de ſcénes, dont l'admiration eſt réſervée aux connoiſſeurs; ce ſont des merveilles de l'art qui ne paroiſſent que de loin à loin, & couvrent les Généraux d'une gloire immortelle. Ce que M. de Turenne éxécuta l'hiver de 1674 ſe préſente d'abord à l'eſprit: cette entrepriſe reſſemble trop à celle d'Antigone, pour ne pas les mettre en parallele, quoique l'iſſue en ait été différente.

PARALLELE.

Le Vicomte de Turenne, qui voyoit les ennemis, avec une armée nombreuſe, maîtres de la haute Alſace, & n'étoit point en état de les en déloger de vive force, eut recours à la ruſe. Après avoir garni Saverne, Haguenau & la petite Pierre, des troupes néceſſaires à leur défenſe, il retira le reſte en Lorraine & dans la Franche-Comté, comme pour leur y faire prendre des quartiers; lui-même, ayant tout réglé pour le grand deſſein qu'il méditoit, partit pour la cour. Cette conduite l'expoſa à la critique du public, même des Officiers de ſon armée, qui ne pénétroient point ſes vues, & l'accuſoient d'avoir abandonné inutilement toute la province: (*a*) les ennemis, dès qu'ils le virent éloigné, perſuadés qu'il ne ſongeoit plus à les inquiéter, ſe répandirent dans la haute Alſace, où ils occuperent differens quartiers & les principales villes; enſorte qu'ils tenoient plus de vingt-cinq lieues de

(*a*) Un Général doit ſe ſouvenir du conſeil de Fabius à Paule Emile, qu'il avoit pratiqué lui-même. Il l'exhortoit à ſe mettre au-deſſus de la critique, & à ſacrifier pendant quelque tems ſa réputation, afin d'acquérir une véritable gloire.

païs : leur quartier-général étoit à Colmar, où l'Electeur de Brandebourg avoit établi ſa cour. M. de Turenne, voyant ce qu'il avoit prévu réuſſir à ſouhait, revint au mois de décembre exécuter ſon projet. Il avoit marqué un rendez-vous aux troupes, & chaque corps, marchant par une route différente, ignoroit les mouvemens des autres. Il les trouva raſſemblées près de Béfort, après une longue marche le long des montagnes de Vôges. Il pénétra par cet endroit en Alſace, & ſe porta au milieu des quartiers ennemis : pluſieurs furent enlevés, d'autres battus en chemin avant qu'ils aient eu le tems de ſe réunir. Le gros de leur armée ſe forma entre Turkeim & Colmar, où malgré l'avantage de ſon poſte elle fut forcée (*a*) & obligée de repaſſer le Rhin honteuſement. Le projet de M. de Turenne eſt

Hiſt. de Turenne par M. de Ramſai p. 1560.

(*a*) M. de Turenne ayant gagné des hauteurs qui étoient à la droite des ennemis, ſe contenta de s'y maintenir, ainſi que dans la ville de Turkeim qui étoit ſur leur flanc, & qu'ils ne purent reprendre. Il avoit défendu de les pourſuivre, & n'avoit fait commencer le combat qu'une heure avant la fin du jour. Son deſſein étoit d'éviter une affaire générale, & de mettre l'ennemi dans le cas de prendre conſeil de la nuit pour ſe retirer. C'eſt ce qu'il fit vu ſa mauvaiſe poſition.

eſt le même que celui d'Antigone ; le plan & les diſpoſitions ſemblables, ainſi que l'exécution. L'iſſue en fut plus heureuſe, parce que les Allemands, ayant fait la même faute que les troupes d'Eumènes dans la diſtribution de leurs quartiers, tous les Généraux étoient dans la plus grande ſécurité, & n'avoient pris aucune meſure pour être avertis à propos des mouvemens de l'armée Françoiſe. Au contraire, la vigilance d'Eumènes & ſon adreſſe ſauverent ſon armée d'une déroute générale ; il lui évita la honte d'avoir été ſurpriſe & chaſſée de ſes quartiers.

Quelqu'un demandoit un jour *ſi la guerre étoit un art ou un métier?* On répondit que *c'étoit un métier pour les ignorans, & un art pour les habiles gens.* Rien n'eſt plus vrai ; car dans tous les arts, le beau & le grand conſiſtent à faire illuſion, en donnant au menſonge l'apparence du vrai. On ne doit pas préſenter les choſes telles qu'elles ſont, mais telles qu'elles doivent paroître pour faire leur effet. Le Poëte, le Peintre, le Sculpteur, l'Architecte travaillent ſur ce principe : le politique ſe conduit par les mêmes regles, & l'homme en général s'étudie à cacher ſes défauts pour ſe faire voir dans un beau jour. La guerre eſt auſſi du reſſort de la dioptrique : plus qu'aucun art, elle a be-

ſoin de l'adreſſe de l'ouvrier, pour couvrir ſes parties foibles & ne montrer que la force.

M. de Turenne, au commencement de la campagne de 1645, paſſa le Rhin à Spire, & marcha droit au Général Merci campé derrière l'Ems, petite riviere qui ſe jette dans le Neckre : celui-ci, qui étoit plus foible, ne l'attendit point, & ſe retira dans le haut Palatinat. Le Vicomte, dont les troupes avoient beſoin de rafraichiſſement, après les courſes qu'elles avoient faites, prit des quartiers en Franconie, où, par complaiſance pour les Officiers de la cavalerie, il leur permit de ſe trop ſéparer. A peine ſon armée fut-elle diviſée, qu'il apprit que Merci, dont il croyoit les troupes répandues dans les places du haut Palatinat, comme on le lui avoit rapporté, revenoit ſur ſes pas. Il n'eut que le tems de porter dans la plaine de Mariendhal, une lieue en avant du centre de ſes quartiers, huit régimens de cavalerie & trois mille hommes d'infanterie. C'étoit aſſez pour arrêter l'ennemi, ſi on s'y fut poſté comme il le falloit. Il y avoit un bois de cinq ou ſix cens pas de longueur, & au-delà une plaine par où les Bavarois devoient paſſer. Le Général Major Roſen, qui commandoit l'infanterie, pouvoit garnir de quelques bataillons la liſiere du bois, & tenir les autres der-

rière, en leur faiſant faire divers mouvemens & contre-marches, comme ſi c'euſſent été des troupes qui arrivoient ſucceſſivement. La cavalerie, qui ſe mit en bataille ſur la gauche du bois, achevoit de maſquer toute cette partie, derrière laquelle il y avoit encore un autre bois plus éloigné: cette diſpoſition des lieux étoit très-favorable pour en impoſer aux ennemis, ſi on eut ſu en profiter. Il n'étoit queſtion que de gagner deux ou trois heures de tems, qui ſuffiſoient pour raſſembler l'armée. Mais le Général Roſen, qui ne croyoit pas les ennemis ſi près, plaça ſon infanterie en avant du bois, ſur le terrein qu'elle devoit occuper dans l'ordre de bataille: M. de Turenne ne s'apperçut de cette faute que lorſqu'il ne pouvoit plus la réparer, les ennemis étant déjà fort près, qui s'avançoient en bataille. S'il eut eu le tems d'y remédier, le Général Merci s'en retournoit comme Antigone; peut-être même eut-il payé cher les frais du voyage (*a*).

(*a*) Il paroît que l'hiſtorien de M. de Turenne a voulu le diſculper, en rejettant toute la faute de cette diſpoſition ſur le Général-Major Roſen: car M. de Turenne pouvoit penſer lui-même à la rendre meilleure en donnant ſes ordres. Mais

Je pourrois encore citer la belle manœuvre d'Henri IV, qui, avec huit cens chevaux raſſemblés à la hâte, ſe préſenta devant l'armée des Eſpagnols qui venoit de paſſer la Saone, les arrêta & les empêcha de pénétrer en Bourgogne. Le détail de cet événement extraordinaire ſe trouve dans les mémoires de Sulli: je le rapporterois volontiers; mais il eſt tems de venir à la derniere action qui ſe paſſa entre Euméne & Antigone.

ARTICLE III.

BATAILLE DE GABE'NE.

ANTIGONE ayant manqué ſon coup, s'étoit retiré, comme je l'ai dit, dans des quartiers pour y remettre ſes troupes de leurs fatigues. Cependant, comme il ſe trouvoit fort près d'Euménes, dont l'armée étoit raſſemblée, il n'y avoit pas d'apparence qu'il put y demeurer long-tems avec tranquillité: il avoit de plus une longue marche à faire pour retourner dans ceux qu'il

---

eſt-il un Général dont la vie ſoit exempte de reproches? Celui qu'on peut faire ici à ce grand homme ne ternira jamais ſa gloire. C'eſt la ſeule faute qu'il ait faite, & dont il a bien ſu profiter.

avoit quittés. Ces motifs, & plus encore le dépit d'avoir échoué dans ſon entrepriſe, lui firent prendre la réſolution d'en venir à une bataille : il s'approcha donc d'Euménes qui avoit auſſi de fortes raiſons pour ne pas la refuſer. Les deux armées ſe trouverent en préſence proche de Gabène : la diſpoſition d'Antigone étoit dans l'ordre ordinaire, l'infanterie au centre & la cavalerie ſur les aîles ; les éléphans, au nombre de ſoixante-cinq, étoient placés ſur tout le front, ſoutenus d'armés à la légere qui en occupoient les intervalles. Ses troupes montoient à vingt-deux mille hommes d'infanterie, & neuf mille de cavalerie : il donna l'aîle gauche à commander à Pithon, & lui ſe mit à la droite avec ſon fils Démétrius. Euménes étoit plus fort en infanterie ; mais il n'avoit que ſix mille hommes de cavalerie. Il en mit la plus grande partie & ce qu'il avoit de meilleur à ſon aîle gauche ; il placa enſuite les Argyraſpides, troupe invincible dont la reputation s'étoit toujours ſoutenue, & toute compoſée de vieux ſoldats qui avoient ſervi ſous Alexandre : à côté d'eux il y avoit un corps de Grecs ſoudoyés. C'étoit la l'élite de ſon infanterie avec laquelle il vouloit engager le combat : le reſte de la ligne étoit remplie par les troupes d'Aſie armées à la Ma- v. la pl. IX.

cédonienne. La cavalerie, ſur laquelle il comptoit le moins, étoit à l'aîle droite, repliée un peu en oblique : Philippe qui la commandoit avoit ordre d'éviter un engagement de ce côté en cédant du terrein, & ne faiſant qu'eſcarmoucher ſi l'on marchoit à lui. Euménes avoit cent quatorze Eléphans : il en mit ſoixante devant ſon aîle gauche, rangés de maniere qu'ils formoient une courbe, dont les extrémités ſe replioient ſur la ligne (*a*) ; le reſte étoit devant l'infanterie & devant la cavalerie de la droite, mais en petit nombre & les moins bons de ce côté. Antigone, au contraire, en avoit très-peu devant ſa droite : il avoit préféré d'y jetter beaucoup de cavalerie légere, dont il étoit bien fourni. une partie du front de ſa ligne étoit couverte par des archers à cheval ; les Tarentins occupoient la pointe de l'aîle. Il paroît qu'Antigone faiſoit moins de cas du ſervice des

(*a*) Euménes les avoit déjà diſpoſés de cette maniere dans la bataille précédente ; on voir encore la même choſe dans une autre occaſion. On ne peut entendre autrement les termes de Diodore que je rends d'après la traduction latine qui eſt très-juſte. *Ante univerſum cornu inflexa acie collocavit optimos elephantorum 60.* Diodore liv. IX.

éléphans que les autres Généraux : car j'ai remarqué que l'aîle avec laquelle il vouloit combattre étoit toujours celle qui en avoit le moins, au lieu que les autres y mettoient la plûpart des leurs (*a*).

Dans l'une & l'autre armée, les intervalles entre les éléphans étoient remplis par des archers à pied & des frondeurs : Eumènes en avoit ſur-tout jetté beaucoup à ſon aîle gauche, devant laquelle il y avoit auſſi quelque cavalerie légere. La courbe formée par les éléphans laiſſoit un grand vuide entre eux & la ligne de cavalerie : cela étoit imaginé pour donner plus d'eſpace à ces animaux, qui étoient ſujets à reculer, & à jetter le déſordre dans les troupes placées derrière eux : par ce moyen on avoit le tems de les arrêter & de les faire revenir à la charge. La cavalerie légere les ſuivoit & les pouſſoit contre l'ennemi. Si cette pre-

(*a*) On peut être ſurpris que les Généraux d'Alexandre, témoins du mépris qu'il avoit eu pour ces vains épouvantails, & du peu d'avantage qu'en avoient retiré les nations vaincues, en aient cependant adopté l'uſage. Ils furent ſans doute obligés de condeſcendre au goût des peuples d'Aſie, qui ne pouvoient ſe guérir de leurs préjugés. Ils prirent encore dans la ſuite d'autres maximes barbares & négligerent les bonnes. C'eſt ainſi que leur diſcipline ſe perdit inſenſiblement.

miere charge réuſſiſſoit, les eſcadrons de cuiraſſiers achevoient aiſément la défaite; ſinon ils n'en recevoient pas d'incommodité. Antigone avoit, comme je l'ai dit, pour maxime de mettre peu d'éléphans à l'aîle avec laquelle il vouloit attaquer, & d'employer contre ceux de l'ennemi une quantité d'archers à cheval, qui caracolant autour d'eux, les accabloient d'une grêle de fléches. Euménes qui, au contraire, en avoit beaucoup de ce côté, y porta tout ce qu'il put d'infanterie & de cavalerie légere pour les défendre, & s'oppoſer aux archers ennemis. La ligne courbe que formoient les éléphans, étoit auſſi un piége tendu à l'ennemi, pour l'engager à les envelopper; ce qu'il ne pouvoit faire ſans s'étendre & prêter le flanc à des petites réſerves de cavalerie, poſtées à ce deſſein.

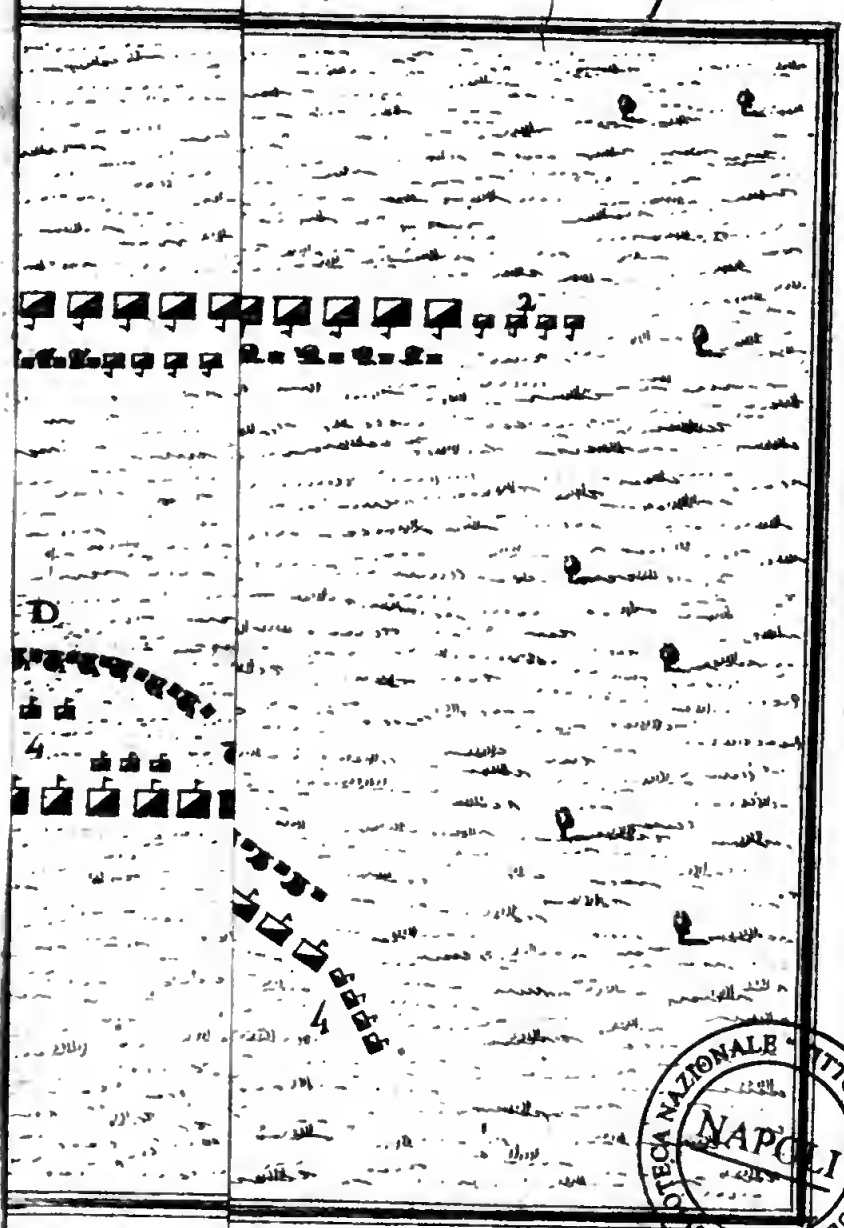
Les troupes d'Euménes, qui étoient remplies d'ardeur, le preſſoient de les mener à l'ennemi. Les trompettes ayant donné le ſignal, elles pouſſerent des cris de joie, & le combat commença auſſi-tôt à ſon aîle gauche par les éléphans & les armés à la légere. Le terrein étoit ſi ſablonneux qu'il s'élevoit des tourbillons de pouſſiere qui empêchoient qu'on ne vît à quatre pas de ſoi. Antigone en profita pour détacher un corps de cavalerie, qui, en tournant par

derrière la gauche de l'ennemi, fut tomber ſur les bagages qui étoient mal gardés, & n'étoient éloignés que de cinq ſtades*: en même tems il s'avança avec ſa cavalerie pour charger celle d'Euménes. Soit lâcheté ou trahiſon, Peuceſte, Satrape de Perſe, qui commandoit quinze cens chevaux, s'enfuit & entraîna avec lui toute ſa troupe. Euménes, quoique très-affoibli par cette déſertion, ne laiſſa pas de recevoir courageuſement la charge & de ſe battre avec vigueur: mais voyant qu'il alloit être enveloppé par le vuide que les fuyards avoient fait dans la ligne, il retira la cavalerie qui lui reſtoit, la mena à ſon aîle droite, & la joignant à celle qui y étoit déjà, il ordonna à Philippe, qui la commandoit, de charger les ennemis. Son infanterie avoit auſſi attaqué celle d'Antigone, & avoit fait merveille: les Argyraſpides, ces vieux ſoldats aguerris, crioient aux ennemis, en allant à la charge : *ſcélérats que vous êtes, vous oſez combattre contre vos peres qui ont vaincu partout avec Philippe & Alexandre ; vous éprouverez bientôt à qui vous vous jouez* (*a*). Eu-

* Un quart de lieue.

(*a*) Diodore dit que le plus jeune des Argyraſpides avoit ſoixante ans, & que c'étoient tous des hommes d'une taille remarquable, & d'une grande force. Je ſuis perſuadé que le premier article eſt exagéré.

ménes tâchoit, pendant ce tems, de ramener les eſcadrons de Peuceſte ; il ſe flattoit, s'il y réuſſiſſoit, d'arrêter avec eux Antigone, pendant que ſon infanterie acheveroit de battre celle de l'ennemi : mais il ne put rallier des gens qui ſe ſauvoient à toute bride. Antigone, qui n'avoit plus de cavalerie en tête, en envoya une partie renforcer celle de la gauche ; il tourna avec le reſte ſur les Argyraſpides & les mercénaires qu'il prit à dos. Cette infanterie, qui ſe vit abandonnée de ſa cavalerie & enveloppée, forma un carré & ſe retira : la nuit qui approchoit donna la facilité à Eumènes de retirer auſſi le reſte de ſes troupes. Le déſavantage qu'elles avoient eu ne les avoit point découragées ; elles ne l'attribuoient qu'à la fuite de Peuceſte ; mais lorſque les ſoldats virent leur bagage pillé, leurs femmes & leurs enfans enlevés, ils entrerent dans une fureur qui ſe tourna contre leur Général. En vain il leur repréſenta que les ennemis avoient beaucoup perdu dans le combat, que toute leur infanterie étoit écraſée, & qu'il ſeroit aiſé de regagner l'épée à la main ce qui leur avoit été pris. Ces perfides ſoldats, ſollicités par des émiſſaires & par des chefs corrompus, députerent à Antigone & convinrent de lui livrer leur Général pour prix de la reſ-



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Bat

ntre C

B. Armée d'Eumènes.
C. Argyraspides.
D. ligne courbe des Eléphans.
4. Cavalerie légere.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

titution de leurs effets. Les Argyraſpides le ſaiſiſſent, lui lient les mains derrière le dos, & le faiſant paſſer en cet état au milieu de la phalange qui étoit ſous les armes, & des troupes d'Antigone qui étoient venues au-devant d'eux, ils le mettent entre ſes mains. Antigène, leur chef, & le principal auteur de cette conſpiration, reçut bientôt après le juſte prix de ſa perfidie. Antigone en eut tant d'horreur, qu'il le fit jetter vif ſur un bucher allumé; il ſépara auſſi les Argyraſpides en différens lieux où il les fit maſſacrer. C'eſt ainſi qu'après avoir retiré le fruit de la trahiſon, on ſe défait ordinairement des traitres; ſoit que l'on craigne pour ſoi-même les effets de leur perfidie, ou que l'on veuille les faire ſervir d'exemple aux ſiens.

OBSERVATIONS.

Mon deſſein, en parlant de la guerre d'Eumènes & d'Antigone, n'a pas été d'écrire une hiſtoire : mais d'expoſer les principes & la maniere de combattre de ces habiles Généraux, qui s'étoient inſtruits ſous leur maître, & qui conſervoient encore la bonne diſcipline Macédonienne. Elle n'étoit pas différente de celle des Grecs, & les Romains ne ſe perfectionne-

rent qu'en les imitant dans pluſieurs choſes. L'uſage de placer au front de la ligne l'infanterie légere, de la mêler avec la cavalerie, de diſpoſer en avant & ſur les aîles des eſcadrons d'archers à cheval, de jaculateurs, de Tarentins, de coureurs, eſpéces différentes de cavalerie légere, deſtinées à harceler les cuiraſſiers & à les tourner : tout cela, dis-je, avoit été pratiqué par les meilleurs Capitaines Grecs. Philippe, qui diſciplina les Macédoniens, & ſe forma une conſtitution militaire admirable, établit ſa Tactique ſur ces principes: il fut imité par Annibal, & celui-ci par les Romains, lorſqu'ils en eurent ſenti l'avantage. Voilà ce que j'ai voulu faire connoître, & démontrer qu'à peu de choſe près, les anciens doivent être nos guides dans la guerre, comme ils l'ont été dans tous les autres arts. On eſt ſûr qu'il n'eſt dans ceux-ci qu'un ſeul chemin pour atteindre à la perfection: il eſt auſſi facile de prouver, qu'en fait de Tactique, on n'en trouvera jamais qu'un bon pour conduire à la victoire.

Avant la guerre de 1741, on ne connoiſſoit point l'uſage de l'infanterie légere; on n'avoit que des compagnies franches, qui ſervoient pour aller en parti, & l'on y joignoit des piquets de ſoldats de bonne volonté tirés des régimens. Ceux-ci, ſous

le nom de volontaires, faiſoient en partie les mêmes fonctions que les enfans perdus dans les tems précédens. Comme les fréquens détachemens, qui ſe faiſoient pour la petite guerre, affoibliſſoient les bataillons & fatiguoient l'infanterie, on ſentit le beſoin d'avoir des troupes légeres, & l'on en leva pluſieurs régimens qui ont très-bien ſervi (*a*).

On a ſuivi la même maxime dans la guerre ſuivante, & il paroît qu'on a achevé de ſe convaincre de leur utilité. Elles s'emploient pour des affaires de célérité, pour faire le dégat & lever des contributions, pour harceler l'ennemi & le retarder dans ſes marches. Un jour de bataille, elles ſont placées aux aîles, poſte qui leur convient comme aux dragons. A la bataille de Rocoux, elles occupoient la droite du côté de Liége : à Sandershauſen, nos volontaires étoient ſur le flanc gauche, & les Heſſois avoient jetté leurs chaſſeurs ſur le flanc de leur cavalerie (*b*). Dans l'ordre de

(*a*) Il y a lieu de croire qu'on n'y auroit pas encore penſé ſans la multitude des milices Hongroiſes de la Reine qui nous déſolerent pendant les deux premieres campagnes de Bohéme & de Baviere.

(*b*) Dans cette action, la cavalerie Françoiſe

bataille de Luternberg, la légion Royale, les volontaires de Flandres & le corps de Fiſcher étoient à l'aîle droite: les ennemis leur avoient oppoſé leurs chaſſeurs qui couvroient leur gauche: de l'autre côté le flanc de la gendarmerie étoit protégé par les volontaires de l'armée.

L'uſage des enfans perdus, celui des volontaires, & enfin les corps de troupes légeres, ſont une preuve de la néceſſité où l'on a toujours été d'avoir deux eſpéces d'infanterie; l'une péſamment armée pour combattre en ligne, l'autre plus légere pour voltiger ſur ſes aîles, battre la campagne & inquiéter l'ennemi. Mais en recon-

---

ayant chargé celle des ennemis, ſe trouva d'un côté ſous le feu de leurs chaſſeurs, & de l'autre ſous celui d'un bataillon qu'ils avoient fait avancer; de ſorte qu'elle fut rompue & obligée de ſe retirer en arrière pour ſe rallier. M. le Duc de Broglio couroit riſque d'être battu ſans la fermeté du régiment de Royal-Baviere, qui arrêta la cavalerie Heſſoiſe, & lui fit à trente pas une décharge ſi bien fournie, qu'elle fut miſe en déſordre & ne reparut plus. Cet exemple contraſte à merveille avec celui des deux bataillons du régiment de Neuperg, que le Maréchal de Saxe cite dans ſes mémoires, & qu'il dit lui avoir donné tant de mépris pour le feu de l'infanterie. J'ai dit ce que je penſois ſur cet article dans mes eſſais militaires.

noiſſant le fond de cette vérité, on n'a pas encore ſu comme les anciens, ſur-tout les Romains, donner à chacune les attributs qui lui conviennent. Pour ſe trouver dans la véritable régle, il faut armer l'infanterie peſante, non pas tout-à-fait comme elle étoit autrefois, mais comme celle des Romains, d'un caſque & d'un plaſtron; & inſtruire des armés à la légere à combattre avec les bataillons & les eſcadrons : ce pas fait une fois conduiroit bientôt à abjurer les mauvais principes : il ſuppoſe même qu'on les auroit connus; car comment comment concilier une méthode ſenſée avec une déraiſonnable. C'eſt ainſi que je nomme l'ordonnance à trois de hauteur, qui n'a ni force ni conſiſtance, & n'eſt propre qu'à border un retranchement, ou à ſe fuſillier quand on ne peut s'aborder.

Par le détail de la bataille de Gabène, on a pu juger de l'état où étoit alors la Tactique Macédonienne, qui commençoit déjà à ſe mêler d'uſages barbares : néanmoins elle n'avoit encore rien perdu de ſa force, & tous les ſucceſſeurs d'Alexandre, qui avoient combattu ſous lui, continuerent à ſuivre ſes maximes. On voit dans le cours de leurs guerres briller l'habileté & & la fineſſe de l'art; & l'on trouve, dans les combats qui ſe livrerent, des diſpoſi-

tions ſavantes & curieuſes, dont pluſieurs ſont déſignées dans le plan que j'ai donné. Diodore ne s'explique point ſur la poſition de la cavalerie légere ; mais on en peut juger par la ſuite de l'action, & par la maniere dont elle avoit été diſpoſée dans le combat précédent. C'étoient les mêmes troupes de part & d'autre, & à-peu-près en même quantité, le même nombre auſſi d'éléphans : les deux actions ſe paſſerent ſur un terrein preſque ſemblable, & les diſpoſitions ne furent pas fort différentes ; excepté que, dans la premiere, c'étoit la droite d'Euménes & la gauche d'Antigone qui furent renforcées, & commencerent le combat, au lieu que ce fut le contraire dans la derniere. C'eſt pourquoi ſi j'ai placé quelques corps de cavalerie comme ils étoient dans l'autre occaſion, je ne crois pas avoir beaucoup hazardé. Pluſieurs autres batailles de ce tems, décrites par Diodore, ſont dans le même ordre, & different peu dans les diſpoſitions. On en voit une de Ptolomée contre Démétrius*, où celui-ci, qui étoit plus foible, avoit porté la meilleure partie de ſa cavalerie & de ſes éléphans à l'aîle gauche, & n'avoit laiſſé à la droite que de la cavalerie légere, repliée en oblique, comme celle d'Euménes : elle avoit ordre d'amuſer l'ennemi en ne faiſant

* Elle ſe donna près de Gaza en Syrie.

faiſant qu'eſcarmoucher. La maniere de combattre, à laquelle elle étoit dreſſée, reſſembloit aſſez à celle des Parthes & des Numides: elle fuyoit lorſqu'elle étoit pouſſée. Si l'ennemi, en la pourſuivant, rompoit ſes rangs, elle ſe rallioit & fondoit deſſus rapidement ; ſi au contraire il ſerroit ſes eſcadrons & ſe maintenoit en bon ordre, alors elle ne faiſoit que caracoller, cherchoit à gagner les flancs & les derrières, & décochoit ſur lui une grêle de traits.

Démétrius fut battu par un moyen que Ptolomée employa pour rendre ſes éléphans inutiles. C'étoient des chaînes attachées à des poteaux qui préſentoient en avant de longues & fortes pointes de fer. Ce retranchement, qui étoit portatif, a quelque reſſemblance avec nos chevaux de friſe: Diodore n'en explique pas la conſtruction, mais par l'effet qu'il fit ſur les éléphans, il eſt aiſé de la comprendre. Il dit *qu'étant animés & pouſsés par leurs conducteurs, ils venoient donner contre cette barricade, dont ils s'enfonçoient les pointes dans le corps.* Elle étoit défendue par des dardeurs & des archers à pied, qui faiſoient encore pleuvoir leurs traits ſur eux. Cela étoit d'autant mieux imaginé, que les armés à la légere pouvoient aiſément ſe porter en avant, en

baiſſant les chaînes qui joignoient les poteaux.

L'infanterie avoit plus de facilité de ſe garantir des éléphans que la cavalerie, ſoit par quelqu'expédient ſemblable à celui-ci, ou en creuſant des foſſes devant ſon front, ou bien en préſentant ſes piques, pendant que des armés à la légere leur gagnoient les flancs, qu'ils perçoient à coups de traits. C'eſt pourquoi on les oppoſoit communément à la cavalerie, à moins qu'on n'en eût aſſez pour en garnir tout le front de la ligne. A la bataille d'Apollonie, entre Antiochus & Molon, le premier n'avoit mis ſes éléphans devant la phalange, que parce qu'il vouloit les oppoſer aux chariots armés que l'ennemi avoit placés devant la ſienne.

Il y avoit bien de la folie d'abandonner le ſuccès d'un combat au hazard de choſes dont on éprouvoit ſi ſouvent les effets funeſtes : car, ſoit que les éléphans fuſſent oppoſés à d'autres, ou bien à des chariots, ou qu'il n'y eût que des chariots des deux côtés, le premier ſur lequel les ſiens rebrouſſoient étoit ſûr d'être mis dans un déſordre affreux & battu.

Lorſque les éléphans étoient oppoſés, on les mettoit aux priſes les uns contre les autres. Leur maniere de ſe battre étoit de ſe ſaiſir la trompe avec les dents qu'on ar-

moit quelquefois d'un fer aigu *. Ils ſe pouſſoient de toutes leurs forces, juſqu'à ce que l'un des deux eût détourné l'autre & lui eût gagné le flanc; alors il le perçoit à coups de dents comme les taureaux ſe percent avec les cornes. Ptolomée ſe trouva mal des ſiens à la bataille de Raphie: c'étoient des éléphans d'Afrique, plus foibles & moins courageux que ceux des Indes. Ils furent bien battus par ceux d'Antiochus, qui les rechaſſerent contre la cavalerie où ils jetterent le déſordre; & celle d'Antiochus, la chargeant ſur ces entrefaites, la mit en déroute. Il ne falloit pas beaucoup raiſonner pour juger qu'il valoit mieux n'en point avoir. Cependant voici un avantage qu'on pouvoit en tirer, dont l'exemple ſe trouve dans cette même action. Tandis que l'aîle gauche de Ptolomée, fuyoit à vauderoute l'Officier qui commandoit la cavalerie de la droite, connut par la pouſſiere qui s'élevoit en arrière de la ligne, que cette aîle étoit défaite: ne doutant point que les éléphans n'y euſſent bonne part, il tint ceux qu'il avoit devant lui ſur la défenſive; & pendant que l'ennemi s'occupoit à faire avancer les ſiens, qu'il ſuivoit avec ſa cavalerie, il fit filer rapidement ſes eſcadrons par la pointe de l'aîle, & tourna celle de

* Tactique d'Arrien.

Polybe Liv. V. ch. 17.

l'ennemi : manœuvre qui donna la victoire à Ptolomée. Un Officier profond & d'un génie ſubtil ſait tirer ſur le champ parti de tout, & fait quelquefois tourner à ſa gloire ce qui, dans l'ordre ordinaire, devoit ſervir à ſa perte.

Les Romains attentifs ſur tout ce qui pouvoit leur être utile, furent auſſi peu curieux de ſe ſervir d'éléphans que de chariots. Si Flaminius en eut en Gréce, & ſi l'on en voit dans la guerre contre les Allobroges, ils étoient en petit nombre ; & la rareté de ces exemples prouve le peu de cas qu'ils en ont toujours fait. Leur infanterie légere ſavoit la maniere de les attaquer & de les détourner. A l'égard des chariots, ils ſemoient des chauſſe-trapes ſur leur paſſage ; d'autres fois ils ſe ſervoient de pieux fichés en terre, ou de foſſes qu'ils creuſoient devant eux (*a*). Sylla, à la bataille

(*a*) Ces précautions avoient le défaut d'incommoder ceux qui s'en ſervoient lorſqu'ils vouloient ſe porter en avant : auſſi les Romains s'habituerent à combattre les éléphans avec leurs velites ; les légionnaires mêmes s'attroupoient & les accabloient de traits. Alexandre n'employa jamais contre les chariots que ſes archers & ſes dardeurs. Le conducteur d'un char tué, ou bien un ſeul cheval, ſuffiſoit pour l'arrêter. Quand il pénétroit juſqu'à la phalange, elle s'ouvroit pour lui faire

d'Orchomene, ſe garantit par un nouvel expédient de la nombreuſe cavalerie & de la quantité de chariots d'Archélaus. Il couvrit ſes flancs par des tranchées, & le front de la ſeconde ligne de paliſſades. Lorſque les chars ſe mirent en mouvement, la premiere ligne diſparut, en ſe retirant par les intervalles qu'on avoit ménagés : en même tems les archers firent pleuvoir une grêle de traits ſur les chevaux & les conducteurs. Sylla en fut bientôt débaraſſé, la paliſſade ſe rompit, & les légions marcherent en avant.

THE'ORIE.

On trouve fréquemment, dans l'hiſtoire d'Alexandre & de ſes ſucceſſeurs, des manœuvres de cavalerie qui méritent une attention particuliere, ſur-tout de ceux qui ſont deſtinés à ce ſervice. Les troupes qu'on voit placées en oblique, dans le détail que Diodore donne de pluſieurs batailles, ſont la plûpart des petites lignes de cavalerie diſpoſées en crochet derrière la ligne de front, à la pointe de l'aîle, ou au milieu, ou quelquefois du côté qui joint

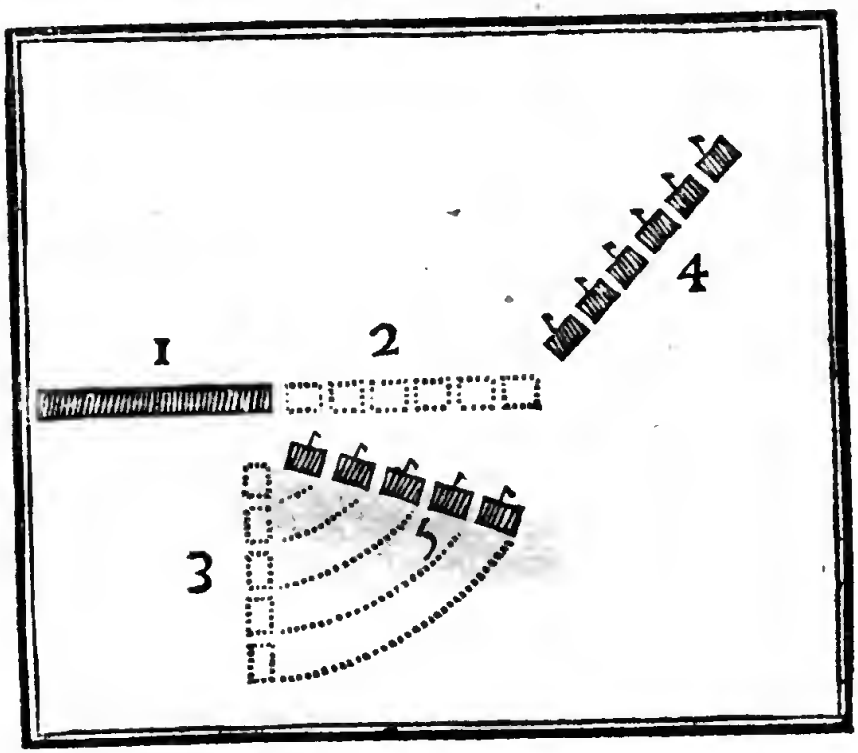
---

place ; ſouvent les piquiers avoient l'aſſurance de les attendre en préſentant leurs ſariſſes.

à l'infanterie. L'objet de cette diſpoſition étoit de tourner & d'inveſtir le flanc de l'ennemi, ou de remplacer le vuide qui ſe faiſoit dans la ligne, lorſque les eſcadrons s'allongeoient par l'aîle, comme fit celle de Ptolomée dont je viens de parler. Cela pouvoit ſervir encore à charger les eſcadrons ennemis qui ſe ſeroient détachés pour envelopper. On voit deux de ces petites lignes à crochet dans mon plan de la bataille de Gabène : par ce que je viens de dire, il eſt aiſé de juger de la manœuvre qu'elles devoient faire, ſelon qu'elles étoient plus ou moins éloignées de la pointe de l'aîle (*a*). Au moyen de cette poſition on déroboit auſſi à l'ennemi une partie de ſes forces, & on lui cachoit ſon deſſein. Antiochus, à la bataille de Raphie, avoit

(*a*) La poſition de ces petites réſerves eſt toujours déſignée dans Diodore par les termes ἐν ἐπικαμπίῳ. *In obliquum poſuit.* Ou bien προβολὴν ἔξω κέρως. *In præſidio extra cornu.* Au lieu que lorſqu'il eſt queſtion d'éléphans, il ſe ſert de cette expreſſion : *quodam veluti flexu.... facto flexu ſinuoſo.* Ce qui prouve que cette diſpoſition eſt une courbe, & l'autre une ligne droite placée à la pointe de l'aîle, en potence, ou bien derrière. On a vu l'uſage qu'Alexandre avoit fait de ces petites réſerves à la bataille d'Arbelles: ſes ſucceſſeurs ne manquerent pas de l'imiter.

placé de cette maniere la moitié de la cavalerie de ſon aîle droite, du côté de l'infanterie ; de ſorte que la ligne à crochet étoit auſſi forte que la ligne de front. Lorſque l'ennemi s'approcha, celle-ci fila ſur ſa droite, & le crochet fit le quart de converſion pour la remplacer. La figure ſuivante repréſente cette diſpoſition, & fait concevoir l'avantage qu'on pouvoit en retirer.



1 *Droite de l'infanterie.*
2 *Aîle droite de cavalerie.*
3 *Ligne à crochet.*
4 *L'aîle de cavalerie qui file ſur la droite.*
5 *Le crochet qui fait le quart de converſion.*

Comme les anciens ne formoient leur cavalerie que ſur une ligne, tout ce qui ſe mettoit en arrière n'étoit que des réſerves deſtinées à différentes manœuvres. Leurs mouvemens étoient très-vifs & plus rapides que les nôtres, parce que leurs eſcadrons étoient courts & carrés ; c'eſt-à-dire, qu'ils avoient en hauteur le tiers ou la moitié du front. Le peu de hauteur & l'etendue ſur laquelle nous nous formons, rend le péril d'être tourné beaucoup plus grand, & diminue la force de la ligne : voilà pourquoi l'uſage d'en faire deux eſt devenu néceſſaire. Malgré cela les flancs courent encore bien des riſques, s'ils peuvent être débordés. Pour les couvrir on peut y placer quelques eſcadrons en potence ; mais la meilleure méthode eſt celle du Roi de Pruſſe, dont j'ai parlé au chapitre V.

Dans les diſpoſitions que l'on fait pour tourner l'ennemi & l'attaquer par ſon flanc, il faut prévoir les mouvemens qu'il peut faire auſſi de ſon côté. M. de Sancta-Crux met à l'extrémité de chaque aîle deux eſcadrons, qu'il diſpoſe parallelement entre les deux lignes. Lorſqu'on eſt aſſez près de l'ennemi, ils marchent par la droite, ſi c'eſt à l'aîle droite, juſqu'en [M], s'avancent & font en [N] le quart de converſion

à gauche, pour charger le flanc de l'ennemi. Mais l'auteur n'a pas fait attention qu'ils préſentent eux-mêmes le leur aux derniers eſcadrons de la ſeconde ligne ennemie, qui ne manqueront pas d'aller au-devant d'eux, en tirant un peu ſur leur gauche, & de les envelopper. Pour y remédier, il faudroit que les deux derniers eſcadrons [OP] de la ſeconde ligne, fiſſent le même mouvement que ceux d'interligne, & s'avançaſſent derrière eux pour les protéger, comme il eſt déſigné par la lettre [Q]. V. la pl. X. fig. I.

Les eſcadrons deſtinés à couvrir une aîle ne doivent point ſe placer d'abord en potence; parce que ſi les lignes font un mouvement, comme cela doit arriver, il faut qu'ils ſe rompent pour les ſuivre. Je les diſpoſerois parallelement derrière la premiere & ſeconde ligne. Si l'ennemi venoit à déborder, les deux eſcadrons [A] qui ſont en interligne, & le dernier eſcadron de la ſeconde ligne, par une quart de converſion, feroient front ſur le flanc. Suppoſé que l'ennemi ne débordât que de deux ou trois eſcadrons [X], lorſqu'ils ſeront repliés, ils doivent être pris en flanc par l'eſcadron [B], qui eſt cent pas derrière la ſeconde ligne, & qui pour cette effet ſe jettera en marchant ſur la gauche. Si l'on eſt débordé de quatre eſcadrons, l'eſcadron Idem.

[B] fera front ſur le flanc, en s'allignant aux trois premiers, & l'eſcadron [C] déclinera à gauche pour charger l'ennemi en flanc. En cas que l'ennemi ne ſoit point en état de déborder ou n'y penſe pas, ces eſcadrons pourront alors ſervir à le tourner.

Voici un moyen d'envelopper, qui me paroît ſimple & très-rapide. Suppoſons les deux premieres lignes en préſence, à la diſtance de quatre ou cinq cens pas. Lorſqu'elles s'ébranlent pour ſe charger, ſix eſcadrons de la droite de ma ſeconde ligne, que je tiens à cent pas de la premiere, partent au grand trot pour ſe porter ſur la ligne [R S]. Par ce mouvement ils embraſſent les flancs des deux lignes ennemies, qu'ils attaquent après s'être remis en front. On ne doit pas craindre que l'ennemi les charge pendant qu'ils marchent encore en colonne; parce qu'il ne le pourroit faire que par quelques eſcadrons de ſa gauche, qui ſeroient pris en flanc par ma premiere ligne. Le ſeul reméde qu'il puiſſe employer, eſt de porter promptement ſur le flanc deux ou trois eſcadrons [T] de ſa ſeconde ligne. Mais comme je ſuis toujours ſupérieur, ces eſcadrons doivent être encore tournés, & ſa ligne priſe par derrière. Il ſera donc infailliblement battu, à moins qu'il n'ait quelques eſcadrons en réſerve:

V. la fig. ſeconde.

c'eſt l'unique moyen de ſe garantir de cette manœuvre, qui doit ſe faire avec beaucoup de vivacité. Si les eſcadrons ont quarante de front, la ligne ſe rompra par demi-eſcadrons, ce qui vaudra mieux que par eſcadrons entiers; parce que les mouvemens ſeront plus courts & plus rapides. La réſerve [V] remplace le vuide de la ſeconde ligne.

A la bataille de Rocroi, les Eſpagnols avoient un petit bois de haute futaie fort claire devant l'aîle gauche de leur cavalerie, dans lequel ils avoient jetté mille mouſquetaires. Lorſque cette infanterie eut été chaſſée, M. le Duc d'Anguien, voulant éviter de traverſer ce bois où ſa cavalerie ſe ſeroit rompue, ordonna à M. de Gaſſion de prendre à droite avec la premiere ligne. Cet Officier général, marchant à couvert du bois, parut tout à coup ſur le flanc de la cavalerie Eſpagnole, pendant que le Duc d'Anguien, qui s'étoit reſſerré ſur ſa gauche, l'attaquoit de front: manœuvre qui déconcerta ſi fort les ennemis, qu'ils furent rompus à la premiere charge. Hiſtoire mil. t. de Louis XIV. T. I. pag. 4.

Au reſte il faut ſuppoſer, pour le ſuccès de toutes ces manœuvres, que l'ennemi ne les aura pas prévues, ou qu'il n'en fera pas de ſon côté dans le même deſſein: c'eſt pourquoi il faut en avoir pluſieurs en tête,

afin de choiſir ſur le champ celle qui convient mieux aux circonſtances, & ſe diſpoſer auſſi de maniere à ſe parer des entrepriſes de l'ennemi. Une des plus belles actions de cavalerie de notre tems, eſt celle qui s'eſt paſſée à la bataille de Fridlinguen. Le Prince de Bade avoit quarante-huit eſcadrons, dont trente-quatre en premiere ligne, qui étoient en bataille entre le fort de Fridlingue, où appuyoit leur droite, & la montagne ſur laquelle il avoit poſté trois bataillons. M. de Magnac, qui ne vouloit point le charger dans cette poſition, retira ſa premiere ligne en arrière pour la rejoindre à la ſeconde. Ce mouvement, que les ennemis prirent pour une retraite, attira leur cavalerie en avant & lui fit perdre la protection de ſes flancs; alors M. de Magnac, l'ayant chargé avec vigueur, la renverſa quoiqu'il fût inférieur de plus d'un tiers.

La méthode de former deux lignes ne me paroît pas moins favorable à la cavalerie qu'à l'infanterie : mais il faut que les eſcadrons ſoient courts & les lignes point trop éloignées (*a*). Il eſt certain qu'on peut

(*a*) *Si nous avons remarqué de nos jours*, dit le Duc de Rohan, *que diverſes batailles ſe ſont gagnées par celui qui avoit fait une troupe de réſerve, com-*

Traité de la guerre ch. 6.

fig. 1.

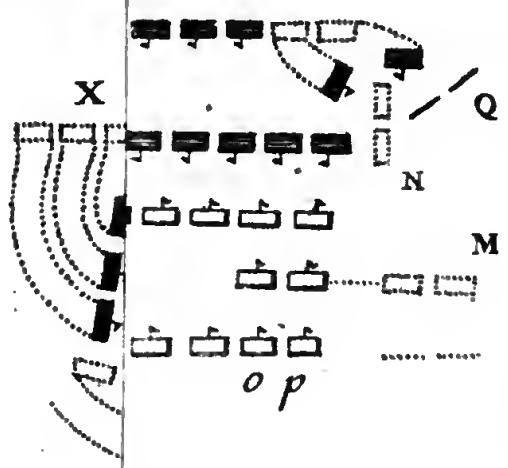
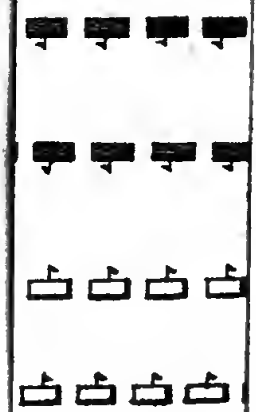


fig. 2.e



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

V. E. III - Biblioteca Nazionale NAPOLI

tirer de cette diſpoſition d'excellentes manœuvres, & de promptes reſſources en cas d'échec. 23

Si les Grecs ne formoient leurs lanciers que ſur une ſeule ligne, ils y ſuppléoient par la cavalerie à traits qui ſe jettoit en avant, & par des réſerves qu'ils poſtoient ſouvent derrière : maximes admirables, qui valoient peut-être encore mieux qu'une ſeconde ligne. Néanmoins ils ne furent pas tous auſſi ſavans dans cette arme : on a vu que les Lacédémoniens s'y entendirent toujours très-peu ; & l'on ne peut diſconvenir que cette négligence ne leur ait été quelquefois funeſte. Quand Agéſilas fit la guerre en Aſie *, il avoit, à la vérité, une cavalerie excellente : mais elle fut levée dans ces contrées, armée & diſciplinée à ſa maniere. Alexandre eſt celui qui en rafina le plus les manœuvres ; il avoit été

* Plutarque.

---

bien plus grand effet. fera un ſecond ordre de bataille, qui viendra à la charge après que toute l'armée ennemie aura combattu contre le premier ordre..... C'eſt une maxime sûre qu'une troupe, quelque groſſe qu'elle ſoit, ſi elle a combattu, eſt en tel déſordre que la moindre qui ſurvient eſt capable de la défaire ; tellement que le chef d'armée qui peut conſerver le dernier quelques troupes fraîches, doit avec icelles emporter la victoire.

inſtruit par Philippe, & il inſtruiſit ſes Généraux qui ne s'y rendirent pas moins habiles. Ce ſiécle eſt donc celui où la cavalerie Grecque fut dans tout ſon luſtre, & où l'on connut mieux ſes avantages. Il nous a ſervi de modele lorſqu'on s'eſt dégouté de la gendarmerie, & qu'on a voulu former des eſcadrons de cavalerie légere.

CHAPITRE DOUZIEME.

De la Cavalerie.

LA Gendarmerie, qui a fait pendant long-tems la force des puiſſances de l'Europe, ſe rangeoit en haie ; c'eſt-à-dire, par rangs, diſtans de quarante pas, qui choquoient tour à tour *. Cette cavalerie, armée de pied en cap, ayant paru trop peſante, on en forma qui ne portoit que la ſimple cuiraſſe, des gantelets & le pot en tête. Elle ſe rangeoit par eſcadrons & ſe ſervoit pour offenſive du ſabre, & du piſtolet *. Cette différence lui fit donner le nom de *cavalerie légere* qu'elle a retenu en France, & en Allemagne celui de *réîtres*, enſuite de *cuiraſſiers.*

* Montgommeri 2/1

* On y a joint depuis le mouſqueton.

Dans le tems de la milice des vaſſaux, on compoſoit, de ceux qui marchoient à la ſuite des Bannerets, des troupes de chevaux légers, deſtinées à harceler les gendarmes ennemis, à les prendre en flanc, & les pourſuivre lorſqu'ils étoient rompus. On avoit auſſi des ſatellites, eſpéce de cavalerie légere ſoudoyée, qui combattoient à pied & à cheval. Lorſque Charles VII

eut formé les compagnies d'ordonnance, on ſe ſervit d'archers & d'arbalétriers à cheval (*a*). Sous Louis XII, on leur ſubſtitua les arquebuſiers qui furent auſſi nommés *argoulets*, & les *carabins*. Ces derniers portoient une cuiraſſe échancrée à l'épaule droite pour coucher en joue aiſément, une eſcopette de trois pieds & demi, un piſtolet & une large épée.

p. 395

On mêloit ſouvent dans l'ordonnance, des rangs d'arquebuſiers à cheval, de lanciers & de cuiraſſiers. Les premiers, après avoir fait leur décharge, ſe retiroient à la queue, les lanciers chargeoient, & pour peu qu'ils aient ébranlé l'ennemi, les cuiraſſiers achevoient de le défaire. L'uſage de charger par rang étoit favorable à la lance, parce que dans une troupe ordonnée à rangs ſerrés, il n'y a que le premier qui puiſſe s'en ſervir : néanmoins rien n'étoit ſi défectueux. Les François en furent châtiés par la cavalerie Eſpagnole & Allemande, que l'Empereur Charles V forma en eſcadrons : ils ne ſe déterminerent à prendre la même méthode que ſous Henri II, après

(*a*) On a eu auſſi ſous Charles VIII des Albanois appellés *ſtradiots*, qui étoient armés d'une arzegaie ou lance ferrée par les deux bouts, telle que celles des anciens.

25

avoir

avoir éprouvé, par plusieurs échecs, combien cette nouvelle ordonnance étoit supérieure à l'ancienne.

Ce qui se pratiquoit alors ressembloit assez aux maximes des Grecs. Comme eux, on avoit plusieurs sortes de cavalerie : les gendarmes, armés de pied en cap, dont on commençoit à se dégouter, peuvent se comparer aux lanciers *cataphractaires* ; les chevaux légers, qui portoient le sabre & le pistolet, à la cavalerie ordinaire & aux Tarentins ; enfin les arquebusiers, les carabins, les argoulets, troupes équivalentes à nos dragons, étoient semblables aux archers à cheval, & à toutes les autres espéces de cavalerie à traits. La maniere de combattre étoit aussi la même. Les escadrons de chevaux légers ou cuirassiers se formoient sur huit de hauteur (*a*). On y attachoit des pelotons de carabins qui se mettoient en bataille sur les flancs ou en avant *. Ils faisoient leurs décharges par rangs : celui qui avoit tiré prenoit la queue des autres. Ils servoient d'ailleurs pour les escarmouches, les retraites, les partis, les embuscades. On employoit encore des pe-

* Le Duc de Rohan ch. 2.

(*a*) On les a mis aussi sur dix & sur douze. 26

lotons de mouſquetaires, qui ſe plaçoient dans les intervalles des eſcadrons. Guſtave Adolphe, qui avoit beaucoup moins de cavalerie que les Impériaux, s'en eſt toujours ſervi, & leur a dû ſes plus grandes victoires.

Ceux qui ont raiſonné ſur la meilleure méthode de former la cavalerie ont toujours préféré les petits eſcadrons, comme de vingt à vingt-cinq de front, ſur ſix ou huit de profondeur *. On convenoit cependant qu'il falloit avoir égard à la force de ceux des ennemis; ce qui eſt fort aiſé, ſans changer la nature des eſcadrons qui peuvent ſe joindre deux enſemble. La hauteur de huit ou dix rangs, en uſage dans ce tems-là, étoit inutile pour le choc: mais elle donnoit à l'eſcadron une ſorte de conſiſtance, & beaucoup d'appui pour ſes flancs. Les cavaliers des files de ce côté n'avoient qu'un tour de bride à donner pour y faire face, ſi l'ennemi ſe replioit ſur eux; ou bien les derniers rangs pouvoient s'ouvrir & ſe détacher pour le tourner lui-même.

* Larrey. diſcours. XIV.

Il faut cependant convenir que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on s'eſt réduit à trois rangs; & que l'uſage de ſe former ſur deux lignes, pourvu qu'elles ne ſoient point trop éloignées, eſt préférable à cette grande

profondeur. Les Romains, qui n'en avoient qu'une, ne paſſerent jamais le nombre de quatre rangs : ils jugeoient cette hauteur ? 7
ſuffiſante, parce qu'on ne peut pas donner aux rangs de la cavalerie la même adhérence qu'à ceux de l'infanterie. Leur véritable force conſiſte dans la protection qu'ils ſe donnent ; les deux premiers ſont raſſurés & contenus par les deux ſuivans qui remplacent leur perte ; & par ce nombre de rangs, l'eſcadron acquiert, au moment de la charge, une ſorte de véhémence & d'action qui ne ſe trouveroit pas dans le mouvement d'un ſeul. Il paroît que la cavalerie Romaine étoit formée ſur la plus juſte proportion : la *turme* étoit encore plus propre que l'*épilarchie* pour choquer, caracoller & revenir à la charge : ſes mouvemens étoient plus courts, plus rapides, & ſi elle ſe rompoit elle étoit auſſi-tôt ralliée. Les Romains eurent pour principe fondamental de combattre par petites troupes de cavalerie comme d'infanterie ; ce qui n'étoit point l'effet de l'habitude, mais d'un calcul profond & d'un raiſonnement juſtifié par l'expérience. Ils trouvoient dans les petits corps l'avantage de la légéreté & d'une mobilité en tous ſens, ce qui n'excluoit point la facilité de les réunir pour en former de plus ſolides quand le cas l'exigeoit.

On peut donc conclure que la meilleure méthode eſt celle des petits eſcadrons, comme de vingt-quatre ou trente de front au plus. Quand ceux des ennemis ſeroient plus forts, ce ne ſeroit point une raiſon pour les augmenter. Deux corps qui manœuvrent ſéparément, doivent battre un nombre égal, même ſupérieur, réuni dans
18 une ſeule troupe. On objectera que la ligne ennemie ſera plus forte. Point du tout; il y aura en effet plus d'intervalles, mais ils ſeront moindres. Si l'ennemi ſe renforce de ſa ſeconde ligne & ſe ſerre d'avantage, je puis faire de même : telle que ſoit ma diſpoſition, en y joignant des pelotons de dragons j'aurai une ſupériorité décidée; parce qu'ils fuſilleront l'ennemi avant la charge, & ſerviront enſuite à gagner ſes flancs & ſes derrières.

La ſeule objection qu'on puiſſe faire contre ce ſyſtême, eſt que ſi la cavalerie légere eſt repouſſée, en ſe jettant avec précipitation ſur les eſcadrons, elle les mettra en déſordre, & leur communiquera ſa terreur. Mais dans ce cas les archers à cheval des Grecs devoient jetter le déſordre dans leurs eſcadrons, leur infanterie légere dans la phalange, & les vélites dans les légions Romaines. On ne voit pas cependant que cela ſoit jamais arrivé. Pourquoi donc cela

ſeroit-il à craindre à préſent? Les mouſquetaires à cheval, poſtés devant la ligne, ne ſont faits que pour eſcarmoucher & tirer ſur l'ennemi. Lorſqu'ils ſont pouſſés, les cuiraſſiers ne doivent point être étonnés de de les voir revenir & gagner le derrière des eſcadrons par les intervalles. Cette manœuvre, faite ſouvent dans les exercices, les y aura accoutumés. Je ſai que M. de Montécuculi cite Walſtein, qui, s'étant mal trouvé de cette méthode à Lutzen, proſcrivit les carabins & les arquebuſiers de ſon armée: cependant il s'en eſt ſervi lui-même *; & il faut prendre garde qu'il ne blâme point abſolument cet uſage, mais ſeulement d'y employer une trop grande quantité de cavalerie légere; parce qu'on ne pourroit la placer qu'elle ne causât de la confuſion en tournant le dos. Mais des pelotons de vingt-quatre chevaux légers ne peuvent occaſionner aucun déſordre dans la ligne, & rentrent aiſément par les intervalles, ſi petits qu'ils ſoient. Il faut étudier avec attention M. de Montécuculi, ſans quoi il paroîtroit quelquefois n'être pas bien d'accord avec lui-même: par exemple, la lance eſt, ſelon lui, la reine des armes; malgré cela il convient que la difficulté de s'en ſervir l'a fait abandonner *. *Si les chevaux ne ſont pas excellens & bien dreſſés, ils*

* V. l'ordre de bataille de S. Godard. pp. 440.

* Pag. 11.

n'y ſont pas propres, & les hommes devant être armés de pied en cap, ont beſoin de valets, ce qui eſt d'une grande dépenſe.... leur armure eſt trop peſante, incommode, écraſe les
* Pag. 19. *chevaux & les bleſſe*..... Si le terrein n'eſt ferme & uni, ſans brouſſailles & ſans foſſes, la carrière n'étant pas libre, la lance demeure le plus ſouvent inutile.* Voilà des inconvéniens réels : néanmoins on auroit pu encore la conſerver au premier rang, quoiqu'on ſe fût réduit au caſque & à la ſim-
79 ple cuiraſſe: la cavalerie Grecque & Romaine, avec la lance, ne portoit pas d'autres armes défenſives.

CHAPITRE TREIZIEME.

BATAILLE DE MARATHON.

QUATRIEME DISPOSITION.

PAR la quatrieme diſpoſition de Végece, on attaque avec les deux aîles de ſon armée, dont on laiſſe le centre en arrière. *Votre armée marchant en pleine bataille, lorſque vous ſerez à quatre ou cinq cens pas de l'ennemi, il faut tout d'un coup, contre ſon attente, faire doubler le pas à vos deux aîles, laiſſant votre centre en chemin, les porter bruſquement contre les deux ſiennes, ſans lui donner le tems de ſe reconnoître, tâcher de le rompre & de le mettre en fuite.* Liv. III. chap. 4. de la traduction.

Végece ne fait point de cet ordre le même cas que des précédens. L'inconvénient qu'il y trouve, eſt que celui qui s'en ſert laiſſe ſon centre à nud, & diviſe ſon armée en trois parties qui peuvent être attaquées ſéparément. Pour corriger ce défaut, il place une ligne d'archers devant le centre, afin de le couvrir contre les entrepriſes de l'ennemi, & le garantir de ſes efforts, au

cas que l'attaque des aîles ne réuſſiſſe point. Il fait de ceci une cinquieme diſpoſition, qui eſt la même que la quatrieme. Le premier ordre de bataille, qui ſe trouve dans ce genre, eſt celui de la célébre journée de Marathon, où dix mille Grecs défirent l'armée des Perſes, forte de cent mille hommes de pied & de dix mille chevaux. Une action auſſi mémorable mérite d'être rapportée pour exemple.

DARIUS, fils d'Hyſtaſpe, troiſieme Roi de Perſe depuis Cyrus, avoit paſſé le Danube & entrepris une expédition contre les Scytes, qui lui avoit fort mal réuſſi. Peu de tems après ſon retour en Aſie, il ſe fit une révolte générale des Grecs Ioniens, qui ayant ſollicité les Athéniens de leur donner du ſecours, en reçurent vingt galeres. Ils ſoutinrent la guerre pendant ſix ans, & furent enfin réduits par Artapherne & Otane, Satrapes du Roi, qui commandoient dans l'Aſie mineure. Darius, irrité contre les Athéniens, & ſollicité encore par Hippias, fils de Piſiſtrate, qu'ils avoient chaſſé, réſolut de porter la guerre en Gréce. Il fit partir Datis & Artapherne avec une flotte qui portoit deux cens mille hommes de pied & dix mille chevaux. Ces deux Généraux ſe rendirent maîtres

C. Nepos Miltiade.

de pluſieurs iſles de la mer Egée, & vinrent enſuite débarquer en Eubée, où ils s'emparerent de la ville d'Erétrie, après un ſiége de ſept jours: elle fut réduite en cendres & ſes habitans envoyés en Perſe. Après cette expédition, Datis paſſa dans l'Attique avec cent mille hommes & toute ſa cavalerie: Hippias, qui le conduiſoit, le mená camper dans la plaine de Marathon, petite ville ſituée ſur le bord de la mer, à quarante milles d'Athénes. Les Athéniens attendoient un ſecours de Lacédémone; cependant comme le danger preſſoit, ils délibérerent s'ils s'enfermeroient dans la ville, ou s'il valoit mieux aller au-devant des Perſes. Miltiade, un des dix Capitaines dont ils avoient fait choix, fit réſoudre qu'on ſortiroit pour marcher aux ennemis. Les Athéniens furent joints par mille Platéens, & ne formoient en tout que dix mille hommes peſamment armés, ſans infanterie légere ni cavalerie: mais ce petit nombre, plein de courage & animé du zele de la liberté, brûloit du deſir de combattre. C'étoit l'élite des citoyens attachés à leur patrie, & qui préféroient une mort glorieuſe à la honte de la ſervitude. Les dix Généraux devoient commander chacun leur jour: néanmoins, par le conſeil d'Ariſtide, & à ſon exemple, ils

déférerent le commandement à Miltiade, comme à celui qu'ils jugeoient avoir plus d'expérience & de capacité. Cette réunion de l'autorité étoit abſolument néceſſaire dans des circonſtances auſſi critiques, où les avis ne pouvoient manquer de ſe partager : car les uns penſoient qu'il y avoit de la témérité de mettre le ſalut de l'Etat au hazard d'un combat auſſi inégal ; les autres, au contraire, qu'il étoit plus dangereux de le refuſer, & qu'on avoit tout à eſpérer de la premiere ardeur du ſoldat, dont il falloit profiter. Miltiade, qui étoit de ce dernier ſentiment, ayant eu le pouvoir d'agir à ſa volonté, vint ſe poſter à huit ſtades * du camp des Perſes, au pied d'une montagne qui ſe courboit en forme de fer à cheval. Il fit couper tous les arbres qui ſe trouverent aux environs & en forma un retranchement ſur chacun de ſes flancs : il en fit jetter auſſi dans tous les lieux de la montagne qui pouvoient être acceſſibles ; cet abattis s'étendoit de chaque côté l'eſpace de plus de cinq cens pas.

*Le ſtade eſt 125 pas.

30

Hérodote. Liv. VI. chap 20.

La phalange des Athéniens étoit ordonnée par tribus (*a*) : le Polémarque (*b*) com-

(*a*) Athénes étoient alors diviſée en dix tribus, & les troupes tirées de chaque tribu étoient formées enſemble.

(*b*) Le Polémarque étoit un des premiers Ma-

mandoit la droite, les Platéens furent mis à la gauche. En les ſuppoſant rangés ſur ſeize de hauteur, le front de l'armée n'eut été que de ſix cens vingt-cinq hommes : mais l'on diminua le centre pour renforcer les deux aîles. On peut juger que les rangs du centre furent réduits à huit, & qu'on augmenta ceux des aîles juſqu'à vingt-quatre. Par ce moyen l'étendue du front aura été d'environ huit cens hommes, c'eſt-à-dire, deux mille quatre cens pieds. Les Grecs s'étant ainſi préſentés en bataille, les Perſes accepterent le combat, quoiqu'ils connuſſent bien que la ſituation des lieux ne leur étoit point avantageuſe. Mais Datis, leur Général, comptoit accabler cette petite armée par le grand nombre de ſes troupes, & penſoit auſſi qu'il feroit bien de prévenir le ſecours de

giſtrats d'Athénes, dont la charge étoit de rendre la juſtice & de commander auſſi les troupes. Comme les avis avoient été partagés à l'occaſion du combat, ce fut lui qui fit pancher la balance, & ſuivre le ſentiment de Miltiade. Hérodote dit que ce dernier attendit, pour livrer bataille, que ſon jour fût venu : ſans doute afin de ne pas paroître ſe trop prévaloir de la déférence de ſes collégues, qui s'étoient dépouillés volontairement de leur autorité.

Lacédémone qui devoit arriver de jour en jour. Il ſe mit donc en mouvement
Titre. & s'avança dans cet eſpace bordé de part & d'autre par les abattis. Le lieu étoit ſi étroit que ſa cavalerie ne put agir, & qu'il ſe trouva reſſerré ſur un front égal à celui des Athéniens. Dès que Miltiade vit qu'il n'étoit plus éloigné de l'ennemi que de quatre à cinq cens pas, il fit donner le ſignal. Auſſi-tôt les deux aîles s'ébranlerent laiſſant le centre en arrière qui s'avançoit plus lentement & en ſe recourbant. Les Perſes, qui voyoient venir cette poignée de piquiers, ſans cavalerie ni archers, les prenoient pour des fous & des déſeſpérés. Bientôt ils connurent à qui ils
V. la pl. XI. avoient à faire : les Grecs les aborderent avec tant d'impétuoſité, qu'ils renverſerent par le ſeul choc, les premiers rangs où ils donnerent. Cependant comme ils avoient en tête des lignes très-profondes & redoublées, ils trouverent beaucoup de réſiſtance, & eurent beſoin des plus grands efforts pour les rompre. Pendant ce tems les Perſes s'étoient jettés ſur le centre qu'ils voyoient foible & dégarni. Ariſtide & Thémiſtocle, qui le commandoient, s'y ſoutinrent avec beaucoup d'intrépidité, juſqu'à ce que preſſés par la multitude qui ſe pouſſoit toute de ce côté, ils furent obligés de ſe retirer

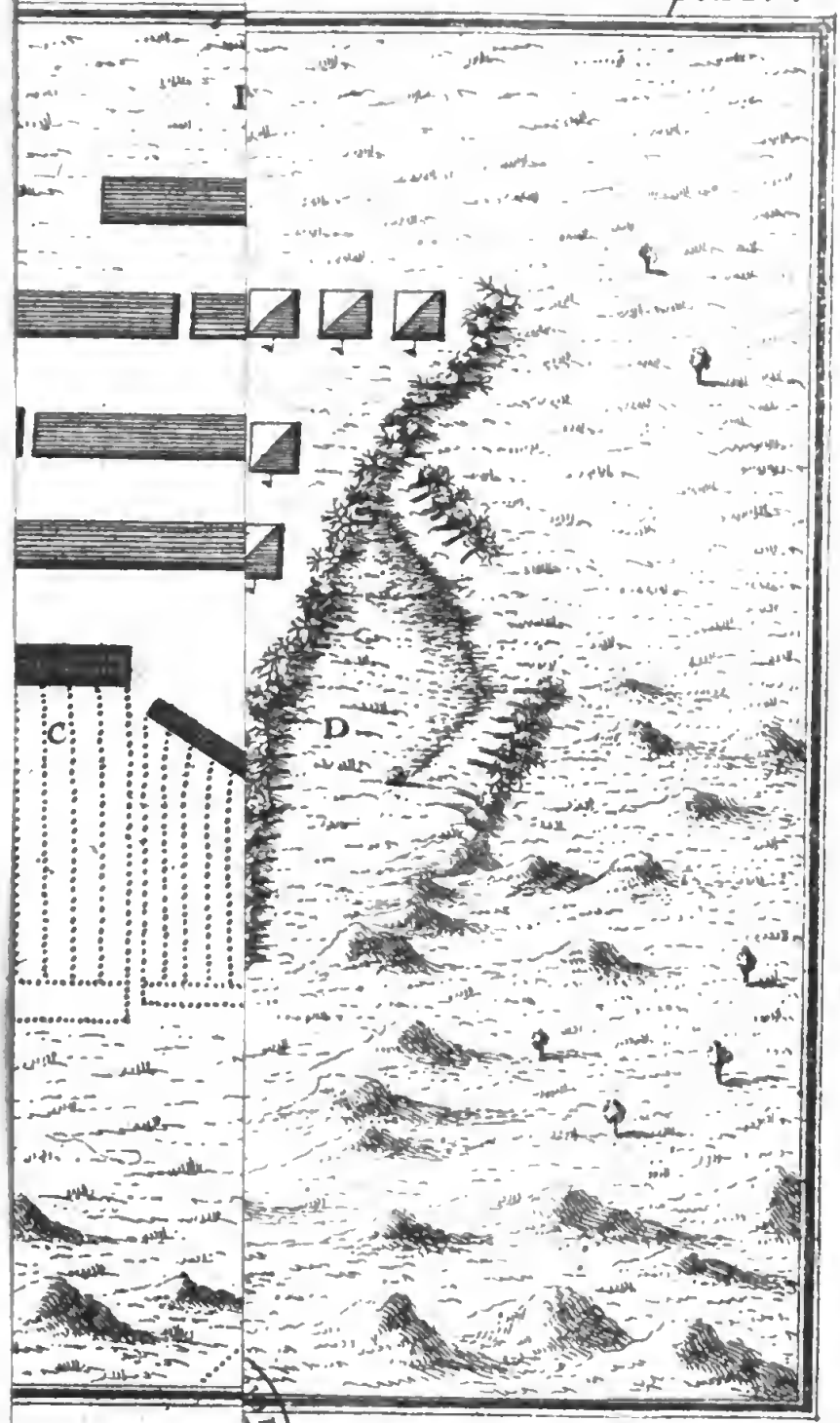
en arrière. Ils alloient être accablés lorſque les deux aîles victorieuſes accoururent à leur ſecours. Après avoir diſſipé ce qui leur étoit oppoſé, elles laiſſerent aller les fuyards & tournerent promptement pour dégager le corps de bataille. Alors la déroute des Perſes devint entiere : ils prirent la fuite vers leurs vaiſſeaux pour s'y rembarquer. Les Athéniens les y pourſuivirent, mirent le feu à pluſieurs, & en prirent ſept qu'on ne put mettre à flot (*a*). Dans une défaite auſſi générale, il ne périt du côté des Perſes que ſix mille trois cens hommes ; ce qui prouve à quel point la terreur s'y étoit répandue, & qu'ils furent plutôt vaincus par l'opinion que par la force ; car cette perte n'étoit rien pour une auſſi grande armée. Lorſque Miltiade, contre le ſentiment de la plûpart des autres Chefs, avoit voulu qu'on marchât aux ennemis, il leur avoit fait ſentir que la hardieſſe de cette démarche ne manqueroit pas d'abattre le cou-

(*a*) Les Lacédémoniens, par une vaine ſuperſtion, n'eurent point de part à cette grande journée : ils attendirent la pleine lune pour ſe mettre en marche, & quelque diligence qu'ils fiſſent enſuite, ils n'arriverent que pour être témoins de la gloire des Athéniens.

rage des Perſes, & de relever celui des Grecs : c'eſt ce qui arriva comme il l'avoit prévu, & qui produit ordinairement le le même effet. Une petite troupe ne prend point la réſolution d'en attaquer une beaucoup plus forte, ſi elle ne ſe ſent enflammée d'un courage extraordinaire, & pleine de confiance dans l'événement. D'un autre côté, l'ennemi, qui la mépriſe, ſe néglige ſur les précautions : lorſqu'il la voit venir aux mains, il s'étonne de ſon audace, il lui croit plus de reſſources qu'elle n'en a, & ſa ſurpriſe ſe tourne en frayeur & en découragement.

La journée de Marathon fut la ſource des grandes victoires que les Grecs remporterent dans la ſuite ſur les Perſes : elle détruiſit l'opinion qu'ils avoient eue juſqu'alors de cette puiſſance ſi formidable ; elle les apprit à connoître leurs forces, & l'avantage que donnent le courage, l'émulation & la diſcipline ſur une armée nombreuſe, qui, lorſqu'elle manque de ces principes, n'a rien de redoutable que le nom. On vit depuis ce tems deux petites Républiques *, dont le territoire eut à peine ſuffi par ſon revenu à fournir un des repas du Roi de Perſe, porter la guerre au milieu de l'Aſie, & le faire trembler dans le ſein de ſes Etats.

* Sparte & Athénes.



B. 1re. position des athéniens.

C. 2e. position en attaquant.

D. Abattis.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

Miltiade, après sa victoire, laissa Aristide avec une tribu pour garder le butin & les prisonniers: il retourna en diligence à Athénes, afin de garantir cette ville des entreprises de la flotte qui venoit d'en prendre le chemin, dans l'espoir de la trouver dépourvue de troupes & de s'en emparer. Quoiqu'il y eût treize heures de marche, Miltiade y arriva le jour même & fit échouer ce dessein. On trouve dans Pausanias *, qu'avant la bataille de Marathon, on avoit fait armer à Athénes tous ceux qui étoient en état de porter les armes, même les esclaves : mais les neuf mille Athéniens, qui composoient l'armée, étoient la fleur des citoyens, tous armés pesamment, & portant pour offensive la pique & l'épée. Il paroît extraordinaire qu'on n'y ait pas joint d'autres troupes armées à la légere : si mauvaises qu'elle eussent été, on s'en seroit servi utilement en les mettant sur les sommités & derrière les abattis, que les Perses auroient dû penser à tourner. Rien ne leur étoit plus facile avec leur grand nombre : les hauteurs, que les Athéniens avoient derrière eux & sur leurs flancs, n'étoient point inaccessibles : d'ailleurs telle que soit une montagne, quand elle n'est point défendue, l'infanterie trouve toujours où mon-

* In Attic.

ter. Si le Général des Perſes s'en fut aviſé, & il ne falloit pas pour cela un grand effort d'eſprit, les Grecs, malgré toute leur valeur, euſſent été très-embaraſſés: mais ils dûrent leur ſalut, ou à la ſtupidité des Perſes, ou bien au mépris qu'ils firent de leur petit nombre.

PARALLELES.

La bataille de Marathon, ſi glorieuſe pour les Athéniens, & que leurs hiſtoriens ont pris à tâche de relever, comme un événement qui tient du merveilleux, n'eſt cependant pas plus miraculeuſe que la bataille d'Arques, où Henri IV, avec moins de quatre mille hommes, oſa attendre l'armée du Duc de Mayenne, forte de vingt-cinq mille fantaſſins & de huit mille chevaux (*a*). Les mêmes circonſtances que celles

(*a*) M. de Sulli dit qu'Henri IV. n'avoit que deux mille huit cens hommes de pied & ſix cens chevaux. Mézerai ne fait monter l'armée du Duc de Mayenne qu'à quatre mille chevaux, & quinze mille hommes de pied; & le Pere Daniel donne au Roi ſept mille hommes, & au Duc de Mayenne trente mille. Les hiſtoriens ne s'accorderont jamais ſur la force des armées, non plus que ſur le nombre des morts & des bleſſés. Quoi qu'il

celles où ſe trouverent les Athéniens, le déterminerent à riſquer un combat auſſi inégal. Il avoit beſoin d'un coup éclatant pour relever les eſpérances de ſon parti, & s'attirer la confiance de ſes alliés. Il vit auſſi qu'il étoit dans une poſition où il y avoit beaucoup de danger à reculer, & qu'il ne pouvoit trouver un endroit plus favorable à ſon petit nombre. Il ſe trouvoit enfermé dans un coin de la Normandie : il avoit en tête l'armée de la ligue; les Eſpagnols occupoient Dunkerque avec les places de Picardie & de l'Artois; il de-

---

en ſoit, cette action ſera toujours glorieuſe, & paſſera pour un exemple rare d'intrépidité & d'intelligence. Le narré qu'en fait M. de Sulli eſt on ne peut pas plus louche; on ne comprend rien à ſa topographie; peut-être eſt-ce la faute de ceux qui ont compilé ſes mémoires. Ce qu'il y a de mieux, c'eſt le portrait d'un Prince qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer: ſon viſage gai & ſerein dans l'occaſion qui paroiſſoit la plus déſeſpérante; ſon ſang froid, & une ſage ardeur qui ſembloit aux ſoldats avoir quelque choſe au-deſſus de l'humanité. Toute ſon infanterie n'étoit que des Suiſſes & des Lanſquenets, ſoldats mercénaires dont il avoit cependant fait autant de héros. En ſe mettant à la tête du régiment de Soleure, il dit à Arroquer, qui en étoit Colonel : *mon compere je viens mourir ou acquérir de la gloire avec vous.* Legrain. Liv. V.

voit craindre qu'on ne lui fermât encore le côté de la mer, par les vaiſſeaux qui deſcendroient de Rouen & ceux que le Duc de Parme préparoit à Dunkerque. La ſeule ville de Dieppe pouvoit lui fournir un azyle; mais il y eut été bientôt ſuivi & aſſiégé. Le Duc de Mayenne le comptoit ſi bien inveſti & ſans reſſource, qu'il écrivit dans plus d'un endroit que *le Béarnois ne pouvoit lui échapper, à moins de ſauter dans la mer.* Pluſieurs de ceux qui étoient avec lui vouloient qu'il paſſât en Angleterre, ce qui fut mis en délibération. Le Duc de Biron ouvrit un avis plus hardi; & le Roi n'eut pas de peine à rejetter des conſeils timides qui n'étoient pas de ſon goût. Comme le Général Athénien, il n'omit rien de ce qui pouvoit compenſer ſa foibleſſe : il s'étoit poſté ſur la chauſſée d'Arques, entre un côteau couvert de bois & un marais, protégé par le château où il y avoit quatre piéces de canon. L'armée du Duc de Mayenne ne pouvoit s'étendre, parce qu'elle étoit reſſerrée entre le même côteau & un ruiſſeau, dont les bords étoient fort eſcarpés, qui ſe jettoit tout près de là dans la riviere d'Arques : ainſi elle ne préſentoit qu'un front égal à celle du Roi, qui avoit la riviere à ſa gauche, & dont la droite étoit appuyée à la colline. Comme cet eſ-

Sulli. L. III. année 1589.

pace étoit fort étroit, l'armée de la ligue étoit ſur pluſieurs lignes qui lui donnoient plus de profondeur que de front. Le Roi paſſa la nuit à ſe retrancher & faire des coupures dans les endroits qu'il crut néceſſaires. Le lendemain, lorſque les ennemis l'attaquerent, ils eſſayerent en vain de dépoſter ſon infanterie : les Suiſſes & les Lanſquenets furent inébranlables, & la cavalerie fit des coups de valeur ſi prodigieux, que les ligueurs rebutés abandonnerent l'entrepriſe.

On peut juger ſi cette journée mémorable eſt digne d'être comparée à celle de Marathon : en voici une autre qui ne mérite pas moins d'être rapportée, quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi connue.

AGATOCLES, tyran de Syracuſe, Prince très-méchant, mais un des plus habiles politiques & des meilleurs guerriers de ſon ſiécle *, avoit été battu dans deux grands combats par les Carthaginois, qui marcherent auſſi-tôt à Syracuſe pour en faire le ſiége. Dans cet état il prit une réſolution qui paroît d'abord déſeſpérée, mais qui, à l'examen, n'étoit que hardie & digne d'un courage comme le ſien. Ce fut de porter la guerre en Afrique, quoique l'ennemi fût maître de la Sicile, & qu'il eût tout à crain-

* C'eſt ainſi qu'en jugeoient Scipion & Polybe.

dre pour Syracuſe où il étoit bloqué par terre & par mer. Il ſavoit que les meilleures troupes de Carthage étoient en Sicile, & il eſpéroit de trouver des reſſources dans les peuples de la côte d'Afrique, qui ne portoient qu'à regret le joug de cette République. Il fait donc ſecretement ſes préparatifs; & comme il n'ignoroit pas que la plûpart des Syracuſains étoient mal diſpoſés à ſon égard, pour s'aſſurer d'eux pendant ſon abſence, il prit avec lui les enfans, les freres, ou les plus proches parens de ceux qui lui étoient ſuſpects, & les incorpora dans ſes troupes. Elles ne montoient pas au-delà de deux mille hommes; mais il les groſſit d'un corps aſſez conſidérable d'eſclaves qu'il mit en liberté. Les uns croyoient cet armement deſtiné pour l'Italie, d'autres diſoient qu'il devoit aller ravager les côtes de la Sicile, qui étoient de la dépendance des Carthaginois: aucun ne ſoupçonnoit la grandeur & la hardieſſe de ſon deſſein.

Diodore Liv. XX.

Agatocles, avec ſes troupes, s'embarqua ſur ſoixante galeres & ſaiſiſſant un moment favorable pour ſe dérober à la flotte ennemie, il ſortit du port & cingla en Afrique. Les galeres Carthaginoiſes étoient alors occupées à pourſuivre des navires chargés de bled qui venoient à Syracuſe;

dès qu'elles apperçurent celles d'Agatocles, elles revirerent deſſus & les ſuivirent : mais comme il avoit prit de l'avance, il leur échapa à la faveur de la nuit. Quand il fut débarqué il aſſembla ſes ſoldats & leur dit que, lorſqu'ils étoient pourſuivis par les Carthaginois, il avoit fait vœu d'offrir ſes vaiſſeaux à Cérès & Proſerpine, Déeſſes protectrices de la Sicile ; en même tems il commanda qu'on y mît le feu. Cela fut exécuté au ſon des trompettes, toutes les troupes jettant de grands cris de joie. Après leur avoir ainſi ôté tout eſpoir de retour, il déclara qu'il les menoit à la conquête de Carthage, & au pillage d'un pays riche & abondant : il s'avança vers Tunis qu'il prit, & dont il fit raſer les murs, par la même raiſon qu'il avoit fait brûler ſa flotte. Enſuite il marcha droit à Carthage où l'on étoit dans la conſternation, parce qu'on n'y croioit pas que l'ennemi eût pu former cette entrepriſe, ſans avoir défait les forces qui étoient en Sicile, & l'armée navale qui tenoit la mer. Cependant Hannon & Bomilcar aſſemblerent à la hâte quarante mille hommes de pied, mille chevaux & deux mille charriots ; ils vinrent au-devant d'Agatocles, ſe promettant bien de le défaire & de l'amener à Carthage pieds & poings liés.

Les deux armées ſe rencontrerent dans un lieu tout-à-fait favorable à celui-ci qui n'avoit qu'un peu plus de dix mille hommes & point de cavalerie. Il rangea ſur une ligne ſes peſamment armés, & jetta ſur les aîles ſes archers & ſes frondeurs. Comme il avoit beaucoup de ſoldats de nouvelle levée & mal armés, il les plaça ſur des hauteurs avec les goujats de l'armée, auxquels il fit prendre des étuis de caſques & des ſimulacres de boucliers, ce qui dans l'éloignement les faiſoit paroître de véritables troupes.

Les Carthaginois, qui n'avoient pas de terrein pour s'étendre, formerent leur infanterie ſur une grande épaiſſeur, & mirent devant, en premiere ligne, la cavalerie avec autant de chariots qu'ils purent. Cette diſpoſition fut ſuivie du ſuccès qu'elle méritoit : les chevaux & les conducteurs des chariots furent les uns tués ou bleſſés par l'infanterie légere, les autres rechaſſés contre leur ligne. Les peſamment armés qui ſoutinrent le choc de la cavalerie, la renverſerent, & chargerent tout de ſuite l'infanterie, qui, déjà miſe en déſordre par les chars & les chevaux, lâcha le pied. Les Syracuſains victorieux pillerent le camp, où ils trouverent des chariots remplis de chaînes que les Carthaginois leur avoient deſ-

tinées: eſpéce de précaution qui a toujours auſſi mal réuſſi, & apprêté à rire aux dépens de ceux qui l'avoient priſe. Comme elle eſt ordinairement accompagnée de la négligence & d'une vaine préſomption, on ne doit pas être étonné de lui voir des ſuites ſi malheureuſes (*a*).

Agatocles, voyant ſes troupes étonnées de la force de l'armée ennemie, ſe ſervit d'une ruſe aſſez plaiſante pour les encourager. Il fit prendre toutes les chouettes que l'on put trouver, & les enferma dans une tente. Cela fait, il aſſemble ſes ſoldats, & pendant qu'il les haranguoit, on lâcha les chouettes, qui, volant de tous côtés dans le camp, ſe poſoient ſur les tentes & les boucliers. Comme cet oiſeau étoit conſacré à Minerve, ce prodige apparent fut

(*a*) Les Turcs ont quelquefois mené avec eux cette ſorte de proviſion, dont ils n'ont pas fait plus d'uſage que les Carthaginois. Après la bataille de Zenta, en 1697, où le Sultan Muſtapha fut battu par le Prince Eugene, on trouva pluſieurs chariots qui en étoient chargés. Au dernier ſiége de Vienne, en 1683, le Grand-Viſir, le plus ignorant & le plus vain de tous les hommes, avoit apporté toute la décoration qu'il deſtinoit à ſon entrée dans cette capitale. Cet appareil d'orgueil & de magnificence devint, par ſa défaite, le prix de ſes vainqueurs.

pris à bonne augure, & Agatocles eut ſoin de perſuader que c'étoit un ſigne viſible de la protection de la Déeſſe. Les Payens tiroient de tout des augures, & tournoient en préſages les choſes les plus communes. Lorſque les ſoldats ne les croioient pas favorables, ils s'en frappoient l'eſprit & en étoient tout-à-fait abattus : cela faiſoit manquer ſouvent de bonnes occaſions, parce que les Généraux n'oſoient rien entreprendre dans ces conjonctures. Quelquefois auſſi ils en tiroient les moyens de tromper habilement la multitude, en ſuppoſant comme ici un faux préſage, ou un rêve, une apparition, ou bien en faiſant la bouche aux aruſpices & aux devins. Ce qui a réuſſi dans ce tems-là réuſſiroit encore à préſent. Les hommes n'ont point changé & ſeront toujours les mêmes, c'eſt-à-dire, ſimples & crédules : il ne faut que les tromper avec adreſſe & accommoder ce qu'on veut leur perſuader aux préjugés du tems. On trouve dans Mariana quantité de miracles qui ont fait remporter aux Eſpagnols & aux Portugais des victoires ſur les Sarazins. Je me rappelle entre autres une apparition de S. Jacques, monté ſur un cheval blanc, & combattant à la tête des troupes qui commençoient à plier, mais qui ſe rallierent & ſe battirent très-bravement,

dès qu'on les eut assuré de la présence du Saint. Le devin Aristandre, qui accompagnoit Alexandre dans ses expéditions, étoit près de lui à la bataille d'Arbelles, revêtu d'une robe blanche & une couronne sur la tête : comme on étoit près d'en venir aux mains, il assura les soldats qu'un aigle voloit au-dessus de la tête du Roi ; ils étoient accoutumés à le croire, & ils le crurent alors, quoiqu'ils ne vissent pas plus l'aigle que les Espagnols ne voyoient leur Saint. Ces sortes de moyens pour encourager les troupes ne sont pas à négliger. Epaminondas, avant la bataille de Leuctres, quoiqu'il eut des troupes très-braves & bien disciplinées, craignit qu'elles ne fussent étonnées du grand nombre des ennemis : pour ranimer leur confiance, il imagina de publier que les armes consacrées dans le temple d'Hercule étoient disparues, & que ce héros les avoit enlevées pour venir au secours des Thébains. Xénophon. Il se fit annoncer cette nouvelle par un homme aposté, qui parut être envoyé de Thébes exprès. Un autre arriva en même tems de l'antre de Trophonius qui prédisoit la victoire, & ordonnoit de la part de ce fils d'Appollon de célébrer, après le combat, des jeux à l'honneur de Jupiter. Il fit encore répandre, par des devins, le

bruit d'un ancien oracle, qui disoit que les Lacédémoniens devoient recevoir un grand échec près du tombeau des filles de Leuctrus & de Scedasius. L'histoire rapportoit qu'elles avoient été violées dans cet endroit par des Lacédémoniens, & que ne pouvant supporter la vie après cet affront elles s'étoient donné la mort. On voit que le Général Thébain ne négligea rien de ce qu'il crut capable d'émouvoir les esprits de la multitude, toujours crédule & superstieuse. Je suis persuadé que ces précautions contribuerent bien autant à la victoire, que l'ordonnance de sa colonne: en joignant cette adresse à de bonnes dispositions, il ne pouvoit manquer de battre ses ennemis.

Diodore Liv. XV.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Cinquieme diſpoſition de Végece.

CETTE diſpoſition ne differe de la précédente, qu'en ce que Végece forme une ligne d'archers & d'infanterie légere, qu'il met devant le centre, pour le couvrir contre les efforts de l'ennemi*; *par cette protection il le croit moins en danger d'être forcé, & ſi les deux aîles ne réuſſiſſent point, le centre, étant encore dans ſon entier, favoriſe la retraite & empêche une entiere défaite.* Il eſt certain que plus on prendra de précaution pour ſon centre, plus l'on rendra cette diſpoſition avantageuſe: car ſi le centre eſt renverſé, bien que les deux aîles ſoient victorieuſes, on ſe trouve toujours dans une mauvaiſe poſition: les aîles ſéparées ne peuvent plus ſe rejoindre, & courent riſque d'être battues séparément. C'eſt ce qui ſeroit arrivé aux Athéniens, ſi les aîles de leur armée ne fuſſent arrivées à propos pour dégager le centre avant qu'il eût été rompu. Si Miltiade avoit eu de l'armure légere, ſon corps de bataille auroit fait plus de réſiſtance; & ſuppoſé que l'at-

* Liv. III. ch. 4.

taque de ſes deux aîles n'eût point réuſſi, il ſe ſeroit aiſément retiré ſans une grande perte, en gagnant la montagne qu'il avoit à dos & ſur ſes flancs.

Un ordre de bataille, tel que celui-ci, peut convenir à une armée qui ſera égale en nombre, ou à une armée ſupérieure, ou bien à une inférieure dont les flancs ſont bien couverts, & qui eſt dans un terrein qui oblige l'ennemi de ſe préſenter ſur un front égal au ſien, tel que celui où étoient les Athéniens à Marathon. Si l'on a une armée beaucoup plus nombreuſe que celle de l'ennemi, on peut aiſément renforcer ſes aîles, les étendre pour l'envelopper, & malgré cela laiſſer à ſon corps de bataille aſſez de force pour réſiſter aux efforts qu'il pourroit y faire. C'eſt ainſi qu'en uſent les Turcs avec leur croiſſant, qui eſt l'ordre ſur lequel ils ont communément combattu, & dont je parlerai dans la troiſieme partie. Si l'on n'a que des forces égales, on peut être inférieur en infanterie & ſupérieur en cavalerie; ou bien l'on a une meilleure cavalerie que les ennemis & plus de troupes. Dans ces deux cas l'ordre ci-deſſus eſt convenable; parce qu'on attaque les deux aîles de cavalerie ennemie avec l'avantage du nombre ou de la qualité, & qu'on peut les inveſtir avec

les troupes légeres. Il faut alors tenir ſon infanterie aſſez éloignée, ou la poſter dans un terrein aſſez avantageux pour qu'elle ſoit hors de portée de combattre, ou du moins ne puiſſe être forcée avant que les deux aîles de l'ennemi ne ſoient défaites. Si cela arrive, ſon infanterie ne penſera plus qu'à faire retraite le mieux qu'elle pourra, & c'eſt le ſeul parti qui lui reſte à prendre.

A la bataille de Villa-Vicioſa, le terrein qui étoit devant le centre, par conſéquent devant l'infanterie, étoit coupé de ravins & de petites murailles de terre ſéche de la hauteur de trois ou quatre pieds. M. de Vendôme, qui avoit deſſein de commencer le combat avec ſa cavalerie, attaqua celle des ennemis, dont les deux aîles furent emportées ; celle de la gauche fut tournée par les dragons, auxquels ſe joignit un corps de cavalerie, détaché deux jours auparavant, & qui arriva fort à propos. Leur infanterie, qui s'étoit avancée, avoit déjà fait perdre du terrein à celle des Eſpagnols, lorſqu'elle ſe vit abandonnée de ſa cavalerie & prête à être enveloppée : une partie forma un gros bataillon carré, le reſte prit la fuite & ſe ſauva comme il put, à la faveur de la nuit, du côté de Siguença. Il eſt aiſé de ſentir que ſi l'on eſt inferieur

Hiſtoire milit. de Louis XIV. T. VI. pag. 449.

en cavalerie, cette maniere d'engager le combat ne peut rien valoir, quelqu'expédient que l'on prenne pour fortifier & ſoutenir ſes eſcadrons. Il vaudroit bien mieux combattre avec ſon infanterie, & porter à une des aîles la meilleure partie de ſa cavalerie, en tenant l'autre éloignée ou à couvert, ſi la nature du terrein le permet. On peut encore la remparer de chevaux de friſe, ſoutenus par quelques bataillons & des pelotons d'infanterie : c'eſt dans cette occaſion que le mêlange des deux armes eſt convenable, parce qu'il s'agit de faire une diſpoſition défenſive, où l'infanterie eſt toujours néceſſaire.

L'hiſtoire des Romains nous fournit un exemple de la quatrieme ou cinquieme diſpoſition, dans lequel on voit briller non-ſeulement le génie & l'adreſſe du Général, mais auſſi toute la ſoupleſſe dont leur ordonnance étoit capable. Cette action eſt la bataille d'Elinge, gagnée par Scipion l'Africain contre Aſdrubal Giſcon en Eſpagne (*a*): elle eſt parfaitement conforme

(*a*) Il eſt étonnant qu'une bataille, qui mérite autant d'être connue, n'ait cependant porté juſqu'à préſent aucun nom. Selon Polybe, Aſdrubal étoit campé auprès d'une petite ville nommée *Elinge*, dont le nom par conſéquent doit reſter à l'action qui s'y paſſa.

à la leçon de Végece, qui fait avancer les deux aîles où l'on a mis ſes meilleures troupes, tandis que le centre reſte en arrière.

Scipion, qui campoit à peu de diſtance d'Aſdrubal, avoit reconnu, dans les différentes fois que les deux armées ſe préſenterent en bataille, que le Général Carthaginois plaçoit au centre les Africains qui compoſoient ſa meilleure infanterie, & les Eſpagnols ſur les aîles avec les éléphans: il médita là-deſſus ſon ordre de bataille. Au lieu de mettre ſes légions au milieu de la ligne, & l'infanterie auxiliaire des Eſpagnols ſur les aîles, ſelon la coûtume, il fit tout le contraire. Il forma le centre des Eſpagnols auxquels il ne ſe fioit point, & plaça les Romains à droite & à gauche: c'étoit avec eux qu'il vouloit combattre; les autres eurent ordre de marcher lentement & de reſter en arrière. A cette premiere diſpoſition il en ajouta une autre très-ruſée, qui maſquoit parfaitement ſon deſſein. Il avoit ordonné à ſa cavalerie & aux armés à la légere de s'approcher du camp des Carthaginois, qui, ne s'attendant point à combattre ce jour-là, ſortirent & ſe mirent en bataille avec beaucoup de précipitation. Après quelques eſcarmouches, Scipion, qui s'avançoit avec ſon in-

fanterie, rappella ſa cavalerie & ſes armés à la légere, qui paſſerent par les intervalles des cohortes pour venir ſe ranger derrière elles (*a*). Par cette manœuvre, la cavalerie ſe trouvoit directement derrière l'infanterie Romaine, ce qui fit croire à Aſdrubal qu'il alloit les envelopper. Alors Scipion fit marcher ſes deux aîles droite & gauche d'abord par leur flanc, pour prendre du terrein, enſuite de front droit à l'ennemi; mais de maniere que, les extrémités avançant plus que les autres parties, les deux aîles ſe trouvoient en écharpe, & formoient un rentrant, dans le fond duquel étoient les Eſpagnols. Pendant ce tems la cavalerie s'étendoit & manœuvroit pour prendre en flanc celle des Carthaginois. On peut voir le plan de cette bataille dans les Mémoires de M. Guiſcard, qui a débrouillé cet endroit de Polybe avec beaucoup de ſagacité. Tom. I. p. 193.

Pour

(*a*) Je me ſers du terme *cohortes*, quoique ce fût encore dans le tems des manipules; mais Scipion avoit rangé ici les Princes derrière les haſtaires & les triaires, à la queue des Princes. Lorſqu'on joignoit ainſi trois manipules pour en faire un corps, on employoit le terme *cohorte*. Cela s'eſt pratiqué bien avant qu'elles aient été réunies par le changement de l'ordonnance.

Pour exécuter avec la préciſion néceſſaire les manœuvres dont Scipion s'eſt ſervi dans cette occaſion, il ne falloit pas moins de fermeté dans les troupes & d'intelligence dans les chefs, que d'habileté dans le Général. Cette bataille eſt un vrai chef-d'œuvre, & l'on n'en trouve aucune dans l'antiquité où il entre plus d'art & de fineſſe. Elle fait juger de l'excellence de la Tactique Romaine, & quels avantages on pouvoit en tirer lorſque les Généraux ſavoient en faire uſage. La phalange étoit ſans doute, par ſa compoſition, ſuſceptible d'évolutions très-fines ; mais l'ordre Romain ne l'étoit pas moins, & il avoit de plus des propriétés qui lui étoient particulieres. Rien n'étoit plus flexible, plus propre à ſe plier à toutes ſortes de terrein, plus favorable à tous les mouvemens que l'on vouloit faire pour prendre une diſpoſition d'attaque, ou ſecourir promptement quelque partie. Tant que cette ordonnance ſe maintint dans ſa force avec la diſcipline, les Romains ſe releverent de toutes leurs pertes, & les échecs fréquens qu'ils reçurent dans la ſeconde punique, qui auroient accablé toute autre nation, ne les empêcherent pas de reprendre le deſſus, & de chaſſer Annibal de l'Italie. Il ſemble que dans toute cette guerre la deſti-

née de Rome fut de mettre à la tête des armées ceux qui étoient les plus capables de ruiner ſes affaires : c'étoit à qui feroit les plus lourdes fautes. Il n'y en avoit pas un qui ne ſe crût fort habile ; cependant ils donnerent preſque toujours dans les piéges qu'Annibal leur tendit. Marcellus, qui s'étoit acquis une réputation par la priſe de Syracuſe & d'autres exploits, y fut pris à la fin comme bien d'autres. Mais on voit qu'ils mirent à profit leurs diſgraces, & que depuis ce tems ils étendirent leurs connoiſſances. Ils prirent de la cavalerie légere, perfectionnerent la leur, & l'armerent plus avantageuſement qu'elle n'étoit. Ils adopterent l'uſage de faire combattre avec elle des pelotons d'armés à la légere : leurs Généraux devinrent auſſi plus habiles dans la ſcience des marches & des grandes manœuvres : ce qu'ils nous fourniſſent de plus ſavant, de beau & d'inſtructif, eſt depuis cette époque.

PARALLELES.

Avant de ſe déterminer ſur le choix d'un ordre de bataille, il y a pluſieurs choſes à conſidérer : la force de l'armée ennemie, le genre de troupes dont elle eſt compoſée, la nature de leurs armes offenſives & défenſives, leur maniere de ſe ranger &

de combattre, le plus ou moins de cavalerie ou d'infanterie, les corps qui ſont les plus fermes & les plus aguerris, la place qu'ils occupent ordinairement ſur la ligne. Le Général fait le même examen de ſon armée, & comparant l'une avec l'autre, il obſerve enſuite exactement le terrein ſur lequel il doit combattre. Si c'eſt une plaine raſe & pelée, on pourra dire que la diſpoſition ſera tout-à-fait tactique ; c'eſt-à-dire, que le ſuccès du combat dépendra uniquement de l'arrangement des troupes, de leurs évolutions & de l'adreſſe qu'on mettra dans les manœuvres : les batailles de Thimbrée, d'Arbelles & d'Élinge ſont dans ce genre. Si le local n'eſt point tel que je viens de le dire, c'eſt alors ſur lui que ſe régle la diſpoſition, & le coup d'œil ſaiſit les divers avantages qu'il peut en tirer. On examine ſi l'on eſt maître de choiſir le champ de bataille, & le tems que l'on aura pour s'y diſpoſer ; ou bien on réfléchit ſur l'endroit où l'on trouvera l'ennemi, & l'ordre dans lequel il ſera poſté. Toutes ces combinaiſons déterminent ſur le parti qu'on doit prendre, & ſur la forme de l'ordre de combat.

La fameuſe bataille du Métaure, dont la perte ruina totalement les affaires des Carthaginois, & mit Annibal dans l'obli-

gation de quitter l'Italie, n'eſt pas auſſi brillante par les manœuvres que celle d'Elinge ; mais elle peut figurer avec celles du quatrieme ou cinquieme ordre de Végece, & ce fut la ſituation des lieux qui en détermina la diſpoſition.

Aſdrubal, frere d'Annibal, avoit paſſé les Alpes avec une nombreuſe armée pour venir à ſon ſecours, & dans le deſſein de ſe joindre à lui. Il s'étoit attaché au ſiége de Plaiſance, qu'il quitta à l'approche du Conſul M. Livius, & les deux armées ſe camperent fort près l'une de l'autre. Annibal étoit alors dans la Pouille, campé à Vénuſe, peu éloigné de l'armée Romaine ; commandée par l'autre Conſul C. Néron : Fabius, pendant ce tems, faiſoit le ſiége de Tarente. Le Conſul Néron, réſolu d'empêcher la jonction des deux freres, choiſit ſeize mille hommes de pied avec mille chevaux, & laiſſant le reſte ſous les ordres de ſon Lieutenant, marcha à grandes journées pour joindre ſon collégue : il entra de nuit dans ſon camp pour éviter d'être apperçu, & dès le lendemain les deux Conſuls ſe préſenterent en bataille. Aſdrubal, qui connut qu'il étoit arrivé de nouvelles troupes, voulut éviter le combat & ſe retirer : mais il étoit ſerré de ſi près qu'il n'y eut pas moyen ; il prit ſon parti & rangea ſon

Tite-Live. Liv. 27.

armée en bataille. Comme le terrein avoit peu d'étendue, cela fit qu'il augmenta la hauteur de ſes lignes : les Eſpagnols, les Liguriens & les Gaulois formoient la premiere, l'infanterie Africaine, qui étoit peſamment armée, la ſeconde. Devant le centre & juſque vers la gauche il y avoit quantité de foſſés & de ravins qui en rendoient l'abord fort difficile, ce qui détermina les Conſuls à renforcer les deux aîles pour attaquer avec elles. Aſdrubal de ſon côté avoit réſolu d'engager le combat avec ſa droite contre la gauche des Romains ; pour cet effet il s'y étoit placé avec dix éléphans, les ſeuls qu'il avoit. Le choc commença de ce côté avec beaucoup de vivacité : Néron dans le même tems eſſayoit d'aborder la gauche des ennemis, & de dépoſter les Gaulois qui occupoient une colline. La difficulté des chemins l'empêchant d'y réuſſir, il prit habilement conſeil de la ſituation : il détacha une partie de ſon infanterie, la conduiſit par derrière l'armée Romaine, & tournant l'aîle droite des Carthaginois, la prit en flanc. La victoire, qui avoit été juſque-là balancée, ſe déclara pour les Romains ; toute cette aîle fut taillée en piéce & les éléphans tués ou pris ; le reſte pourſuivi ſi vivement qu'il en échappa très-peu. Jamais défaite ne fut

plus complette ; les Romains la regarderent comme la revanche de la bataille de Cannes. La deſtruction preſque entiere de l'armée Carthaginoiſe, la mort du Général & les grandes ſuites qu'eut cette action, la rendent une des plus importantes qui ſe ſoient paſſées (*a*). Néron ne mit que ſix jours pour joindre ſon collégue, & revint à ſon camp dans le même eſpace de tems ; de ſorte qu'il demeura treize ou quatorze jours abſent. Il n'eſt pas concevable qu'Annibal ait pu ignorer ſi long-tems ſon abſence : peut-être que Fabius fit quelque mouvement qui le tint pendant tout ce tems dans l'inaction, & l'empêcha d'attaquer le camp du Conſul, dégarni de ſes principales forces. La célérité de la marche de celui-ci n'eſt pas moins étonnante ; car on ne voit pas qu'il ſe ſoit ſervi de chevaux ni de chariots pour monter ſon infanterie. Il fit cependant avec elle au moins quatre-

(*a*) Polybe & Plutarque différent beaucoup ſur la perte des Carthaginois ; mais ce qui prouve qu'elle fut très-conſidérable, c'eſt le mot du Conſul Néron, à qui on propoſa, le lendemain de l'action, d'envoyer quelques troupes pour défaire un petit corps qui ſe retiroit ; il répondit : *ſouffrons qu'il en reſte quelques uns pour annoncer notre victoire.*

vingt-lieues en ſix jours, & redoubla le même chemin dans un tems égal (*a*).

Polybe, après le narré de cette bataille, s'eſt plu à faire l'éloge d'Aſdrubal, dont il admire la conduite & les vertus. Les réflexions qu'il fait à ce ſujet ſont excellentes & dignes d'un hiſtorien tel que lui. La mort d'Aſdrubal, qui, voyant ſes affaires déſeſpérées, ſe livre ſans ménagement aux plus grands périls, eſt à la vérité glorieuſe; mais il paroît que ſa conduite, dans cette journée, n'eſt pas exempte de reproches. Polybe dit qu'il avoit augmenté la hauteur de ſes lignes, parce que le terrein étoit reſſerré; néanmoins il ſe trouve pris en flanc par les troupes de C. Néron, & cela par l'aîle avec laquelle il s'étoit propoſé de combattre. Ceci prouve qu'il étoit mal appuyé, ou qu'il avoit négligé de s'étendre autant qu'il auroit pu pour éviter d'être débordé: rien ne l'empêchoit de dégarnir ſon centre qui ne couroit aucun riſque, & de renforcer ſa droite où il vouloit faire le plus d'efforts: il n'eut pas été tourné comme cela lui arriva. La diſpoſition des Romains

(*a*) Depuis Venuſe juſqu'au fleuve Métaure, appellé à préſent *Metro*, il y a deux cens quarante mille d'Italie. J'ai découvert, au chap. V. de la premiere partie, le ſecret de cette célérité.

eſt auſſi bonne qu'elle pouvoit être, & conforme à la nature des lieux : la conduite du Conſul Néron dans le cours de l'action, & le parti qu'il prit, marquent ſon jugement & ſon habileté. Polybe eſt un peu obſcur dans le récit de cette journée ; voici ce que dit Frontin, qui paroît décider nettement la diſpoſition de l'une & l'autre armée. *Aſdrubal, pour éviter le combat, s'étoit rangé ſur une éminence inégale & raboteuſe ;* Liv. II. *les Conſuls retirerent toutes leurs troupes ſur les aîles, &, laiſſant le milieu dégarni, attaquerent l'ennemi des deux côtés.*

On voit que ce diſpoſitif, pris d'abord à à la faveur des lieux, étoit conforme au quatriéme ordre de Végece ; mais par le train que prit l'action, il devint du troiſieme, par lequel on attaque avec une aîle renforcée de ſes meilleures troupes, en laiſſant le reſte éloigné, ou le tenant à couvert par la nature du terrein, ce qui eſt la même choſe. Ceci fut le fruit du coup d'œil & de la préſence d'eſprit du Général Romain, qui, voyant le centre & la droite en ſûreté, ne balança point de dégarnir celle-ci pour porter à la gauche une partie de ſes forces.

Il peut donc arriver quelquefois qu'un ordre de bataille, ſur lequel on s'eſt propoſé de combattre, change dans le cours de

l'action; parce que les circonſtances déterminent le Général à changer ſon objet, lorſqu'il en a tems. En voici un exemple moderne.

La diſpoſition de part & d'autre, à la bataille de Rocroi, étoit parallele & dans l'ordre commun; cependant elle prit la forme de la quatriéme, par l'habileté & la prudence de celui qui commandoit l'infanterie Françoiſe, qui évita de s'engager juſqu'à ce que le combat de la cavalerie eût été décidé. Il y avoit entre les deux fronts de l'infanterie Françoiſe & Eſpagnole un enfoncement en forme de vallon; & devant l'extrémité de l'aîle gauche des Eſpagnols, un petit bois aſſez clair où ils avoient jetté mille mouſquetaires. Le Prince de Condé, ayant dépoſté cette infanterie, & battu la cavalerie de cette aîle, par la belle manœuvre dont j'ai parlé au Chap. XI *, il la laiſſa ſuivre par M. de Gaſſion, pour l'empêcher de ſe rallier, & tourna ſur le corps de bataille, où il mit en déſordre quelques bataillons Italiens & Allemands qui étoient de ce côté. Comme il apperçut, dans ce moment, que ſon aîle gauche, commandée par le Marchal de l'Hôpital, étoit en déroute, il abandonna cette infanterie, & prenant par derrière la ligne des Eſpagnols, il vint charger leurs eſcadrons qui étoient

* Voy. les obſervations. p. 363.

débandés, & dégagea le Maréchal. L'infanterie s'étoit ébranlée pendant que les deux aîles entroient en action : mais M. d'Eſpenan, qui étoit à la tête, ayant vu le mauvais ſuccès de la cavalerie de la gauche, avoit craint d'être pris en flanc par celle des ennemis, pendant qu'il chargeroit leur infanterie; de ſorte qu'il l'arrêta, & ſe contenta d'entretenir une légere eſcarmouche, juſqu'à ce qu'il eût vu de quel côté la victoire ſe déclareroit. Les deux aîles de cavalerie défaites, l'infanterie Eſpagnole forma un bataillon carré qui renfermoit dix-huit piéces de canon chargées à cartouches, & s'ouvroit pour les laiſſer tirer : elle ſoutint pluſieurs charges avec beaucoup de valeur, juſqu'à ce qu'enfin elle fut enfoncée & preſque toute taillée en piéces.

Si le Prince de Condé avoit eu deſſein de commencer le combat par ſes deux aîles, & de refuſer l'infanterie, le terrein lui étoit aſſez favorable; il avoit même pour cela une fort bonne raiſon, qui étoit la bravoure & la grande réputation de l'infanterie Eſpagnole, qui valoit beaucoup mieux que la Françoiſe. Il n'eſt pas dit ſi c'étoit ſon projet; il paroît ſeulement que ce fut M. d'Eſpenan qui crut devoir ſe conduire comme il fit, en quoi il agit très-prudem-

ment. Si bien que cette bataille a été rendue de la quatrieme diſpoſition, non par aucune vue préméditée du Général, mais par le train que prirent les choſes, & la conduite que le chef de l'infanterie Françoiſe jugea à propos de tenir pendant le combat.

THE'ORIE.

M. de Folard a eu beaucoup de confiance dans le plan de bataille qu'il a donné pour faire combattre en raſe campagne une armée inférieure en nombre, ſur-tout en cavalerie, & dont je penſe qu'il ſeroit dangereux de ſe ſervir, même à force égale. Laiſſons à ſes partiſans le plaiſir de croire que ſes deux aîles de cavalerie, lardées de quelques colonnes & de petits pelotons d'infanterie, ſeront invincibles, malgré les nombreux eſcadrons qui les envelopperont de toutes parts: on ne pourra pas auſſi perſuader que l'infanterie ennemie reſtera immobile, lorſqu'elle verra devant elle une ligne claire & dégarnie, qu'elle peut attaquer avec des bataillons ſerrés & renforcés, qui la rompront à la premiere charge, & ſe replieront enſuite ſur les aîles ſéparées. Le ſyſtême de M. Folard a ſes avantages; mais il faut lui donner des bornes, & ne pas l'imaginer toujours infaillible. L'ordre de ba-

v. Tom. IV. pag. 185.

taille, dont il eſt ici queſtion, ne pourroit avoir cette vertu, que dans la ſuppoſition que l'on combattra toujours avec des bataillons à trois ou quatre de hauteur, & que l'armée attaquée ſe laiſſera ouvrir & percer par-tout ſans imaginer aucun reméde pour s'en garantir. Si au lieu de laiſſer tous ſes bataillons ſur trois ou quatre, elle les forme ſelon mes principes, elle arrêtera bientôt l'effet des colonnes, & réduira à rien leur activité : les armés à la légere ſerviroient encore à les tourner & les prendre en queue, pendant que mes cohortes les attaqueroient de front & en flanc. Quand on raiſonne ſur la force des ordres de bataille, on ne doit pas s'imaginer que l'ennemi combattra toujours ſelon ſa méthode ordinaire, ou qu'il ne penſera à aucuns des moyens dont il peut ſe ſervir pour la corriger ſelon les lieux & les occurences. Celle de M. de Folard eſt très-bonne pour le fond, merveilleuſe dans la ſpéculation, excellente dans la pratique, ſi on l'emploie à propos : mais ſi on la rend trop générale, elle ne ſera point à l'abri des échecs, parce qu'elle a ſon foible & des défauts dont on profiteroit.

Que l'on conſidere avec attention ſes deux diſpoſitions de combat entre deux corps de cavalerie, dont l'un eſt ſupérieur

du double, on verra à quel point ſes opinions l'ont ſéduit, & avec qu'elle ardeur il s'y eſt laiſſé entraîner. Il ſuppoſe vingt-quatre eſcadrons rangés ſur deux lignes, la premiere de quatorze, la ſeconde de dix, auxquels il oppoſe douze eſcadrons & autant de compagnies de grenadiers: il réduit ſes eſcadrons à quatre-vingt chevaux, & les forme ſur une ſeule ligne, entrelacés de petits pelotons de grenadiers. De ce qu'il a détaché des eſcadrons, il en compoſe cinq qu'il met en réſerve, trois derrière le centre & un derrière chaque aîle. Comme ſes eſcadrons ſont petits, ſa ligne ſe trouve débordée de chaque côté de deux eſcadrons, & il n'en a qu'un à oppoſer; premier défaut. Il fait paſſer les trois eſcadrons de réſerve du centre en avant de la premiere ligne, traverſer enſuite les intervalles de celle de l'ennemi pour aller charger ce qui eſt à la ſeconde; autre défaut: parce que l'ennemi a dans cette partie cinq eſcadrons en ſeconde ligne, plus forts que ceux qui les attaquent. S'eſt-il imaginé encore que les eſcadrons, qui ſont aux extrémités de la ſeconde ligne, demeureront pétrifiés, & ne ſe porteront pas en avant pour renforcer la premiere, qui, par ce moyen, s'étendra & l'enveloppera tout à ſon aiſe? Le réſultat de cette diſtribu-

V. ces plans dans le T. IV.

tion, eſt que douze petits eſcadrons, avec des intervalles égaux à leur front, ſeront chargés par une ligne pleine qui les débordera de trois ou quatre eſcadrons de chaque côté. Les grenadiers, deſtinés à prendre en flanc les eſcadrons de l'ennemi, ne le pourront plus dès que la ligne ſera pleine; ils ſeront eux-mêmes chargés par l'eſcadron qui ſe trouvera vis-à-vis de l'intervalle. Il eſt queſtion de ſavoir ſi des pelotons de vingt-cinq fantaſſins peuvent arrêter de front un eſcadron: cela n'eſt peut-être pas impoſſible, du moins cela me paroît difficile. Le plus grand mal dans tout ceci, c'eſt l'enveloppement qu'on ne peut éviter, & qui décidera bientôt l'action. L'autre plan de combat du Chevalier eſt à-peu-près dans le même goût & tout auſſi ſolide.

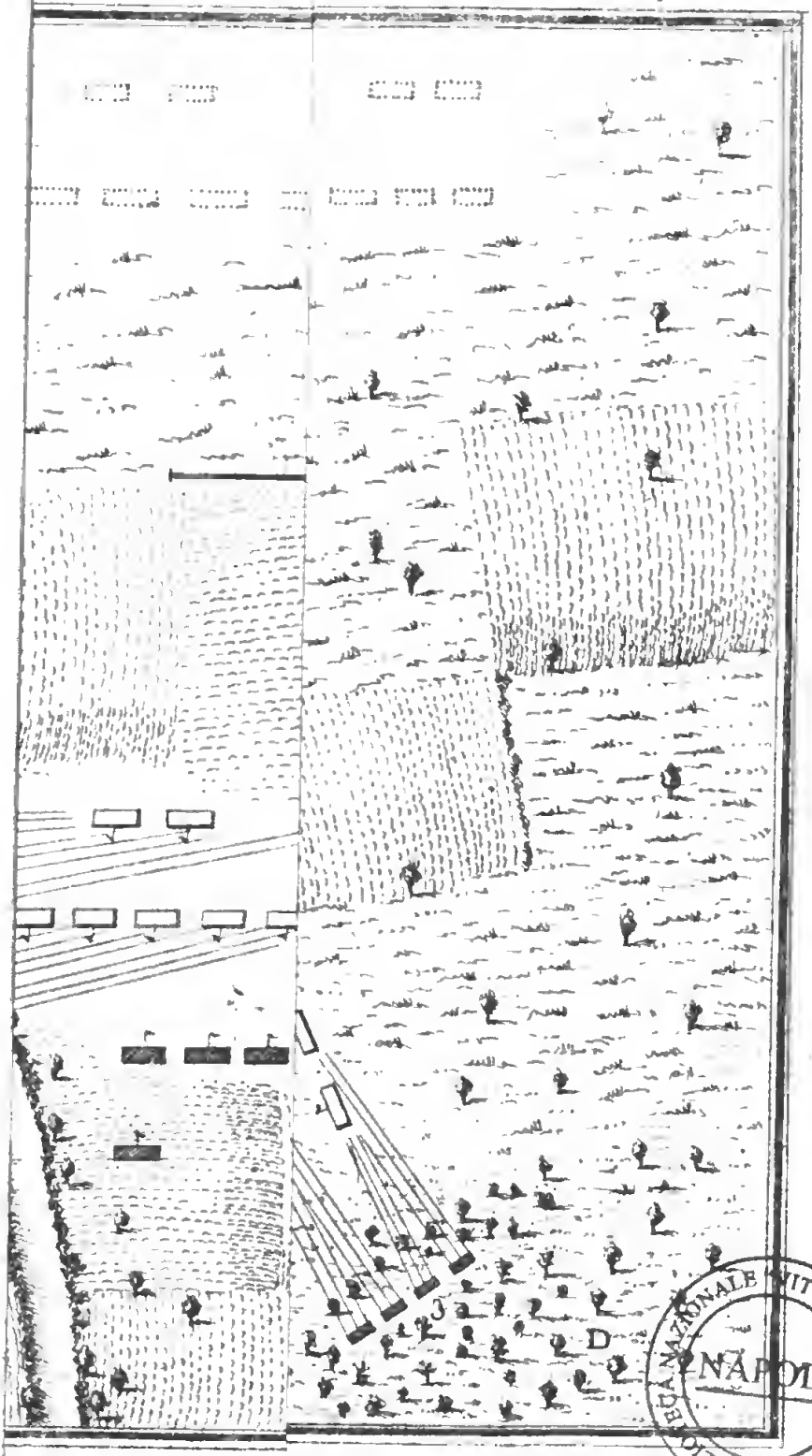
Le feu de l'infanterie eſt très-redoutable à la cavalerie; elle doit en impoſer lorſqu'elle eſt en corps & raſſemblée; mais des petits pelotons diviſés ne ſuffiſent pas pour arrêter des eſcadrons, qui ont pris carrière & qui vont à la charge. Ils feront du mal, s'ils peuvent gagner les flancs & les derrières, ce qui leur eſt interdit dès que la ligne eſt pleine; & s'ils ſe voient tournés, la peur les prendra, ils ne penſeront qu'à fuir & ſe tirer de deſſous le couteau. Les Grecs ſe ſont ſervi de cette méthode, & les

Romains à leur imitation, quoiqu'un peu tard. Leurs armés à la légere y étoient très-propres & ils avoient ſoin de les y ſtyler: les modernes l'ont employé auſſi avec ſuccès, on ne peut en diſconvenir. Je ne dis pas qu'ils n'aient eu raiſon; l'Amiral de Coligni, Henri IV, Guſtave, & le Duc de Rohan ſont à l'abri de la critique. De leur tems les eſcadrons étoient fort gros; ils ſe formoient ſur huit ou dix rangs, quelquefois plus. Ces grands Capitaines en ſentirent l'inconvénient & les diminuerent beaucoup; ils préférerent de petits eſcadrons, plus aiſés à remuer, & qu'ils fortifioient de pelotons d'arquebuſiers, ce qui leur donnoit l'avantage ſur des corps graves & très-lourds. Tilli à Leipzig, Wallſtein à Lutzen, Joyeuſe à Courras, éprouverent, malheureuſement pour eux, cette différence. Ce ſont les circonſtances qui décident. Dans le cas dont il s'agit ici, l'auteur n'a que douze compagnies de grénadiers qu'il met toutes en petits pelotons: il eſt aiſé de faire voir qu'on peut en tirer meilleur parti en les laiſſant enſemble, & prenant une poſition où ils ſoient placés de façon à ſoutenir & protéger la cavalerie. Il eſt rare qu'une plaine ſoit ſi raſe, qu'il ne s'y rencontre quelques foſſés, ravins, haies, chemin creux, ou autre endroit propre à poſter de l'infan-

terie. Ces lieux peuvent ſervir à tendre une embuſcade, en y attirant la cavalerie ennemie pour la faire tomber ſous le feu de l'infanterie qui y ſera cachée. Soit les douze eſcadrons [A] qui vont être attaqués par les vingt-quatre [B], je jette dans le chemin creux [C] ſix compagnies de grediers [2]; j'en mets quatre ventre à terre dans la brouſſaille [D], & deux dans la fondriere [E]: ma ligne de cavalerie, poſtée ſur le terrein [A] ſe retire à l'approche de de l'ennemi juſqu'en [F], pour lui faire eſſuyer le feu du chemin creux. La partie [G] de ſa ligne, qui ſe replie ſur ma droite, ſe trouve auſſi ſous le feu de la brouſſaille & de la fondriere, qui doit la mettre dans un déſordre affreux : dans le même tems mes eſcadrons, qui ont fait volte face, vont à lui, le chargent & doivent le renverſer. Cette beſogne faite, on conçoit aiſément qu'ils auront bon marché de ceux qui ſont en ſeconde ligne.

v. la pl. XII.

Si la plaine eſt abſolument ſi unie qu'on ne puiſſe y trouver aucun appui, le ſeul parti qu'il y ait à prendre eſt de tâcher de ſe retirer en formant ſa cavalerie ſur deux lignes, & partageant les douze compagnies de grenadiers ſur l'un & l'autre flanc. Scipion n'avoit rien de mieux à faire, lorſqu'il ſe vit en préſence d'Annibal ſur le Téſin,



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

. Escadrons et contre 24. Escadrons.

Biblio
Napoli
R. U.

Téſin, où avec des forces très-inégales il livra un combat de cavalerie aſſez inutilement. S'il fut forcé de combattre, le voiſinage de la riviere d'un côté, de l'autre le moindre avantage que le terrein pouvoit offrir, lui euſſent donné le moyen de ſe garantir d'être tourné par les Numides, en faiſant une diſpoſition à-peu-près ſemblable à la mienne : il y auroit bien mieux employé ſes armés à la légere que de les mettre en avant de ſes eſcadrons où ils ne ſervirent à rien.

Voyez le comm. ſur Polybe. Tom. IV. pag. 125.

En 1703, le Prince de Bade, campé à la gauche du Danube, fit paſſer ce fleuve à un corps de cinq mille chevaux, dans le deſſein de couper à l'armée Françoiſe ſa communication avec la Suiſſe. Le Maréchal de Villars voulut faire ſurprendre ce corps : pour cet effet, il détacha M. de Légal avec vingt-deux eſcadrons & ſept cens fuſiliers en croupe. Mais les ennemis, qui avoient été avertis, ſe trouverent en bataille dans une plaine. Cet Officier, ne pouvant éviter le combat & voyant qu'il étoit débordé de beaucoup à ſa gauche, jetta ſon infanterie dans un ravin qui étoit de ce côté. Les ennemis vinrent à la charge & le firent plier : alors l'infanterie ſortit du ravin, chargea de front & en flanc, la bayonnette au bout du fuſil, & donna le tems

Hiſtoire milit. de Louis XIV.

à la cavalerie Françoiſe de ſe rallier. L'ennemi fut battu, & laiſſa ſur le champ de bataille quatorze cens hommes, beaucoup d'étendards, ſans compter les priſonniers.

CONCLUSION.

On a vu dans cette ſeconde partie l'art que les anciens mettoient dans leurs ordres de bataille, comme ils ſuppléoient au petit nombre, & par quelle adreſſe en plaine, au défaut d'appuis pour leurs flancs, ils oſoient cependant ſe meſurer contre des forces ſupérieures. On a dû remarquer la fineſſe de leurs manœuvres, la juſteſſe & la ſimplicité de leurs évolutions, & la préciſion avec laquelle ils les exécutoient dans les occaſions les plus périlleuſes. Mais il faut en même tems faire attention que tout cela étoit l'effet de leurs principes élémentaires; de ce méchaniſme raiſonné dans l'ordonnance, dans les armes & la diſcipline: méchaniſme dont les différens reſſorts étoient combinés, aſſortis, diſtribués de maniere que tout agiſſoit de concert; ce qui donnoit pour les grands mouvemens une facilité & une promptitude qui nous paroît ſi merveilleuſe.

Dans l'état où étoit la Tactique Françoiſe, il y a trente ou quarante ans, on ne

penſoit guere à retourner ſur ſes pas pour chercher les anciens : on ſuivoit une routine aveugle & pareſſeuſe qu'on n'imaginoit pas pouvoir perfectionner. Le livre de M. de Folard a commencé d'ouvrir les yeux aux moins prévenus. Cet auteur a frondé ſans ménagement les préjugés ; il les a combattus avec force, & renverſé (ſi je peux m'exprimer ainſi) un édifice foible & mal ſymétriſé. Quoiqu'il ait voulu lui en ſubſtituer un qui n'eſt pas ſans défaut, on ne doit pas moins admirer ſon mérite & ſon zele.

M. le Maréchal de Saxe, qui nous a inſtruit par ſes écrits autant qu'il nous a été utile par ſes victoires, a voulu donner un nouveau plan, mais qui n'eſt peut-être pas moins condamnable. Son ſyſtème des manipules de cent quatre-vingt-quatre hommes chacune, y compris les Officiers, rangés ſur huit de hauteur, n'eſt autre choſe que la premiere ordonnance Romaine. Ce qui convenoit dans un tems où les ſoldats étoient compoſés de l'élite des citoyens, ou la ſoif des conquêtes, le zele ardent pour la patrie, donnoient encore plus de fermeté que la diſcipline, ne vaudroit rien à préſent. La maniere de combattre des Romains, la nature de leurs armes, qui demandoient des files & des rangs ouverts, le ca-

ractere de leurs ennemis & la forme dans laquelle ils ſe rangeoient, autoriſoient encore cette ordonnance. Toutes ces choſes ont changé; nos ſoldats, tirés la plûpart de la derniere claſſe du peuple, n'acquierent la valeur que par l'exemple & la force de la diſcipline. Il leur faut un ordre plus ſolide, plus compact; & le défaut d'armes défenſives, augmentant leur timidité naturelle, ils ont beſoin d'être raffermis par le nombre.

Ces conſidérations ont échappé à M. le Maréchal de Saxe, qui s'eſt prévenu auſſi en faveur des piques dont je crois avoir aſſez démontré l'inutilité dans la premiere partie (*a*). Ce grand homme, dont je ne combats les opinions qu'avec le reſpect dû à ſa mémoire & l'admiration qu'il a méritée, nous a fourni des idées plus utiles. Son pas meſuré & cadencé a fait connoître le premier reſſort & le ſecret de la Tactique,

(*a*) Le Maréchal de Saxe a ſenti la néceſſité de mêler dans l'ordonnance l'infanterie légere & la peſante: mais au lieu d'affaiſſer la derniere par un gros mouſquet comme il le voudroit, il valoit mieux penſer à la raffermir par une arme défenſive, non par un bouclier qui eſt trop embarraſſant & ne peut être à l'épreuve, mais par un plaſtron, que l'habitude & l'exercice apprendroient à porter ſans incommodité.

d'où l'on a pris des notions, qui, en s'étendant & ſe perfectionnant, peuvent nous porter un jour au même point que les anciens. Cette découverte étoit réſervée au régne glorieux de Louis XV, ainſi que l'établiſſement des écoles d'équitation pour former la cavalerie. En partant des principes établis pour l'une & l'autre armes, on peut ſe former une théorie de premieres manœuvres qui ſimplifiera dans la ſuite les grandes opérations, & y mettra une facilité avec une juſteſſe dont on ſera étonné. C'eſt ce que nous avons lieu d'attendre ſous un miniſtere éclairé, attentif à réprimer les abus, à ranimer l'émulation, & faire obſerver des points eſſentiels de diſcipline qui nous étoient inconnus.

On peut donc ſe flatter d'être rectifié à bien des égards ; mais les préjugés & l'habitude triomphent encore des points les plus importans. Souvent même il eſt à craindre que les meilleures inſtitutions ne dégénérent ſi elles paſſent entre des mains peu habiles, qui peuvent en détourner l'eſprit & le véritable but.

Les loix militaires (& je comprends ſous ce nom toutes celles de police, de diſcipline, de la forme du ſervice, ainſi que les maximes élémentaires de la Tactique) une fois établies, devroient être invariables. Ces

conſtitutions, rédigées d'une maniere claire & diſtincte, exprimées avec clarté, & compriſes dans un recueil le moins volumineux qu'il ſeroit poſſible, pourroient être confiées à un conſeil d'Officiers ſavans & conſommés. On y diſcuteroit, ſous les yeux du Prince ou du Miniſtre, les changemens que les circonſtances exigeroient qu'on y apportât. Ce corps s'étudieroit à prévenir les abus, à les rectifier, à perfectionner ce qui en ſeroit ſuſceptible. Comme ce ſeroit ſon unique occupation, il auroit toujours les yeux ouverts ſur tous les détails de la guerre, relativement au délibératif: il aideroit le Miniſtre dans ſes fonctions pénibles, & lui épargneroit un ſoin qui peut le ſurcharger.

La théorie des Grecs étoit fixe, aſſurée & uniforme, parce qu'elle étoit conſignée dans les écrits méthodiques auxquels des Généraux, des Rois même avoient daigné travailler. Les écoles publiques où elle étoit enſeignée, n'avoient point l'autorité d'un conſeil : mais comme elles étoient approuvées & qu'on ne penſoit point à changer les anciens préceptes, elles avoient à certains égards la même force. La jeuneſſe, qui s'y inſtruiſoit, étoit ſûre d'y prendre des principes dont elle ſe ſerviroit toujours dans la pratique.

Fin du tome premier.

C 5570

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce volume.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *DEs premiers uſages pratiqués à la guerre, & de la Tactique des anciens peuples d'Aſie.* Pages.

Art. I. *Des Aſſyriens, des Perſes.* 1.

Art. II. *De l'uſage des chameaux, des chariots armés.* 10.

Art. III. *Des Juifs, des Egyptiens.* 17.

CHAP. II. *De l'ordonnance & de la diſcipline des Grecs.*

Art. I. *De l'origine de la phalange, des premieres maximes, de la maniere de former la cavalerie.* 29.

Art. II. *Explication de la phalange & ſon analyſe.* 44.

CHAP. III. *De la Tactique Romaine.*

Art. I. *Détail de la premiere ordonnance.* 58.

Art. II. *Détail de la ſeconde ordonnance depuis Marius.* 70.

CHAP. IV. *Comparaiſon de la phalange à la légion, & des armes anciennes aux modernes.* 77.

CHAP. V. *Du cri & des inſtrumens de guerre.* 102.

TABLE.

SECONDE PARTIE.

Exposé des différens ordres de bataille. Pag. 113.

CHAP. I. *Bataille de Thimbrée.* 118.

Observations. 136.

CHAP. II. *Bataille de Pharsale.* 146.

Démonstrations & preuves. 150.

CHAP. III. *De l'ordre oblique.* 157.

CHAP. IV. *Bataille d'Arbelles.* 179.

Observations. 188.

CHAP. V. *Examen de divers usages relatifs aux ordres de bataille.*

ART. I. *De la maniere de ranger une armée, de garantir ses flancs, maximes de plusieurs Généraux, usages des anciens.* 193.

ART. II. *Du mêlange des armes.* 201.

ART. III. *Des corps embusqués.* 215.

CHAP. VI. *Des armées postées, des camps retranchés & des lignes.*

ART. I. *Des armées postées.* 223.

ART. II. *Des camps retranchés.* 231.

ART. III. *Des lignes.* 242.

CHAP. VII. *Exemples d'actions qui se rapprochent de l'ordre oblique, appliqués à la seconde & troisieme disposition de Végece.* 255.

ART. I. *Bataille de Ramilli.* 256.

Bataille de Fontenoi. 158.

Art. II. *Manœuvres du Roi de Prusse* Pag.
pour former l'oblique. 261.
Bataille de Lissa. 262.
CHAP. VIII. *Bataille de Leuctres.* 270.
Observations. 277.
CHAP. IX. *Bataille de Mantinée.* 284.
Preuves. 292.
CHAP. X. *Passage de l'Hydaspe par Alexandre, & bataille contre Porus.* 296.
Notes pour servir d'éclaircissemens. 310.
Parallèles & réflexions. 314.
CHAP. XI. *Guerre d'Eumènes contre Antigone.* 322.
Art. I. *Manœuvre d'Antigone pour arrêter Eumènes.* 224.
Art. II. *Marche d'Antigone pour surprendre les quartiers d'Eumènes.* 330.
Parallele. *Marche de M. de Turrene en Alsace.* 335.
Art. III. *Bataille de Gabène.* 340.
Observations. 347.
Théorie. 357.
CHAP. XII. *De la cavalerie.* 367.
CHAP. XIII. *Bataille de Marathon.* 375.
Parallele. *Bataille d'Arques.* 384.
Expédition d'Agatocles en Afrique. 387.
CHAP. XIV. *Cinquième disposition de Végece.* 395.
Bataille de Villa-Viciosa. 397.
Bataille d'Elinge. 399.

TABLE. Pag.
Parallele. *Bataille du Métaure.* 402.
Bataille de Rocroi. 409.
Théorie. 411.
Concluſion. 418.

Fin de la Table.

Google